



L'EDIFICATION DES *GAFETS*

LE RUGBY, L'ECOLE ET LE GOUVERNEMENT DE LA JEUNESSE POPULAIRE

par

JEAN-CHARLES BASSON

Maître de conférences en Science politique de l'Université de Toulouse

Chercheur au laboratoire *Sports, organisations, identités* (EA CNRS 4561)

Chercheur associé au *Laboratoire des sciences sociales du politique* (EA CNRS 4175)

Décembre 2014

Rapport de recherche pour le compte du Conseil régional de Midi-Pyrénées

Projet *Intégration sociale par le rugby en Midi-Pyrénées* / Convention n° 11050286

INTRODUCTION

« Les vastes terrains de jeu fourmillaient de garçons. Tous criaient [...]. L'air du soir était pâle et glacé, et après chaque attaque et chaque coup sourd des joueurs, le globe de cuir grasseyait volait comme un oiseau lourd à travers la lumière grise. Il se maintenait [...] hors de portée des pieds brutaux, faisant mine de courir de temps en temps. Il sentait son corps petit et faible dans la cohue des joueurs et ses yeux étaient faibles et humides. [...] Il fut pris dans les tourbillons d'une mêlée et, redoutant les yeux étincelants et les bottes boueuses, il se pencha pour regarder entre les jambes. Les camarades luttaient et poussaient des grognements, leurs jambes frottaient et cognaient et tapaient. [...] Il courut après eux un petit peu, et puis s'arrêta. C'était inutile de continuer de courir. [...] Les joueurs se rassemblèrent, rouges et couverts de boue ; il s'achemina parmi eux, content de rentrer » (Joyce, 1992, 47-50).

Dans les premières pages de son roman largement autobiographique, *Portrait de l'artiste en jeune homme*, Joyce consacre quelques lignes au rugby qui était pratiqué dans le collège de jésuites de Dublin dans lequel il entre comme pensionnaire en 1888, à l'âge de six ans¹. La restitution de la partie à laquelle il est tenu de prendre part est marquée par la détestation de cette pratique sportive caractérisée, à ses yeux, par le goût pour la fange et une forme de sauvagerie animale à laquelle se mêle l'hostilité des éléments. Voilà qui tranche nettement avec la mythologie du rugby abusant des figures héroïques incarnées par de vaillants gaillards au grand cœur, ces *gentlemen* pratiquant un sport de voyous (Lacouture, 1993)², désintéressés et solidaires, uniquement animés de l'esprit de groupe et résolus à se sacrifier pour leurs frères de combat. Ainsi peut-on être un jeune irlandais élevé en internat confessionnel³, au 19^{ème} siècle finissant, et demeurer rétif à cette communion chevaleresque et à cette fièvre fusionnelle dont le rugby, avec ses à-côtés virils et braillards, constituerait l'archétype sportif. Écrit entre 1904 et 1914, et publié à cette date, le portrait que Joyce dresse de lui-même joue certes sur « l'illusion d'un soi unifié, homogène et cohérent » (Lahire, 2002a, 400) fondé sur le principe de distinction qui caractérise l'artiste.

¹ O'Driscoll et D'Arcy, deux internationaux irlandais des lignes arrières de la province du Leinster, fréquentèrent également le Clongowes Wood College, une centaine d'années après Joyce.

² Les références bibliographiques complètes des articles et ouvrages cités dans le texte figurent en fin de document.

³ Endurant la solitude et victime de brimades diverses, Joyce nomme son collège le « Labyrinthe ».

Autre temps, autre espace, un siècle plus tard, dans son *Esquisse pour une auto-analyse*, Bourdieu revient également sur « cet univers voué à la routine et à la répétition qui fut à peu près toute [sa] vie entre 1941 et 1947 » (Bourdieu, 2004, 118). Interne à Pau, entre dix et seize ans, il voit alors dans l'équipe de rugby le « seul lieu (à la différence de la classe qui divise en hiérarchisant et de l'internat qui isole en atomisant) d'une véritable solidarité, dans la lutte en commun pour la victoire, dans le soutien mutuel en cas de bagarre, ou dans l'admiration accordée sans réserve aux exploits, beaucoup plus solide et directe que celle de l'univers scolaire » (Bourdieu, 2004, 127). Il précise, toutefois, que son engagement résolu dans la communion sportive répond à la nécessité impérative de se départir du stigmate de premier de la classe qui l'affecte alors : « un peu dégoûté par l'anti-intellectualisme doublé de machisme paillard et gueulard qui faisait les délices de mes compagnons, [...] je pense que si j'ai commencé à pratiquer le rugby, aux côtés de camarades d'internat, ce n'est sans doute que pour éviter que ma réussite scolaire, et la docilité suspecte qu'elle est censée supposer, ne me vaille d'être exclu de la communauté dite virile de l'équipe sportive » (Bourdieu, 2004, 127). Au sein de « l'internat qui n'est séparé, dans la série des institutions totales, d'instances comme la prison ou l'hôpital psychiatrique [...] que par des différences de degré » (Bourdieu, 2004, 119), la conformité sportive apparaît comme le corollaire obligé de la libre expression de sa distinction scolaire et du style de vie susceptible de l'accompagner (Bourdieu, 1979).

Les écoles des quartiers populaires de Toulouse sur lesquelles porte notre recherche ont peu à voir avec les fameuses *public schools* ayant donné naissance au jeu de Rugby deux siècles plus tôt ou avec les internats du Béarn d'après-guerre. C'est pourtant, *via* l'école, que l'association socio-sportive *Rebonds*, qui constitue le terrain privilégié de notre étude, se propose d'initier à la pratique de cette discipline. Opérant, par ce retour aux sources, une forme de cadrage scolaire du rugby, elle tente, du même coup, de reprendre à son compte les codes moraux propres à la « société scolaire » pour mieux les confronter à la pratique du rugby proposée en club. Elle se distingue ainsi des écoles *de* rugby des clubs de la ville dans lesquels elle place les jeunes dont elle accompagne la scolarité, et plus généralement le développement personnel, pour s'apparenter à l'école *du* rugby de Toulouse (*première partie*).

Si, à cette présente étape de la recherche⁴, nous choisissons de nous focaliser sur la contribution de « l'ordre scolaire des qualités » (Lahire, 2012, 74) à la socialisation des jeunes d'origine populaire dont l'association *Rebonds* se propose d'assurer le « suivi », « les institutions pédagogiques [étant] souvent une forme raccourcie de véritables institutions sociales » (Durkheim, 1975, 262), nous ne postulons pas que tout se trame uniquement au sein de l'école, pour primordiale que soit cette instance de socialisation. On sait, en effet, que « les processus de construction des dispositions ou des schèmes mentaux et comportementaux ne se jouent pas dans un seul milieu mais dans plusieurs groupes, parallèlement et successivement, et à travers des expériences qui ne se confirment pas toutes mutuellement dans la plus parfaite harmonie. Ce qui résiste ou réagit chez l'enfant, ce sont des éléments d'expériences hétérogènes, et parfois même contradictoires, par rapport aux contextes dans lesquels ils se trouvent, à tel ou tel moment, plongés, [...] [notamment] [...] dans l'ensemble des microgroupes ou institutions qu'ils sont amenés plus ou moins précocement et durablement à fréquenter » (Lahire, 2012, 19). Si, dans notre cas, l'école constitue bien une de ces « institutions » et le club de rugby un de ces « microgroupes », l'environnement social des jeunes encadrés par l'association est marqué par l'extrême hétérogénéité des modes de

⁴ D'autres sont à suivre qui envisagent le processus socialisateur dans la complexité de sa composition.

socialisation parmi lesquels priment les dispositions familiales, et plus encore celles du groupe de pairs que côtoient, ou auxquels appartiennent, les *gafets*.

En occitan toulousain, le terme *gafet*, couramment utilisé pour nommer les jeunes rugbymen débutants, signifie « enfant », « gamin », « jeune homme »⁵. Selon un emprunt au vocabulaire de l'artisanat et du compagnonnage, il désigne plus largement « l'apprenti », le « jeune commis », le « bleu », l'accent étant porté sur la maladresse et le caractère emprunté du novice. Gauche et pataud à ces débuts, ce dernier n'en est pas moins décidé et volontaire. Chemin faisant, il peut devenir « coquin », « filou » et un peu « voyou » ou franchement « teigne », rejoignant ainsi le caractère prêté volontiers au demi de mêlée. De petite taille et d'un poids plus léger que ses partenaires, ce dernier n'en conduit pas moins le jeu de l'équipe. Mais il y a plus, le terme *gafet* évoquant également le « crochet », non pas le brusque changement d'appuis qui permet au trois-quarts aile de prendre son adversaire à contre-pied, mais ceux des plantes sauvages grimpantes grâce auxquels elles s'accrochent partout et dont la croissance désordonnée suppose de leur apposer un « tuteur » (Barthe, 1980, 165 ; Boisgontier, 1992, 71 ; Moreux, Razou, 2010, 193). Aux registres sportif, professionnel et horticole vient donc s'adjoindre une dimension pédagogique (en même temps que juridique) évoquant le soutien, la posture, la correction, voire « un véritable univers théorique justifiant et arrêtant les rectitudes » propres à redresser les corps et les âmes infantiles (Vigarello, 2001, 142).

Si l'édification des jeunes pousses du rugby toulousain prend sa part de la construction des bases de la discipline (sportive tout autant que morale), elle suppose en effet d'élever les *gafets* : autrement dit, de les hisser, les hausser, les dresser, les former, les instruire, les éclairer, les porter à la vertu par l'exemple et le discours, soit les éduquer selon la conception morale entendue par Durkheim. « Chaque société se fait un certain idéal de l'homme, de ce qu'il doit être tant au point de vue intellectuel que physique et moral [...]. C'est cet idéal, à la fois un et divers, qui est le pôle de l'éducation. [...] Ainsi, c'est la société dans son ensemble, et chaque milieu social particulier, qui déterminent cet idéal que l'éducation réalise » (Durkheim, 2013, 50). Lente et progressive, cette édification visant à « transmettre des règles morales afin d'aider les individus à s'intégrer au système social, mais aussi à assurer l'intégration de ce dernier » (Paugam, 2012, 5) est un assemblage, un arrangement, une somme de contributions plus ou moins cohérentes contribuant à faire de « chaque individu le produit d'un mélange assez subtil de dispositions variées qui n'ont parfois rien à voir les unes avec les autres ou, plus exactement, qui n'entretiennent aucun lien de nécessité logique entre elles » (Lahire, 2002a, 404). C'est au prix d'un engagement volontariste et d'un investissement personnel confinant à la vocation que les acteurs du processus éducatif élaboré par l'association *Rebonds* travaillent à la construction de cette « socialisation méthodique de la jeune génération » (Durkheim, 2013, 51) dont il est possible de « traquer toutes les formes de pluralité et de variations » (Darmon, 2006, 47) par la restitution transcrite de leurs récits de vie consacrée au rugby (*deuxième partie*).

⁵ Jules, le toulousain, m'a appris l'usage de ce terme dans le milieu du rugby ; Ghislaine et Dominique, les catalans, m'en ont précisé la signification générale. Je les en remercie.

PREMIERE PARTIE

L'ASSOCIATION SOCIO-SPORTIVE *REBONDS*
OU L'ECOLE *DU* RUGBY DE TOULOUSE

CHAPITRE PREMIER

TERRAIN : QUAND LE RUGBY RETOURNE A L'ECOLE

Dix ans après sa création à Toulouse en 2004, l'association *Rebonds* affiche une belle réussite (Rebonds, 2013 ; Rebonds, 2014)⁶. Dotée d'un budget avoisinant les 300 000 euros (elle disposait de 15 000 euros en 2004), composée de dix salariés (elle en comptait trois en 2005) - parmi lesquels figurent un directeur, une « coordinatrice sociale », un « coordinateur terrain », une chargée « de communication et des partenariats », un chargé « des finances et de l'administration », trois éducatrices socio-sportives et quatre éducateurs socio-sportifs, elle a noué de nombreux « partenariats opérationnels et financiers » avec des acteurs publics et privés locaux, nationaux et européens. Envisageant sa « duplication » à l'échelle régionale et nationale, elle peut également s'enorgueillir des diverses distinctions locales et nationales obtenues au fil de sa courte histoire qui vantent l'intérêt de son « projet pédagogique sportif ». En effet, née de l'ambition « de permettre l'intégration de jeunes en difficultés au sein des clubs de rugby, [l'association entend], au-delà de la simple volonté de faire pratiquer une activité physique à des jeunes, éduquer et insérer grâce à la pratique du rugby, outil pertinent à bien des égards » (Sire, Bouche, Diarra, 2010, 40).

L'association s'adresse prioritairement à de jeunes garçons et filles, âgés de six à 17 ans, présentant des problèmes d'accessibilité à la pratique sportive, connaissant des situations scolaires et familiales difficiles, affectés de troubles du comportement, nécessitant un suivi judiciaire ou atteints de déficience mentale. En dix ans, 19 000 d'entre eux ont ainsi été initiés au rugby lors de « cycles éducatifs » de six semaines organisés au sein d'établissements scolaires (écoles, collèges et lycées principalement situés dans les territoires prioritaires de la politique de la ville), au cours des temps scolaires, périscolaires et extrascolaires, et au sein d'établissements éducatifs spécialisés (tels les instituts thérapeutiques éducatifs et pédagogiques, l'école régionale de la 2^{ème} chance, les instituts médico-pédagogiques et médico-éducatifs, les foyers...). Parmi les 2 447 jeunes ayant bénéficié de cette initiation rugbyistique en 2013 (contre 300 en 2004), 1 470 proviennent de 65 classes de 21 écoles élémentaires des quartiers toulousains de Bagatelle, Bellefontaine, Centre-ville, Empalot, La Faourette, Les Izards, Lalande, Lardenne, Les Minimes, Papus et Reynerie ; 191 sont issus de dix classes de sept collèges et un lycée ; 91 sont suivis par dix instituts thérapeutiques, éducatifs et pédagogiques (ITEP) ; 479 sont répartis dans quatorze établissements spécialisés ; enfin, 216 d'entre eux ont suivi le « cycle éducatif rugby » dans les huit accueils de loisirs

⁶ Les données qui suivent s'inspirent du dernier rapport d'activités annuel et du bilan décennal de l'association.

associés à l'école et les huit accueils de loisirs sans hébergement proposés à Toulouse et dans son agglomération.

L'association est également à l'origine de nombreuses rencontres sportives de portée locale et nationale organisées « sous forme de compétitions éducatives de loisirs » valorisant le *fair-play* et la coopération entre joueurs. Les 38 tournois de rugby ayant rythmé l'histoire de l'association ont concerné 14 390 jeunes. Parmi les cinq tournois proposés annuellement, figurent le « Tournoi des écoles » (auquel ont participé 1 284 élèves issus de 22 écoles, en 2013), le « Tournoi au féminin » réservé aux jeunes filles des écoles élémentaires (252 joueuses provenant de seize écoles, en 2014), le « Tournoi des collèges » (143 jeunes issus de sept collèges, en 2013), la « Rencontre régionale inter-ITEP » impliquant, en 2013, 159 jeunes de 19 établissements d'éducation spécialisés de la région Midi-Pyrénées et le « Challenge national inter-ITEP » par lequel « le rugby devient, le temps d'un week-end, un support pédagogique d'éducation pour des jeunes présentant des troubles du comportement ». La huitième édition de cet « événement référence utilisant le rugby comme médiation dans le monde de l'éducation spécialisée » s'est tenue, en 2013, à Toulouse, sur les installations du Stade toulousain. Parrainé par Thierry Dusautoir, capitaine de l'équipe de France, le challenge a concerné 370 jeunes, de dix à quinze ans, et 80 adultes issus de 48 ITEP de France. Depuis 2006, date de création de cette manifestation annuelle organisée par l'association toulousaine, 2 846 jeunes ont participé aux différentes éditions. Outre Toulouse en 2013, parmi les neuf villes ayant accueilli le challenge, on trouve Villeneuve-Tolosane en 2007 et Auch en 2009.

De nombreuses autres activités socio-éducatives figurent au programme de l'association. Ainsi une sensibilisation à la mixité sociale et de genre est mise en place, depuis 2009, avec « L'essai au féminin » qui « vise à favoriser l'éducation et l'insertion des jeunes filles de quartiers sensibles toulousains par l'intégration dans un club de rugby ». 378 filles y ont participé à ce jour et 36 d'entre elles ont effectivement rejoint un club de rugby. De même, une initiation à l'arbitrage « permettant de travailler efficacement sur le rapport à la règle, sur la connaissance et la complexité du règlement ainsi que sur la représentation des arbitres dans le sport collectif » a été créée en 2010. Parrainée par Romain Poite, arbitre français international, cette formation a été suivie par 308 jeunes. 41 d'entre eux ont arbitré à l'occasion des tournois organisés par l'association et un jeune a passé le diplôme d'arbitre fédéral. Autre initiative, « Rugbymix » se propose, depuis 2013, d'utiliser le rugby « comme outil de bien-être, de santé et de mixité à destination des handicapés mentaux ». 78 adolescents et adultes en situation de handicap ont bénéficié de cette initiation au rugby adapté. Une formation à l'éducation et à l'animation par le sport complète l'offre associative. 54 jeunes, de seize à 21 ans, en difficultés sociales et en rupture scolaire, ont ainsi été formés au brevet d'aptitude aux fonctions d'animateur depuis 2009. 23 brevets ont été validés à ce jour, les autres sont en cours. Enfin, depuis l'origine de l'association, 2 941 jeunes et adultes ont été accompagnés à 82 matchs de rugby professionnel ou amateur afin de les « éduquer à la citoyenneté dans les enceintes sportives et dans l'espace public ». Visionné par 1 383 écoliers, un documentaire de vingt minutes réalisé par l'association et intitulé *L'école des stades* poursuit le même objectif.

Si l'organisation générale et l'ensemble des activités de l'association représentent la toile de fond empirique de notre recherche, le « dispositif du suivi » constitue le cœur de notre terrain. « *Ce suivi, c'est la base de Rebonds*, nous confie Sanoussi Diarra, 38 ans, président-fondateur de l'association et concepteur du dispositif en question. *C'est le fondement de l'ensemble de*

nos activités. Le reste, c'est du folklore ! Tous les autres projets découlent de ce principe »⁷. Les « cycles d'initiation et de découverte du rugby » proposés par l'association n'ont, en effet, de sens que s'ils permettent aux éducateurs de tisser des relations privilégiées avec les jeunes et voient certains d'entre eux, « particulièrement accrochés par le rugby, vouloir continuer en club. L'objectif de l'éducateur socio-sportif, en lien avec le référent éducatif de l'établissement d'accueil, est alors de repérer les élèves qui ont le plus besoin d'un accompagnement pour intégrer un club, c'est-à-dire les élèves à la fois les plus motivés par la pratique et les plus en difficultés, que ce soit au niveau comportemental, scolaire, familial ou sanitaire » (Sire, Bouche, Diarra, 2010, 40). « On rencontre la famille, chez elle, on crée un lien, on connaît l'enseignant [par le cycle d'initiation], on connaît le club [l'association a signé une convention avec 25 clubs partenaires de l'agglomération toulousaine], on lève les dernières entraves financières, administratives et logistiques en proposant des tarifs adaptés, explique Sanoussi Diarra. On vient chercher le gamin et on le ramène. L'idée est de lever tous les freins à l'accessibilité à la pratique sportive pour les gamins de quartiers. C'est l'analyse fine de ces freins qui a engendré la création de notre dispositif de suivi ».

Lors de la première prise de contact avec son éventuel futur club, le jeune, si possible en compagnie d'un membre de sa famille, sa mère le plus souvent, est accompagné par l'association et présenté à son entraîneur et aux dirigeants. Dans les premiers temps, il est ainsi pris en charge par les éducateurs de Rebonds qui le transportent de son domicile au club et le ramènent à la maison, rassurant du même coup les parents. « C'est par cette question de la mobilité que s'est formalisé le principe du suivi, poursuit Sanoussi. On s'est très vite aperçu que quand tu prends le gamin dans ton minibus pour l'emmener au club, au-delà de créer du lien dans son lieu de résidence, avec sa famille, les voisins, la fratrie, semaine après semaine, tu affines ta connaissance du jeune, tu apprends à le connaître, tu élabores un diagnostic pour expliquer ses problèmes. Sur cette base, tu disposes de suffisamment d'éléments pour lui proposer un accompagnement individualisé et faciliter son insertion ». Après une période d'adaptation, si le jeune décide finalement de prendre une licence en club, il est de fait « intégré au dispositif du suivi ». En dix ans, ce fut le cas de 220 jeunes. Ils étaient quatre en 2004, ils sont 58 en 2014, répartis auprès des clubs partenaires. Parmi ces joueurs de rugby, douze ont moins de dix ans, 33 sont âgés de onze à quinze ans, treize ont plus de seize ans. Par ailleurs, plus de la moitié d'entre eux appartiennent à des familles monoparentales comprenant des enfants en bas âge.

« On intervient dans les écoles, on accompagne les jeunes en club, on rencontre les familles. Concrètement, on fait un vrai travail social, estime Jules Sire, 28 ans, directeur de l'association. On cherche à apporter de la stabilité, à donner quelque chose de carré, à incarner une forme de confiance auprès de nos partenaires. On fait le lien avec l'ensemble des éléments qui constituent l'environnement du jeune pour lui permettre de reprendre prise : poursuivre sa scolarité, s'insérer professionnellement, renouer avec sa famille, rencontrer les bonnes personnes et évoluer au sein du milieu du rugby pour trouver un cadre ». Concrètement, l'association « instaure ainsi un échange régulier entre son éducateur socio-sportif et l'entraîneur du jeune au sujet de son comportement et de sa progression, l'objectif étant que le club soit un véritable lieu de socialisation pour le jeune, qu'il s'y sente à l'aise et qu'il puisse à terme bénéficier de ce réseau » (Sire, Bouche, Diarra, 2010, 42). Selon son président, au delà du club de rugby, cet accompagnement individualisé voit l'association être « en relation avec l'enseignant pour le suivi scolaire, avec les parents pour les questions de logement et de parentalité, avec l'ensemble des dispositifs sociaux de droit commun pour

⁷ Tous les extraits d'entretiens figurent en italique dans le texte. Par ailleurs, les transcriptions exhaustives de ces derniers donnent corps à la deuxième partie de ce document.

l'insertion sociale au sens large, et avec notre réseau de partenaires pour l'insertion professionnelle. On place le gamin au centre de ce réseau et on mobilise tout le monde. C'est un travail de fou, mais c'est la condition de l'efficacité de notre projet ».

« *On fait tous de l'éducatif*, assure Ségolène Labbé, 37 ans, Coordinatrice sociale de l'association, *que ce soit en club, à l'école ou dans l'associatif et encore plus si les trois sont en liens constants. Rebonds fait l'interface entre ces différentes institutions* ». En effet, gardant un contact régulier (à raison d'une fois toutes les deux semaines) avec les « jeunes du suivi », l'association leur propose des activités tout au long de l'année scolaire et de la saison sportive en liaison avec l'ensemble des instances et milieux qui constituent l'environnement direct du jeune joueur de rugby et qui sont susceptibles de favoriser son insertion sociale. Outre le programme général de l'association, les jeunes bénéficiant du « suivi » se voient proposer des stages à l'occasion de chaque période de vacances scolaires et des séjours estivaux leur « permettant de découvrir un environnement différent de leur lieu de vie habituel, de les sensibiliser à la vie en collectivité, au respect de l'environnement, à la découverte des sports de nature et de participer à des visites culturelles et sportives ». Une trentaine de jeunes y participent régulièrement. Enfin, étape ultime du « suivi », une insertion professionnelle est proposée aux joueurs les plus âgés et engagés depuis plusieurs années dans le dispositif. S'appuyant sur son « club de partenaires privés » (qui regroupe de nombreux chefs d'entreprises appartenant au « monde du rugby » et des sympathisants), l'association organise des visites d'entreprise et des stages professionnels qui peuvent déboucher sur une embauche définitive. Selon le directeur de *Rebonds*, « *la qualité de ce suivi permet, si le gamin reste suffisamment longtemps dans nos tuyaux, d'améliorer énormément les choses* ». Ancien étudiant de la Faculté des sciences du sport de Toulouse, diplômé du master 2 *Sports et action publique*, Jules Sire n'ignore pas qu'une « socialisation étant le produit incorporé d'une socialisation (explicite ou implicite) passée, elle ne se constitue que dans la durée, c'est-à-dire dans la répétition d'expériences relativement similaires » (Lahire, 2002a, 20).

CHAPITRE II

METHODES : « LA LOGIQUE DE LA CONFIDENCE »

« La multiplication, voire l'hégémonie, des analyses localisées fondées principalement sur des observations et des entretiens [étant] un trait distinctif des recherches menées en sociologie de l'éducation des années 1990 à aujourd'hui » (Sawicki, 2012, 22 ; Careil, 1994 ; Dubet, Martucelli, 1996 ; Sirota, 1988 ; Thin, 1998 ; Van Zanten, 1990 et 2001), mon étude, réalisée entre 2012 et 2014, ne fait pas exception à la règle ; quand bien même elle mêle socialisation scolaire et socialisation sportive, que cette dernière intervienne dans le cadre de l'école, des associations socio-sportives (singulièrement *Rebonds*), des clubs placés sur l'égide de la fédération française de rugby ou, plus justement, selon un combiné des trois. Associant et confrontant ces différents terrains, ma recherche monographique s'appuie en effet principalement sur des observations (dont certaines furent participantes) et des entretiens. Les premières concernent l'ensemble des différents temps et espaces de la vie de l'association qu'une présence régulière en son sein m'a permis d'investir. S'ajoutent ainsi aux nombreux temps informels particulièrement propices à la production de données empiriques de premier plan, la participation aux diverses activités associatives présentées dans le chapitre précédent ; le tout alimentant un carnet de terrain recueillant les faits, gestes, attitudes et dires des acteurs, ainsi que les impressions, remarques et analyses triviales et anodines en même temps que particulièrement significatives nées de l'investigation empirique. De même, 39 entretiens (sans compter les libres conversations et discussions qui rythment le temps associatif) ont été réalisés avec l'ensemble des acteurs concernés : les cadres et les éducateurs socio-sportifs de l'association ; les enseignants et directeurs d'écoles accueillant les « cycles d'initiation au rugby » et dont les élèves participent aux activités proposées par l'association ; les responsables, éducateurs sportifs et entraîneurs de clubs auxquels sont licenciés les joueurs « suivis » par l'association ; les parents et les jeunes d'âges divers participant aux activités associatives et, plus particulièrement, ceux qui sont « entrés dans le dispositif de suivi » mis en place et assuré par *Rebonds*.

A ces méthodologies classiques s'ajoute l'étude des divers documents, « outils » et « instruments » produits par l'association (archives, comptes rendus de réunions, rapports d'activités, conventions, chartes, fiches de suivi et d'évaluation, revues de presse, recueils iconographiques, documentaires, site et lettres électroniques...) ainsi que la lecture assidue du *Midi-Olympique*. Indispensable aux amateurs de rugby, le « *Midol* » traite de l'ensemble des niveaux et des modalités de pratique, poursuit une ligne éditoriale oscillant entre nostalgie du rugby chevaleresque et brutal d'avant la professionnalisation de 1995 et nécessité de réguler

les travers de son ouverture au marché international et accorde une large place, dans ses pages, à la vie interne des instances locales, ce « rugby d'en bas » auquel contribue l'association. S'il n'y a pas lieu, dans le cadre de cette livraison au moins, de s'appesantir sur un appareillage méthodologique somme toute habituel en pareil cas, il est un parti pris dont je dois m'expliquer : la place ménagée aux récits de vie dans cette recherche et dans sa présente restitution. En effet, si « logique de la confiance » (Bourdieu, 1986b, 71) il y a, c'est dans ce choix de méthode qu'elle réside.

1. RECITS DE VIE DE RUGBY OU COMMENT CONSENTIR A « L'ILLUSION BIOGRAPHIQUE »

Parmi l'ensemble des acteurs rencontrés et avec lesquels je me suis longuement entretenu figurent en premier lieu les cadres de l'association, les membres de l'Education nationale prenant une part active aux activités mises en place par *Rebonds* et les rugbymen adolescents et jeunes adultes « suivis » par l'association depuis leur scolarité en école primaire et évoluant à un bon niveau de rugby à quinze ou à treize. C'est ainsi que le président, le directeur et la coordinatrice sociale de l'organisation associative ; deux professeures des écoles et un conseiller pédagogique en éducation physique et sportive ; et, enfin, trois joueurs de rugby membres de longue date, voire depuis l'origine, de l'association ont été retenus afin de réaliser des entretiens biographiques. « A ce choix [...], il y a essentiellement deux grandes raisons : d'une part, la volonté de saisir les variations intra-individuelles autant d'un point de vue diachronique que synchronique et, d'autre part, le choix d'essayer, dans la mesure du possible, d'aborder la question de la genèse des dispositions, appétences, compétences qui faisaient partie du patrimoine individuel actuel des enquêtés » (Lahire, 2002a, 37). Mais décider ainsi de s'arrêter sur le parcours de ces neuf personnes induit, en retour, de laisser dans l'ombre d'autres acteurs, centraux ou périphériques, dont l'itinéraire personnel n'est pas moins intéressant et significatif.

Ainsi peut-on de bonne foi m'objecter que si la mixité est partiellement rendue parmi les cadres de l'association interrogés (la présidence et la direction sont occupées par des hommes, mais le rôle assuré par la coordinatrice sociale est primordial et confère tout son sens à l'activité associative) et au sein du personnel de l'Education nationale, traditionnellement très féminisé (surtout auprès des plus jeunes élèves majoritairement concernés par les activités proposées par *Rebonds*), aucune joueuse de rugby ne figure parmi le panel retenu. Le recrutement des écolières étant plus récent que celui des écoliers, aucune rugbywoman ne dispose, à ce jour, d'une antériorité suffisante au sein de l'association pour qu'une recherche envisageant l'entrée par la socialisation soit valide auprès des filles et, plus encore, puisse privilégier une lecture genrée. Le temps joue toutefois en faveur de cette approche indispensable à la mise au jour du processus de socialisation restitué ici et laisse supposer qu'il sera prochainement possible d'engager une étude en ce sens. Si les activités de l'association ont toujours été mixtes, l'accent est mis, en effet, depuis quelques années sur la sensibilisation au rugby des petites et jeunes filles (celles-ci présentant, par ailleurs, de meilleures facultés motrices et compétences physiques que les garçons du même âge) et des manifestations sont spécifiquement tournées en direction des filles, si bien que *Rebonds* compte aujourd'hui beaucoup de jeunes pratiquantes dans ses rangs, encadrées, qui plus est, par des éducatrices socio-sportives évoluant à un niveau de compétition que leurs collègues masculins peuvent leur envier.

De même, un autre biais méthodologique relatif au choix des jeunes joueurs avec lesquels nous avons réalisé des entretiens au long cours peut être relevé. Il tient à l'antériorité de leur présence auprès de l'association et de leur prise en charge au sein du « suivi » assuré par

celle-ci. Si cette durée (de près de dix ans pour certains) est une des conditions de la mise au jour des effets de la socialisation socio-sportive portée par *Rebonds*, elle induit inmanquablement un bon niveau de pratique. Adolescents et jeunes adultes, ils n'exercent pas le rugby en club depuis de longues années sans en éprouver un minimum de satisfactions liées, certes, à la qualité relationnelle qui règne dans « la grande famille du rugby », mais également au plaisir né du jeu et de la maîtrise des principales techniques qu'il requiert. Si les trois jeunes retenus évoluent dans des disciplines (un peu) différentes (compte tenu des caractéristiques sociologiques de recrutement propres aux rugbys à quinze et à treize, j'ai tenu à ce que les deux modalités de pratiques soient représentées) et à des niveaux de compétition également un peu différents, ils lient unanimement leur parcours rugbystique dont ils tirent fierté à leur engagement au sein de l'association. Laissant ainsi supposer que les deux vont de pair, il est en effet difficile de concevoir une présence longue au sein du « suivi » de l'association si celle-ci n'est pas doublée d'une certaine réussite sur le plan sportif. S'il est à noter que la formation à l'arbitrage proposée par *Rebonds* s'adresse prioritairement aux jeunes qui, ayant le goût du rugby, n'y excellent pas pour autant, une recherche complémentaire portant sur les « sortants du dispositif » est également à envisager en contrepoint du présent travail. Enfin, comment ne pas relever que les cadres actuels de l'association occupent une place de choix parmi le panel des personnes invitées à livrer leur parcours de vie. Nul doute pourtant que les dix premières années d'une organisation associative voit son personnel évoluer dans sa composition, dans le développement de son organigramme et dans la répartition des fonctions et responsabilités en son sein. Les principaux concernés n'en font d'ailleurs pas mystère, Sanoussi Diarra évoquant « *une crise ouverte* », survenue en 2010, entre les deux co-fondateurs devenus co-directeurs qui se solde par le départ de Sébastien Bouche. De ce point de vue également, les membres de l'association l'ayant quitté au cours de son histoire récente peuvent être interrogés à l'avenir avec profit.

« *Peux-tu me raconter l'histoire de tes liens avec le rugby ?* ». Usant, suivant l'interlocuteur, du tutoiement ou du vouvoiement, la question qui ouvre l'entretien invite à l'introspection et à une forme de confiance qui apparente ce dernier à un récit de vie. En effet, la pratique du rugby - associée aux « styles [de vie] » (Pociello, 1983), au « mode de vie » (Darbon, 1995) et à la « manière d'être au monde » (Darbon, 1999) qui lui sont propres et qui intiment chaque joueur et membre du « système de relations totales » qu'il tisse autour de lui à « être rugby » (Saouter, 2000, 73) - produit un tel effet englobant, voire structurant, que se recompose, par la parole, le parcours de toute une vie, quel que soit l'âge de la personne qui livre son itinéraire personnel. Selon la logique biographique, sont ainsi restituées comme composantes du « monde social » (Pociello, 1983, 401) constitué autour du rugby, la famille, l'école, l'association *Rebonds*, les pairs et le club, soit autant de contextes de socialisation dont il s'agit de porter au jour les dispositions afin d'en dégager l'état des relations et la nature des articulations. Plutôt qu'une grille ou une guide d'entretien en tant que tels (Lahire, 2002a, 33-42), je dispose ainsi d'une série de thèmes devant nécessairement être évoqués au gré du déroulement de l'entretien.

Respectant le mode d'énonciation de la personne livrant le récit de sa vie, mes quelques interventions minimalistes consistent essentiellement en des demandes de reformulations, de précisions, d'approfondissements et d'explications pour que soient plus précisément abordées, au fil du propos, les différentes ruptures biographiques marquant les parcours des uns et des autres. Concernant les jeunes rugbymen, l'accent est mis sur l'arrivée en métropole, l'initiation au rugby dans le cadre scolaire, l'accord familial donné à la pratique du rugby, l'entrée dans le « dispositif du suivi », l'adhésion à un club, le changement d'établissement scolaire, le changement de club (accompagné le plus souvent d'une amélioration du niveau de

jeu), les éventuels déménagements, les formations professionnelles préparées, les diplômes obtenus, les étapes de la carrière sportive... pour tenter de comprendre comment s'opère « la réorganisation du patrimoine de dispositions individuel » (Lahire, 2002a, 37). De même, les ruptures biographiques des différents professionnels interrogés susceptibles de constituer des contextes d'activation, de mise en œuvre ou de mise en veille de leurs dispositions premières concernent, suivant les cas, la famille, l'école, les pairs, le rapport au sport (et singulièrement au rugby), l'engagement associatif, les études et la formation, la vie amoureuse, l'accès à l'emploi, le changement de profession, la vie en couple, les enfants..., l'accent étant mis sur les dispositions scolaires (que ces dernières soient le produit de leur propre scolarité ou de leur métier d'enseignant), sportives (en tant que pratiquant ou partie prenante, à un titre ou un autre, de l'environnement sportif) et, secondairement, familiales.

Ce faisant, je suis une victime consentante de « l'illusion biographique » selon laquelle « parler d'histoire de vie, c'est présupposer [...] que la vie est une histoire et [...] qu'une vie est inséparablement l'ensemble des événements d'une existence individuelle conçue comme une histoire et le récit de cette histoire » (Bourdieu, 1986b, 69). Nul doute, en effet, que les « histoires de vie » intégralement transcrites et restituées en seconde partie de ce document empruntent toutes à la reconstruction rationalisée de parcours mis en récit « comme une histoire se déroule, selon un ordre chronologique qui est aussi un ordre logique, depuis un commencement, une origine, au double sens de point de départ, de début, mais aussi de principe, de raison d'être, de cause première, jusqu'à son terme qui est aussi un but » (Bourdieu, 1986b, 69). Produit d'une série de raccourcis rapides, de rapprochements forcés, d'accentuations manifestes, d'oublis éventuels ou de justifications *ex post*, cette recomposition formelle est le corollaire de la méthode retenue et tient tout autant au discours des personnes interrogées sur des faits plus ou moins saillants de leur existence qu'à mes questions et relances elles-mêmes signifiantes, sans même évoquer mes signes, aussi infimes soient-ils, inclinaisons de tête, mimiques ou mouvements divers trahissant l'acquiescement, la surprise, la réserve ou le doute.

Résolument engagé dans l'exercice, Sanoussi Diarra, cofondateur et actuel président de l'association *Rebonds*, livre ainsi un récit très dense, très détaillé et particulièrement sensible de son parcours de vie. Ayant manifestement beaucoup travaillé sur sa propre trajectoire individuelle et disposant, par ailleurs, d'un capital culturel mêlant connaissance fine et distanciée du milieu du rugby et intériorisation des cadres principaux de la réflexion sociologique (il est titulaire d'un master en sociologie du sport obtenu à la Faculté des sciences du sport de Strasbourg), il parvient à livrer une reconstruction savamment menée de son itinéraire personnel. On conçoit d'ailleurs que ses responsabilités associatives ont contribué à lui rendre cette pratique familière. Acteur public de la scène toulousaine, il est, en effet, régulièrement invité à produire, pour des partenaires institutionnels et des interlocuteurs médiatiques notamment, la synthèse cohérente d'un parcours riche et original qui le voit, ex-rugbyman ayant terminé sa carrière professionnelle à Albi, trouver dans ses origines franco-maliennes de jeune des banlieues populaires de Strasbourg les fondements et justifications de ses entreprises associatives de promotion personnelle, sociale et professionnelle des « *gamins de quartiers* » via l'initiation scolaire au rugby. L'ordonnancement logique qui anime cette restitution est tel qu'une forme de symbiose se dessine entre les caractéristiques et étapes qui rythment son itinéraire familial, scolaire et sportif et les principes et schémas d'intervention de l'association dont il se dote et légitime ainsi la pertinence. Si bien qu'on « est sans doute en droit de supposer que [son] récit autobiographique s'inspire toujours, au moins pour une part, du souci de donner sens, de rendre raison, de dégager une logique à la fois rétrospective et prospective, une consistance et une constance, en établissant des relations intelligibles,

comme celle de l'effet à la cause efficiente ou finale, entre les états successifs, ainsi constitués en étapes d'un développement nécessaire » (Bourdieu, 1986b, 69).

Plus généralement, « les enquêtés ont tous tendance, quelles que soient les questions posées, à donner assez rapidement ce qu'ils considèrent être les clefs de compréhension de leur vie » (Lahire, 2002a, 391). Si Sanoussi Diarra met ainsi en avant, d'entrée de jeu, que son « *parcours a toujours été marqué par la mixité et le multiculturalisme* », Jules Sire, directeur de l'association, insiste, pour sa part, sur la précocité de son immersion dans la vie collective (« *J'ai été scolarisé à deux ans, j'ai été à cinq ans en club de rugby, à six ans, je partais en colo* ») et Ségolène Labbé indique immédiatement que « *ce n'est pas un hasard si [elle est] coordinatrice sociale de Rebonds, [étant] issue d'une famille qui était très engagée dans le socio-culturel* », les uns et les autres, « fournissent la grille d'analyse qui leur semble la plus pertinente pour comprendre leur cas » (Lahire, 2002a, 392). Toutefois, livrer ici l'intégralité de la transcription de récits de vie de chacun permet de repérer, et ce faisant de s'interroger sur, les moments où ils dépassent ce cadre interprétatif préconstruit et s'en libèrent en quelque sorte pour, éventuellement, le nuancer, voire le contredire. Ainsi est-il possible, au fil d'une vie restituée, de « suivre les dispositions de l'enquêté, de saisir leur modulation ou leur transformation dans le temps et d'observer leur activation et leur mise en veille selon les multiples contextes de la vie ordinaire » (Lahire, 2002a, 44).

Consentir à « cette sorte d'artefact socialement irréprochable qu'est l'histoire de vie [...] conduit à construire la notion de trajectoire comme une série de positions successivement occupées par un même agent (ou un même groupe) dans un espace lui-même en devenir et soumis à d'incessantes transformations. [...] [Or], on ne peut comprendre une trajectoire [...] qu'à condition d'avoir préalablement construit les états successifs du champ dans lequel elle s'est déroulée [...]. Cette construction préalable est aussi la condition de toute évaluation rigoureuse de ce que l'on peut appeler la surface sociale, [...] c'est-à-dire la capacité d'exister comme agent en différents champs » (Bourdieu, 1986b, 71-72). Parallèlement aux récits de vie recueillis, c'est « ce détour par la construction de l'espace » qui me permet, d'une part, de situer socialement les acteurs des différentes institutions ici sollicitées, soient l'école, les familles, les associations et les clubs et, d'autre part, d'estimer la « surface sociale » effectivement couverte par les uns et les autres. Ainsi, c'est sans doute dans cette faculté à agir « comme support d'un ensemble d'attributs et d'attributions propres à lui permettre d'intervenir comme agent efficient dans différents champs » (Bourdieu, 1986b, 72) que réside la principale ressource de Sanoussi Diarra, au-delà de son habileté à mettre en récit son parcours de vie.

2. « CETTE SORTE D'INTRUSION TOUJOURS UN PEU ARBITRAIRE QUI EST AU PRINCIPE DE L'ECHANGE »

Toujours en tête-à-tête, dans des espaces se prêtant à une forme d'intimité, les entretiens au long cours menés avec les professionnels ont été réalisés, à Toulouse, sur leurs lieux de travail respectifs (dans un bureau de l'école, dans une salle à l'écart de l'association), dans les clubs dans lesquels ils interviennent (dans un remise à l'arrière des vestiaires d'un club du centre-ville) et dans un bureau universitaire. De la même façon, les jeunes rugbymen m'ont livré leur itinéraire dans l'arrière salle de deux cafés du centre-ville. La durée des entretiens réalisés avec ces derniers est d'une heure et demi pour chacun d'entre eux ; elle s'étend de deux heures et demi à près de dix heures pour les récits de vie accordés par les adultes. Si prétendre « aider l'enquêté à livrer sa vérité ou, mieux, à se délivrer de sa vérité » (Bourdieu, 1993, 920) peut sembler prétentieux, au moins ai-je fait en sorte que la confiance tissée et entretenue avec

chacun d'entre eux permette qu'opère « la logique de la confiance qui a cours sur les marchés protégés » (Bourdieu, 1986b, 71). Il m'a ainsi été très facile de convaincre l'ensemble des acteurs, jeunes et moins jeunes, de se livrer à l'exercice et j'ai été immédiatement surpris (et très satisfait) de constater leur propension à se confier, à placer leur grande capacité réflexive au service de l'échange et à livrer des pans très personnels de leur parcours, remontant ainsi à leur prime enfance et déroulant une vie complète, quelle que soit la portée structurante du rugby à ce sujet.

Maîtrisant mal « les effets que l'on peut produire sans le savoir par cette sorte d'intrusion toujours un peu arbitraire qui est au principe de l'échange » (Bourdieu, 1993, 905), je n'ai toutefois relevé aucune réserve et frein manifestes à la pratique du récit de vie par les acteurs sollicités. Conscient que ce dernier « varie, tant dans sa forme que dans son contenu, selon la qualité sociale du marché sur lequel il est offert » (Bourdieu, 1986b, 71), j'ai toujours veillé à cultiver l'empathie, par ailleurs non feinte, avec mes interlocuteurs en prenant toutefois le soin de ne jamais verser dans la promiscuité et la franche camaraderie prisées par le « milieu du rugby ». Disposant, par ailleurs, de données d'enquête susceptibles de croiser et compléter le contenu des entretiens, j'ai « [...] essayé d'instaurer une relation d'écoute active et méthodique [...]. Posture d'apparence contradictoire [...] qui associe la disponibilité totale à l'égard de la personne interrogée, la soumission à la singularité de son histoire particulière, [...] avec la construction méthodique forte de la connaissance des conditions objectives » (Bourdieu, 1993, 906).

Si ce n'est une proximité sociale effective avec l'ensemble des professionnels (avec lesquels je partage, selon les cas, le métier d'enseignant, une forme de croyance dans les vertus éducatives auprès de la jeunesse, la connaissance des conditions de la mise en pratique de certaines d'entre elles, l'expérience des Facultés des sciences du sport, et, avec tous, le goût pour le rugby), le décalage social avec les jeunes rugbymen s'est trouvé minimisé par ma fréquentation de l'association au sein de laquelle ils m'ont vu évoluer avant de m'accorder leur entretien et ma connaissance du rugby en général. En effet, par une pratique enfantine personnelle ancienne, par la pratique de mes enfants, garçon et fille, par ma présence régulière le long des rambarde des « pesages » des tribunes « populaires » des stades de Top 14, Pro-D2 et fédérales, par la fréquentation des bars et *pubs* retransmettant les matches, par la lecture assidue du *Midi Olympique* et par la maîtrise des acquis de la sociologie et de l'histoire du rugby, je crois être en mesure d'attester auprès des « jeunes du suivi » les marques objectives de ma capacité à comprendre le « monde du rugby », à défaut d'y appartenir. Profitant que « la proximité sociale et la familiarité [qui] assurent deux des conditions principales d'une communication non violente » (Bourdieu, 1993, 907) étaient ainsi réunies, j'ai proposé aux enquêtés de rendre publics leurs récits de vie.

3. « PORTER A L'ORDRE DU PUBLIC »

Le choix de verser ces itinéraires ainsi recueillis, sans le couvert de l'anonymat, par ordre alphabétique (selon une convention classificatoire arbitraire, commode et considérée comme neutre), en seconde partie de ce rapport, au pot commun des recherches sur la socialisation populaire se justifie par le fait qu'il s'agit là de documents bruts pouvant présenter une fin en soi. Sorte de mémoire vivante, en actes, ils sont autant de « portraits sociologiques » (Lahire, 2002a), de « récits de vie de rugby » dont le contenu dépasse le cadre de cette étude, permet de mieux restituer le cadre général de cette dernière, se prête à la généralisation, ouvre des perspectives de poursuites de travail sociologiquement pertinentes et rompt avec le discours emphatique sur les vertus intrinsèques du « mode de vie » propre au rugby. « Nous avons

cherché à incarner notre lecture sociologique des situations sociales dans des portraits pour faire clairement ressortir que les cas particuliers traités ne sont que des synthèses originales de traits (ou caractéristiques) eux-mêmes généraux », écrit Lahire (2012, 96) à propos de ses « tableaux de famille ». Mes portraits ne sont pas en soi des portraits de configurations familiales et plus généralement sociales. Il s'agit davantage de portraits de parcours individuels saisis dans des configurations sociales singulières parmi lesquelles l'accent est mis sur le rapport à l'ordre scolaire et à la forme sportive, principalement rugbystique.

« Discours non transparents [...] [permettant] de reconstruire les pratiques effectives ou plutôt les dispositions sociales effectives qui sont au principe des propos tenus » (Lahire, 2012, 103), les transcriptions des récits de vie des trois cadres associatifs, des trois membres de l'Education nationale et des trois jeunes rugbymen méritent ainsi, avec l'accord des intéressés, d'être précédés, outre de l'âge, des qualités (soient leurs « coordonnées sociales », Lahire, 2002a, 399), de la date et du lieu de l'entretien, du prénom et du nom (dans le cas des adultes) de la personne livrant son témoignage. Tentatives de restitution du « vécu de première main de parties de la société » (Becker, 2014), comme *Pays de malheur !* (Amrani, Beaud, 2004) le fut magistralement en son genre, ces récits de vie n'en ont que plus de sens s'ils laissent apparaître « l'attestation visible de l'identité de [leur] porteur à travers les temps et les espaces sociaux », autrement dit, le nom propre « en tant qu'institution » (Bourdieu, 1986b, 70). Par ailleurs, chez les acteurs eux-mêmes, le refus du recours à l'anonymat est motivé par la volonté de témoigner ouvertement d'un engagement, d'une forme de vocation qu'ils livrent sans réserves sur la place publique. Si leur mobilisation est le plus souvent discrète et efficace, ils ne rechignent pas à faire connaître leurs activités et motivations, convaincus que cette restitution sans faux-fuyants contribue à leur légitimation et, ce faisant, à la pérennité de leur travail. De même, les échanges, les confrontations directes par la parole et la présentation orale d'expériences sont au fondement de leur culture d'intervention sociale et professionnelle. A ce titre, il est à noter que les jeunes rugbymen ont également été socialisés, via le « suivi » assuré par l'association, à verbaliser leur situation et à rendre compte régulièrement, par les mots, de son évolution.

C'est pourquoi, au-delà de la facilité à déjouer l'anonymat des acteurs interrogés appartenant tous au « petit monde » du rugby associatif toulousain et présentant, pour la plupart d'entre eux, des singularités telles que le seul fait de les évoquer suffit à les identifier, les noms propres de ces derniers sont volontairement conservés, avec leur accord initial et sans qu'aucune réticence à ce sujet ne se manifeste. C'est ainsi, par exemple, qu'il n'est pas socialement et sociologiquement anodin que le cofondateur, animateur principal et actuel président de l'association étudiée se nomme Sanoussi Diarra. Autant indiquer clairement son ancrage familial et culturel malien que l'intéressé mixte aux origines et influences française, allemande et alsacienne qui ont nourri sa prime socialisation : une distinction manifeste dans la « famille » du rugby professionnel qui ne peut être sans implication directe sur la nature du rapport entretenu avec ce milieu. Faire mention de l'identité des personnes livrant le récit de leur vie n'empêche en rien d'étudier « ce que le monde social a déposé en elles » (Lahire, 2002a, VII), bien au contraire.

Pour justifiable qu'il soit, autant méthodologiquement que socialement, le refus du recours traditionnellement convenu à l'anonymat n'en constitue pas moins une forme de revendication, un « acte politique, d'une espèce très particulière, qui consiste à porter à l'ordre du public, par la publication, ce qui normalement n'y accède pas, ou jamais, en tout cas, sous cette forme [...] » (Bourdieu, 1993, 923). La prise de risque est évidente et elle nourrit les interrogations du chercheur, quand bien même ce dernier convient *a priori* avec les

personnes interrogées de la publicisation de l'ensemble de leurs propos. « Comment [en effet] ne pas éprouver un sentiment d'inquiétude au moment de rendre publics des propos privés, des confidences recueillies dans un rapport de confiance qui ne peut s'établir que dans la relation entre deux personnes ? » (Bourdieu, 1993, 7). Lever cette réserve consiste à indiquer, d'entrée de jeu, l'usage qui est fait des transcriptions, celles-ci étant soumises à la relecture critique des personnes interrogées avant toute forme d'utilisation publique. A ce sujet, il est intéressant de noter que les quelques demandes de retouches formulées par les intéressés, à l'issue de la lecture attentive du contenu écrit de leur entretien, consistent uniquement à compléter certains points ou à corriger quelques imprécisions diverses (de dates et de lieux, notamment) et en aucun cas à retirer des éléments de discours qui, sous la forme transcrite, leur auraient parus injustifiés, déplacés ou devoir, pour des raisons diverses, être supprimés. « Sortir de l'ombre et de l'anonymat, c'est assurément pouvoir inscrire sa vie dans des éléments de récit collectif ; [...] retrouver en même temps dignité et capacité d'action » (Rosanvallon, 2014, 24). « *Surtout pas de censure !* », indique clairement Sanoussi Diarra en conclusion du long entretien qu'il m'a accordé.

4. « *TRANSCRIRE, C'EST NECESSAIREMENT ECRIRE, AU SENS DE RE-ECRIRE* »

Si « donner la parole, rendre visible, c'est en effet aider des individus à se mobiliser, à résister à l'ordre existant et à mieux conduire leur existence, [si] c'est aussi leur permettre de rassembler leur vie dans un récit qui fait sens, de s'insérer dans une histoire collective » (Rosanvallon, 2014, 23), encore faut-il définir la forme que doit prendre cette transcription intégrale des neuf récits de vie réunis ici. A mes yeux, la mise en forme scripturale de la chose parlée doit, en effet, remplir un certain nombre de conditions impératives au premier rang desquelles figure, singulièrement dans le cas présent, le respect de l'application manifeste mise en œuvre par les personnes interrogées à s'exprimer le plus clairement possible afin de se faire bien comprendre et de permettre à l'interlocuteur (et, *via* la transcription écrite, au lecteur) de mesurer le bien-fondé et la portée qu'elles confèrent à leur discours et, au-delà, à leurs actions. Cette formulation écrite nécessairement soignée, scolairement valorisée et validée (Lahire, 2008) par les professionnels interrogés qui, à des titres divers et dans des fonctions différentes, se conçoivent tous comme des pédagogues (s'il en va autrement des jeunes rugbymen, certains d'entre eux s'engagent dans la formation à l'animation), ne peut entacher le témoignage oral d'une faiblesse grammaticale, d'une répétition abusive ou d'une approximation de vocabulaire qui viendrait discréditer en partie le fond du propos.

« Toute énonciation et son audition portant la marque du cadre de participation au sein duquel elles ont lieu, [...] profondément incorporées à la nature de la parole, on retrouve les nécessités fondamentales de la théâtralité » (Goffman, 1987, 10). C'est ainsi que la transcription écrite strictement littérale d'un récit de vie oral prend le risque de verser dans une forme de mise en scène théâtralisée du discours qui relève de l'artefact consistant à singer le propos des acteurs et qui, aux yeux de ces derniers relisant leurs témoignages, peut rapidement tourner au ridicule. « La mise en écrit la plus littérale [...] [étant] une véritable traduction ou même une interprétation [...], transcrire, c'est nécessairement écrire, au sens de ré-écrire : comme le passage de l'écrit à l'oral qu'opère le théâtre, le passage de l'oral à l'écrit impose, avec le changement de support, des infidélités qui sont sans doute la condition d'une vraie fidélité » (Bourdieu, 1993, 920-921). Le discours oral est effectivement guidé par une logique propre et dispose d'une nature essentielle que, paradoxalement, la stricte conformité rendue par l'écrit travestit grandement. Outre que les acteurs interrogés ne se reconnaissent pas dans la transcription écrite des formes orales de leur expression au motif de la fidélité absolue à la chose dite, il est bien rare que cette dernière ne s'en trouve pas dénaturée, pire

qu'elle induise des incompréhensions, qu'elle prenne une forme théâtralisée de mise en écriture du social ou qu'elle prenne le risque de porter à rire, avec toute la violence symbolique qui anime, consciemment ou non, le sociologue qui ainsi restitue et commente la « parole des indigènes ».

« C'est donc au nom du respect dû à l'auteur que, paradoxalement, [il faut] parfois prendre le parti d'alléger le texte de certains développements parasites, de certaines phrases confuses, des chevilles verbales ou des tics de langage [...] qui, même s'ils donnent sa coloration particulière au discours oral et remplissent une fonction éminente dans la communication [...] brouillent et embrouillent la transcription au point, en certains cas, de la rendre tout à fait illisible pour qui n'a pas entendu le discours original » (Bourdieu, 1993, 921-922 ; Bertaux, 2010). Dans le cas présent, la transcription écrite des récits de vie livrés par les personnes interrogées reste au plus près des styles de parole de chacun, sans être littérale pour autant. De même qu'il est impossible de « restituer tout ce qui est perdu dans le passage de l'oral à l'écrit, c'est-à-dire la voix, la prononciation [...], l'intonation, le rythme [...], le langage des gestes, de la mimique et de toute la posture corporelle » (Bourdieu, 1993, 921), quelques simplifications et corrections minimales interviennent ici et là et laissent délibérément le discours « dans son jus », sans pour autant en faire un document exotique ou folklorique susceptible de desservir l'acteur livrant son témoignage. C'est là le gage rendu par l'enquêteur à la confiance qui lui est conférée par les personnes acceptant de se confier et de voir leurs propos rendus publics : produire une forme de transcription écrite des récits de vie libérée des diverses scories de l'expression première permettant aux acteurs de se reconnaître dans le rendu de leur discours, voire de le revendiquer *via* l'usage qu'ils peuvent décider de faire d'un rapport réalisé pour le compte d'une instance politique régionale prenant sa part de la régulation de l'action publique locale.

Si j'ai conscience que la forme de transcription retenue ici vient encore renforcer « l'illusion biographique » en l'inscrivant dans des mots et en la figeant dans une forme écrite scientifiquement cautionnée, j'estime que c'est à ce prix qu'il est envisageable de progresser « vers une démocratie narrative, [...] [vers] une représentation-narration [...] [qui] tissera, à partir de multiples récits de vie et de prises de parole, les fils d'un monde commun [...] en permettant aux individus de se réapproprier leur existence et de se situer dans le monde » (Rosanvallon, 2014, 26 et 23). De même que, constituée de longues transcriptions d'entretiens avec un ensemble de personnes socialement dominées, *La misère du monde* (Bourdieu, 1993) est destinée à mettre au jour l'expérience du monde social vécu par ces dernières, chacune à leur manière, à faire émerger la vision du monde éprouvée par ceux qui vivent et subissent la misère plutôt que par ceux qui se proposent de la commenter, l'objectif est ici de tenter de dépasser le propos mythologique et fantasmé qui nimbe le « monde du rugby » et flatte ses prétendues valeurs intrinsèques et immuables pour donner à voir, de l'intérieur, comment, par le prisme d'une série de récits de vie restituant les motivations à concevoir et à prendre part à un certain nombre d'initiatives modestes et sensibles, le rugby est susceptible de se refonder, au moins partiellement, au contact de l'école et de la sphère associative.

« L'EDUCATION CONSISTE EN UNE SOCIALISATION METHODIQUE DE LA JEUNE GENERATION »

1. « DES DISPOSITIONS SOUS CONDITIONS » : L'ARTICULATION DES DISPOSITIONS ET DES CONTEXTES

« *C'est pas un hasard si je suis coordinatrice sociale de Rebonds, reconnaît Ségolène Labbé. Je suis issue d'une famille très engagée dans le socio-culturel. C'est un élément central de la culture familiale. On avait des parents très impliqués dans l'associatif et dans le domaine politique. J'ai tellement baigné là-dedans que les situations que je rencontre aujourd'hui dans Rebonds font appel à mon vécu d'enfant* ». Assurant une fonction primordiale au sein de l'association, à 37 ans, Ségolène opère un retour réflexif sur son parcours personnel et professionnel et, ce faisant, contribue à vérifier que « toute disposition a une genèse que l'on peut s'efforcer, au moins de situer (instance de socialisation et moment de socialisation), au mieux de reconstruire (modalités spécifiques de la socialisation) » (Lahire, 2002a, 2). Se proposant d'étudier un dispositif éducatif destiné à la jeunesse populaire des banlieues toulousaines, c'est l'objet de cette recherche de relever la « force formatrice des années d'enfance [...] [sur] l'ensemble des processus par lesquels l'individu est construit - [...] formé, modelé, façonné, fabriqué, conditionné - par la société globale et locale dans laquelle il vit, processus au cours desquels il acquiert - apprend, intériorise, incorpore, intègre - des façons de faire, de penser et d'être qui sont situées socialement » (Darmon, 2006, 11 et 6).

Dans le cas présent, si les effets des primes socialisations sur les « dispositions à croire, sentir, penser, goûter, apprécier, juger, se tenir et agir » (Lahire, 2012, 20) des jeunes « suivis » par l'association apparaissent à ce point structurants, c'est que les acteurs associatifs se rangent manifestement à la conception durkheimienne de l'éducation des enfants faisant de celle-ci « le noyau le plus visible, mais également le cœur du processus de socialisation » (Darmon, 2006, 12). S'appliquant à reconstituer l'environnement de chaque jeune « suivi », il s'agit, pour les acteurs de *Rebonds*, d'en rapprocher les différents pans afin d'œuvrer à « la socialisation méthodique de la jeune génération [rugbyistique toulousaine] » (Durkheim, 2013, 51). « *Notre suivi est surtout social*, explique Sanoussi Diarra, 38 ans, président de l'association et concepteur du dispositif en question qu'il a conçu en référence à son propre itinéraire. *On entre dans l'environnement du jeune. On constitue un petit réseau informel d'adultes bienveillants à son égard avec qui on est en lien direct et on suit sa progression. On a les portables de l'éducateur, des parents, de l'enseignant et on appelle régulièrement, on vise la plus grande réactivité possible. On partage les informations avec tous les membres de ce réseau que nous coordonnons parce qu'on sait que les différents domaines de la prise en*

charge des gamins difficiles sont morcelés entre de nombreuses institutions qui ont chacune leurs compétences propres et leur périmètre d'intervention et qui, parfois, s'ignorent ou se concurrencent ».

L'analyse de ce dispositif éducatif englobant emprunte ainsi nécessairement à la sociologie dispositionnelle de la socialisation (Lahire, 2002a, 19). S'instituant comme l'interface obligé entre l'école et le club de rugby, l'association fait sien le postulat de Durkheim selon lequel « l'éducation est l'action exercée par les générations adultes sur celles qui ne sont pas encore mûres pour la vie sociale. [L'auteur de *L'éducation morale* ajoute qu'elle] a pour objet de susciter, de développer chez l'enfant un certain nombre d'états physiques, intellectuels et moraux que réclament de lui et la société publique dans son ensemble et le milieu spécial auquel il est particulièrement destiné » (Durkheim, 2013, 51). Les propos de la Coordinatrice sociale de l'association attestent cette prégnance implicite : *« L'idée, c'est de produire une vision globale de la situation d'un jeune pour faire le point et envisager un suivi, un parcours avec lui et son environnement. L'idée, c'est suivre les jeunes dans toutes les dimensions : la famille, l'école, le sport... Il faut faire du maillage, du tuilage avec les différents organismes et prendre de la hauteur pour éviter d'être toujours dans l'urgence. On met tout le monde en contact, chacun donne son avis et rien ne nous échappe. Le gamin le sent qu'il y a du monde derrière qui assure et qui contrôle. Ça finit par lui donner de la force, de la confiance en lui »*. Le programme d'actions de Rebonds, principalement incarné dans le « dispositif du suivi », semble ainsi reposé essentiellement sur la conviction que « le processus de construction de l'enfant tient tout entier dans les pratiques éducatives conscientes et efficaces des adultes qui ont ce résultat pour but explicite. Il y a donc, [dans le cas qui nous mobilise], coïncidence et équivalence entre les processus d'éducation et de socialisation de l'enfant » (Darmon, 2006, 12-13).

Egalement animé de cette conviction, Jules Sire, 28 ans, directeur de l'association, argumente en ce sens (*« notre suivi est régulier, on fait des points d'étape, on garde la mémoire de cet encadrement, on prend en compte toutes les caractéristiques de l'enfant »*), tout en spécifiant que *« l'efficacité »* du schéma éducatif mis en place par son organisation *« dépend de la durée de présence dans le dispositif. On a des jeunes qui sont avec nous depuis le début, soit près de dix ans pour certains, précise-t-il. On voit des gamins qui changent beaucoup, qui s'approprient ce qu'on leur dit et ce qu'ils côtoient dans l'environnement créé par notre réseau. Je pense vraiment que pour ces gamins-là leur vie sans Rebonds ne serait pas la même »*. Si la socialisation est bien la *« façon dont la société forme et transforme les individus »* (Darmon, 2006, 6), les caractéristiques de l'habitus n'étant pas immuables, l'association reste ainsi tributaire du libre engagement sur le long terme des jeunes à ses côtés et, par ailleurs, du *« nuancier complexe de dispositions »* (Lahire, 2002a, 406) présenté par ces derniers avec lequel elle doit composer.

« L'équipe dans laquelle je jouais ressemblait aux équipes qu'on peut avoir à Rebonds : des turcs, des noirs, des arabes et des blancs, enfin de tout !, se remémore Sanoussi Diarra. Essentiellement des gamins de quartier, tous des têtes brûlées ! On se distinguait des autres qui n'avaient pas voulu de nous. On était des durs à cuire. Et très vite, on a eu des résultats ». En dépit des stratégies distinctives pouvant animer une partie de la jeunesse populaire des banlieues de Toulouse (ou de Strasbourg, dans le cas de Sanoussi) et des effets de renforcement du stigmate qu'elle cultive et subit conjointement, il est douteux d'imaginer qu'une inscription sociale et territoriale commune, à défaut d'être partagée, suffit à gommer les disparités (sociales et culturelles, notamment) et à unifier les dispositions incorporées par les jeunes « suivis » par Rebonds. Assurés qu'il y a autant de « jeunes de quartiers » qu'il y a

de jeunes et de quartiers, les acteurs de l'association sont convaincus que si « l'éducation perpétue et renforce l'homogénéité [...] suffisante à toute société [...] en fixant d'avance dans l'âme de l'enfant les similitudes essentielles que suppose la vie collective [...], d'un autre côté, sans une certaine diversité, toute coopération serait impossible » (Durkheim, 2013, 101-102). Homogénéité, diversité et coopération étant aux fondements du jeu de rugby, les éducateurs socio-sportifs de *Rebonds* n'ignorent pas qu'en animant des « cycles éducatifs » consacrés à cette discipline ainsi accueillie au cœur des écoles « prioritaires » de la ville, ils se dotent de l'opportunité de permettre que se manifeste « la possible (probable) complexité dispositionnelle » propre à chaque enfant, qui plus est dans un « domaine de pratiques » et sur une « scène d'action » (Lahire, 2002a, 2) fortement distinctifs en un espace socioculturel méconnaissant le rugby. « *Les gens, ils me voyaient d'un autre regard*, explique Dayal, 18 ans, membre de longue date du « suivi » et licencié au Blagnac sporting club rugby. *Ils disaient que j'avais pas peur, qu'il fallait être courageux pour faire ce sport, qu'il fallait oser aller avec les autres, au contact. Forcément, parce qu'au foot, dans le quartier, on est pas trop habitués à tomber* ».

La contribution de la sociologie de la socialisation à la compréhension du gouvernement de la jeunesse populaire repose sur le constat éprouvé que « chaque individu est en quelque sorte le dépositaire de dispositions à penser, à sentir et à agir qui sont les produits de ses expériences socialisatrices multiples, plus ou moins durables et intenses, dans divers collectifs (des plus petits aux plus grands) et dans des formes de rapports sociaux différents » (Lahire, 2002a, 3). L'association *Rebonds* prête ainsi à la pratique rugbystique proposée, initialement, dans l'enceinte scolaire et relayée, ensuite, par les clubs fédéraux avec lesquels elle travaille en partenariat cette propension particulière à générer des expérimentations inédites propres à révéler, activer, voire promouvoir certaines qualités comptant au patrimoine dispositionnel des jeunes dont elle assure le « suivi » et qui, sans sa sollicitation volontariste, seraient maintenues en sommeil. Opérant conjointement *via* les principales institutions éducatives que sont la famille, l'école et les clubs sportifs, en s'immisçant en leur sein pour y faire valoir et, à terme, prévaloir de nouvelles expériences de socialisation, jusque-là étrangères à l'environnement socioculturel de la jeunesse populaire qu'elle entend édifier, l'association *Rebonds* travaille à favoriser l'émergence d'une pluralité de normes éducatives potentiellement congruentes, concurrentes ou contradictoires.

La mixité, voire la confrontation, de dispositions, au minimum, hétérogènes est au principe des activités de l'association toulousaine qui, par l'intervention de ses éducateurs socio-sportifs dans les écoles des quartiers estampillés « prioritaires » par la politique de la ville, entend faire en sorte que la « modification de la constellation des personnes [...] entraîne une transformation du comportement de l'enfant » (Lahire, 2012, 97). C'est, en effet, l'option principale de *Rebonds* que de frotter les *gafets* à d'autres mondes sociaux que celui qui compose leur quotidien partagé entre l'école, les mères de famille (la structure monoparentale est dominante) et les pairs du « quartier ». Etudier la complexité de ce processus socialisateur ainsi conçu revient alors à poursuivre les deux enjeux principaux suivants : d'une part, rendre compte des modalités de prescription, d'administration, voire d'injonction et d'imposition, des nouvelles normes éducatives véhiculées par la pratique du rugby, en insistant singulièrement sur la façon dont ces dernières sont inculquées aux enfants par les autrui significatifs (Berger, Luckmann, 1992) que sont, par certains aspects, les enseignants et, plus encore, les éducateurs socio-sportifs ; d'autre part, restituer les modes de perception, de réception, d'acceptation ou de refus par lesquels les jeunes, soumis à diverses influences socialisatrices, composent avec ces nouvelles propositions normatives, se les approprient

éventuellement, les modifient, les négocient, les détournent, ou les ignorent, les évitent, voire s'y opposent frontalement.

« L'individu [étant] défini par l'ensemble de ses relations, engagements et propriétés, passés et présents, en lui, se synthétisent ou se combattent, se combinent ou se contredisent, s'articulent harmonieusement ou coexistent plus ou moins pacifiquement des éléments et des dimensions de sa culture » (Lahire, 2002a, 3-4). Les jeunes des banlieues populaires toulousaines concernés par le programme de *Rebonds* sont ainsi soumis à d'inévitables tensions et conflits nés de la confrontation des nouvelles dispositions sollicitées par l'association et de celles ayant traditionnellement cours dans leur environnement direct. Convergences, ajustements, régulations, négociations, concurrence, renoncements, rejets sont quelques uns des arbitrages auxquels ils leur faut alors procéder, étant entendu qu'il faut « admettre que les acteurs [...] ne sont jamais passifs, participent activement à leur propre construction, négocient, bricolent, discutent, contestent... » (Lahire, 2012, 18). Aussi nobles et morales qu'elles puissent être, les dispositions inculquées par l'association n'en sont pas moins fortement réduites par leur soumission à une vaste série de conditions plus ou moins contraignantes qui s'imposent à elles. « Saisir le degré d'homogénéité ou d'hétérogénéité des dispositions dont sont porteurs les acteurs individuels, en fonction de leur parcours biographique et de leurs expériences socialisatrices [suppose, en effet,] d'analyser l'articulation des dispositions et des contextes de leur mise en œuvre/mise en veille (activation/inhibition) ou, dit autrement, d'examiner la question des dispositions sous conditions » (Lahire, 2002a, 17 ; Lahire, 1998).

Le contexte prioritairement sollicité par *Rebonds* est l'école. Le monde scolaire est effectivement au centre du « dispositif de suivi » conçu par l'association et constitue le foyer de recrutement des jeunes dont elle se charge d'encadrer le développement personnel sur une longue période. Intégrant le cadre scolaire par l'organisation de « cycles éducatifs » consacrés à l'initiation au jeu de rugby, l'association joue l'entre-deux de l'école et du club que les jeunes sont appelés à rejoindre et parvient ainsi à varier « les usages du temps et des espaces [qui] sont des éléments déterminants des processus d'incorporation » (Faure, Gosselin, 2008, 29-30). Professeure des écoles, dirigeante d'une équipe de jeunes du Stade toulousain et mère de rugbymen professionnels, Corinne Bézy, 47 ans, explique ainsi la médiation pédagogique que le rugby est susceptible d'assurer au sein de l'école : « *Le rugby pratiqué dans l'école est très différent de celui des clubs. Il s'agit d'un rugby pédagogique fait de beaucoup de petits jeux, mais dans lesquels les enfants sont autorisés à se mettre par terre, à se prendre par la taille entre garçons et filles. Alors c'est compliqué parce qu'on leur donne des autorisations qu'ils n'avaient pas dans un autre contexte. Il faut qu'ils comprennent qu'on est dans le cadre du rugby. Il faut que ça rentre dans cet ordre-là : on est dans l'école et on respecte les règles du rugby. Il faut deux séances pour que ça soit intégré et puis après, c'est parti !* »

L'association toulousaine trouve ainsi dans l'école un contexte d'intériorisation favorable présentant « le temps et les occasions de socialisation [...] [ainsi que] les modalités concrètes de la transmission » (Darmon, 2006, 50) de dispositions qui constituent autant de répertoires activables par les jeunes selon les milieux au sein desquels ils évoluent. « *Je vois ça comme un prolongement de l'école, une ouverture des portes de l'école*, explique Serge Touraine, 49 ans, Conseiller pédagogique en éducation physique et sportive. *C'est-à-dire que l'école permet, dans un cadre un peu réglé, un peu contraint, de pratiquer le rugby. Après, il s'agit de sortir de l'école pour poursuivre le rugby à l'extérieur. Transférer les valeurs du rugby dans l'école, adapter le rugby à l'école, puis sortir du milieu scolaire pour rencontrer les familles, mettre les enfants en contact avec des éducateurs dans les clubs, tout ça, c'est*

l'ensemble du suivi que réalise Rebonds pour chaque enfant. On sort l'enfant du cadre scolaire, on rentre dans un nouveau cadre qui peut être le milieu familial, le milieu associatif, le club. On s'appuie sur le cadre scolaire pour aller voir ailleurs, pour transférer ailleurs ce que l'enfant a appris à l'école ». L'objet principal de l'association toulousaine est ainsi de construire les conditions de « l'articulation complexe des patrimoines de dispositions individuels et des contextes de leur déclenchement ou de leur mise en veille » (Lahire, 2002a, 5). Promoteur au sein de l'Education nationale du modèle socialisateur porté par *Rebonds*, Serge Touraine convient que « *c'est un travail énorme ! Il faut le temps de construire un tissu relationnel important entre des personnes qui ne se connaissent pas, dont les mondes professionnels sont parfois en opposition ou qui s'épient et qui se méfient l'un de l'autre, comme c'est le cas entre l'école et les clubs* ».

Les écoles « prioritaires » des quartiers toulousains visées par l'association lui permettent de « toucher » des jeunes socialement vulnérables et, ce faisant, de leur proposer l'opportunité de s'en extraire, au moins temporairement, via la pratique du rugby. Parlant au nom des enfants dont elle a la charge, Marine Lavigne, 31 ans, professeure des écoles et éducatrice sportive au sein d'un club de rugby partenaire de *Rebonds*, résume ainsi l'équation : « *Le rugby vient dans l'école et m'extrait de l'école pour m'emmener vers le rugby. C'est l'idée principale de l'association*, poursuit-elle. *Faire sortir des gamins de leur cité pour leur faire faire une activité épanouissante et enrichissante* » et, du même coup, pour les confronter à d'autres contextes et milieux socialement et culturellement mieux dotés. N'ignorant rien des effets cumulés des socialisations de classe (Bourdieu, 1979) et des rapports sociaux de race (« *Dans mon quartier, à l'époque, il n'y avait que des familles alsaciennes. On était les seuls noirs ! Je te laisse imaginer le racisme ordinaire, celui qui fait le plus mal ...* »), Sanoussi Diarra « *[s]'appuie essentiellement sur [son] parcours personnel et [son] expérience [au sein des banlieues populaires strasbourgeoises des années 1980 et 1990] pour penser qu'il est bon de faire sortir le jeune de son quartier. Les études le montrent également*, explique-t-il. *Naître, vivre et grandir dans certains quartiers, c'est avoir de plus grandes chances de devenir chômeur, d'avoir un cursus scolaire court, de tomber dans la délinquance, d'avoir un moins bon accès aux soins. On le sait ! Le quartier, c'est pas là où sont les forces vives, les énergies qui vont te permettre de manger, de développer ton appétit culturel. C'est pas là que se trouvent les ressources. Donc, dans une logique de partage des ressources, il faut autoriser les gens qui vivent dans les quartiers à découvrir l'environnement extérieur. Pour moi, l'enjeu c'est de leur donner l'opportunité de saisir ce qui se passe ailleurs. Il ne s'agit pas de les insérer dans leur quartier, mais dans la société toute entière* ».

C'est ainsi que tous les mercredis, les « jeunes du suivi » quittent leur quartier pour rejoindre un club de rugby délibérément choisi à l'extérieur de ce dernier et en viennent, avec le temps, et la réussite sportive aidant, à cultiver un rapport distancié à leur territoire de vie originel. Encadrés par l'association sur la durée, les rugbymen les plus âgés et les plus aguerris en attestent clairement. Le principal critère de distinction tient ainsi à la pratique sportive elle-même et à l'ouverture qu'elle semble autoriser sur l'extérieur. « *Beaucoup d'autres du quartier s'intéressaient pas au rugby*, explique Levy, membre du pôle France de rugby à treize et licencié au Toulouse olympique XIII. *Ca veut pas dire qu'ils me rejetaient, c'est pas ça. Simplement, le rugby, c'est pas leur sport !* ». Dayal, 18 ans, licencié au Blagnac sporting club rugby reconnaît, pour sa part, que s'il est toujours en contact avec les jeunes de son quartier, « *on va dire que le contact se fait différemment. On a un autre regard que les autres. On peut être rejetés par le quartier, mais en général ça se passe bien et on nous écoute. Ca change pas leur avis pour autant. Mais, au moins, on apporte ce qu'on a vu, ce qu'on sait et après, eux, ils se font leur idée* ». Membre du même club sportif, Ajem, 17 ans, fait état d'une

coupure plus marquée : « *J'ai déménagé, je suis un peu plus reculé. Si j'avais pas connu le rugby, je serais pas comme ça, je serais vraiment autrement, très différent. Même la mentalité, ça m'a changé. Mes motivations, ça m'a changé. Ça m'a tout changé ! J'avais plus vraiment envie d'être avec les gars du quartier. C'est plus comme avant. Là, maintenant, c'est plus les potes du rugby ou les potes du collège. Ils partagent le même avis que moi. On a la même mentalité. C'est pas que j'ai abandonné ceux du quartier. C'est que ma vie, elle a changé, c'est tout. C'est le rugby qu'a pris la place* ».

Via la pratique rugbystique, les jeunes « suivis » par l'association toulousaine échappent, un temps, ou plus durablement, au « *vécu physique du cloisonnement dans le quartier* » vilipendé par Sanoussi Diarra et, plus encore, à ce qu'il appelle la « *logique d'opposition, d'exclusion, de rejet de tout ce qui vit au-delà du quartier* ». Ce sont alors les effets de la fréquentation des groupes de pairs que le président de *Rebonds* a en ligne de mire et, plus particulièrement, leur propension à générer une « socialisation en quelque sorte horizontale, exercée, les uns sur les autres, par des individus qui évoluent au sein d'un groupe dont les membres partagent le même statut. [...] Possédant une force prescriptive indéniable qui entre en concurrence avec les influences scolaires et familiales » (Darmon, 2006, 59-60), l'association y voit un processus potentiellement attentatoire à son propre modèle. Fondant la socialisation par les groupes de pairs, la « maîtrise de règles d'interaction, de langage et de manière d'être en coprésence de camarades du quartier » (Faure, 2008, 12), « la proximité spatiale, [...] l'appartenance à des cercles étroits d'interconnaissances, [...] le partage des mêmes affinités et/ou des mêmes propriétés sociales, [...] la clôture des amitiés, [...] et le respect dû en tant qu'aîné, frère d'Untel ou membre de la communauté de voisinage » (Masclat, 2001, 61-69) sont précisément ce dont l'association entend préserver les jeunes « du suivi » en les sortant, autant que faire se peut, du confinement sclérosant du quartier et de son jeu d'influences et de contraintes réciproques.

Opérant via l'école, « la forme institutionnelle de socialisation [que constitue le « suivi *Rebonds* »] nécessite en effet une prise de distance avec le groupe de pairs » (Faure, Garcia, 2007, 38) et avec « les interdits sociaux de l'entre-soi des quartiers » (Faure, 2008, 16). Se distinguant et s'éloignant de leurs pairs « restés au quartier », pratiquant un sport que ces derniers méconnaissent, voire désavouent et brocardent en raison de la proximité corporelle qu'il implique, les jeunes rugbymen membres de l'association *Rebonds* fréquentent des clubs géographiquement éloignés de leur milieu de vie et dont la composition sociologique, largement marquée par la présence de joueurs issus des classes moyennes et moyennes supérieures caractéristiques du rugby urbain toulousain, contribue à entretenir la distance et, à terme, favorise la coupure avec le « quartier ». Sans verser dans la croyance d'une forme d'automatisme de la transposabilité (Bourdieu, 1979) dans son environnement quotidien des produits de la socialisation acquis par le jeune rugbyman au contact du club, « la transférabilité (d'un schème ou d'une disposition) n'étant que très relative » (Lahire, 2002a, 21), l'association parie que « l'incorporation de catégories ou d'attitudes à partir d'un domaine pratique donné [ici le rugby scolaire, puis fédéral] peut avoir des effets et être activée dans d'autres domaines pratiques [...] ou d'autres situations sociales » (Darmon, 2006, 20-21).

S'appuyant sur l'école sans être un acteur scolaire, l'association *Rebonds* dirige des jeunes vers les clubs de rugby parmi lesquels elle ne compte pas. C'est là toute la richesse ambivalente de sa posture qui l'autorise à s'adosser à deux institutions légitimantes, jusqu'à s'en revendiquer au besoin, tout en gardant la marge de manœuvre relative à son extériorité. C'est précisément dans ces « intervalles » que se joue la propension des jeunes « suivis » par

l'association à user stratégiquement de leurs répertoires de dispositions incorporés ainsi que des conditions et des modes d'actualisation, de réactualisation et d'inhibition de ces dernières en fonction des différents milieux au sein desquels l'association leur permet d'évoluer. Changeant ainsi leurs comportements et leurs manières d'être et de faire au gré des espaces fréquentés, ils opèrent une distinction très nette entre le quartier et le club. *« Le rugby, on connaît pas dans le quartier, rappelle Dayal, 18 ans. Du coup, je me comporte pas pareil au rugby et dans le quartier. Y a toujours une petite adaptation, on va dire... Si je me comporte dans le quartier comme au rugby, y a des gens que ça surprendrait ! Ca mettrait un barrage. Donc, on se comporte un peu différemment, on parle différemment et tout ça. Mais il y a rien qui est perdu ».*

Dans le même ordre d'idée, sur un mode toutefois plus tranché, Anjem, 17 ans, revient sur cette tension en empruntant l'exemple du respect, valeur hautement valorisée, tant dans le club de rugby qu'au sein du quartier : *« Y a un truc qu'est important avec le rugby, c'est le respect ! Dans le sport, faut respecter les partenaires, les adversaires, mais aussi, il faut se respecter soi-même. Mais, dans le quartier, c'est pas pareil. C'est pas le même respect ! Là, c'est le respect qui veut dire que tu domines et que les autres ils la ramènent pas. C'est pas le respect de la politesse du jeu. Pour rester au quartier, on a besoin d'être comme les autres. Si on est au quartier comme à l'école, t'es mort ! C'est obligé. Il faut s'adapter là où tu es, sinon t'es pas dans le truc. Si je me comporte au quartier comme au rugby ou au rugby comme au quartier, c'est sûr, ça va pas aller, ça va très mal se passer... Je vais pas avoir le même contact avec les autres. Au quartier, ils aiment bien prendre le dessus sur les plus faibles. Si dans le quartier, on montre qu'on est faible, on est fini. Mais au rugby, ça se passe pas comme ça. Si tu veux dominer les autres, il faut le faire, pas tout le temps déjà, et en respectant les règles. Il faut s'en prendre à un autre qui est aussi costaud que toi. Mais c'est surtout l'arbitre qui est très important. Quand on faisait du foot entre nous, l'arbitre on le tuait ! Au rugby, tu peux pas faire ça. T'es obligé d'apprendre à respecter l'arbitre ».*

« Au quartier, on est comme on est ; au rugby, on est comme on est ; à l'école, on est comme on est ; mais, en tout, on est pas le même ». C'est par cette formule qu'Anjem conclut sur ce point et, ce faisant, pose clairement la question de l'ambivalence dispositionnelle avec laquelle les jeunes rugbymen de *Rebonds* doivent composer. Ils se trouvent, en effet, confronter à la « double contrainte », à l'injonction contradictoire (Elias, 1993 ; Le Caisne, 2000 ; Solini, Basson, 2014) les intimant de se conformer aux nouveaux contextes de vie proposés par l'association, en retenant que ces derniers sont potentiellement producteurs de modes renouvelés de sociabilité et annonciateurs de perspectives de promotion sociale, sans renier, ou donner le sentiment de renier, leurs origines. Si certains en viennent à déménager du fait de l'amélioration de leur niveau de pratique rugbystique, tous s'appliquent à témoigner, par le discours et par quelques pratiques de redistribution symbolique et de compensation, d'une forme de fidélité aux « quartiers » dont ils sont issus et qu'ils continuent, épisodiquement, de fréquenter. *« Tout en cherchant à obtenir ou à maintenir la reconnaissance d'adultes [...], il s'agit de ne pas trahir la loyauté vis-à-vis du groupe de pairs »* (Faure, Garcia, 2007, 38). Une telle « posture biface » (Solini, Basson, 2014) adoptée par les jeunes rugbymen « suivis » par *Rebonds* suppose la maîtrise d'un « agencement de logiques d'action différenciées, engageant une connaissance par corps des situations sociales, et d'une certaine façon de sens pratiques différents issus de dispositions ouvertes pouvant faire l'objet de réajustements voire de ré-apprentissages continus » (Faure, Gosselin, 2008, 36).

A ce titre, nul doute que de nombreux jeunes rugbymen « suivis » par *Rebonds* se conforment au comportement et manières de penser adoptés par les éducateurs socio-sportifs qu'ils

rencontrent au sein de l'école et qu'ils côtoient régulièrement, par la suite, en club et dans l'ensemble des nombreuses activités proposées par l'association. Enfants de familles que, dans la plupart des cas, les pères ont désertées, ils sont ainsi initiés et accompagnés dans la pratique sportive par de jeunes hommes et femmes dévoués à la cause du rugby et soucieux de leur intégration sociale qui sont autant « de partenaires, de conseillers, d'instructeurs, d'initiateurs, d'entraîneurs, de passeurs » (Lahire, 2002a, 424). Véritables « relèves éducatives en dehors de la famille » (Faure, 2008, 17), les éducateurs de *Rebonds* « entourent concrètement, spatialement et affectivement l'enfant » (Darmon, 2006, 69) et s'apparentent à des « autrui significatifs ». On sait avec Berger et Luckmann que « la socialisation primaire implique plus qu'un simple apprentissage cognitif. Elle prend place dans des circonstances qui sont fortement chargées émotionnellement. En fait, il y a de bonnes raisons de croire que sans un tel attachement émotionnel aux autrui significatifs, le processus d'apprentissage serait difficile à accomplir, sinon impossible. L'enfant s'identifie aux autrui significatifs de diverses façons émotionnelles. Quelles que soient ces dernières, l'intériorisation n'apparaît qu'avec l'identification » (Berger, Luckmann, 1992, 216-217).

Si le rugby éducatif est sans doute un « apprentissage cognitif », il est également, et peut-être surtout à ce niveau de jeu propre à la prime enfance, un puissant vecteur d'identification et « d'attachements émotionnels » nés de l'engagement et de la proximité des corps qui permet à « l'enfant de prendre en main les rôles et les attitudes des autrui significatifs, c'est-à-dire de les intérioriser et les faire siens » (Berger, Luckmann, 1992, 217). Sanoussi Diarra évoque ainsi un de « ces rituels d'initiation au rugby que l'on pourrait croire inspirés du compagnonnage » (Pociello, 1983, 361) pratiqué, dans son cas, « par une figure de référence à laquelle il voue une véritable admiration filiale » (Saouter, 2000, 63) : « *Monsieur Jacob était un prof de sport complètement atypique, passionné de rugby. Il ressemblait à Van Gogh et il était alcoolique. Il était ressorti seul rescapé d'un accident de voiture avec sa femme et ses enfants. Il était profondément marqué par la vie et y avait que le rugby qui l'intéressait. Je me souviens très bien de ma première séance. C'était avant les vacances de Noël à Strasbourg, sous la neige, avec les copains du quartier. Les mains dans les poches pour ne pas perdre un doigt, obligé de courir si tu veux pas geler sur place. Il a fallu deux séances pour que je me mette en action. J'ai attrapé mon premier ballon et mes premiers émois grâce à ce mec. Ce monsieur Jacob, un alsacien, m'a suivi pendant des années. A 25 ans encore, j'ai reçu un courrier de lui disant qu'il était fier* ».

Au bout du compte, cette éducation raisonnée de la jeune génération à laquelle entend œuvrer l'association *Rebonds* peut s'apparenter à une entreprise de socialisation par anticipation inspirée de Merton. Celui-ci définit, en effet, « la socialisation comme l'ensemble des processus par lesquels les individus acquièrent les valeurs et les attitudes, les intérêts, habiletés et savoirs – en un mot, la culture – qui sont ceux des groupes dont ils sont, ou souhaitent devenir, les membres. [...] Il théorise ainsi l'existence d'une socialisation anticipatrice, l'individu étant socialisé en fonction d'un groupe auquel il n'appartient pas, mais souhaite appartenir » (Darmon, 2006, 76 ; Merton, Reader, Kendall, 1957). C'est là précisément l'ambition du programme de l'association socio-sportive qui entend précipiter, au sens commun et chimique du terme, le ralliement, et à courte échéance l'appartenance effective, des jeunes dont elle assure le « suivi » à la « famille du rugby ». Malgré les dispositions notables qui les en distinguent initialement, il s'agit, par des actions volontaristes jouant sur la durée et mixant les milieux, de faire en sorte que les *gafets* soient à même d'en reprendre les principaux codes et bénéficient, du même coup, des ressources propres au capital social et aux nombreux réseaux qui caractérisent l'univers rugbystique. Sans doute l'association partage-t-elle avec Merton la conviction que « le fait d'adopter les valeurs du

groupe de référence est un facteur de mobilité sociale vers ce groupe, à condition [toutefois] que le système social ne soit pas trop rigide » (Darmon, 2006, 77). C'est là tout l'enjeu de la portée anticipatrice du projet de l'association toulousaine. Particulièrement ambitieux, celui-ci est également particulièrement contraint par le nécessaire respect de nombreuses conditions qui soumettent l'incorporation et l'activation des dispositions attendues et valorisées par ses soins.

2. UNE CONCEPTION DURKHEIMIENNE DE LA SOLIDARITE

La « socialisation méthodique de la jeune génération » à laquelle l'association toulousaine entend contribuer, à son niveau et avec ses moyens, repose sur la reconstitution de l'environnement de chacun des rugbymen en herbe dont elle assure « le suivi » en sollicitant et en réunissant au sein d'un même dispositif l'ensemble des adultes qui, à un titre ou un autre, prennent part à l'éducation des jeunes concernés. L'école, au premier chef, la famille, dans la mesure du possible, le réseau associatif et les clubs de rugby partenaires du programme de *Rebonds* y jouent un rôle majeur. Comptant parmi les corps intermédiaires régulièrement invoqués pour témoigner de la vitalité de la « société civile », en même temps que pour pallier le désengagement public de nombreux secteurs de la prise en charge et de la protection sociale de la population, ils relèvent de la conception durkheimienne de la solidarité selon laquelle « l'intégration de la société moderne – de type organique – ne concerne pas seulement la société en général, c'est-à-dire la société nationale, mais tous les groupes particuliers qui la composent » (Schnapper, 2007, 30). Que le débat public contemporain relatif à la question de la « cohésion sociale » en vienne à troquer « l'intégration » contre « l'inclusion » ne change rien à la conviction durkheimienne implicitement partagée par les éducateurs socio-sportifs selon laquelle « une société intégrée est une société organisée selon le principe de la solidarité entre ses membres » (Paugam, 2012, 10). Intervenant au sein des écoles des quartiers populaires de l'agglomération toulousaine, les acteurs de l'association *Rebonds* n'ignorent pas que les conditions contemporaines d'existence d'une grande partie de la population urbaine est marquée par la différenciation des individus et des fonctions et la nécessaire complémentarité entre les hommes qui caractérisent la solidarité organique définie par le père de la sociologie française.

« La solidarité abstraite née de la citoyenneté doit être [d'autant plus] fondée sur l'ensemble des échanges entre les individus » (Schnapper, 2007, 28) qu'un « nouvel âge de la solidarité » (Duvoux, 2012) susceptible de prendre en compte les formes de relégation, d'insécurité (Castel, 2003), de disqualification (Paugam, 1991), de pauvreté et de précarité sociales que subissent les quartiers d'habitats sociaux reste à imaginer. Il est, à ce titre, intéressant de relever que si « le concept de solidarité organique implique que les individus collaborent comme le font les divers organes du corps humain » (Schnapper, 2007, 29), l'école, relayée par la pratique du rugby, et redoublée dans ses fonctions premières quand celui-ci revêt la forme scolaire, opère précisément selon une logique de corps qui associe complémentarité des différences et coopération de tous à un objectif commun et partagé. « *La classe, c'est vrai que ça fait penser à une équipe de rugby*, argumente Marine Lavigne, 31 ans, professeure des écoles et éducatrice sportive dans un club de rugby partenaire de l'association *Rebonds*. *Il peut y avoir un parallèle à faire entre les deux. Dans les deux cas, c'est un collectif, un ensemble, une unité. Mais dans les deux cas aussi, le collectif est fait d'individus qui ont des statuts différents et des qualités différentes. Les postes au rugby demandent des qualités différentes, les matières à l'école aussi. Avec la pratique, je pense qu'il faut accepter les différences, accepter qu'on ne soit pas tous au même niveau dans tous les domaines du jeu. L'essentiel c'est d'être intégré à l'équipe !* ». L'homologie ainsi dressée entre les formes

scolaire et rugbystique de solidarité a d'autant plus de sens que « pour définir l'intégration de toute société [...], Durkheim fait intervenir deux dimensions : le nombre des interactions entre les individus et le partage des valeurs communes. En d'autres termes, l'intégration d'un groupe se caractérise à la fois par des propriétés morphologiques et par son unité morale » (Schnapper, 2007, 32), soit deux des qualités essentielles situées aux fondements de l'école et du rugby.

Parmi les « propriétés morphologiques » prêtées, conjointement et selon une pluralité de modalités, à ces deux organes vivants et traversés de tensions que sont le monde de l'école et la « famille du rugby » figurent, en premier lieu, la configuration collective. Faire corps dans l'enceinte scolaire, et en particulier au sein de l'entité sacralisée qu'est la classe, comme dans cette autre « micro-société » qu'est l'équipe de rugby, suppose de « *gérer du collectif à tout moment*. Professeure des écoles et dirigeante d'une équipe de jeunes rugbymen du Stade toulousain, Corinne Bézy, 47 ans, est à la croisée des deux environnements que sa vie professionnelle et personnelle lui permet de rapprocher. *On est avec des petits garçons et des petites filles et nos missions sont essentiellement pédagogiques et éducatives*, poursuit-elle. *Mais il ne faut pas oublier que cette transmission à des individus se fait dans un cadre collectif. C'est ça la difficulté : faire progresser les enfants dans l'acquisition de savoirs, tout en gérant le collectif. Avec la forme scolaire du rugby, les enfants se rendent compte rapidement que ça ne peut pas fonctionner tout seul. Ils sont dans une équipe et ils ont besoin les uns des autres, qu'ils le veillent ou non. Si non y a pas de jeu possible. Ils doivent trouver des solutions avec leurs camarades. On est vraiment sur un sport collectif de coopération. La règle est collective et il faut être plusieurs pour pouvoir arriver à quelque chose. On doit s'aider, porter renfort à un copain qui est dans une situation délicate* ».

Si, selon Marine Lavigne, 31 ans, professeure des écoles et éducatrice sportive dans un club de rugby du centre-ville toulousain accueillant des jeunes « suivis » par l'association *Rebonds*, « *pour marquer au rugby, il faut être tous ensemble* », c'est que la structure externe des différences constitue le corollaire de la configuration collective sur laquelle repose la classe et, plus encore, l'équipe. « *Le rapprochement le plus évident entre l'école et le rugby, explique-t-elle, c'est vivre ensemble et accepter que l'autre soit différent. C'est vital au rugby et c'est inné à l'école !* ». Corinne Bézy partage ce point de vue : « *Le collectif, c'est la base du rugby. Tout en respectant les qualités propres à chaque joueur : un avant, c'est pas un ailier ! Il n'en reste pas moins qu'ils sont indispensables l'un à l'autre. C'est cette complémentarité dans le collectif que le rugby peut faire comprendre. On est différents, on n'a pas les mêmes capacités, mais ensemble, ça marche. On met l'accent sur le rugby parce que tout le monde y a sa place* ». Egalement convaincu de cette qualité formelle propre à l'équipe de rugby, Sanoussi Diarra, président de l'association *Rebonds* se réfère à son « *parcours de vie* » (qui l'a vu s'initier au rugby dans le cadre scolaire des banlieues populaires de Strasbourg et accéder à une carrière de haut niveau) pour avancer que, le concernant, « *tout ne s'est pas joué à l'école. Le club de rugby a été primordial*, insiste-t-il. *Ma grande chance a été d'être dans un club, avec une diversité de gens, avec des ouvriers, des paysans, des étudiants, des ingénieurs, des gros, des grands, des vieux, des jeunes...* ». De même, Dayal, 18 ans, licencié au Blagnac sporting club rugby et membre de la cohorte de joueurs « suivis » par l'association, mentionne qu'en dépit du fait qu'il n'était « *pas balèze et plutôt timide* [on note le rapprochement des propriétés physiques et des traits de caractère], *le rugby [l']a direct accroché. Là, je me suis lâché continuellement. J'y allais !* », précise-t-il avec satisfaction.

A la configuration collective et à la structure externe des différences viennent s'ajouter l'attachement au groupe et une forme de pédagogie « par corps » pour finir de composer le tableau configurationnel des « propriétés morphologiques » constituant le modèle durkheimien de solidarité organique tel qu'incarné dans, et par, l'école et le rugby. Commentant *L'éducation morale*, Paugam relève en effet, dans sa préface, que « l'attachement au groupe est non seulement vital, mais correspond aussi à un devoir par excellence. [...] Traduction de l'impératif d'intégration, aussi bien des individus au système social que du système social lui-même » (Paugam, 2012, 15), il est le ferment par lequel le « milieu qui nous entoure [...] nous pénètre et se mêle à nous », écrit Durkheim (2012, 84) qui, parmi les groupes auxquels l'individu doit s'attacher, énumère la famille, la corporation, l'association politique, la patrie et l'humanité, tout en déplorant « l'affaiblissement qu'a subi chez nous l'esprit d'association » (Durkheim, 2012, 219). Si le constat ne peut être plaqué sur la période contemporaine marquée par l'importance du phénomène associatif, qui par ailleurs se distingue sans doute des options visées par le grand sociologue en son temps, la forme corporatiste particulièrement poussée que présente la « famille du rugby » illustre jusqu'au paroxysme cet attachement physique effectif au groupe pouvant déboucher sur la fusion des corps telle qu'elle opère au sein de la mêlée, par exemple, ou à l'occasion des « troisièmes mi-temps » (Darbon, 1995 et 2002 ; Saouter, 2000).

Enfin, partagée par l'école et le rugby, surtout si celui-ci se plie aux normes scolaires pour mieux pénétrer les arcanes de l'école, la pédagogie « par corps » compte également parmi les « propriétés morphologiques » constitutives de la solidarité organique. Présentant « une manière de comprendre tout à fait particulière, [...] celle qui consiste à comprendre avec son corps » (Bourdieu, 1987, 214), la pédagogie sportive, qu'elle intervienne à l'école via les éducateurs socio-sportifs de l'association *Rebonds* ou selon d'autres modalités propres aux clubs fédéraux, sollicite et engage plus ou moins intensément les corps. Etant entendu que la déclinaison scolaire du rugby ne doit pas « dénaturer » la discipline, explique Serge Touraine, 49 ans, conseiller pédagogique en éducation physique et sportive et membre du comité départemental de rugby de la Haute-Garonne. « *Si le combat fait peur aux parents et à certains enseignants, il ne fait pas peur aux enfants*, précise-t-il. *Le rugby, c'est du combat d'abord ! Si on veut faire passer les valeurs éducatives essentielles du rugby, il ne faut pas gommer la dimension de l'affrontement. Au début, je propose aux enseignants de limiter le contact. Mais très vite, ils se rendent compte que c'est ça qui intéresse les enfants qui, eux, n'en ont pas spécialement peur. Très vite, on en arrive à des plaquages* ».

Outre la solidarité, Pociello « avance [en effet] sans risques que, pour le rugby, les schèmes générateurs qui dominent dans le fonctionnement de l'habitus sont la force, la rusticité et la réalité de l'affrontement au contact direct [...], autant de dispositions culturelles que la classe populaire a, pour l'essentiel, incorporées et qui s'appuient sur un rapport instrumental au corps » (1983, 220 ; Bourdieu, 1984, 192-193). Le rugby vient ainsi compléter le travail sur les postures et les rectitudes auquel œuvre prioritairement l'école (« *Je veux que mes élèves progressent dans leurs manières d'être, de penser, dans leurs capacités scolaires, mais aussi dans la maîtrise de leur corps* », indique clairement Corinne Bézy), les deux instances de socialisation s'associant pour composer un mode institutionnel de gouvernement des corps (Fassin, Memmi, 2004) de la jeunesse des quartiers populaires. L'entreprise se trouve, en effet, facilitée par la « valorisation populaire de la force physique comme dimension fondamentale de la virilité » (Bourdieu, 1979, 447 ; Schwartz, 1990 ; Lepoutre, 1997 ; Mauger, 1998 ; Faure, 2004 ; Solini, Neyrand, Basson, 2011 ; Bertrand, 2012 ; Solini, Basson, 2012a, 2012b et 2014) qui façonne l'univers quotidien des jeunes garçons des banlieues prioritairement concernés par les activités proposées par l'association *Rebonds*. Par ailleurs,

cette propension à l'affrontement physique *via* le rugby scolaire, puis fédéral, est d'autant plus propice à l'incorporation au patrimoine dispositionnel des jeunes joueurs « suivis » par l'association que « l'inculcation de l'habitus agonistique se réalise dès la petite enfance et fait partie de la socialisation familiale » (Darmon, 2006, 35). Autrement dit, si les pères d'origine populaire, à l'instar de celui de Sanoussi Diarra, font usage de châtiments corporels envers leurs enfants dans le cadre domestique, ces derniers sont susceptibles de trouver dans la pratique du rugby l'occasion d'activer cette ressource dispositionnelle ainsi rendue disponible.

Ces diverses « propriétés morphologiques » sont à ce point incorporées qu'elles en viennent à dessiner, dès les premières années de pratique, les contours d'un « système de relations totales » (Saouter, 2000, 73) qui, pour être effectif dans le domaine de l'école, est encore plus prégnant dans celui du rugby dans la mesure où, en ce « monde social » singulier (Pociello, 1983, 401), un tel système est à même de structurer l'ensemble de l'existence du joueur, soit dans tous les aspects, et tout au long, de sa vie. « L'intégration des rugbymen dans la société, par leur participation active au monde du travail et la persistance des liens de solidarité entre eux en dehors de la sphère sportive, crée des réseaux d'échange (d'informations, de biens et de services) en même temps que des obligations et une interdépendance entre les bénéficiaires » (Saouter, 2000, 73). C'est ainsi, qu'à l'issue de l'initiation scolaire, rejoignant des clubs pour y demeurer plusieurs années et se socialisant ainsi progressivement au « milieu » du rugby jusqu'à en accepter et reproduire les codes de conduite et de comportement, les jeunes « suivis » par l'association *Rebonds* donnent des signes, tout autant que des gages, de leurs dispositions à intégrer le cercle restreint, hautement symbolique et potentiellement rétributif, de la « famille du rugby ». « La participation à la supériorité d'un groupe et à son charisme collectif étant, pour ainsi dire, la récompense de la soumission aux normes spécifiques de ce groupe, chacun de ses membres doit en payer individuellement le prix en pliant sa conduite à des modèles spécifiques de contrôle d'affect » (Elias, Scotson, 1997, 38) et en acceptant « l'unité morale » qui le caractérise et qui constitue le second pilier de la solidarité organique définie par Durkheim.

En effet, « la société ne peut vivre que s'il existe entre ses membres une suffisante homogénéité : l'éducation perpétue et renforce cette homogénéité en fixant d'avance dans l'âme de l'enfant les similitudes essentielles que réclame la vie collective » (Durkheim, 2013, 50). Professeure des écoles et éducatrice sportive dans un club de rugby partenaire de l'association *Rebonds*, Marine Lavigne, 31 ans, partage cette conception morale de l'éducation et estime qu'il lui revient de lutter contre les tendances anomiques qui menacent plus particulièrement l'environnement dans lequel évoluent les enfants d'origine populaire. Consciente que son « autorité consiste tout entière dans un certain ascendant moral » (Durkheim, 2013, 67), elle s'emploie à faire comprendre aux jeunes, qu'elle côtoie à l'école et en club, que « *dans toutes les activités collectives, il faut un minimum de règles pour vivre ensemble. Pour commencer, y a la confiance dans les autres*, explique-t-elle. *Faire confiance à son partenaire de jeu, comme faire confiance à son copain de classe pour un travail à deux* ». Nul doute qu'elle trouve alors dans le rugby le ressort propre à démontrer que « l'éducation morale [...] a pour rôle de développer en l'enfant l'aptitude générale à la moralité, les dispositions fondamentales qui sont à la racine de la vie morale, de constituer en lui l'agent moral, prêt aux initiatives qui sont la condition du progrès » (Fauconnet, 2013, 25).

Il n'est pas, en effet, de disciplines sportives qui parviennent aussi efficacement que le rugby à incarner et sublimer les sacro-saintes « valeurs » désintéressées et vertueuses qui le fondent et gagnent l'ensemble des milieux et espaces dans lesquels il intervient. « De par ses

exigences propres, qui découlent directement des règles du jeu, le rugby serait, de tous les sports, celui qui serait le plus susceptible de renforcer chez ses pratiquants le sentiment d'appartenance à une communauté, l'intériorisation de normes, de valeurs, de croyances et de codes symboliques - bref, d'aboutir à une plus grande socialisation ou intégration » (Darbon, 1997, 135). Au-delà de la propension manifeste à l'autocélébration et à l'invocation quasi-mythologique des puissances immanentes qui constituent l'essence même de cette discipline, sportive et morale à la fois, et quand bien même ce *credo* repose sur une réalité effective, il s'agit de relever que cette capacité socialisatrice singulière est déjà le produit des différents contextes locaux dans lesquels elle trouve à se déployer, auxquels elle s'adapte et s'accommode et qui la situent socialement. A ce titre, si éducation morale il y a, elle opère prioritairement par l'exemple. A l'instar des éducateurs qui, selon Durkheim, « ne peuvent pas créer chez l'enfant des dispositions qu'ils n'ont pas eux-mêmes et qu'ils n'auraient pas acquises lors de leur propre éducation » (Darmon, 2006, 16), les membres de l'association *Rebonds* reproduisent en son sein leur propre rapport au rugby (ce rapport est pluriel au vu de leurs différentes trajectoires sportives et de la diversité de leurs niveaux de jeu), Sanoussi Diarra s'inspirant directement de son propre parcours de socialisation mêlant famille, quartier, école et club pour concevoir le « suivi *Rebonds* », présenté comme un outil méthodologique au service de l'association et un modèle de développement personnel à la disposition des jeunes pris en charge. Sans doute, le président de l'association pourrait-il reprendre à son compte cette citation de l'auteur de *L'éducation morale* : « Par notre exemple, par les paroles que nous prononçons, par les actes que nous accomplissons, nous façonnons d'une manière continue l'âme de nos enfants » (Durkheim, 2013, 69).

A la pédagogie par l'exemple, vient s'ajouter la pédagogie par la présence, garante également de « l'unité morale ». « L'éducation, c'est l'action exercée sur les enfants par les parents et les maîtres. Cette action est de tous les instants, et elle est générale. Il n'y a pas de périodes dans la vie sociale, il n'y a même, pour ainsi dire, pas de moment dans la journée où les jeunes générations ne soient pas en contact avec leurs aînés, et où, par suite, elles ne reçoivent de ces derniers l'influence éducatrice. Car cette influence ne se fait pas seulement sentir aux instants très courts où parents ou maîtres communiquent consciemment, par la voie d'un enseignement proprement dit, les résultats de leur expérience à ceux qui viennent après eux. Il y a une éducation inconsciente qui ne cesse jamais » (Durkheim, 2013, 69). C'est ainsi qu'au-delà des interventions au sein de l'école, nombreux sont les moments informels ménagés par l'association *Rebonds* pendant lesquels ses éducateurs disposent de multiples occasions de côtoyer les jeunes et d'exercer sur eux, l'air de rien, leur « influence éducatrice ». Ainsi les trajets en minibus par lesquels ils emmènent les enfants au club et les ramènent au domicile familial se prêtent particulièrement bien aux échanges, aux confidences parfois, plus généralement, à l'appréhension de l'ensemble des aspects de la situation sociale de chacun des jeunes « suivis » et offrent une multitude d'interactions qui constituent une forme « d'éducation inconsciente » d'autant plus profitable qu'elle intervient dans les interstices triviaux de l'espace associatif du rugby. Les activités de *Rebonds* (et leurs à-côtés) sont ainsi productrices d'opportunités de « prendre l'intervalle » afin de permettre que « des milliers de petites actions insensibles se produisent à chaque instant. [Si] nous n'y faisons pas attention à cause de leur insignifiance apparente » (Durkheim, 2013, 65), elles contribuent grandement à la construction et à l'activation de dispositions que les jeunes maintiennent le plus souvent en sommeil. En effet, on sait avec Lahire (2012) que disposer d'un capital (culturel, notamment) est une chose, se doter des conditions spatio-temporelles de sa diffusion et de sa transmission en est une autre. Cette dernière suppose, en effet, une disponibilité de temps et d'esprit, une présence continue, éventuellement bienveillante et affectueuse, pour qu'opère une forme implicite de socialisation au quotidien, celle-ci étant « faite de davantage de non-intentionnel

que d'intentionnel, [selon] un processus continu et diffus quasiment invisible d'influence » (Darmon, 2006, 17).

Plus généralement, « l'unité morale » que Durkheim appelle de ses vœux et dont l'association *Rebonds* semble directement s'inspirée réside dans « l'esprit de discipline, l'esprit d'abnégation et l'esprit d'autonomie. [...] L'esprit de discipline est, à la fois, le sens et le goût de la régularité, le sens est le goût de la limitation des désirs, le respect de la règle, qui impose à l'individu l'inhibition des impulsions et l'effort » (Fauconnet, 2013, 26). Il alors frappant de relever à quel point la dimension morale de la solidarité organique mise au jour par Durkheim peut être fructueusement rapprochée du vaste processus de civilisation des mœurs dégagé par Elias pour attester le rôle constitutif majeur qu'y assure le sport. Estimer, avec Elias, que « le type de socialisation caractéristique des sociétés très industrialisées a abouti à une intériorisation plus forte et plus solide de l'autocontrôle individuel, à un carcan agissant de manière relativement uniforme et modérée, mais sans beaucoup de ratés, dans toutes les situations et dans toutes les sphères de la vie » (Elias, Dunning, 1994, 151) revient, en effet, à partager les analyses de Durkheim sur « l'aptitude à se maîtriser, cette faculté d'arrêt ou d'inhibition qui nous permet de contenir nos passions, nos désirs, nos habitudes, et de leur faire la loi » (Durkheim, 2012, 63).

S'il est ainsi tentant de dresser le lien entre la contribution du sport à l'éducation morale, telle qu'entendue par Durkheim, et la part prise par le sport à la baisse tendancielle du recours à la violence mise en lumière par Elias, c'est que, comme Durkheim, Elias insiste, en premier lieu, sur l'importance des primes socialisations. Ainsi écrit-il que « la propension à l'apprentissage de contrôles sociaux fait partie intégrante de la constitution naturelle des êtres humains, laquelle à l'évidence associe l'apprentissage du contrôle des pulsions à une chronologie relativement stricte dans les premières années de la vie de l'individu » (Elias, Dunning, 1994, 79-80). Plus, confrontant la sociologie à l'analyse historique de longue durée, Elias détermine une « loi fondamentale sociogénétique postulant une homologie entre le trajet parcouru, aujourd'hui, par tel enfant lors de la socialisation primaire et le chemin accompli, au cours des siècles, par les sociétés occidentales, [...] chaque individu devant parcourir pour son propre compte en abrégé le processus de civilisation que la société a parcouru dans son ensemble » (Darmon, 2006, 27 ; Elias, 1973 ; Elias, Dunning, 1994).

Ainsi dotée d'une portée universalisante, la dimension morale de la solidarité organique avancée par Durkheim vient s'inscrire dans le temps long de l'histoire de l'Occident et y trouve, du même coup, validation. Placée sous l'égide historique, la thèse selon laquelle « la discipline morale [...] nous apprend à agir autrement que sous la poussée d'impulsions intérieures [...], à agir avec effort car il n'est pas d'action morale qui n'implique que nous ne contraignons quelque penchant, que nous ne fassions taire quelque appétit, que nous ne modelions quelque tendance » (Durkheim, 2012, 63-64) emprunte, du même coup, une forme de déterminisme évolutionniste dont elle peut se libérer à peu de frais en mettant résolument l'accent sur la portée proprement sociologique du phénomène éducatif. Le père de la sociologie française excelle dans l'exercice : « C'est la société qui nous tire hors de nous-mêmes, qui nous oblige à compter avec d'autres intérêts que les nôtres, c'est elle qui nous a appris à dominer nos passions, nos instincts, à leur faire la loi, à nous gêner, à nous priver, à nous sacrifier, à subordonner nos fins personnelles à des fins plus hautes. Tout le système de représentation qui entretient en nous l'idée et le sentiment de la règle, de la discipline, tant interne qu'externe, c'est la société qui l'a institué dans nos consciences » (Durkheim, 2013, 56).

Nul doute que, chez Elias, le sport est porteur de « l'idée et du sentiment de la règle et de la discipline ». En effet, dans notre cas, l'intérêt principal du rapprochement de la sociologie durkheimienne de l'éducation et de la sociogénèse éliásienne de « la violence maîtrisée » réside dans le principe théorique qui établit et édifie le modèle vertueux situé au fondement des valeurs socialisatrices communément prêtées aux pratiques sportives : selon Elias, le sport participe du procès de civilisation des mœurs, ce vaste processus historique de pacification tendancielle de la vie sociale, en même temps qu'il y contribue activement (Elias, Dunning, 1994 ; Heinich, 1997 ; Basson, 2007, 194-195 ; Dunning, 2010). Ainsi le sport émane-t-il d'une profonde dynamique sociale et politique qui, au tournant de la Renaissance, voit l'Europe occidentale connaître une évolution sensible de ses mœurs et de ses manières de gérer les fonctions corporelles (pratiquer des activités physiques certes, mais également, plus trivialement, se tenir à table, se laver, se moucher, cracher, uriner ou déféquer). Au sein d'entités s'ouvrant progressivement aux logiques industrielles et capitalistes, aux aspirations démocratiques favorisant l'émergence d'un espace public et à monopolisation par l'Etat (et son appareil administratif) de l'exercice de la violence légitime, la tendance est alors au contrôle collectif et au refoulement individuel de la nature animale de l'homme. A l'encadrement des pulsions et à l'intériorisation des émotions viennent ainsi s'ajouter le développement progressif d'une sensibilité rétive à l'usage de la violence physique et la formalisation lente des règles de conduites socialement admises.

Emanant de ce processus général, le sport moderne collabore, en retour, à sa propagation. Intégré de longue date au « suivi » mis en place par l'association, Dayal, 18 ans, licencié au Blagnac sporting club rugby assure ainsi que « *le but de Rebonds est qu'on devienne de bons rugbymen, mais aussi de bons citoyens qui se tiennent* ». Pratique originellement élitiste, le développement du sport au sein de la bourgeoisie et, plus généralement, dans l'ensemble des groupes sociaux (selon des modalités et des degrés différents d'une discipline à l'autre et selon les pays, l'ancrage sociologique et géographique du rugby étant singulier) permet le large déploiement et, ce faisant, la prédominance de normes de comportement initialement élaborées au sein de cercles restreints de notables pratiquant une régulation sociale d'ordre local-communautaire (Defrance, 2001). Régi par la recherche de tensions génératrices de plaisir, le sport (et son administration) promeut le principe de l'égalité des chances qu'il garantit en assurant, au fil du temps, l'édification et le respect de règles écrites internationalement reconnues. Organisant ainsi la libération contrôlée des émotions, la codification progressive des pratiques sportives et le développement d'une éthique de la loyauté physique accompagnent l'intériorisation des normes de retenue et la généralisation de l'autocontrôle pour aboutir, sur le temps long, à la monopolisation et à l'euphémisation de l'exercice de la violence dans cet espace particulier. Dans le même temps et selon une modalité dialectique, le processus concerne la société toute entière.

On peut à nouveau solliciter Dayal pour ponctuer cette démonstration : « *La règle du rugby, relève-t-il, elle sert pas seulement sur le terrain, elle sert aussi à encadrer les jeunes* ». Professeure des écoles et dirigeante d'une équipe de jeunes rugbymen du Stade toulousain, Corinne Bézy argumente dans le même sens et, ce faisant, contribue à attribuer « d'étonnantes vertus intégratives au jeu de rugby » (Pociello, 1983, 153). « *Il y a des points sur lesquels on est intransigeants si on veut réussir à faire vivre un collectif dans de bonnes conditions, explique-t-elle : le respect, la règle, un comportement maîtrisé, les codes sociaux... On peut comprendre qu'un enfant ait du mal à respecter ces règles collectives, mais il n'a pas le choix ! Là-dessus, je ne transige pas ! Autant sur les compétences scolaires, on va mettre en place des pédagogies différentes, personnalisées et tout, autant sur le savoir-vivre et sur le savoir-être, on est sur du collectif et tout le monde doit s'y plier. C'est la loi qu'ils devront*

respecter plus tard. C'est la même pour tous. Et le rugby, c'est génial pour faire comprendre tout ça ! ».

3. « LES ÉTONNANTES VERTUS INTEGRATIVES DU JEU DE RUGBY »

« La question générale du respect des règles du jeu constituant une sorte de modèle qui déborde largement du seul domaine du sport pour diffuser dans la société toute entière » (Darbon, 2008, 46), les pratiques sportives comptent aujourd'hui parmi les outils privilégiés du gouvernement de la jeunesse populaire. « Produit d'appel pour les jeunes en rupture sociale, le sport est massivement convoqué dans le cadre des politiques d'intégration sociale, notamment dans les banlieues populaires et les quartiers sensibles » (Gasparini, Knobe, 2005, 446 ; Falcoz, Koebel, 2005). Traditionnellement présenté comme un puissant facteur de socialisation et de cohésion sociale, on lui prête volontiers des valeurs intrinsèquement vertueuses susceptibles de parer à toutes les difficultés et de gagner mécaniquement tous les pans et secteurs de la vie sociale ordinaire, au premier rang desquels figurent les groupes de pairs, les familles et les écoles des quartiers de relégation sociale. Couramment promus par l'action publique pour sa capacité à contrecarrer le processus de précarisation subi, prioritairement, par les jeunes garçons habitant les marges de la ville, les vertus et les effets intégrateurs du sport ne vont pourtant pas de soi.

S'il est aujourd'hui admis qu'il convient « de relativiser et de contextualiser » (Gasparini, 2008, 7) ces derniers et de reconnaître, par ailleurs, que « le sport porte les valeurs qu'on lui attribue » (Gasparini, Knobe, 2005, 447), que les pratiques développées dans le milieu sportif ne sont pas automatiquement réinvesties dans d'autres situations (Gasparini, Vieille-Marchiset, 2008), que le sport entretient des rapports ambigus avec l'ordre public (Basson, 2001, 2004, 2007 et 2014) ou encore que le sport de rue se développe volontairement en marge du (voire contre le) mouvement sportif (Basson, Smith, 1996, 1998 et 2001 ; Chantelat, Fondimbi, Camy, 1996 ; Basson, 1998c ; Chantelat, 2001 ; Potet, 2001), il s'agit essentiellement de relever que la socialisation sportive, et singulièrement sa version rugbystique, opère sous conditions. « Si les pratiques sportives s'apparentent à des matrices socialisatrices particulièrement efficaces, leurs effets varient selon l'histoire des contextes sportifs, la position des pratiques dans l'espace local, les spécificités organisationnelles et les modes de socialisation à l'oeuvre dans les contextes étudiés » (Mennesson, 2007a, 203 ; Guérandel, 2008).

Parmi les conditions susceptibles d'articuler dispositions et contextes, figure en premier lieu la capacité du rugby à entretenir et à sublimer « la croyance dans les vertus intégratrices du sport, [cette dernière étant] fondée, d'une part, sur une conception du sport comme culture - c'est à dire comme activité produisant du sens pour ceux qui le pratiquent, comme création permanente – et, d'autre part, sur l'idée qu'existe entre les membres de tout groupe un lien social constitué par des valeurs et des pratiques communes » (Darbon, 1997, 134). Le rugby se voit ainsi paré d'une moralité totalisante tenant, tout à la fois, à la logique d'un jeu basé sur « la division technique du travail » (Pociello, 1983, 153), aux acteurs emblématiques qui l'incarnent et aux espaces sociaux dans lesquels il est implanté et se donne libre cours : convivialité, solidarité, engagement, dévouement, abnégation, don de soi, voire sacrifice individuel à la cause commune sont ainsi régulièrement invoqués comme consubstantiellement liés à ce sport. Au-delà de sa dimension mythologique, une telle rhétorique présente le mérite de mettre l'accent sur le « principe unificateur culturel » situé aux fondements de cette pratique sportive (Pociello, 1983, 99). La sociologie du rugby atteste, en effet, que son environnement direct génère des codes singuliers et développe de forts

particularismes propres à un milieu fermé auquel on accède par filiation, parrainage ou cooptation et qui procède par rites d'intégration. « Styles » (de jeu, mais aussi et surtout, de vie), « mode de vie », « manière d'être au monde », les auteurs s'accordent pour mettre l'accent sur le principe de distinction qui conditionne l'ambition d'« être rugby » (Pociello, 1983 ; Darbon, 1995 ; Darbon, 1999 ; Saouter, 2000).

Présenté comme un « monde social » (Pociello, 1983, 401), une « microsociété » (Sauter, 2000, 3), un « système de relations totales » (Sauter, 2000, 73) ou une « cosmologie » (Sauter, 2000, 192), le rugby renferme ainsi tous les ressorts de l'inclusion. Président de l'association *Rebonds*, Sanoussi Diarra ne s'y est pas trompé. *« Le club est un espace restreint qui permet de jouer les enjeux de l'insertion sociale à micro échelle, explique-t-il. Il y a tout dans le club : une diversité du public, des règles, des formes de sociabilité propres, une culture... Le postulat de départ de Rebonds est qu'être capable de s'intégrer dans un club en respectant son espace, ses règles, ses normes, est une étape importante dans la perspective d'une insertion sociale. Le club est absolument fondamental dans l'esprit de Rebonds, d'autant que l'association n'est pas un club. On a identifié certains clubs qu'on est allés voir et à qui on a expliqué qu'on intervenait dans les écoles du quartier au titre du rugby éducatif et que certains jeunes souhaitaient rejoindre le club. On les a démarchés en leur disant qu'on pouvait leur amener beaucoup de gamins, sans perturber leur fonctionnement traditionnel. On a précisé qu'on accompagnait les jeunes et qu'on se portait garants de leur comportement. Et là, ça rassure ! On leur a dit aussi qu'il s'agissait de gamins en difficultés qui avaient un vrai besoin d'intégration. La plupart des clubs ont accepté en étant convaincus de l'intérêt de notre projet. Il faut dire aussi qu'un club qui n'a pas d'école de rugby n'a pas d'histoire et pas d'avenir ! ».*

Jules Sire, 28 ans, directeur de l'association *Rebonds*, partage ce point de vue et insiste particulièrement sur la dimension inclusive du rugby et de son organe de base, le club, toute la difficulté résidant dans la capacité à y accéder, s'y frayer une place et s'y installer durablement : *« On veut que les jeunes rejoignent les clubs, entrent dans l'entre-soi du rugby, y trouvent du plaisir, une forme d'accomplissement et une promotion personnelle, professionnelle plus tard, et sociale toute entière. C'est ça l'idée ! On sait que c'est bon pour ces gamins d'aller en club parce que le club est un lieu de socialisation avant d'être un lieu de pratique sportive. Même si on sait que le club de rugby peut paraître un milieu fermé, peu accessible et très différent de ce que connaissent nos jeunes. C'est parce qu'on sait tout ça qu'on fait le pari qu'on réussira à inclure nos gamins dans ce milieu et qu'ils en sortiront grandis. Parce que le club a quand même une grande capacité d'accueil et de promotion, si on réussit à franchir la porte. Notre travail consiste à aider les jeunes à passer le seuil. C'est à nous, qui connaissons le rugby de l'intérieur pour avoir beaucoup donné dans ce milieu, de forcer la porte et de parrainer des jeunes pour lesquels le rugby n'a pas été donné ».*

Produit d'un unanimisme culturel, cette faculté intégratrice masque immanquablement une pluralité de rapports à la discipline sportive et au halo qui l'entoure. Les parcours rugbystiques respectifs des deux membres de l'exécutif associatif attestent clairement la variété des dispositions que le rugby est susceptible d'activer ou d'inhiber. Si Sanoussi et Jules, à des périodes et dans des espaces différents, ont entretenu (et maintiennent aujourd'hui) un rapport fait de proximité, voire d'intimité, avec la pratique de haut niveau et le milieu du rugby, ils ont été tenus (et se tiennent encore) à distance relative de celui-ci, en raison du début du professionnalisme et d'un ralliement tardif des clubs de l'élite pour le premier et d'une carrière précocement interrompue pour le second. Leur vision des vertus intégratives du rugby est alors ambivalente : ils les sollicitent, tout en les considérant d'un

point de vue critique, sachant que si le terrain et le contact du club permettent une forme de développement personnel, de valorisation et de promotion pour les jeunes dont ils assurent le « suivi », ils n'ignorent pas que c'est au prix d'un investissement et d'un cadrage associatifs confinant au dévouement et à la mission.

Bien conscients que « ce qui fait la singularité de ce type de sport collectif, c'est qu'il soude et clive à la fois » (Pociello, 1983, 401), le président et le directeur de *Rebonds* jouent la carte du rugby dont ils savent pertinemment qu'il « met en scène et héroïse des différences de classes tout en assurant leur intégration communautaire » (Pociello, 1983, 401). Ayant personnellement compris par l'expérience que le rugby « s'enracine profondément dans les valeurs culturelles auxquelles la communauté, toutes classes confondues, s'identifie ». (Pociello, 1983, 163), qu'il « produit une socialité hors de l'espace (social) » (Pociello, 1983, 166) et qu'il « contient tout le monde social et exprime tous les effets de styles » (Pociello, 1983, 401), ils tirent parti de cette fusion-confusion pour faire varier les contextes et, ce faisant, les dispositions. « *Pour nous, indique ainsi Jules Sire, il faut jouer sur la mixité sociale, créer un environnement nouveau en permettant aux gamins de se mêler à d'autres dans les clubs, faire accepter des codes nouveaux, le tout par et avec le rugby* ». Sanoussi Diarra développe des arguments allant dans le même sens : « *On veut proposer aux jeunes en difficultés des clubs qui leur offrent l'occasion de côtoyer un autre milieu que leur cadre social et familial d'origine. Quel intérêt de regrouper tous nos jeunes dans un même club, de quartier qui plus est ? On insiste sur la décentration du gamin de son quartier. Donc, on ne choisit pas le club le plus proche. On choisit délibérément une école de rugby qui recrute dans des catégories socioprofessionnelles aisées, complètement à l'opposé de nos gamins, parce qu'on sent qu'il y a des enjeux importants de découverte d'un autre monde. Le club est un gage d'ouverture, de mixité sociale, un déclencheur de prise de conscience. C'est la fréquentation quotidienne de gens complètement différents qui va permettre l'intégration sociale des jeunes. Nous, ce qui nous intéresse, c'est de leur faire comprendre qu'il y a d'autres manières de parler, de se comporter, d'autres espaces, d'autres ambitions, d'autres publics, et de leur faire palper cette autre réalité dans la perspective de leur insertion sociale et professionnelle à construire* ».

Si « le sport, comme toute production sociale, se trouve profondément marqué par la société qui le construit en forgeant ses structures et en l'imprégnant de ses normes [...], les groupes sociaux qui se l'approprient en font des usages si particuliers qu'ils lui impriment en retour un style propre » (Pociello, 1983, 28). C'est là l'option première de l'association *Rebonds* qui, reprenant à son compte le caractère englobant et quelque peu exclusif de la socialisation rugbystique, entend la détourner et, via le dispositif du « suivi » dont elle s'est dotée, en faire profiter une partie de la jeunesse des quartiers populaires toulousains peu enclins à s'y exposer. Sanoussi Diarra s'en explique : « *Sur la base des premières bonnes dispositions attestées par la vie dans le club, on peut construire un projet global pour chaque gamin. Le club nous intéresse parce qu'il modèle les comportements et offre un cadre d'épanouissement nouveau : c'est la première étape de l'engagement dans notre procédure générale de suivi individualisé. Après cette première insertion dans le monde du rugby, on regarde si le reste suit : qu'en est-il de l'école, des amis, de la famille ? Il est donc très important que cette familiarisation avec le mode de vie proposé par le club se passe bien. Pour ça, le gamin, on va pas le lâcher. On l'accompagne dans son intégration au club et on suit sa progression avec des tableaux très précis sur la ponctualité, l'assiduité, le comportement. On est bien au-delà du discours sur le sport intégrateur. On sait que si le rugby peut, éventuellement, intégrer socialement et durablement c'est au prix du suivi très présent qu'on coordonne. En*

aucun cas, on délègue au club la charge d'intégrer le gamin, comme par magie, dans la grande famille du rugby. On sait que c'est plus compliqué que ça ! ».

Autre « disposition sous conditions » (Lahire, 2002a), les usages populaires du corps enfantin et adolescent constituent un deuxième levier sur lequel l'association peut utilement s'appuyer pour faire valoir l'intérêt de promouvoir la pratique rugbystique auprès des jeunes des banlieues toulousaines. Susceptibles d'y trouver l'opportunité de mettre en œuvre « un rapport particulier au corps propre s'inscrivant dans l'unité du système des dispositions, l'habitus, qui est au principe [de leurs styles] de vie » (Bourdieu, 1984, 189), les jeunes joueurs « suivis » par les éducateurs de *Rebonds* voient ainsi leur « rapport instrumental au corps » placé au service du « grand investissement d'efforts, parfois de peine et de souffrance » qu'implique le rugby (Bourdieu, 1984, 192). Au-delà du *crédo* moralisateur traditionnellement porté par la « famille du rugby », Sanoussi Diarra sait, par ses origines sociales et par son expérience des « rites de quartier » et du rugby qui « *fait mal* », que c'est dans l'engagement résolu du corps considéré « comme outil de labeur et de travail » (Schwartz, 1990, 477) que réside l'essence de ce sport : « *Ma carrière m'a appris que les actes importaient plus que le discours sur les valeurs. Et les actes en rugby, c'est déjà, et avant tout, le combat et la solidarité qui l'accompagne ! Ca transcende tout !* ». Via l'institutionnalisation de sa pratique qu'autorisent, respectivement et conjointement, l'école, le club et l'association elle-même (qui assure cette confrontation des contextes), le rugby opère alors en tant qu'il est, déjà et avant tout, un « traitement intentionnel appliqué à tout aspect modifiable du corps » (Bourdieu, 1977, 51).

Ce faisant, l'apprentissage du rugby, même dans sa dimension scolaire et éducative, entre « en résonnance avec ce goût du défi et de l'affrontement physique défini comme une composante récurrente des modalités populaires masculines d'usage du corps » (Bertrand, 2012, 99 ; Faure, 2004). Ajem, 17 ans, licencié au Blagnac sporting club rugby et « suivi », de longue date, par l'association *Rebonds* n'en fait pas mystère : le rugby, qui lui était inconnu jusque-là, lui plaît immédiatement car « *on pouvait mettre la tête dedans !* ». Il détaille ses premiers rapports à l'engagement du corps qu'autorise ce sport de combat et la valorisation personnelle qu'il en retire sur l'instant : « *Avant, le rugby je connaissais vraiment pas. Pour moi, en fait, c'était impensable. J'ai découvert ce sport grâce à un éducateur de Rebonds. Je me suis vite accroché parce j'aimais bien le contact ! Ouais, ça c'est sûr ! J'étais très tactile ! Même au foot, je restais collé aux joueurs. C'est ça qui m'a plu au rugby. Là, on pouvait jouer, vraiment. Y avait du contact, et tout ! Et là, j'ai vu que si je me lançais là-dedans, je pouvais peut-être faire quelque chose. Ouais ! J'étais content de moi. J'étais tout petit. C'était la première fois que je m'intéressais à quelque chose et ça se passait bien. Je réussissais et tout ! C'est, pour moi, le seul sport où je pouvais enfin dominer quelqu'un. Dès le début, j'ai su que mes copains en classe, ils aimaient pas trop tomber sur moi. Ca m'a donné confiance. C'était vraiment la première fois que j'avais autant confiance en moi ! J'étais au-dessus, c'est sûr ! Rebonds, ils nous donnaient vraiment envie de continuer. Y en avait qui voulaient pas parce que c'était trop agressif pour eux. Moi, je joue en première ligne, depuis le début !* ».

En tant que forme et instrument de gouvernement des corps, le rugby semble, en effet, particulièrement adapté à l'apprentissage, à une forme de valorisation, en même temps qu'à l'endiguement de la virilité qui structure la socialisation des enfants et des jeunes hommes appartenant aux milieux populaires. Grâce au travail sur le corps que permet la pratique rugbystique, l'association socio-sportive est à même d'intervenir sur les dispositions socialement situées que présentent les jeunes qu'elle « suit » et tente de faire évoluer ces

dernières de telle façon que « les différences de pure conformation [soient] redoublées par les différences d'hexis, de maintien, différences dans la manière de porter le corps, de se porter, de se comporter où s'exprime tout le rapport au monde social » (Bourdieu, 1977, 51). Ainsi, « l'idéal populaire de la virilité fondé sur la force physique et une conception des rapports sociaux dans laquelle l'honneur tient une place importante » (Lepoutre, 1997, 262 ; Solini, Neyrand, Basson, 2011 ; Solini, Basson, 2012a, 2012b et 2014) en vient à quitter les affres du répertoire des atteintes au pacte républicain fomentées par la « racaille des quartiers » pour gagner la reconnaissance du rugby « viril, mais correct », soit la version contemporaine de la transmutation du voyou en *gentleman* qu'opère quasi-chimiquement le jeu rugbystique.

Pour autant qu'elle existe, l'autonomie de la culture rugbystique est enfin soumise par *Rebonds* à une dernière forme de cadrage (et de débordement ?) permettant la confrontation des dispositions de la jeunesse populaire à une variété de contextes différents. « A la fois institution de socialisation spécifique et espace de mise en contact et d'articulation des autres formes de socialisation » (Darmon, 2006, 62), c'est prioritairement par l'école que les éducateurs socio-sportifs rencontrent les jeunes pour la première fois, les initient à la pratique rugbystique selon des modalités éducatives conformes aux normes scolaires, tentent de développer chez eux le goût de, et pour, ce sport et, ce faisant, les incitent à rejoindre les clubs avec lesquels l'association a noué un partenariat. Travaillant ainsi à une forme d'encadrement et de formatage scolaires du rugby, l'entreprise de *Rebonds* ne surprend pas si on veut bien relever qu'elle s'inscrit en directe ligne de l'histoire d'un jeu qui, avant d'être une discipline sportive, est déjà et avant tout une discipline scolaire et une pratique de cour de récréation. Tout se passe en effet comme si l'association toulousaine opérait une sorte de retour aux sources scolaires, le jeu de rugby ayant initialement fait l'objet d'une codification tirée des « lois » qui régissent l'organisation pédagogique interne des collèges anglais du 19^{ème} siècle au sein desquels prévalent les principes de régularité et de modération, le code du *fair-play* et les règles de justice issues du code moral de l'école (Defrance, 2001).

« Ensemble de pratiques et d'institutions qui se sont organisées lentement au cours du temps, qui sont solidaires de toutes les autres institutions sociales et qui les expriment [...] » (Durkheim, 2013, 45), le système éducatif présente un caractère « enveloppant » (Bertrand, 2012) constitué d'une somme de ressources, de codes, de savoir-faire légitimés et légitimants que l'association *Rebonds* s'approprie afin d'en tirer une onction institutionnelle et de contribuer à ouvrir les clubs de rugby à d'autres publics et d'autres pratiques susceptibles de les modifier et de les revitaliser. Forte de son ambivalence statutaire qui la voit, pendant un temps, cumuler sa situation de professeure des écoles en charge d'une classe qui accueille des jeunes « suivis » par l'association *Rebonds* et son engagement en tant qu'éducatrice sportive au Toulouse électro-gaz club (un club partenaire de l'association), Marine Lavigne, 31 ans, fait ainsi clairement valoir la rigueur des dispositifs et méthodologies pédagogiques ayant cours dans l'école et œuvre à leur importation dans le club afin de cadrer et de réformer son fonctionnement, peu satisfaisant à ses yeux : « *Quand je suis arrivée au club, explique-t-elle, j'ai pas trouvé de grande cohérence entre chaque classe d'âges. Les éducateurs se rencontraient pas alors que dans l'Education nationale tu demandes toujours à la maîtresse de CE2 ce qu'elle a fait en histoire pour pas refaire la même chose en CM1. Alors, on arrivait avant le début des entraînements, le mercredi, et on voyait ensemble ce qu'on allait faire. On préparait la séance et moi je leur expliquais comment je voyais les choses, en tant que maîtresse, on peut dire. Je voulais qu'on mette en place des programmes pédagogiques et des objectifs de progression sur l'ensemble de l'année. Du coup, on a fait un peu à ma façon. Je voulais que tout ça soit écrit pour savoir collectivement où on allait. C'est facile, c'est comme*

à l'école : façon Education nationale ! Par rapport à mes différents postes scolaires, la programmation des entraînements était facile à gérer ».

Si « la socialisation scolaire peut être étudiée à partir des dispositifs, c'est-à-dire de ce qui se donne dans l'objectivité d'une norme, d'une procédure ou d'un mode de fonctionnement [...] » (Prairat, 2013, 293), elle peut l'être également dans sa capacité à gagner d'autres milieux que l'école et ainsi à essaimer au sein des clubs de rugby dans lesquels elle s'applique à faire prévaloir une discipline et une morale que n'aurait pas reniées Durkheim et qui contribuent à affermir la solidarité organique visée par l'association *Rebonds*. C'est ainsi qu'« en tant qu'éducatrice sportive », Marine Lavigne ne tolère pas « qu'on soit en retard. De même, ajoute-t-elle, je tolère pas qu'on parle quand je parle. Comme en classe, on écoute la maîtresse ! Le travail, le respect, la discipline et puis la ponctualité, les voilà les valeurs que je mettais en avant. Je sais pas si y a des valeurs dans le rugby, enfin si y en a, c'est sûr, mais moi mes valeurs, elles étaient surtout tirées de l'école. On éduque, on responsabilise, on met les enfants face à leurs engagements. Je me comportais sur le terrain comme en classe. Ils vont écouter et on va pouvoir échanger et forcément on va progresser. C'est vrai à l'école et c'est vrai dans le rugby ».

De la même façon, elle reproduit au sein du club les pratiques scolaires d'animation et d'encadrement de groupes qui prévalent à l'école (« Comme on avait une trentaine de gamins au rugby, on faisait des ateliers différents, comme en maternelle : un atelier avec la maîtresse, un atelier avec la dame de service et un atelier où les enfants sont autonomes ») ; par ailleurs, elle fait le lien entre les emblèmes, blasons, fanions, drapeaux, fétiches et autres porte-bonheur sportifs hautement chargés de vertus identitaires et emprunts de pouvoirs magiques et les pratiques de distinction scolaire sollicitant des objets transitionnels (« Le coup des couleurs, ça marche aussi ! Les CP en bleu, les CE1 en rouge, les CE2 en violet. Dans certaines écoles, y a des mascottes : souvent des animaux qui représentent les différentes classes, surtout pour les plus petits. Le lion du Stade, l'âne de l'USAP, le potchok de l'Aviron... On peut là aussi comparer avec le monde du rugby ») ; enfin, elle va jusqu'à passer le Saint de Saints au filtre rhétorique, conceptuel et jargonnant de l'Education nationale : « Je sais qu'au Stade toulousain, on parle d'une « philosophie » de jeu, carrément, qui doit être partagée par tous. On pourrait dire que c'est le « projet pédagogique » du Stade ! ».

Les modalités scolaires de la socialisation rugbystique sont également évidentes aux yeux de Serge Touraine, 49 ans. Conseiller pédagogique en éducation physique et sportive, membre du comité départemental de rugby de la Haute-Garonne et ancien rugbyman, son parcours et ses fonctions plaident en faveur d'un rapprochement des contextes et des dispositions qui y prévalent, en même temps qu'ils l'illustrent et l'incarnent « En rugby, on parle plutôt d'éducateur que d'entraîneur, argumente-t-il. Si on éduque, c'est qu'on ne fait pas qu'entraîner ! Nous, les conseillers pédagogiques, on veut toujours mettre du pédagogique dans tout, forcément. On s'appuie, dans tous les clubs, sur les enseignants, les professeurs de sport, les instituteurs pour essayer d'apporter une pratique pédagogique du rugby. Il faut faire un rugby éducatif. C'est à la base de ce sport. On se crée une microsociété avec des règles propres et on joue. C'est tout simple. C'est-à-dire qu'il y a certes le ballon, les points, les essais. Mais, il n'y a pas que ça. Il faut aussi respecter les horaires, respecter l'adversaire, respecter l'arbitre, respecter les partenaires, être capable d'être autonome, se doucher, ne pas oublier sa serviette, préparer son matériel. Et ces valeurs, ces habitudes sont celles de l'école aussi. Donc, c'est assez facile de faire le lien entre le rugby et l'école. Y a une passerelle ! ».

DEUXIEME PARTIE

RECITS DE VIE DE RUGBY

PORTRAIT SOCIOLOGIQUE N° 1

ANJEM

17 ans

En CAP « Agent de sécurité »
Licencié au Blagnac sporting club rugby

*Entretien le 5 mai 2013,
au bar à tapas La Cantina San-Subra, quartier Saint-Cyprien, Toulouse*

Jean-Charles Basson. *Peux-tu me raconter l'histoire de tes liens avec le rugby ?*

Anjem. Le rugby, avec Rebonds, ça a commencé en école primaire, au début du CM2, à l'école Ronsard. Avant, le rugby je connaissais vraiment pas. Pour moi, en fait, c'était impensable. J'ai découvert ce sport grâce à un éducateur de Rebonds. Je me suis vite accroché parce j'aimais bien le contact. J'étais bien confiant, on va dire. A chaque fois, j'attendais juste sa venue à l'école. On avait un entraînement par semaine avec lui. C'était vraiment Le jour de la semaine, pour moi. On allait sur un terrain de l'école. Il nous faisait faire du rugby. Il nous apprenait les gestes, les valeurs, tout ça... C'était nouveau à l'école. A l'école, dans le quartier, c'était que le foot. Et moi, je commençais à faire le foot, comme tout le monde. J'allais commencer à fond dans le foot. Ca, c'était sûr. Parce qu'il me fallait une activité. Parce qu'il y en a que je connaissais qui faisaient du foot, presque tout le monde, en fait. Toute façon, on connaissait pas de club de rugby. J'avais jamais touché un ballon de rugby. C'est pas parce que t'habites Toulouse que, direct, t'es rugby ! Jamais vu un match, même pas à la télé. Ça m'intéressait vraiment pas, le rugby. Le Stade toulousain, et puis quoi ?...

J.-C. B. *Il te fallait une activité ?*

A. Au niveau de ma santé, j'étais obligé ! J'étais arrivé à un point... Fallait que je me dépense. A cause du poids, le médecin, il avait dit que je devais faire du sport. Il me le proposait depuis pas mal de temps. Mais bon, moi, je prenais pas trop ça au sérieux. Et même mes parents, ils voulaient aussi que je maigrisse. J'étais lourd au début. Sans Rebonds, j'aurais pas connu le rugby. J'm'en foutais en fait du rugby. C'était inimaginable pour moi d'en faire. Rien à voir avec ça ! Je connaissais pas. Et puis j'avais peur, voilà ! Peur d'un truc inconnu !

J.-C. B. *Tu dis que tu aimais le contact...*

A. Ouais, ça c'est sûr ! J'étais très tactile. Même au foot, je restais collé aux joueurs, C'est ça qui m'a plu au rugby. Mais au début, à l'école, on fait du toucher ou du flag, c'est tout. On va pas plaquer. On faisait des petits ateliers, genre des passes ou des trucs comme ça, Mais toujours, tout doucement. Ce qui m'a plu, c'est l'approche, en fait, qu'il nous a donnée, l'éducateur. C'était pas agressif, c'était pas direct. Il nous a vraiment dit qu'on était là pour apprendre, pour s'amuser, comme dans un jeu. Personne savait en faire, personne savait ce que c'était. Et en fin de compte, on a pratiquement tous

aimé ça, plus ou moins. C'était éducatif, on peut dire ; pas vraiment sportif. Voilà, il voulait nous apprendre, en nous amusant. C'est ça qui m'a plu. En fait, tout le monde a aimé. C'était pas comme d'autres cours de sport à l'école où y en a qui voulaient pas trop y aller. Même les filles, ça leur plaisait. C'est-à-dire que quand il pleuvait, on était tous tristes de pas en faire. En fin d'année, on a fait un tournoi et, là, ça m'a vraiment plu. De gagner, de perdre, d'être dans une équipe... C'était mon premier tournoi. Je m'en rappelle encore. C'était magnifique ! C'était un tournoi avec plein d'autres écoles, avec toutes les autres écoles de Rebonds, quoi ! Y avait beaucoup de monde ! C'était vraiment un très bon tournoi ! Et là, on pouvait jouer, vraiment. Y avait du contact, et tout. On pouvait mettre la tête dedans ! Et là, j'ai vu que si je me lançais là-dedans, je pouvais peut-être faire quelque chose. Ouais ! J'étais content de moi. J'étais tout petit. C'était la première fois que je m'intéressais à quelque chose. Et ça se passait bien. Je réussissais et tout ! Avant, j'avais rien fait. Juste du foot, tout le temps, mais bon, je courais pas trop. J'étais trop lourd. Là, dans le rugby, être lourd, ça pouvait aider. C'est, pour moi, le seul sport où je pouvais enfin dominer quelqu'un. Dès le début, j'ai su que mes copains en classe, ils aimaient pas trop tomber sur moi. Ça m'a donné confiance. C'était vraiment la première fois que j'avais autant confiance en moi ! Ailleurs, j'avais pas trop confiance en moi. J'étais un peu vexé à cause du poids, et tout. Alors qu'au rugby, c'était bien d'être un peu lourd. Comme si t'étais pas gros, mais balèze. J'étais au-dessus, c'est sûr ! Rebonds, ils nous donnaient vraiment envie de continuer. Y en avait qui voulaient pas parce que c'était trop agressif pour eux. Moi, j'ai commencé à poser des questions à propos des clubs. Et c'est directement la saison suivante où j'ai commencé. En plus ma famille, elle était à me pousser. Enfin, y a un sport qui m'intéresse ! C'est Rebonds qui en a parlé à ma mère la première fois. Y avait aussi la directrice de l'école. Elle était très proche de ma mère aussi. C'était vraiment du relationnel entre les deux. Ma mère était très facile à convaincre. Même avec les copains du quartier, c'était sans problème. Ils connaissaient pas, mais je pouvais faire ce que je voulais. Surtout, y a des copains à moi qui ont commencé aussi le rugby, grâce à l'école, comme moi. Ça faisait plaisir de voir aussi qu'il y en avait d'autres qui s'étaient engagés.

J.-C. B. *Et comment tu choisis ton club ?*

A. C'est Rebonds qui a choisi pour moi. Je suis allé au Tec [Toulouse électro-gaz club]. C'était pas trop loin de chez moi. Mais je sais pas, en fait, pourquoi ils ont choisi ce club. C'est pas un club de très haut niveau. Donc voilà, c'est pour ça qu'ils l'ont choisi. Je commençais le rugby. Je devais apprendre. Ils ont dû se dire que c'était plus facile pour moi de m'adapter. Et là, déjà, je découvre ! Je suis content, je suis émerveillé ! Je connaissais rien avant. Je vivais pratiquement que dans mon quartier. C'est juste ce qu'il fallait. Je découvre d'autres gens, d'autres mentalités. C'est juste parfait ! Je me dis qu'il y a pas que le quartier. C'est vrai qu'au début j'ai eu une petite appréhension. Je connaissais personne. Mais ils m'ont très bien introduit dans leur groupe. Je me suis bien adapté tout de suite. C'est Rebonds qui m'a présenté. A chaque entraînement, ils venaient, ils me regardaient, ils parlaient avec l'entraîneur. C'était vraiment un suivi très proche. Ils m'ont aidé aussi pour l'argent, pour prendre la licence. On l'a payé moitié prix. Et puis, c'est le club qui m'a trouvé mes premiers crampons. Les joueurs, ils étaient plutôt centre-ville. Mais ça posait pas de questions sur qui j'étais et d'où je venais. On était encore petits. Donc, y avait pas trop la différence, avec les vêtements et tout ça... Y a pas eu de problèmes du tout. Ils étaient très ouverts. Pas de racisme, tout ça. Je pense que mes capacités, ça m'a bien aidé aussi. Si j'avais pas eu le niveau, ça aurait été un peu plus dur. Mais c'était un bon club, dans le même esprit que Rebonds. Y avait même les parents qui venaient pour aider. Ils laissaient personne de côté. A chaque fois, ils me parlaient, ils me faisaient me sentir bien, ils me mettaient à l'aise. C'était bien ! Y avait les goûters après l'entraînement, avec les mamans qui faisaient des gâteaux, et tout ça. Moi, ma famille, elle vient pas au club. Ils aimaient pas trop le rugby, à la base. Ils étaient contents que j'y sois, mais ils aiment pas trop ça. Et puis, ils avaient pas forcément le temps. Après, y avait les matchs. Là, c'était entièrement Rebonds qui s'occupait de moi. Ils m'emmenaient sur le lieu du match ou, si c'était vraiment loin, ils m'emmenaient jusqu'au club pour prendre le bus.

J.-C. B. *Et du point de vue scolaire ? C'est à peu près à ce moment-là que tu rentres au collège ?*

A. Ouais, c'est ça. Je vais au collège pas très loin et je trouve des joueurs du club. On jouait au rugby dans le collège aussi, genre après les cours ou entre midi et deux. Au collège, je voyais encore Rebonds. En plus, ils organisaient des stages de rugby. Et j'y allais. Si je manque un entraînement, si

je manque un stage, je suis limite triste. C'est immanquable ! Même maintenant, je peux pas me permettre d'arrêter le rugby. En en parlant, quand je vois ce que le rugby a fait pour moi, ce que Rebonds a fait pour moi, je me dis que sans le rugby et sans Rebonds, j'aurais pu finir autrement, je serais pas rester sérieux comme ça... C'est ce qui fait que je me dis que je dois continuer. Je peux pas arrêter. Ça fait six ans maintenant que je fais du rugby. Quand je vois les autres du quartier, ils ont pas fini ! Je pense qu'ils auraient aimé finir comme moi. En plus des tournois, à Rebonds, y avait les stages d'été. On partait en camp faire des marches sous le soleil et voir des clubs. On restait ensemble pendant une semaine en camping. Ça m'a aidé à voir des choses nouvelles. Ça m'a fait découvrir des endroits où j'étais jamais allé avant. Ma mère, elle est contente que je puisse faire tout ça. Elle fait largement confiance à Rebonds. À la limite, elle les remercie.

J.-C. B. *Tu as gardé le contact avec tes amis du quartier ?*

A. Non. J'ai coupé les ponts, un peu. J'ai déménagé, je suis un peu plus reculé. Bagatelle, c'est plus comme avant. Y a tout le monde qui est parti. Si j'avais pas connu le rugby, je serai pas comme ça, je serai vraiment autrement, très différent. Même la mentalité, ça m'a changé. Mes motivations, ça m'a changé. Ça m'a tout changé ! J'avais plus vraiment envie d'être avec les gars du quartier. C'est plus comme avant. Là, maintenant, c'est plus les potes du rugby ou les potes du collège. Ils partagent le même avis que moi. On a la même mentalité. C'est pas que j'ai abandonné ceux du quartier. C'est que ma vie, elle a changé, c'est tout. C'est le rugby qu'a pris la place. Le rugby, c'est devenu une drogue pour moi ! Je peux pas rater un entraînement ! Si je rate un entraînement, je m'en veux ! Quand j'ai pas mon entraînement, je suis pas bien. Tant que j'ai pas ma dose de contacts, de déchaînements, ça va pas.

J.-C. B. *Tu joues devant, c'est ça ?*

A. Ouais, en première ligne, depuis le début ! Maintenant, ça va, j'ai plus de problème de poids, même si je dois me surveiller. Mais avant, ça a été vraiment dur de m'y mettre. Mais il le fallait pour ma santé. C'est le médecin qui l'a dit. Si y avait pas le rugby, je serais à un point grave. Je suis allé dans un centre d'amaigrissement. Tout ça, c'était spécialement pour le rugby, et pour en dehors aussi bien sûr. Mais sans le rugby, j'aurais pas fait tout ça ! Je me disais que si je voulais rester dans le milieu, il fallait que je fasse les efforts nécessaires. Il fallait faire de gros efforts et que je me donne une discipline.

J.-C. B. *On peut continuer ton parcours de rugbyman ?*

A. En fait, je suis resté deux ans au Tec. Pendant deux ans, je progresse, j'évolue quand même assez vite, je rattrape le niveau. J'étais bien dans l'équipe et je voulais juste, tout le temps, évoluer, évoluer, évoluer. Et alors y a Rebonds qui me propose d'aller au Stade toulousain. Ils avaient un contact là-bas. Ils trouvent que j'ai bien progressé et que c'est bien d'essayer le Stade. Ils voulaient aussi me recadrer au niveau du comportement, me mettre dans un cadre plus strict qui allait me demander plus d'efforts par le rugby. En plus, au collège, ça se passait pas très bien. Y avait encore des amis du primaire, donc ça se passait pas très bien... Le collège m'intéressait pas trop. On avait beaucoup plus de liberté qu'au primaire, donc je crois que c'est ça qui a fait que Rebonds a pensé qu'il fallait me recadrer, strict ! Le Stade, c'était le gros truc ! J'avais peur ! J'avais peur de vraiment pas avoir le niveau. Là, j'avais vraiment peur d'être mis de côté. J'ai réfléchi, et je me suis dit que, au point où j'en suis, ça peut être qu'une expérience en plus. Une expérience qui m'a aidé en tous cas. Et le Stade, c'est là que ça a tout déclenché. En quatrième et en troisième, j'allais au Stade. Ça m'a vraiment aidé parce que je me suis dit, avec le Stade, je vais faire une année de sport-études. Alors, j'ai bien bossé.

J.-C. B. *Et comment est-ce que tu es rentré au Stade ?*

A. Ils m'ont évité les tests d'entrée, par contre j'ai fait un stage où y avait toutes les futures recrues et les joueurs présents. Ça m'a donné un très, très bel aperçu. Pendant le stage, c'était, genre, du un contre un, du sprint... Donc là, déjà, j'ai échoué tous les trucs. J'étais le dernier sur tous les trucs. Y avait un footing qui devait durer une heure. Moi, il m'a fallu deux heures et demie pour faire le parcours. J'm'en souviens, c'était sur le long du canal. Là, c'était une épreuve ! Je suis arrivé en pleurant. Je m'suis dit qu'il allait falloir travailler pour y arriver comme les autres. Mais eux ils avaient pas commencé le rugby deux ans avant, comme moi... La barre était vraiment très haute.

C'était vraiment un changement radical. Parce que même les mentalités, elles étaient vraiment plus les mêmes. C'était vraiment la concurrence. Lui, si je peux l'éliminer... Heureusement, y avait Rebonds qui m'appuyait vraiment au niveau mental. Et puis y avait aussi Corinne [madame Bézy]. Elle m'aidait aussi. Elle était dirigeante et son fils, qui avait mon âge, il jouait aussi. Comme ils passaient devant chez moi pour aller au Stade, ils m'emmenaient et pareil pour le retour. Et elle me pousse vraiment, quoi. A chaque fois qu'elle me ramène, elle m'encourage vraiment ! Elle me conseille, elle me rassure. C'est vraiment comme si elle était de Rebonds. Et puis, il y a aussi Rebonds qui prend de mes nouvelles, très souvent. J'ai décidé à ce moment-là, avec deux autres copains rugbymen du quartier, d'aller courir tous les dimanches. On l'a fait pendant une saison complète. C'est les deux seuls copains du quartier que j'ai gardés. Mais, le niveau au Stade était énorme. Dans mon travail personnel, j'ai dû tout changer. Il faut aller largement plus fort, largement plus vite. Il faut travailler les capacités personnelles. En plus, je m'entendais vraiment pas bien avec les autres joueurs du Stade. J'en ai même parlé avec l'entraîneur qui m'a dit de pas m'inquiéter et de faire mon taf. Tous les joueurs étaient en concurrence. Tout le monde voulait sa place. Et là, eux, ils savaient d'où je venais et ils faisaient vraiment la différence. Vers la fin, ça a commencé à me saouler. Avec un gars qui appartenait aux gens du voyage, comme on dit, lui et moi, on était souvent ensemble. On était un peu laissés de côté. On a d'autres origines, on commence tard le rugby... On nous a pas poussé vers le haut, on va dire. Là, j'ai pris un coup au mental. Ça m'a endurci aussi. C'est à partir de là que je me suis plié en quatre pour leur faire fermer leur... bouche. Pour leur montrer qu'ils avaient tort de pas croire que je pouvais y arriver. C'est là que j'ai commencé les cures d'amaigrissement, c'est là que j'ai travaillé personnellement, chez moi. Ça m'a tout changé. C'est là aussi que j'ai commencé à être complexé, grave. Là, j'étais arrivé à un point où je pouvais pas descendre plus bas. Je suis resté un an au Stade. J'ai joué des matchs comme titulaire. Mais l'entraîneur des avants, il m'a dit qu'ils avaient dû faire des choix... On était six premières lignes, dont cinq piliers, à être écartés. Et moi, j'étais le plus petit et le plus gras.

J.-C. B. *Tu as vécu cette expérience comme un échec ?*

A. Ouais. Par contre, j'ai progressé énormément. Au niveau plaquage, c'était juste parfait ! Au niveau endurance, pareil. J'ai positivé, je m'suis dit que c'était une expérience en plus, que j'avais rien perdu. Et au contraire, j'avais tout gagné ! Ça m'a renforcé. Je voulais leur montrer qu'ils avaient eu tort de me jeter. Je voulais leur montrer qu'ils avaient fait une erreur. Je pense aussi que Rebonds devait s'attendre à ce que ça soit vraiment difficile pour moi, forcément. Un gars qui commence le rugby et qui va direct au Stade, faut pas rêver ! Pour moi, c'était juste une expérience. Et puis en sortant du Stade, le rugby était pas fini, je pouvais aller ailleurs. Colomiers m'avait appelé, mais je suis allé à Blagnac. Cette fois, c'est moi qui ai choisi. J'ai fait peut-être le mauvais choix, je sais pas. Je suis allé à Blagnac parce que j'avais des copains qui y jouaient. C'est Rebonds qui m'emmène et qui me pousse aussi à y aller. J'ai fait un entraînement avec eux et, là, je plais direct à l'entraîneur. L'entraîneur, il veut absolument que je reste. Au bout de deux ou trois matchs, je suis titulaire. Là, ça va faire trois ans que je suis dans ce club. Ça me convient. Mais là, bon, je vais quitter Blagnac. Parce que j'ai évolué, j'ai progressé et je pense que je suis arrivé à un niveau où je peux plus apprendre grand-chose là-bas. Je suis allé m'entraîner à Balma, et c'est ce qu'il me faut. Même si Blagnac a un meilleur niveau de club. Pour une équipe de notre âge, Balma, c'est mieux. Ils ont beaucoup plus envie et ça me plaît.

J.-C. B. *Est-ce que tu es toujours en liens avec Rebonds ?*

A. Je suis encore à Rebonds, bien sûr ! Ils te lâchent pas comme ça ! Ils me laissent plus d'autonomie, mais ils me surveillent quand même. Ils prennent des nouvelles, des fois je les appelle quand j'ai besoin. Récemment, je leur ai demandé s'ils pouvaient pas m'aider à trouver un stage professionnel. Voilà, même arrivés à un certain âge, ils nous lâchent pas, quoi. C'est vraiment un suivi, un suivi qui s'arrête pas. Je vais bientôt leur dire pour Balma. J'ai encore envie de progresser. C'est pour ça que je suis pas resté à Blagnac parce que là-bas ils commençaient plus à penser aux soirées, à s'amuser, tout ça... Parfois, le match, ils s'en foutaient complètement. Ça m'a dégouté. Moi, je veux une équipe qui me donne envie de continuer de progresser. La troisième mi-temps, c'est pas tout le temps, ça arrive une ou deux fois par mois, maximum. Mais, moi, j'ai pas besoin de ça. Déjà que je suis en difficulté avec mon poids, que je dois me surveiller, je vais pas me mettre à faire le con avec ça ! Le rugby, ça

m'aide vraiment. Si j'arrête le rugby, physiquement, je reprends un coup, c'est sûr. Et puis ça me permet de m'accrocher, ça me donne un objectif. Quand je me lève le matin, je me dis qu'il faut que je sois prêt pour le match qui va venir. Si j'arrête le rugby, j'ai plus de but. C'est grâce au rugby que, physiquement, je m'accroche. Mais si je m'accroche et que je progresse, je sais que je jouerai jamais en Top 14. Mais, je veux au moins exister dans le rugby. Je veux continuer, je veux pas m'arrêter. Je veux pas jouer dans des petits clubs. Je veux avoir le niveau. Il me faut vraiment un club où il y a de l'autorité, où il y a de la discipline, où c'est cadré. J'ai aussi besoin que le club soit stylé, qu'on joue pas n'importe comment. Y a aussi des bons joueurs de Blagnac qui vont aller à Balma. Je suis pas le seul.

J.-C. B. *Et en parallèle du rugby, tu poursuis ton parcours scolaire ?*

A. Le parcours scolaire, pour moi, c'est pas trop un échec, mais c'est pas non plus ce que j'aurais attendu. En tous cas, là, c'est pas ça. Le lycée, j'oublie. Maintenant, je suis en CAP d'agent de sécurité. Je veux rester dans l'optique de la sécurité, genre gendarmerie, Police, tout ça. Mais si je réussis pas là, qu'est-ce que je vais faire ? C'est pour ça que je compte me lancer dans le bâtiment. Je vais faire deux ans dans le bâtiment, en espérant avoir mes exams pour la gendarmerie. Si ça marche pas, j'ai le bâtiment. Mais je mets la gendarmerie en premier choix. Je voudrais passer en tant que gendarme adjoint. Mais il faut passer le concours. Et le rugby, ça va m'aider. Au niveau physique, déjà. Il faut réussir les tests. Mais aussi parce qu'il y a des liens entre le rugby et la gendarmerie. Je m'accroche.

J.-C. B. *Et quels sont tes liens avec le quartier ?*

A. Faut que j'essaie de sortir de là. Ma mère, elle me pousse à sortir de là. Elle me dit que c'est pas une vie de rester ici. Quand elle voit mon frère, ou moi et ma sœur, elle est super contente de nous ! Elle est fière. Mon frère, il est dans la Police. Mes parents, ils sont divorcés, donc c'est que ma mère. Si je réussis pas, elle sera toujours contente de moi, parce que c'est ma mère. Mais je veux vraiment lui rendre ce qu'elle m'a donné, lui dire que tous les efforts qu'elle a faits, c'était pas pour rien. Elle est venue me voir jouer à Blagnac. Mais, elle a très peur. Chaque fois que je reviens avec un truc aux cervicales, une entorse, elle est inquiète. Mais elle sait que sans le rugby, je suis plus ce que je suis. Et puis, y a un autre truc qu'est important avec le rugby, c'est le respect ! Le respect, on connaissait pas forcément ça à l'école. On disait des gros mots un peu tout le temps. Mais l'éducateur de Rebonds, ça, il laissait pas passer. Il nous corrigeait à chaque fois qu'on avait des écarts, des bagarres. Pour lui, c'était très important. Au début, je trouvais qu'il insistait trop là dessus. Maintenant que je suis plus à l'école, je pense qu'il a raison. Dans le sport, faut respecter les partenaires, les adversaires, mais aussi, il faut se respecter soi-même. Comme avec Rebonds, on rencontrait d'autres écoles, on faisait attention à l'image qu'on avait chez les autres. On voulait être bien vus. Mais, dans le quartier, c'est pas pareil. C'est pas le même respect ! Là, c'est le respect qui veut dire que tu domines et que les autres ils la ramènent pas. C'est pas le respect de la politesse du jeu. Pour rester au quartier, on a besoin d'être comme les autres. Au quartier, on est comme on est. Au rugby, on est comme on est. A l'école, on est comme on est. Mais, en tout, on est pas le même. Si on est au quartier comme à l'école, t'es mort ! C'est obligé. Il faut s'adapter là où tu es, sinon t'es pas dans le truc. Si je me comporte au quartier comme au rugby ou au rugby comme au quartier, c'est sûr, ça va pas aller, ça va très mal se passer... Je vais pas avoir le même contact avec les autres. Direct, dès je suis arrivé à Blagnac, ils ont su que je venais de là-bas et ils ont accepté. Mais j'en ai pas profité. Je me suis mis au même niveau qu'eux. Je leur ai fait comprendre qu'ils avaient rien à craindre, tout ça. Si je me mets avec eux comme je suis aujourd'hui au quartier, là, ça risque de mal se passer. Au quartier, ils aiment bien prendre le dessus sur les plus faibles. Si dans le quartier, on montre qu'on est faible ou un truc comme ça, on est fini. Mais au rugby, ça se passe pas comme ça. Si tu veux dominer les autres, il faut le faire, pas tout le temps déjà, et en respectant les règles. Aussi, il faut s'en prendre à un autre qui est aussi costaud que toi. Mais c'est surtout l'arbitre qui est très important. Quand on fait du foot entre nous, l'arbitre on le tuait ! Au rugby, tu peux pas faire ça. T'es obligé d'apprendre à respecter l'arbitre. Ils nous ont fait arbitrer nous-mêmes. Comme ça t'as une autre image. Tu comprends que c'est pas facile de faire l'arbitre. Il faut le faire vivre, en fait, l'arbitre. Il est comme nous. Je me suis mis à arbitrer au rugby, et même au foot après. J'aimais bien ça. J'aimais bien, en fait, l'autorité. Et j'ai vu que c'était vraiment pas facile de faire plaisir aux deux camps. Faut l'apprendre. Faut être rapide, faut être

autoritaire, mais pas trop. Il faut savoir encaisser. C'est dur. Ça m'a plu d'être du côté de la règle. Ça m'a entièrement plu d'être autoritaire et d'encaisser, à la fois, tout en représentant une institution. Je me base là-dessus pour comprendre la vie, en fait. L'autorité, faut la voir vivre, sinon tu comprends rien et t'as envie de faire n'importe quoi. Faut comprendre que sans autorité, en fait, y a rien. Il faut de l'autorité, de la discipline et aussi de la volonté d'obéir. Sinon, ça marche pas.

J.-C. B. *Tu penses que cette notion de l'autorité, elle te vient du rugby ?*

A. Oui parce qu'en plus, au rugby, on est pas seul. Je pourrais pas être dans un sport individuel. Dans le rugby, tu donnes ta force et tu profites de la force des autres. Dans l'équipe, on compte sur des gens, ensuite on sait que les coéquipiers, ils comptent sur nous. En fait, on se renvoie la force comme ça, c'est ça qui me plaît. Les avants sont plus sollicités. Après, les arrières sont plus les stars, on va dire. Mais on sait tous que ce sont les avants qui morflent le plus. Et les arrières quand ils marquent, ils viennent nous féliciter. On a fait le boulot pour libérer de la place. Par contre, ça c'est pas possible au foot. Le mec qui marque, c'est déjà pour sa gueule. En fait, le foot, ils jouent en équipe pour réussir en solo. Le rugby, c'est vraiment une seule unité. Si y a mon arrière qui marque, il vient dire merci aux avants, normal ! Parce qu'on prend des coups. Y a même des mecs, on dirait qu'ils jouent que pour ça : en donner des coups, et en prendre aussi. Moi, je fais attention parce que je prends des cartons, et un rouge y a pas longtemps... J'aime bien le combat ! Au début de l'année, j'ai fait un peu de full contact. C'est un dirigeant du rugby qui est entraîneur de full contact. Il nous a fait faire un essai. J'ai bien aimé et ils m'ont dit que je me démarquais des autres. Je m'étais renseigné pour en faire, sauf que là, au niveau des licences ça fait un peu cher. Au niveau de l'équipement aussi. Mais, je ne suis pas prêt à abandonner le rugby. Je me dis que sans le rugby, je serais pas comme ça physiquement. Pour exister dans le rugby, j'ai dû faire du travail personnel important au niveau physique. Et je continue encore à en faire, chez moi, personnellement. Ça m'aide pour le rugby, ça m'aide dans la vie aussi. Parce que j'aime bien me sentir dans ma peau. C'est comme une discipline personnelle, pour être bien avec les autres. Ça, c'est des super règles qu'on garde à vie. Mais tu peux pas les mettre en avant partout. Y a des fois, t'as intérêt à t'écaser. Faut s'adapter. Le rugby, ça se rapporte un peu à la vie quotidienne. C'est toujours mener le combat. Par exemple, pour l'école. Si je travaille pas les cours et que je travaille pas aux entraînements, je participerai pas aux matches, donc je réussirai pas aux examens. C'est lié. Mais je dis pas que l'école, c'est comme le sport. Par exemple, un entraîneur, c'est pas comme un maître. L'entraîneur, je peux plus m'en rapprocher. Mais ce qui est pareil, c'est qu'il faut être relationnel. Mais l'école, c'est plus strict que le club. Si t'as un problème avec l'école, c'est plus grave que si tu prends un carton en match, par exemple. Parce que ça atteint plus mon avenir. Parce que le rugby, si tu prends un truc disciplinaire, ça aura pas les mêmes conséquences que si je prends une exclusion à l'école. L'école, ça reste quand même plus sérieux que le rugby. Légèrement plus au-dessus. Mais, par contre, le rugby, c'est indispensable. Surtout si, en plus, on a le relationnel qui est apporté par Rebonds. Parce que avec eux, y a pas de limite ! S'il faut aller parler à quelqu'un, ils vont lui parler. Ils osent faire ce qui faut pour m'aider. A l'école, c'est pas pareil. C'est juste ma mère et moi. Rebonds, ils accompagnent vraiment, ils sont vraiment là tout le temps pour nous aider à atteindre notre objectif. Et à eux, on peut leur dire des trucs. Si ça va pas, on peut se confier plus facilement, on a pas peur d'être jugé comme à l'école. En fait je dois remercier Rebonds pour ce que je suis devenu et ce que je vais faire plus tard, ce qui va arriver. Je vais remercier ma mère, d'abord, et Rebonds. Ils ont des contacts un peu partout, à ce que j'ai compris, et ils peuvent m'aider aussi pour un travail. Et les employeurs que j'ai vus, quand je leur ai dit que je faisais du rugby, c'était vraiment du positif. Ils connaissaient déjà les valeurs que ça demandait de faire du rugby et ça leur plaisait.

PORTRAIT SOCIOLOGIQUE N° 2

CORINNE BEZY

47 ans

Professeure des écoles

Dirigeante d'une équipe de jeunes du Stade toulousain

*Entretien le 7 avril 2013,
à l'école Jacquier, quartier Bagatelle, Toulouse*

Jean-Charles Basson. *Peux-vous me raconter l'histoire de vos liens avec le rugby ?*

Corinne Bézy. D'accord, mais pour ça, il faut d'abord que je vous parle d'école. Je suis dans l'enseignement depuis douze ans, maintenant. Je suis à Toulouse depuis six ans. Après une année à l'école élémentaire Victor Hugo, je suis passée à l'école élémentaire Jacquier et, depuis deux ans, je suis à la fois directrice de cette école et enseignante. J'ai une classe de CM2. Je connais l'association Rebonds par l'intermédiaire de mes fonctions. C'est une association avec laquelle je travaille sur l'école. Avec d'autres enseignants, nous travaillons avec Rebonds depuis quatre ans. J'ai eu un premier contact avec un éducateur de Rebonds au Stade toulousain, parce que je suis aussi dirigeante d'une équipe au Stade. Un jeune de Rebonds, Anjem, était venu jouer au Stade et je le suivais un peu. Parallèlement, la même année, j'ai fait appel à l'association Rebonds pour mettre en place un cycle rugby au sein de l'école.

J.-C. B. *Dans cette école, vous être directrice et enseignante.*

C. B. Pour moi, c'est important, en tant que directrice, d'avoir une classe. Je veux pouvoir apprécier la problématique des enseignants qui sont dans leur classe quatre jours et demi par semaine. Pour ça, il faut garder un pied dans la classe. Et puis, c'est obligatoire. Dans mon école, on a huit classes et 162 élèves. Ce qui ne suffit pas pour que le directeur ait des décharges complètes. J'ai choisi d'avoir un CM2 par goût personnel pour cette tranche d'âges. Mais, pour moi, c'est important d'avoir les deux activités : enseignante d'une part et directrice, par ailleurs, pour bien gérer, représenter mes collègues, leur proposer des projets pédagogiques, les soutenir administrativement... J'aime bien aussi l'animation d'une équipe pédagogique pour essayer de lui apporter quelque chose en plus. Mais je ne veux pas être une directrice institutionnelle. Je veux transmettre des messages, être dynamique au sein de l'équipe, proposer des thèmes de travail, faire vivre l'ensemble...

J.-C. B. *Vous êtes à Toulouse depuis six ans.*

C. B. Oui, c'est relativement récent. C'est un choix professionnel avant tout parce que Paris, il fallait un petit peu s'en échapper. On voulait une grande ville sans les contraintes de la région parisienne. Toulouse était une ville qui semblait dynamique surtout au niveau de l'accueil de nos enfants, pour les études en particulier. Nous n'avions pas d'a priori sur la ville et la région. Toulouse nous semblait être

une ville assez dynamique et puis les enfants étaient encore jeunes à l'époque. Il fallait aussi qu'on s'y retrouve pour le suivi scolaire et pour que les enfants aient des propositions intéressantes après le bac.

J.-C. B. *Et le rugby n'a pas influé sur votre choix ?*

C. B. Pas du tout. Ça n'avait aucun rapport. C'est-à-dire que nous ne sommes pas venus à Toulouse, avec mon mari, en pensant au rugby. C'était un projet professionnel qu'on envisageait depuis quelques années. Mais vis-à-vis de l'éducation nationale pour pouvoir avoir un changement de département, c'est très compliqué ! En moyenne, ça met six à sept ans. Et puis sur Paris, on ne pensait pas spécialement au rugby non plus. Quand on est arrivés sur Toulouse, tout ça s'est fait un petit peu par hasard : les enfants ont été inscrits au Stade toulousain et je me suis retrouvée avec l'équipe de mon dernier qui à l'époque avait dix ans. J'ai rencontré un papa qui s'occupait de l'équipe et qui avait l'air un peu perdu au niveau de l'administratif. Je lui ai proposé mon aide, sachant que j'étais enseignante, que j'avais les mercredis après-midi et que j'étais disponible. Ma proposition a plu et je me suis retrouvée immédiatement dans le bain. Depuis six ans, je collabore au Stade. Mais mes enfants n'ont pas découvert le rugby en arrivant à Toulouse. Mes trois garçons pratiquaient déjà le rugby à un bon niveau sur Paris. On habitait à Bagneux, dans les Hauts-de-Seine. Les enfants ont fait leur formation rugbystique dans un petit club. Après, l'aîné a rejoint le Stade français. Quand on est arrivé sur Toulouse, il était en cadets, il avait seize ans. Il a intégré le Stade toulousain avec ses frères.

J.-C. B. *Et de votre côté ?*

C. B. De mon côté, à Paris, je n'étais pas engagée dans le rugby comme que je peux l'être ici. Mais à Toulouse, le rugby a une image tellement forte ! Je ne peux pas comparer avec Paris où le rugby est un sport parmi d'autres. On n'a pas cette image ensoleillée du Stade toulousain ! Pour les jeunes, le recrutement au Stade, c'est quelque chose ! Quand ils ont le maillot, ils n'en reviennent pas ! Je suis parfois obligée de leur rappeler qu'ils jouent également pour s'éclater. Même s'ils veulent gagner des titres, il faut relativiser un peu tout ça. A Toulouse, jouer au rugby, c'est une manière très culturelle, identitaire. Alors, il faut faire attention à ça parce que je sais qu'au Stade, il y a des joueurs qui ne sont pas gardés à la fin de l'année. Et ça peut être désastreux pour les joueurs et les parents. Les parents sont souvent très fiers que leur fils joue au Stade. A Paris, on n'est pas à ce niveau. On est davantage dans l'anonymat. L'autre différence c'est qu'au Stade toulousain, il y a beaucoup moins de mixité sociale que ce qu'on a connu à Paris. Sur la masse des joueurs, il y a très peu de joueurs d'origine maghrébine ou africaine. On retrouve ce problème dans les quartiers autour de l'école. Le rugby est en retrait par rapport au foot. Les gamins sont tous au foot et très peu se sentent concernés par le rugby. En fait, le rugby à Toulouse ne touche qu'une frange de la société. C'est un sport de connaisseurs qui est reconnu culturellement, mais quasiment absent des quartiers. Le rugby à Toulouse n'est pas un phénomène social comme il peut l'être en région parisienne, à Massy par exemple où la municipalité pousse en ce sens, avec le soutien d'acteurs de terrain qui viennent souvent du sud-ouest d'ailleurs. On peut dire que le rugby ici est plus conservateur, que son recrutement est assez fermé. Ça tient aussi au fait que l'école de rugby du Stade n'a pas besoin d'aller chercher des joueurs : tous viennent à eux ! Le club n'a pas de difficultés d'effectifs. Il n'a pas besoin de démarcher les écoles pour faire venir des jeunes, comme ça peut se passer en banlieue parisienne. Même si le Stade cherche des physiques particuliers, de toute façon ça va venir, les familles vont venir avec leurs enfants. Il y a aussi des tensions parfois avec les autres clubs plus modestes de l'agglomération toulousaine qui craignent que le Stade leur prenne des joueurs. Y a des collaborations aussi, mais les clubs se parlent très peu et le Stade sait qu'à un moment ou un autre le jeune qui perce dans son club va être tenté de rejoindre le Stade. Mais il faut bien penser que si un jeune a du talent, c'est parce qu'un club lui a permis de l'exprimer. En fait, il n'y a pas de petits clubs. Les petits clubs ont le grand mérite de former des jeunes, de les sensibiliser à la pratique. Sans les petits clubs, il n'y a pas de grands clubs. Et un joueur qui n'est pas gardé par le Stade doit pouvoir retrouver un club pour vivre son sport.

J.-C. B. *Revenons au rugby dans les quartiers populaires de Toulouse. Qu'en est-il pour les enfants de votre école ?*

C. B. Alors, au départ, l'activité est compliquée parce qu'il y a du contact, on est par terre, on se salit, on peut se faire mal.. Et puis, il faut que l'enfant comprenne que celui qui le met par terre ne lui fait pas mal intentionnellement, que c'est une action de jeu, qu'il n'est pas son ennemi. Il faut au moins

deux séances pour expliquer à nos enfants de l'école que le contact n'est pas un signe de violence. On dédramatise. On explique qu'il y a des règles qui font que, oui effectivement, on peut avoir mal, on peut tomber par terre, on peut avoir un peu mal à l'épaule, sans que ça soit très grave. Le contact n'est pas une agression. C'est autorisé dans la limite des règles. On a le droit de faire tomber son camarade sans qu'il se venge immédiatement ou qu'il parte en boudant. Cet aspect-là du rugby est le plus difficile à faire comprendre à nos écoliers. C'est vrai pour les garçons et pour les filles. Il n'y a pas de différences. Mais les interventions de Rebonds dans les classes se passent bien parce que l'éducateur prend le temps d'expliquer tout ça. Rapidement, ils mettent les enfants dans le jeu. Ce que les enfants ont également du mal à accepter, c'est la proximité, c'est le fait de se toucher. Pour beaucoup, au début, c'est dur à concevoir. Etre autorisé à toucher l'autre n'a rien d'évident. Y a parfois une limite culturelle à ce niveau-là. Ça ne va pas de soi. En plus, dans la cour de récréation, on leur interdit de se battre ou de se faire tomber pour des raisons de sécurité. Donc, il leur faut faire la part des choses. Et, de notre côté, il faut expliquer ce qui est possible ou pas en fonction des circonstances. Le rugby présente des règles qui peuvent différer du règlement de l'école. Encore que le rugby qui est pratiqué dans l'école est très différent de celui des clubs. Il s'agit d'un rugby pédagogique fait de beaucoup de petits jeux, mais dans lesquels les enfants sont autorisés à se mettre par terre, à se prendre par la taille entre garçons et filles. Alors c'est compliqué parce qu'on leur donne des autorisations qu'ils n'avaient pas dans un autre contexte. Il faut qu'ils comprennent qu'on est dans le cadre du rugby. Il faut que ça rentre dans cet ordre-là : on est dans l'école et on respecte les règles du rugby. Il faut deux séances pour que ça soit intégré et puis après c'est parti ! Mais, il faut bien comprendre que nous on est, ce qu'on peut appeler, une ZEP de luxe. C'est pas toujours aussi facile dans toutes les écoles.

J.-C. B. *Pouvez-vous décrire votre école ?*

C. B. On est une école anciennement ZEP. Maintenant, on dit Éclair. On est sur un quartier difficile, ou à la limite du quartier difficile. Il y a aussi des petits pavillons près de l'école, mais ils sont surtout habités par des personnes âgées. On est une petite école. On est encore un peu privilégiés. L'école a été soufflée par AZF. Donc, elle a été reconstruite et bien reconstruite au niveau de son architecture. On est de plain-pied, l'école est en demi-cercle et on n'a pas de couloir à descendre. C'est très appréciable. Rapidement, on est dans la cour de récréation. Dans ces locaux, les enfants sont sereins. Géographiquement, on a beaucoup de chances aussi parce qu'on a un stade et une piscine à proximité. On y va à pieds. Le luxe ! Les enfants sont moins agités que dans d'autres quartiers. Ils ne sont pas dans la violence. Ce n'est pas une école difficile. Les animateurs de Rebonds nous le disent d'ailleurs. Ici, on a encore une mixité sociale et une mixité raciale, on peut dire. On a des enfants d'origine maghrébine, asiatique... Tout se passe très bien. On a des parents en difficultés professionnelles, d'autres qui sont au chômage, mais on a aussi des parents qui travaillent. Je ne peux pas dire que c'est le meilleur des mondes, mais par rapport à d'autres écoles dont j'ai des échos, on arrive à avoir un climat serein, que ça soit au niveau des apprentissages ou au niveau du comportement des enfants.

J.-C. B. *Pouvons-nous revenir sur votre parcours d'enseignante ?*

C. B. Quand je suis rentrée dans l'enseignement, j'étais déjà maman de trois enfants, trois garçons et il devenait difficile de concilier ma vie de maman et ma vie professionnelle. Et puis, mon travail ne me satisfaisait plus... Donc l'enseignement m'est apparu comme un moyen d'avoir une autre vie professionnelle qui me laisse la possibilité d'avoir du temps avec mes enfants. C'était important pour moi. Il a fallu que je me remette à mes études, que je repasse le concours. Et puis, c'est pas si facile que ça d'être enseignant. Mes trois premières années à Paris, j'étais aussi dans une école classée en ZEP. Là aussi c'était un choix professionnel. Mais c'étaient trois années assez difficiles, en plus les enfants étaient petits. Le métier d'enseignant demande vraiment beaucoup de travail, beaucoup de réflexions pédagogiques sur la didactique... Mais je n'ai jamais regretté mon choix, même s'il y a eu des moments difficiles, et j'ai bien profité des enfants. Maintenant, je profite bien de mon métier. Par contre, je n'étais absolument pas prête à être instit à vingt ans. Je n'avais pas assez de maturité pour ça. Il faut s'occuper des enfants, mais aussi des parents... Mais ce métier me permet aussi d'avoir une certaine disponibilité pour faire du bénévolat dans le rugby. Pourtant mon engagement au Stade s'est fait par hasard. Au club je côtoie plutôt des enfants du centre-ville, on peut dire. Les jeunes y sont différents de ceux dont je m'occupe à l'école. Ma mission d'enseignante je la trouve beaucoup plus essentielle ici, dans cette école, que si j'étais enseignante sur une école de centre-ville. Ça s'est clair !

J.-C. B. *Pourquoi avez-vous décidé de solliciter les interventions des éducateurs de Rebonds dans votre école ?*

C. B. Alors, il faut dire que c'est une décision collective, prise en équipe. Parce qu'il est important de proposer aux écoliers des activités parallèles au monde scolaire classique. Pour moi, un enfant qui ne fait pas de sport en plus de l'école, c'est inimaginable ! Quand je reçois des parents, en plus de tout l'aspect scolaire, si je vois que l'enfant est comme une pile électrique à l'école, la première chose que je leur demande c'est si leur enfant fait du sport. Un enfant qui n'a pas d'activité physique, ça ne peut pas fonctionner parce que si cet enfant ne fait pas de sport, on peut être sûr qu'il est devant sa télévision ou devant sa console ! Donc, en premier lieu, il faut que les enfants fassent du sport. Après on met l'accent sur le rugby parce ce sport amène des valeurs et parce que tout le monde y a sa place. Personnellement, le fait que mes enfants soient au rugby produit une vision peut-être pas très objective. Mais je pense que c'est un bon sport que peuvent pratiquer les garçons et les filles. Surtout si les enfants sont en difficultés scolaires, en difficultés familiales et, aussi, s'ils ont un problème de poids. Dans ce cas, on ne peut pas les envoyer en athlétisme ou au foot qui demandent des compétences dans la course, dans la mobilité. Par contre le rugby permet de concilier un petit peu tout ça. Il faut déjà que les enfants puissent se défouler. Dans le rugby, on est là avant tout pour s'amuser. Mais on est là aussi pour apprendre des techniques, pour s'améliorer, pour écouter l'autre.

J.-C. B. *Pour vous qui êtes enseignante, le travail de l'éducateur de l'association Rebonds relève d'un schéma éducatif ?*

C. B. Oui, absolument ! L'acquisition de compétences sportives est secondaire. Ce qui compte c'est les valeurs éducatives : l'écoute, le respect des autres et des consignes et oser découvrir des choses nouvelles. En fait, il y a une continuité des interventions de Rebonds avec ce qui se fait en classe. Le sport est dans la continuité des apprentissages scolaires. C'est exactement la même chose, sauf qu'au lieu de travailler avec son cerveau, on travaille avec ses mains, avec ses bras, avec ses jambes. Ça permet de faire le lien entre les compétences scolaires et sportives et aussi entre les difficultés scolaires et sportives. Il faut comprendre pourquoi ça ne fonctionne pas, parce que face à la difficulté de toute façon, qu'elle soit scolaire ou sportive, il y a toujours une raison ! Quand cette difficulté peut être résolue dans l'école, on la résout dans l'école ; quand elle ne peut pas être résolue dans l'école, on fait appel à des partenaires extérieurs. Souvent, on a des enfants qui, face à l'échec, ont une image négative d'eux-mêmes. Ils pensent qu'ils n'y arriveront jamais alors même qu'ils n'ont pas essayé. Il faut dépasser cette crainte de ne pas y arriver, ce manque de confiance en soi. On doit aider l'enfant à se prendre en charge. Au rugby, il faut faire des passes en arrière. Au début, on n'y arrive pas ou pas bien. Et puis finalement, on y arrive. Le sport aide à trouver des solutions aux difficultés pratiques. Pour faire une bonne passe au rugby, il faut regarder derrière tout en courant en avançant. Il faut apprendre. De la même façon, pour faire une bonne division, il faut connaître ses tables. Il faut apprendre. Avec le rugby, on peut donc travailler contre l'échec, mais on peut aussi acquérir des compétences, être capable, en les ayant testé, de les intégrer et de les reproduire. C'est aussi ça, le rugby. Et puis chercher à s'améliorer. Il faut courir vite, lancer, savoir aller par terre sans se faire mal. Il faut pouvoir utiliser son corps au mieux pour être en sécurité et puis pour atteindre des performances. Enfin, plus que des performances, c'est la progression de l'élève qui m'intéresse, surtout que, dans la plupart des cas, ils partent de rien. Ils ne connaissant pas le rugby au départ, et beaucoup ne font pas de sport. Mais on a quand même une vision générale de la compétence à acquérir. Par exemple, je suis partie une semaine au ski avec la classe, je leur ai bien dit qu'on ne partait pas en colonie de vacances. On a fait trois après-midi de ski et j'ai évalué les enfants à l'issue du séjour en fonction de leur niveau initial en ski. L'idée, c'est qu'ils s'améliorent et qu'ils en aient conscience et l'envie. Je veux qu'ils progressent dans leur manière d'être, de penser, dans leurs capacités scolaires, mais aussi dans la maîtrise de leur corps. C'est un peu ma vision des choses. Il faut faire au mieux en fonction des ressources qu'on possède. Naturellement, ça marche plus ou moins bien selon les enfants. Il y a parfois le frein social et le frein psychologique qui peuvent limiter la progression. Et puis la famille compte beaucoup également. Il n'est pas toujours facile de rencontrer les parents.

J.-C. B. *Comment se déroulent les séances de rugby dans l'école ?*

C. B. L'objectif principal c'est que le rugby s'adapte à l'école et qu'il prenne sa place dans le fonctionnement pédagogique. Finalement, ça veut dire qu'il doit se transformer quand il rentre à l'école pour adopter les codes de l'école et devenir éducatif. Sachant que les choses vont dans les deux sens. L'école et le rugby se rapprochent, en fait. J'essaie que les éducateurs de Rebonds suivent la même cohorte d'enfants pendant deux ans, en CM1 et en CM2. Comme ça, on voit mieux la progression. Et ça marche dans les deux sens, c'est-à-dire que l'enfant progresse en écoutant mieux, en se concentrant, en s'appliquant et en faisant l'expérience en rugby comme en mathématiques, par exemple. Y a aussi un retour sur la classe elle-même qui est plus facile à gérer, qui a vécu des choses physiques ensemble. Les enfants ont un vécu commun, ils se connaissent autrement et se respectent davantage. Ca c'est possible parce que les éducateurs de Rebonds connaissent bien le rugby, mais aussi parce qu'ils ont des capacités déjà pédagogiques. Ils sont capables de modifier un peu la pratique du rugby pour qu'elle corresponde au monde de l'école. Ils jouent même de cet échange entre le rugby et l'école. Ils font le transfert entre les deux. Moi, je le vois bien puisque je connais les deux, le rugby en club et le sport à l'école. A l'école, on est plus sur des activités en ateliers. On est moins dans la technique. On est plus sur l'habileté, pour bien courir, pour bien tenir un ballon. Parce qu'on se rend vite compte que cette habileté-là, les enfants ne l'ont pas. Nos élèves, on sent que cette maîtrise du corps, ils l'ont pas. J'ai fait un cycle athlétisme avec des CE2-CM1. On a revu comment courir, comment utiliser ses bras pour être en équilibre, pour avoir une bonne posture. J'avais des enfants qui étaient penchés, qui ne se tenaient pas correctement. On sent bien que ce public-là n'a pas beaucoup utilisé le ballon à l'extérieur de l'école, n'a pas beaucoup couru. Donc, on part quand même avec un certain déficit de maîtrise du corps qu'il faut corriger. Sinon à un certain âge ça va être un peu compliqué... Alors on organise des cycles sportifs dans l'école. On motive aussi les enfants en organisant des rencontres entre les classes et des tournois entre les écoles, avec le soutien de la mairie dans certains cas. On ne fait pas du sport pour le sport, mais aussi pour rencontrer d'autres personnes. Quand on est dans un club, il y a une finalité, il y a le match le week-end. A l'école aussi il faut une motivation pour que les enfants soient prêts et qu'ils sachent que s'ils courent vingt minutes c'est pas seulement pour faire plaisir à la maitresse. Y a un contrat. Ils vont être avec d'autres élèves à courir pour essayer de gagner. Ils doivent respecter le contrat.

J.-C. B. *Vous insistez sur le fait que les enfants des écoles maîtrisent mal leur corps.*

C. B. Oui, c'est frappant ! Je ne pense pas que ça tienne à notre école, encore qu'il faudrait peut-être faire une enquête sur le centre-ville, c'est peut-être différent. Mais ce qui est sûr dans notre cas, c'est qu'il y a un déficit physique chez nos enfants. Courir, attraper un ballon, ce n'est pas évident si on l'a jamais fait. Donc, il faut apprendre et commencer les cycles sportifs au niveau le plus bas parce que sur une classe de 21, y en a, on va dire, cinq qui sont à l'aise et performants. Pour tous les autres, il faut apprendre. Mon collègue a commencé un cycle sur le hockey. On va vite vu que c'était la première fois que les enfants avaient une crosse de hockey dans les mains. Alors, il faut apprendre la posture, il faut maîtriser la gauche et la droite, savoir se déplacer vite, courir vite. Et, pour certains enfants, c'est pas acquis. Après quelques minutes de course, ils ont mal aux jambes. Il faut leur faire comprendre que c'est normal et que c'est en courant davantage qu'ils seront plus à l'aise pour courir sur un temps plus long. Mais pour ça il faut être persévérant et ne pas renoncer à la première difficulté. En plus, on a des enfants qui viennent en classe sans avoir pris de petit déjeuner le matin, alors courir à dix heures, c'est difficile. Par le sport, on peut donner un cadre, imposer une certaine discipline de vie, comme manger à heure fixe pour être en forme ou aller se coucher le soir, se maîtriser, progresser et pouvoir rencontrer d'autres personnes, s'ouvrir aux autres. Tout ça, le sport peut aider à le faire ! Mais il faut aussi tenir compte de la famille, des copains du quartier, et là c'est plus vraiment le travail de l'école. Notre idée c'est de fonctionner par projet pour concerner tout le monde, y compris les parents. Ce soir, par exemple, on fait du théâtre. On apprend les textes plus facilement s'il y a une finalité. Il faut expliquer qu'on fait les choses pas simplement pour apprendre. Rebonds propose le tournoi de rugby de fin d'année qui motive aussi les élèves et certains parents. Ca permet d'avoir le triangle : l'école, l'enfant et la famille, voire un quatrième partenaire qui est l'organisateur un peu plus officiel. Cette association est à la base de notre travail. Et c'est sur ce même schéma que travaille Rebonds qui a aussi des liens avec les familles.

J.-C. B. *Ca veut dire que vous associez Rebonds à votre projet pédagogique ?*

C. B. Exactement, c'est ça ! Quand je sais que l'éducateur de Rebonds vient pour un cycle de sept ou huit séances, je lui indique les élèves qui ont des difficultés, scolaires et aussi sociales. Il sait que ces enfants ont besoin d'une ouverture sociale, de sortir un peu de l'école. Parce que pour ces enfants, il y a souvent des choses à faire envers la famille. On a souvent des mamans qui sont toutes seules avec leurs enfants. Alors il faut proposer autre chose. Donc je dis à Rebonds que tel enfant a des difficultés, mais qu'il a aussi des compétences physiques et que ce serait indispensable de lui proposer une ouverture, quelque chose de positif, quelque chose qui puisse lui permettre de se sentir bon dans un domaine, qu'il arrive à faire des choses valorisantes. Il faut qu'il voie un autre milieu. S'il peut s'inscrire finalement dans un club et que la maman comprend que son enfant y trouve un épanouissement, c'est une bonne chose. Il faut qu'il évite de rester chez lui à ne rien faire, qu'il prenne des initiatives, que la famille fasse des démarches et prenne ses responsabilités par rapport à son enfant. Souvent l'école renvoie des choses négatives. Rebonds peut renvoyer des choses positives et valoriser les enfants en difficultés. Au début, Rebonds accompagne cette ouverture sociale et puis ensuite se met en retrait quand la dynamique est lancée. Il faut que l'enfant réussisse quelque part. S'il réussit à se sentir bien dans le rugby, son comportement à l'école s'en trouvera amélioré. Nous, on fait facilement le lien. Il faut réussir à faire travailler ensemble l'école, l'association, l'enfant et la famille, c'est-à-dire la maman. Il faut pas seulement donner confiance à l'enfant, mais aussi à la famille. On est souvent face à des familles qui se renferment, qui parfois maîtrisent mal le français, qui craignent l'extérieur. L'école ne veut pas remplacer les familles, ça n'aurait pas de sens. Par contre, on fait le relai en proposant Rebonds. L'association est perçue comme moins institutionnelle que l'école, moins dans le jugement et l'évaluation que l'école. C'est notre façon de travailler avec Rebonds. On les sensibilise sur quelques enfants et ils prennent le relai pour ce qui est des activités extérieures à l'école. Depuis quatre ans, on leur a proposé quelques enfants que les éducateurs ont vu, avec l'ensemble des élèves, pendant plusieurs semaines au sein de l'école. Après le cycle rugby, ils prennent la main. Et ça produit des résultats intéressants. Grâce à Rebonds, le rugby entre à l'école. Mais il faut aussi convaincre les collègues parce que le rugby est souvent présenté comme un sport de brutes qui se rentrent dedans. Donc au début, il a fallu faire connaître le rugby. C'est pas facile parce qu'il y a des règles un peu compliquées à comprendre. Le rugby, c'est pas seulement courir et faire des passes en arrière. C'est vrai que moi, je suis dedans. Alors j'ai proposé un projet autour du rugby que j'ai fait partager aux autres enseignants, sachant que Rebonds nous demande de participer à leurs interventions. Généralement, la classe est divisée en deux. Nous, les enseignants, on fait avec eux. On nous explique l'atelier qui est proposé clé en main par Rebonds et on est partie prenante. On ne reste pas à côté à regarder ou dans la classe. On participe avec eux à l'atelier. Pour certains enseignants, au début, c'était pas évident. Quand je dis que la séance est livrée clé en main ça veut pas dire que nous n'avons pas notre mot à dire. Si les enseignants voient des choses qui ne vont pas, sachant qu'ils connaissent bien leur groupe-classe, ils interviennent pour qu'il y ait des changements. Mais c'est rarement le cas. Au niveau contenu, objectifs, compétence attendus, c'est vraiment bien maîtrisé. Ça correspond à nos besoins, aux attentes de l'école. A Rebonds, ils sont dans les clous, dans le cadre institutionnel.

J.-C. B. *Et quelles sont plus précisément les attentes de l'école ?*

C. B. Je veux dire par là qu'avec les éducateurs de Rebonds on est face à des professionnels et qu'on peut inclure leurs interventions dans nos projets pédagogiques. Le rugby devient un élément du projet de classe. Le rugby rentre dans la programmation pédagogique de la classe. Il en fait partie, complètement. Et les valeurs du rugby, ça existe et on peut les inclure dans notre projet. La première c'est l'écoute : écouter l'autre, être attentif aux consignes, aux demandes, aux besoins de l'autre pour progresser ensemble. C'est important dans l'école. La séance de rugby se termine toujours par un bilan pour comprendre ce qui a fonctionné, ce qui n'a pas fonctionné et pourquoi. Là on est dans l'expression, dans l'argumentation, dans la justification et la remise en cause. Ça aussi c'est un objectif scolaire important. Si les enfants s'écoutent, se comprennent, s'expriment correctement, ça enlève pas mal d'agressivité et ça permet de construire des choses collectivement. Donc écouter, s'exprimer et surtout se respecter. Et là aussi le rugby est indispensable. Respecter son corps : se maîtriser, ne pas manger n'importe quoi, n'importe quand, ne pas rester devant la télé. Et respecter l'autre, les règles, les consignes, comme, en général, il faut respecter la loi. C'est tout le problème : comment faire pour que ce qui est respecté à l'école, dans le cadre du rugby ou en général, soit

également respecter en dehors de l'école. En classes élémentaires, c'est difficile de faire comprendre ça aux enfants. Il ne font pas forcément le transfert. Une chose semble acquise et le lendemain matin il faut réapprendre parce qu'entre temps l'enfant a fréquenté d'autres milieux qui fonctionnent autrement que l'école. Ce qui est permis, autorisé ici est interdit ailleurs. Pourquoi il faut se comporter comme ça ici et différemment ailleurs ? Les enfants ne font pas toujours la part des choses. Et parfois ils sont en conflits avec les différentes institutions. C'est par la répétition qu'ils finissent par comprendre. On peut également les placer dans des situations particulières et leur demander de s'adapter à un nouvel environnement. Là, le rugby peut également être utile. Il faut apporter les choses pierre par pierre, surtout pour les enfants dont la famille et l'éducation ne leur ont pas fourni les codes pour évoluer en collectif et tenant compte des autres et des règles générales. Il faut apporter des choses en plus de la famille. Il faut toujours recommencer, à l'école, au collège, en famille, en club..., dans tous les milieux que les enfants fréquentent. Si la famille est violente, comme ça arrive parfois, le premier réflexe des enfants c'est d'utiliser la violence dans toutes les situations qu'ils rencontrent. Alors, il faut continuellement rappeler que la violence n'est pas la solution. Il faut pas lâcher sur les comportements fondamentaux parce qu'on ne peut pas vivre dans la violence. Il faut continuer à l'expliquer aux enfants et puis, à un moment donné, ça finit par marcher. Même si pour quelques uns, on n'y arrive pas complètement. Il faut être conscient aussi de ça, sans pour autant renoncer. Je l'explique souvent à mes collègues.

J.-C. B. *Est-ce que Rebonds vous aide dans cet objectif ?*

C. B. Alors, en effet, si on en revient à Rebonds, ils interviennent pendant deux ans dans l'école, donc on peut faire du bon travail, suivre les enfants sur une longue période à un moment où ils se construisent. Et puis Rebonds suit également certains enfants en-dehors de l'école, avec la famille, avec le club de rugby s'ils ont rejoint un club. Donc, ils voient le comportement de l'enfant dans différents environnements. En même temps, il faut pas demander à l'enfant de se comporter toujours de la même façon. C'est pas ça le truc. Ce qu'il faut c'est qu'il respecte quelques règles fondamentales pour pouvoir vivre avec les autres et se respecter lui-même. Une fois ça acquis, il va naturellement adapter son comportement en fonction des situations, comme on le fait tous. On ne veut pas créer des automates. On veut créer des gamins qui soient bien dans leur peau, bien dans leur corps, bien dans leur tête et bien avec les autres. C'est d'ailleurs une marque d'intelligence de la part d'un jeune de savoir adapter son comportement en fonction des environnements dans lesquels il se trouve. Quand il est avec ses copains, dans son quartier, il a ce comportement-là parce que s'il ne l'a pas, ça le fait sortir du groupe. Mais quand il est à l'école, il adopte une autre posture. Et le jour où il sera dans son travail, il aura encore une autre posture. C'est cette intelligence de l'adaptation que l'on doit permettre aux enfants d'acquérir. C'est le plus difficile parce qu'on ne contrôle pas tout. Que se passe-t-il avant, et après, l'école ? On en sait rien et il faut faire avec. C'est la vie ! Mais, sur ce point, Rebonds peut nous être utile. C'est même un des principes importants de l'association que de vouloir faire en sorte que l'enfant côtoie d'autres milieux, autrement dit, soyons clair, sorte un peu de son quartier, apprenne à retirer sa casquette, à parler correctement, à se tenir face à un interlocuteur. Et là l'enfant doit être capable de s'adapter. Il ne doit pas avoir pour seul horizon sa famille et son quartier. Il faut qu'il mêle les différents apports que lui procurent les rencontres et les milieux qu'il fréquente. Ça lui permet de relativiser, de choisir aussi.

J.-C. B. *Voyez-vous d'autres rapprochements possibles entre le rugby et l'école ?*

C. B. Oui, il y a un autre point qu'on n'a pas abordé encore et qui est fondamental : c'est le collectif ! L'école gère du collectif à tout moment. On est avec des petits garçons et des petites filles et nos missions sont essentiellement pédagogiques et éducatives. Mais il ne faut pas oublier que cette transmission à des individus se fait dans un cadre collectif. C'est ça la difficulté de notre métier : faire progresser les enfants dans l'acquisition de savoirs, tout en gérant le collectif. On ne peut absolument pas faire de l'enseignement individualisé et, en face de nous, on a des enfants qui, pour certains, ne peuvent pas rentrer dans le moule du collectif. Alors, il faut trouver des moyens, des stratagèmes divers pour concilier les deux aspects. D'où l'intérêt des intervenants extérieurs, comme Rebonds. En même temps, tout n'est pas possible. On ne peut pas prendre en compte les singularités de chaque enfant, surtout si elles menacent directement la vie du groupe, je pense à la violence par exemple. Donc, il y a des points sur lesquels on est intransigeants si on veut réussir à faire vivre un collectif

dans de bonnes conditions : le respect, la règle, un comportement maîtrisé, les codes sociaux... On peut comprendre qu'un enfant ait du mal à respecter ces règles collectives, mais il n'a pas le choix ! Là-dessus, je ne transige pas ! Autant sur les compétences scolaires, on va mettre en place des pédagogies différentes, personnalisées et tout, autant sur le savoir-vivre et sur le savoir-être, on est sur du collectif et tout le monde doit s'y plier. C'est la loi qu'ils devront respecter plus tard. C'est la même pour tous. Et là le rugby, c'est génial pour faire comprendre tout ça. La règle, le collectif, c'est la base du rugby. Tout en respectant les qualités propres à chaque joueur : un avant, c'est pas un ailier, il n'en reste pas moins qu'ils sont indispensables l'un à l'autre. C'est cette complémentarité dans le collectif que le rugby peut faire comprendre. Avec la forme scolaire du rugby qui est pratiquée à l'école, les enfants se rendent compte rapidement que ça ne peut pas fonctionner tout seul. Ils sont dans une équipe et ils ont besoin les uns des autres, qu'ils le veillent ou non. Si non y a pas de jeu possible. Ils doivent trouver des solutions avec leurs camarades pour que ça fonctionne. On est vraiment sur un sport collectif de coopération. La règle est collective et il faut être plusieurs pour pouvoir arriver à quelque chose. On doit s'aider, porter renfort à un copain qui est dans une situation délicate. On est différent, on n'a pas les mêmes capacités, mais ensemble, ça marche. En même temps, l'école a son fonctionnement propre. On n'est pas là pour former des rugbymen, bien entendu. Donc il faut que le rugby proposé dans l'école se fasse dans les codes de l'école, en insistant sur les aspects collaboratifs, pédagogiques. On est quand même assez fermés dans l'école. On n'enseigne pas le rugby, mais on propose les activités sportives de l'école. Après, il y a les activités sportives extrascolaires. Ça c'est autre chose ! Et ça concerne Rebonds qui fait le lien entre l'école, les clubs et les familles. A l'école, on n'a pas de liens avec les clubs de sport. On a des échos de quelques enfants de l'école qui font du rugby en club et qui nous en parlent quand Rebonds vient intervenir dans les classes. Mais, dans l'école, on cloisonne, on ne se mêle pas de l'extérieur. Quand Rebonds vient, c'est un cycle sportif dans l'école.

J.-C. B. *Vous diriez que l'école a une mission sociale particulière ?*

C. B. C'est sûr ! Y a d'abord les missions pédagogiques essentielles, les apprentissages fondamentaux. Y a aussi le collectif, les règles... On a dit tout ça. Mais il faut aussi comprendre que pour le public sur lequel on travaille, à l'école et dans les associations comme Rebonds, sa seule référence sociale c'est l'école. Y a aussi la mairie pour les aspects administratifs. Mais le premier rapport qu'a notre public avec la société passe par l'école. Donc il est très important de nous centrer sur l'élève, mais il faut aussi lui faire comprendre, lui faire toucher du doigt, qu'il y a autre chose que l'école, même si l'école c'est fondamental, c'est pas moi qui vous dirai le contraire. Il y a infiniment d'autres choses que l'élève doit connaître, dont le sport. Grâce à Rebonds, que l'élève va rencontrer dans l'école, il va comprendre que notre société, ce n'est pas que l'école. L'école est l'interlocuteur direct, et parfois unique, de ces enfants et surtout de leur famille. Quand elles sont en colère, c'est contre nous qu'elles se tournent. Elles ne connaissent pas d'autres institutions. Donc, nous on s'appuie sur l'école pour faire découvrir d'autres choses, pour apprendre aussi par d'autres moyens et pour connaître d'autres milieux, d'autres personnes, d'autres codes sociaux. Y a pas un code social, y a des codes sociaux ! Il faut que les enfants le comprennent et pour ça il faut expérimenter. Rebonds le permet, à son échelle avec le rugby. Il faut que les jeunes puissent prendre ce qu'il y a de meilleur dans les différents milieux. Pour ça, il faut commencer à sortir un peu de son quartier et aller voir ailleurs. C'est comme ça qu'on se développe, en surmontant sa peur de l'inconnu. C'est cette route là qu'il faut prendre. Moi, quand j'ai un enfant en difficultés scolaires, je me dis qu'il faut qu'il trouve autre chose, pour arrêter d'être négatif envers lui-même. Il faut qu'il trouve un truc qui lui permette d'avoir la soupape qui s'ouvre et qu'il puisse respirer. L'école, c'est un peu un sanctuaire dont il doit pouvoir s'échapper.

J.-C. B. *En parallèle de l'école, vous avez donc des fonctions au Stade toulousain. Quels liens faites vous entre les deux ?*

C. B. Il n'y a pas tant de liens que ça entre les deux, ou peut-être de manière inconsciente chez moi. Au Stade toulousain, je suis dirigeante d'une équipe de garçons que je suis depuis qu'ils ont dix ans. Aujourd'hui, ils ont 17 ans. Ça fait sept ans que je suis le même groupe. Ça me permet de voir son évolution. Je suis un peu égoïste sur ce coup-là, vu que mon troisième fils est dans l'équipe. Ça me permet d'être avec lui. Et puis, par ce bénévolat, j'apporte aussi mes compétences, mes connaissances sur les enfants. C'est un groupe de 38 garçons. Ma fonction est plutôt administrative, c'est-à-dire que

je ne rentre absolument pas dans le volet sportif. Y a des entraîneurs pour ça, même si quelquefois on discute. Même si je suis une femme, je donne parfois mon avis. Du point de vue administratif, j'organise les sorties à l'extérieur, je fais les feuilles de match, j'organise tout ce qui est matériel. J'accompagne l'équipe en déplacement. D'autres personnes travaillent avec moi. Je connais bien les garçons depuis toutes ces années. Et le côté affectif est important aussi. J'ai aussi des relations avec les parents. Ils sont souvent un peu inquiets. Ils veulent savoir pourquoi leur fils ne joue pas. J'essaie de les rassurer sans rentrer sur le côté sportif parce que, ça, c'est pas mon travail. Alors après, il n'y a pas de lien réel avec l'école. Le lien, il est plutôt dans ma façon d'être. Y a pas une majorité d'enseignants parmi les bénévoles du Stade. Y a des infirmiers, infirmières, douaniers... Je dirais qu'il y a plutôt des fonctionnaires. On a peut être plus de temps libre. Mais il y a surtout des retraités qui sont sur le club depuis des années. Il faut avoir la possibilité d'être là le mercredi et puis le weekend, parce que c'est vrai que ça demande beaucoup de présence.

J.-C. B. *Et parmi ce groupe de jeunes joueurs, est-ce certains ont été repérés par Rebonds ?*

C. B. Un seul. Un petit gamin, à l'époque, qui s'appelait Anjem. Voilà un jeune qui était différent quand il était au rugby avec nous et quand il était dans son quartier. Il est resté avec nous pendant une année seulement. Je pense que Rebonds travaille beaucoup plus avec des petits clubs qu'avec le Stade. C'est beaucoup moins lourd. Anjem, c'est le seul que je connais qui vient de Rebonds et je trouve que c'est dommage. Je pense, à l'époque, que c'était l'éducateur de Rebonds qui avait un contact avec le responsable de l'école de rugby du Stade. Pour un jeune, venir jouer au Stade toulousain, c'est quelque chose d'énorme ! En début d'année, je briefe les anciens sur les nouveaux venus, qu'ils viennent de quartier ou pas. Quand ils arrivent, ils sont pas très à l'aise. Donc, il faut les mettre à l'aise. Après, ils ont leur place à gagner pour la saison. Y a cet aspect-là aussi au Stade Toulousain. Il faut gagner sa place. C'est pas facile. On commence vraiment à être en compétition. Y a aussi des résultats à faire. Quand Anjem est arrivé, on n'a jamais parlé d'où il venait. Mais la population du groupe que j'ai c'est plutôt des jeunes du centre-ville, des familles assez aisées. On ne lui a pas fait ressentir qu'il était différent parce qu'il venait du Mirail. Là où il était surtout en décalage, c'était au niveau physique : il était en surpoids à l'époque. Comme il ne réussissait pas à faire certains exercices, il a énormément pris sur lui pour progresser. Il s'est pris en charge. Il a fait des régimes alimentaires. Sa présence au Stade a entraîné tout un questionnement chez lui. Il a cherché à suivre le plan sportif qu'on lui a donné. Il a fait du footing pendant les vacances. S'il avait été dans un autre club, il n'aurait pas eu cette pression pour progresser. J'avais des contacts avec lui parce que je connaissais un peu la maman qui était toute seule et qui n'osait pas venir au Stade. Il n'y avait pas de papa dans cette famille. Et aussi parce que je le ramenaient le soir en voiture. Je ne pense pas qu'Anjem était un enfant très difficile dans le quartier. Il est pas du tout arrivé au Stade en revendiquant son appartenance au quartier, avec sa façon de parler et tout. Jamais, il avait un vocabulaire particulier, vulgaire, irrespectueux. Pas du tout, au contraire même. Il est rentré dans le code social du rugby. Mais, le problème, c'est que c'est essentiellement par ses compétences physiques qu'on s'intègre dans l'équipe. Et Anjem était un peu en dessous du groupe. C'est important aussi d'avoir son caractère, sa personnalité, mais ce que recherchent les entraîneurs c'est ce que le joueur peut apporter à l'équipe. On n'est pas sûr de l'éducatif. Anjem, quand il est venu chez nous, il était imposant. Il jouait devant parce qu'il avait ce physique. Mais sportivement, ça n'a pas suivi. S'il avait fait les sélections, il est possible qu'il n'aurait pas été pris. Il ne suffit pas d'être lourd pour jouer en première ligne. Je pense qu'il est venu au Stade parce qu'il avait un statut particulier, grâce à Rebonds. Mais les autres joueurs ne le savaient pas. Au moins, pendant un an, ça lui a permis de voir cet aspect du Stade toulousain qu'il ne connaissait pas. L'exigence qu'il faut pour jouer dans ce club ! T'es sur le terrain, tu dois faire ton boulot. Ça demande beaucoup d'investissements qui, en plus, ne doivent pas venir compromettre la réussite scolaire. C'est difficile. Depuis deux ans, au Stade, on a une cellule de soutien scolaire. Quand il y a des soucis dans les lycées ou dans les collèges, le Stade est mis au courant. Y a des conventions entre le Stade et les établissements scolaires pour que les gamins ne se disent pas, qu'au prétexte qu'ils sont au Stade, ils peuvent faire n'importe quoi au collège ou au lycée.

J.-C. B. *Est-ce qu'on peut dire que le passage d'Anjem par le Stade toulousain a été une sorte d'expérience ?*

C. B. Je pense que oui. L'expérience ne s'est d'ailleurs pas renouvelée. C'est difficile pour le Stade, comme pour Rebonds, de s'engager dans cette voie. Il faut être sûr que le jeune tienne le coup. Et puis géographiquement, c'est compliqué aussi. Moi, j'avais la possibilité de prendre Anjem et de le ramener en voiture parce qu'il habitait à côté de la maison. Pour lui, ça a été une expérience d'un an. Au Stade, ils ne l'ont pas gardé parce qu'au niveau des compétences sportives, il était un peu juste. Chaque année, malheureusement, on a une dizaine de joueurs qui ne sont pas gardés parce que les responsables sportifs considèrent que les compétences attendues n'ont pas été atteintes ou parce que d'autres joueurs ont été recrutés. C'est dur pour les jeunes ! C'est le sport de haut niveau... Mais je pense que pour Anjem l'expérience a été bénéfique. Je n'ai pas eu de retour. Aujourd'hui, il a 17 ans, l'âge de mon dernier fils. Il faudrait le rencontrer pour savoir comment il voit les choses avec du recul.

PORTRAIT SOCIOLOGIQUE N° 3

DAYAL

18 ans

En première « Maintenance des équipements industriels »
Licencié au Blagnac sporting club rugby

*Entretien le 20 mai 2013,
au café Le Saint-Sernin, centre-ville, Toulouse*

Jean-Charles Basson. *Peux-tu me raconter l'histoire de tes liens avec le rugby ?*

Dayal. Le rugby, pour moi, ça a commencé quand je suis arrivé de Mayotte en décembre 2004, à neuf ans. Ma mère est arrivée avant, avec mon petit frère. On était six frères et sœurs. Moi, je suis arrivé après et ensuite les autres sont arrivés tous en même temps. Au début de l'année 2005, Rebonds commençait à faire des interventions dans l'école de mon quartier de Bellefontaine. J'étais en CM1. Je connaissais la langue française, mais la manière de parler, c'était pas vraiment ce que j'avais appris à l'école à Mayotte. Je me suis vite adapté, les gens étaient *cools* avec moi. A la fin de l'entraînement, l'éducateur de Rebonds, il demandait qui était intéressé pour continuer en club.

J.-C. B. *Avant ce premier contact par l'école, tu connaissais le rugby ?*

D. Pas du tout. A Mayotte, le rugby, on n'en parle pas, jamais ! Je faisais du foot, comme tout le monde. Et ici dans le quartier aussi, on faisait tous du foot. J'habitais à deux minutes de l'école. Le rugby, ça m'a direct plu et, à la fin de la séance, j'avais envie de continuer. Quand l'éducateur a proposé d'aller en club, je me suis désigné. Le rugby m'a direct accroché parce que c'était nouveau. Le contact, jouer en équipe, on s'amusait bien. Pourtant, j'étais pas balèze et je suis plutôt timide. Mais là, je me suis lâché continuellement. J'y allais ! En tout cas, j'étais assez fort à ce jeu. Mais le rugby c'est compliqué, alors à l'école c'était présenté autrement pour que les enfants comprennent. Les éducateurs, ils adaptaient à la situation. Y avait du contact, y avait même des fois du placage, mais c'était amené de manière douce, pas comme en club. Personne dans la classe connaissait le rugby. Les autres aussi, c'était la première fois qu'ils en faisaient, c'est sûr.

J.-C. B. *Est-ce que vous avez été beaucoup dans la classe à décider de rejoindre un club de rugby par l'intermédiaire de Rebonds ?*

D. Non, au début, j'étais tout seul. Après, y en a eu deux autres, mais ils ont pas continué. C'est pas facile le rugby dans le quartier. Personne y joue. Mais, moi, ça m'a pas dérangé. J'ai pas senti un mauvais regard des autres. Tous mes copains étaient au foot, pas toujours en club. On jouait tous au foot. Moi, je faisais les deux : au foot dans la rue et au rugby en club. Les autres me demandaient pas pourquoi je jouais au rugby. Ils s'en foutaient un peu, au début. Mais à partir du CM2, c'est là où on commençait à faire les tournois avec Rebonds, et là les gens, ils me voyaient d'un autre regard. Ils

disaient que j'avais pas peur, qu'il fallait être courageux pour faire ce sport, qu'il fallait oser aller avec les autres, au contact. Forcément, parce qu'au foot, on n'est pas trop habitué à tomber. On se touche pas pareil...

J.-C. B. *Comment se passaient les interventions de Rebonds dans la classe ? Que faisait l'enseignant ?*

D. L'enseignant, il restait, il regardait. Au début, c'est plus l'éducateur Rebonds qui encadre, mais après, quand ça commence à bien partir, l'enseignant, il peut se greffer dans le jeu. Je crois que c'était à la deuxième ou troisième séance, l'éducateur m'a demandé si je voulais aller en club. En fait, ils m'ont emmené au club le plus proche de chez moi : le TAC [Toulouse athlétic club]. Au début, c'est eux qui m'amenaient. Heureusement, parce que je connaissais rien, vu que je venais d'arriver. J'étais pas trop sorti de la zone, à part en ville. C'est Rebonds qui m'amenait, mais je pouvais y aller en transports en commun, ou même des fois, j'y allais tout seul et je marchais.

J.-C. B. *Est-ce que ta mère a accepté facilement que tu ailles faire du rugby en club ?*

D. Pas de problème ! Dès le début, elle m'a fait confiance. Depuis que je suis tout petit, elle me fait confiance. Je suis souvent seul, mais pas dans un mauvais sens. Elle s'est pas opposée au rugby. Mais, moi, je suis au milieu : je suis pas l'ainé. Alors ma mère, elle a été rassurée que Rebonds vienne me chercher et me ramène du club. Et, dès le début, y avait quand même un minimum de suivi, donc ça va. Elle pouvait demander à Rebonds des explications si quelque chose l'inquiétait. Mais, quand on passe au collège, y a plus les interventions de Rebonds. Comme je continuais en club, ils venaient toujours me voir des fois. Et voilà, ça allait tout seul.

J.-C. B. *Peux-tu raconter comment se passe le premier contact avec le club de rugby alors que tu es à Toulouse depuis...*

D. Cinq mois, même pas ! J'étais accompagné par Rebonds et là, tout le monde me voit et moi j'ai les yeux ouverts. Direct, y a un bon *feeling*. On s'est tous parlés, les gens posaient des questions, pour savoir d'où je venais, et tout ça, si j'avais déjà fait du rugby... Et ça va, c'était un bon premier contact. Mais par rapport au rugby, dans le jeu, c'était pas pareil, vu qu'ils étaient en club. L'encadrement aussi, c'était pas pareil qu'à l'école.

J.-C. B. *Est-ce que tu as eu des problèmes d'intégration dans le club ? Est-ce que tu as senti du racisme, par exemple ?*

D. Ah non, pas du tout ! Au contraire, vu que j'étais le seul *black*, on va dire, les gens venaient me parler. Ils étaient curieux. Pourquoi je m'intéresse au rugby ? Est-ce que je veux jouer à un poste particulier ?... Ils me posent des questions comme ça. En fait, quand t'es petit, y a pas vraiment de poste. Enfin, à part celui qui veut tout le temps toucher le ballon et qui veut faire le neuf. Mais, moi je savais pas. Je voulais jouer, simplement. Je suis arrivé un mercredi, on s'est entraînés, et tout ça... J'étais pas perdu, vu que j'en faisais à l'école, mais y avait quelques trucs que je devais voir pour m'améliorer un peu. Le dimanche suivant, j'ai fait mon premier match et j'ai mis beaucoup d'essais en plus. Comme j'ai apporté à l'équipe, on va dire que les liens se sont plus renforcés. J'ai eu une place dans ce club.

J.-C. B. *Et tu restes combien de temps dans ce premier club ?*

D. Au final, je suis resté quatre ans. Après, je suis parti à Blagnac parce qu'au bout de la deuxième année, Rebonds a amené deux *blacks* de la Reynerie et on s'est direct bien rapprochés. Quand ils sont partis à Blagnac, je les ai rejoints. Ils avaient un an de plus que moi, mais on jouait ensemble parce que j'étais surclassé. J'avais un bon niveau, clairement !

J.-C. B. *Peux-tu expliquer pourquoi tu étais proche de ces deux autres joueurs ?*

D. Ils venaient pas du même quartier que moi, mais c'est la couleur et le même mode de vie, on va dire. Y a aussi qu'on était bons, tous les trois, et qu'on voulait jouer dans un meilleur club. Blagnac, moi je connaissais pas du tout, mais je savais que c'était un bon club pour la formation des jeunes. Ça nous dérangeait pas de quitter la ville : Blagnac, c'est pas loin. On peut prendre le bus. Quand j'y suis allé, j'ai vu que le niveau était plus élevé qu'au TAC. Je savais pas qu'il y avait plus d'argent à

Blagnac. On pouvait y aller parce que Rebonds était en contact aussi avec ce club. Le club de Blagnac, c'est plus grand, y a de plus grands moyens et un meilleur niveau du rugby.

J.-C. B. *Et comment se fait l'intégration dans ce nouveau club ?*

D. Facilement ! Mais je pense que le truc qui m'a beaucoup aidé, dans les deux clubs, c'était mon niveau de jeu. Dans les clubs, on n'accueille pas les jeunes de Rebonds, simplement pour faire plaisir à Rebonds, c'est mieux s'ils sont d'un bon niveau. Il faut surtout qu'ils soient intéressés, qu'ils aient envie de jouer, qu'ils soient motivés. S'ils sont pas très bons, mais s'ils envoient bien, ça va. Après, on n'est pas tous faits pour jouer au rugby... Mais si on a envie de jouer, on peut être acceptés dans un club grâce à Rebonds. Moi, je suis à Blagnac depuis six ans. Je joue au centre, vu que j'aime bien perforer et que je vais vite. J'apporte au club à ce poste.

J.-C. B. *Et pendant cette période tu es toujours resté en lien avec Rebonds ?*

D. En fait, ils nous suivent toujours. Vu que je suis grand et tout, j'y vais tout seul au club maintenant. Mais je rencontre les éducateurs souvent. Y a les stages aussi qui permettent de nous retrouver. Ils voient avec l'école et le collège si ça va. Si on avait un peu la tête en dessous, ils venaient nous voir, ils essayaient de nous aider, pour les devoirs par exemple. Voilà, si on faisait des conneries, ils essayaient de corriger ça, quoi. On doit s'améliorer et leur expliquer un peu ce qu'on fait. Si on a un problème de niveau à l'école, du coup ils proposent des aides pour l'aide aux devoirs ou des trucs comme ça. Après, c'est à nous d'accepter ou de refuser, mais ils insistent bien. Il fait bien travailler parce que si ça se passe mal, on va dire qu'on est punis. Y a plus de Rebonds pendant un moment, ils font une pause sur le rugby. Le rugby, c'est comme une monnaie d'échange contre de bons résultats à l'école, il faut qu'on se comporte bien dans la vie. Le but de Rebonds, c'est qu'on devienne de bons rugbymen, mais aussi de bons citoyens qui se tiennent.

J.-C. B. *Aujourd'hui, tu envisages de rester au club de Blagnac ?*

D. En fait, là, j'ai envie de partir, d'aller dans un plus grand club parce que Blagnac c'est bien, mais je pense que je peux faire mieux. Du coup, aller dans un plus grand club ça commence à être difficile. Mais moi, je voulais aller à Castres... En plus, quitter le coin, c'est bien choisi parce que j'ai envie de partir de Toulouse, en fait. J'ai envie de découvrir autre chose. L'année dernière, à Castres, ils me voulaient dans l'effectif mais ils me l'ont pas clairement dit. Du coup, je savais pas si c'était vrai ou pas, et puis c'était trop tard. Et là, cette année, je me suis proposé. Enfin, j'ai fait des tests et tout ça. Et ils ont refusé... Mais j'ai envie de partir de Blagnac parce que je pense que j'ai un bon niveau pour chercher au-dessus.

J.-C. B. *Ça veut dire que tu penses que tu peux vivre, au moins en partie, du rugby ?*

D. Oui, je pense que si je creuse bien, y a de quoi faire. Et après, le rugby, c'est pas que le sport, c'est aussi comme l'utilise Rebonds. Le rugby, ça peut être un outil de travail. Je peux travailler autour du rugby, quoi. Avec les contacts que j'ai avec le rugby, je peux chercher et trouver ce que je veux. Le rugby, c'est une grande famille qui peut m'aider.

J.-C. B. *Et comment ça se passe à l'école et au collège depuis que tu es à Toulouse ?*

D. En fait, j'ai fait deux sixièmes, vu que j'avais un peu de mal avec la langue. J'ai fait une sixième « passerelle », ça s'appelle. C'est comme une sixième, sauf que voilà, c'est pour ceux qui ont un peu plus de mal et qui veulent repartir en général. J'étais assez bon à l'école, j'avais une bonne moyenne et tout ça. J'avais pas de problème de comportement. Enfin, mon seul problème, on va dire, c'était le retard... J'en suis conscient et je sais que ça s'améliore. C'est que j'ai pas vraiment été habitué à être à l'heure. On va dire que c'est Rebonds qui me l'a appris. Mais parfois, je dérape un peu... Après, on a déménagé quand j'étais en quatrième. Du coup, j'ai fini la quatrième à Bellefontaine et, après, je suis parti à Toulouse Lautrec, vers Barrière de Paris, où y a une section rugby. Mais, je sais pas ce qui s'est passé, j'avais plus envie de travailler. C'était pas la même motivation qu'à Bellefontaine. Du coup, j'étais à la moyenne, alors qu'avant j'étais à 14-15 de moyenne. Je commençais à être un peu rentre dedans et j'ai décidé de partir en pro ! Et puis j'aimais pas trop rester assis tout le temps, tout le temps écouter, au bout d'un moment... Aujourd'hui, je suis en première année de « Maintenance des équipements industriels » et c'est bien parti. Comme on nous le dit tout le temps à Rebonds, le rugby

sans l'école, ça marche pas. Donc cette formation, c'était pour avoir un diplôme. Et comme le rugby, ça commence à freiner un peu, je me dis que je dois travailler, et puis j'aime ça.

J.-C. B. *Si j'ai bien compté, tu connais Rebonds depuis huit ans. Maintenant que tu deviens adulte, quel bilan peux-tu tirer de tes liens avec cette association ?*

D. On en parle souvent avec ceux qui étaient au TAC avant. Heureusement, qu'on a croisé Rebonds. Moi, je dis que Rebonds nous a beaucoup, mais vraiment beaucoup, apporté. Aujourd'hui, on est des vieux de Rebonds. Je crois qu'on est dans les premiers à les avoir suivis. Grâce à Rebonds, on connaît des gens, on est sortis de la cité. Je pense que si y avait pas Rebonds, on serait pas là... On a rencontré beaucoup de monde. Moi, j'ai beaucoup voyagé avec Rebonds. J'ai appris à connaître d'autres gens, à me mélanger, à découvrir autre chose. J'ai pu éviter les conneries et ne pas rencontrer les mauvaises personnes.

J.-C. B. *Est-ce que le rugby et le suivi par Rebonds t'ont détaché de ton quartier, de tes copains, de mon milieu d'origine ?*

D. Oui, un peu. Mais on est toujours en contact. On va dire que le contact se fait différemment. On a un autre regard par rapport à ce que les autres voient. On apporte mieux, on change les *a priori*. On peut être rejetés par le quartier, mais en général ça se passe bien et on nous écoute. Ça change pas leur avis pour autant. Mais, au moins, on apporte ce qu'on a vu, ce qu'on sait et après, eux, ils se font leur idée. Ils ont vu que j'ai déménagé, mais le contact, il y est toujours. A chaque fois que je les croise, on se parle et tout, ils me demandent comment je vais, le rugby, et tout ça... Mais après, j'y passe moins à Bellefontaine. C'est pas comme avant.

J.-C. B. *Est-ce que tu penses que le rugby t'a appris des choses particulières ?*

D. Oui, le rugby nous apprend à comment être soi-même, comment être avec les autres. En fait, c'est savoir vivre avec nos différences parce qu'au rugby, y a des maigres et y a des gros, y a des noirs, y a des arabes, y a des blancs surtout, et tout ça... mais pourtant on joue tous dans la même équipe. On est tous là, pour un même but et un même objectif. Et c'est ensemble qu'on réussit. Du coup, dans la vraie vie, c'est pareil. Si chacun fait ce qu'il veut, on ira pas loin. Alors qu'avec le rugby, on est là, on se découvre, on sait comment on est, on s'aide, on partage ensemble... Les valeurs du rugby, elles y sont !

J.-C. B. *Et ces valeurs dont tu parles, elles ont du sens dans le quartier quand tu rentres chez toi après l'entraînement ?*

D. Plus ou moins parce que le rugby, on connaît pas dans le quartier. Du coup, je me comporte pas pareil au rugby et dans le quartier. Y a toujours une petite adaptation, on va dire... Si je me comporte dans le quartier comme au rugby, y a des gens que ça surprendrait ! Ça mettrait un barrage. Donc on se comporte un peu différemment, on parle différemment et tout ça. Mais il y a rien qui est perdu.

J.-C. B. *Tu as indiqué au début de l'entretien qu'avant de faire du rugby, tu faisais du foot. Est-ce que tu fais d'autres sports que le rugby ?*

D. En fait, moi j'aime tous les sports. Comme je suis sportif, ça me dérangerait pas de faire autre chose que du rugby. Après, c'est sûr que le rugby a pris une grande partie de ma vie et j'y suis attaché. Mais je fais aussi de l'athlétisme depuis cette année pour corriger mes erreurs de course au rugby. On peut faire d'autres sports en plus du rugby pour s'améliorer. Après, je fais aussi du rugby à sept en sélection régionale et départementale. Y a plein de façons de faire du rugby.

J.-C. B. *Est-ce que le rugby t'a appris des choses sur toi-même ?*

D. Avec le rugby, on apprend déjà à vivre, que ce soit avec les autres ou avec soi-même. Ce qui revient le plus souvent, c'est le problème de l'alimentation. Mais il faut aussi savoir se gérer, physiquement et mentalement. Mentalement, le rugby m'a appris à me canaliser, à bien réfléchir avant d'agir, à savoir quand je suis fatigué. A respecter les règles aussi. Rebonds insiste beaucoup là-dessus. On utilise les règles du rugby pour nous habituer à bien nous comporter dans la vie. Parce que dans la vie aussi y a des règles. C'est pas un arbitre, mais un policier ou un juge qu'on trouve dans la vraie vie. Y a la loi qu'il faut respecter. Ce qui est bien au rugby, c'est que l'arbitre, il explique la sanction.

On comprend mieux. C'est vrai pour nous les jeunes, mais aussi pour les plus grands. J'ai eu la chance de voir un match avec Romain Poite. C'est un arbitre français qui arbitre des matchs internationaux. Il m'a bien expliqué ça. C'est avec Rebonds que j'ai pu le rencontrer. Avant d'être arbitre, il était flic. Il sait ce que c'est que sanctionner, mais il insiste en disant qu'il faut toujours expliquer pourquoi on sanctionne. S'il veut pas que les joueurs s'énervent, à chaque fois qu'il siffle, il faut qu'il explique. Quand tu es joueur, si tu comprends pas pourquoi tu es sanctionné, t'as envie de pourrir le match. Dans la vie, c'est pareil. Si tu fais quelque chose et que tu es sanctionné sans savoir pourquoi, ça va se chauffer et ça va partir en couilles, c'est sûr. On peut accepter la règle si elle est justifiée. C'est vrai dans la vie, c'est vrai dans le rugby et c'est vrai dans d'autres sports aussi. Partout où il y a des règles, en fait. Et dans tous les sports, y a des règles du jeu, sinon on peut pas jouer, tout simplement. La base, c'est la règle ! Il faut s'habituer aux règles et, après, on fait avec, on se débrouille, sans trop s'écarter de ce que dit la règle. Mais y a des sports qui s'écarterent plus de la règle que d'autres, le foot par exemple. Y a des sports où on apprend aussi à tricher, un peu. Et puis, ça dépend des pays, des mentalités des gens et tout ça... Ce qui fait la différence entre les sports, c'est qu'au rugby on apprend à savoir vivre.

J.-C. B. *Est-ce que, pour toi, le rugby est complémentaire de l'école ?*

D. Oui, c'est complémentaire. Moi, j'ai réfléchi qu'en fait, sans le rugby, l'école, ça serait seulement l'école comme la voient les parents : réussir et être un bon élève, point final ! Mais, l'école, c'est pas que ça. C'est la vie, l'avenir... On travaille pas seulement pour les parents, mais pour nous, pour notre avenir. Si y a pas tout ça, l'école ça saoule et t'as envie de faire autre chose. J'ai compris que si je veux continuer à jouer au rugby, il faut que j'aie un diplôme parce que je peux profiter du rugby pour essayer de trouver un *job*. Il faut faire les deux à la fois : bien jouer au rugby et réussir à l'école. Une fois, j'ai fait un exposé en cours sur le rugby et j'ai expliqué que les règles du rugby étaient comme les règles de l'école. J'ai lu des trucs là-dessus. Dans l'histoire, le rugby commence à se développer dans les écoles en Angleterre : il sert à occuper les jeunes qui sont dans les internats. La règle du rugby, elle sert pas seulement sur le terrain, elle sert aussi à encadrer les jeunes. Je pense que le rugby c'est un très bon exemple pour, justement, parler de l'école. En fait, quand on parle des règles de rugby, on parle de l'école, sans s'en rendre compte on peut dire. Au rugby, on fait pas que jouer, on apprend aussi, comme à l'école. On se développe. On voit autre chose qui va plus loin que le rugby. On voyage et on rencontre d'autres gens, un peu comme maintenant...

SANOUSI DIARRA

38 ans

Président de l'association *Rebonds*

Président du groupement d'employeurs rugby

Cogérant de la société coopérative d'intérêt collectif Impact

*Entretiens les 2 et 25 juillet et 11 octobre 2012,
à la Maison des sports de Labège, agglomération toulousaine*

Jean-Charles Basson. *Peux-tu me raconter l'histoire de tes liens avec le rugby ?*

Sanoussi Diarra. Avant le rugby, mon parcours a toujours été marqué par la mixité, par le multiculturalisme. Parce que je suis métis, de parents d'origines culturelles différentes, mais aussi parce que j'ai vécu dans des environnements complètement différents aux différentes étapes de ma vie. Pour me situer, ma grand-mère maternelle était française mais d'origine franco-allemande. Elle s'appelait Marguerite et son diminutif était Greta. Mon grand-père maternel était français. Il a rencontré cette jeune femme en 1945 quand il faisait son service militaire en Allemagne dans la zone occupée par les français. Il l'a ramenée en cachette en France pour fonder une famille dont l'aînée est ma mère. Mon père a eu aussi un parcours très particulier puisqu'il est né au Mali et qu'il a quitté son village à quatorze ans à pieds pour aller découvrir le monde. Il est parti avec son meilleur ami et le périple n'a pas été un conte de fée. Ça s'est passé au tout début des années 60. Il a crapahuté en Afrique pendant quelques années. Il est passé au Biafra où son meilleur ami s'est fait tuer par une balle perdue. Il s'est retrouvé tout seul, il est passé en Côte-d'Ivoire et il a décidé de rejoindre un cousin éloigné qui était venu s'installer à Bordeaux. Il débarque en France à 17 ou 18 ans sans parler la langue et en ne sachant rien faire. Il a perdu son père très jeune en l'ayant à peine connu. Il est parti parce qu'il a été pris par le rêve occidental. Il voulait rejoindre l'Europe et plus particulièrement la France parce que le Mali était un pays francophone. Mais il arrive en France complètement démuné et il s'est démerdé pour se loger, pour se nourrir, pour apprendre un métier. Il a passé un BEP, un CAP et il a appris la langue française. Au Mali, il parlait pas le français. Il venait d'un petit village et il parlait trois langues ethniques. C'était une personnalité remarquable, beaucoup de détermination, une grande intelligence : c'est ce que soulignent ceux qui l'ont connu. Il part à quatorze ans de son pays, mais il est déjà un adulte. Chez les africains, il n'y a pas d'adolescence : il est en âge de procréer et de travailler, donc il est indépendant. Il part alors qu'il n'existe pas de tradition d'immigration dans son environnement direct. Contrairement aux maliens du nord qui envoient un jeune homme en France pour qu'il puisse subvenir aux besoins de la famille : on les retrouve à Paris avec des balais verts, si tu vois ce que je veux dire [employés de la ville, ils travaillent au nettoyage des rues]... Pour mon père, c'est pas le cas. Il part sans soutien. Il est même pas l'aîné de la famille. Tout ça est difficile à comprendre pour moi depuis la France. C'est pour ça que je suis allé une première fois au Mali à

treize ans. Mon père n'était pas d'accord parce qu'il était pas à l'aise vis-à-vis de tout ça, comme beaucoup d'africains venus en occident et qui se sont occidentalisés. Il lui était difficile d'assumer le fait de dépenser de l'argent pour des choses qui pourraient paraître futiles pour les africains, tout en gardant un lien fort avec l'Afrique. Il avait une forme de culpabilité et il a toujours fait en sorte que je ne puisse pas aller au Mali alors que depuis l'âge de neuf ans j'avais l'obsession d'y aller. A treize ans, ma tante et ma mère m'y envoient en cachette, contre l'avis de mon père. Comme beaucoup d'ados métis, j'ai sublimé l'Afrique tout en dévalorisant la société occidentale. J'ai grandi dans la culture africaine sans aller régulièrement en Afrique, je suis allé quatre fois au Mali simplement : à la maison, on a toujours eu des maliens, des sénégalais, des ivoiriens, des guinéens... On vivait à moitié à l'africaine, à moitié à l'alsacienne. C'était vraiment un mélange de cultures ! Aujourd'hui, je ne dirais pas que je suis en quête de mes origines africaines. Parti à quatorze ans de son village, les gens sur place savent peu de choses de mon père et puis c'est difficile aussi pour moi de me situer vis-à-vis de la famille africaine. J'ai essayé de renouer les liens avec des cousins mais pour eux je représentais le pognon alors que j'étais moi-même en galère... Je revendique mes racines, mais l'Afrique je l'ai plus connue à Strasbourg qu'en Afrique. Pour mon premier voyage au Mali, je suis parti en avion avec des amis maliens de Strasbourg qui avaient une maison à Bamako. Je suis resté quelques jours chez eux et ils m'ont mis dans le bus pour rejoindre la famille : c'était merveilleux le trajet en bus, à l'africaine ! Je retrouve un demi-frère, émotions, tout ça, et je fais deux jours de taxi-brousse pour aller au village. Incroyable pour moi, à cet âge-là !

J.-C. B. *Comment expliques-tu que ta mère accepte de te laisser faire ce voyage si jeune, contre l'avis de ton père ?*

S. D. Alors, je vais être assez brutal dans mes propos. Mon père, c'est quelqu'un qui a toujours été en souffrance ! Il buvait, il était violent, ma mère faisait régulièrement des séjours à l'hôpital, et moi aussi ! C'était la terreur à la maison ! Depuis que je suis tout petit, tous les gens autour de moi étaient bienveillants parce qu'ils connaissaient le problème. Imagine, mon premier séjour à l'hôpital, j'avais un mois : un bras cassé ! Il s'est mis vite tout le monde à dos et ma mère a estimé, à un moment donné, que c'était bien pour moi de partir et de retrouver mon demi-frère avec qui j'avais vécu à Strasbourg. Son départ avait été un déchirement. On s'était juré qu'on se retrouverait pour vivre ensemble. En même temps, j'avais envie de comprendre pourquoi il y avait des choses qui dysfonctionnaient chez mon père, même si je le formalisais pas comme ça à l'époque. Ma tante me paie le billet d'avion, camouflage... Mais je ne suis pas parti tranquille parce que je savais ce qui allait se passer quand ma mère rentrerait à la maison. J'ai passé un mois sur place et il était prévu que je rentre : ma vie était à Strasbourg.

J.-C. B. *Revenons à ton père si tu veux bien. Il arrive à l'époque en France à Bordeaux. Comment se retrouve-t-il finalement à Strasbourg ?*

S. D. Il arrive chez un oncle, étudiant en médecine, qui part travailler en Allemagne de l'Est. Le Mali avait des liens de coopération avec les pays communistes. Il le suit et ensuite, par je ne sais quel miracle, ils se retrouvent en Allemagne de l'Ouest, à la frontière strasbourgeoise. Et à Strasbourg, il tombe complètement par hasard sur ma mère, à côté de la fac, dans un ascenseur. Pour la décrire, ma mère est blanche et rousse, une autre forme de stigmat : il n'y a pas de hasard ! Et elle a des amis africains... Mon père bosse, passe des diplômes et rentre à la SNCF. Statut de fonctionnaire, il prend la nationalité française : un modèle d'intégration ! Mais ça a pas duré : y avait beaucoup de racisme à l'époque. Un jour, contrôleur de la SNCF, il fait son métier et il se fait tabasser par des douaniers suisses. Ça l'a vraiment marqué ! Un autre jour, en rentrant du boulot, il se fait arrêter par la BAC qui le laisse pour mort dans la rue, sans raison. Deux accidents de vie, deux séjours de longue durée à l'hôpital ! Mais, il y a pas que ça. Comme beaucoup d'africains qui ont vécu le Biafra, il a subi des choses dont on se remet difficilement. Il m'a raconté qu'il avait suivi une route au Biafra jonchée de cadavres, pendant des kilomètres. Il m'a raconté aussi qu'il s'est retrouvé en Côte-d'Ivoire à chercher de l'or et qu'il avait été suspecté d'avoir trouvé une pépite et de l'avoir ingérée. Il est pas entré dans le détail mais il m'a dit que pour ça on t'ouvrait le ventre !... Avec les problèmes rencontrés en France, il a perdu toutes ses illusions. Il avait idéalisé ce pays. Ça a été très douloureux pour lui. Résultat : alors qu'il a fait preuve d'une force, d'une énergie, d'une détermination sans faille, une fois qu'il est arrivé à se faire une place, il a tout gâché. C'est toute l'histoire de sa vie ! Il avait un statut professionnel et

social, il avait une belle élocution, à l'africaine, avec plein d'adverbes, il avait une vraie passion pour la langue française, pour la politique aussi. Il était très engagé en politique. Il était syndiqué, militant au parti communiste, puis au parti socialiste. Dans la même logique d'intégration sociale, mes parents ont voulu s'installer dans un logement neuf. C'était en 1973, on s'est installés dans un super appartement de quatre pièces, 80m², tout neuf. Comme pour tous les grands ensembles qu'on construisait à l'époque en France, tout le monde trouvait ça formidable et c'était plutôt réservé aux classes moyennes. Je sais que mon père s'est battu pour l'avoir cet appartement. Il a actionné des leviers politiques, il a essuyé un premier refus parce qu'il était d'origine africaine. Mais on a finit par pouvoir nous installer. C'était en périphérie et il n'y avait pas de transports en commun pour rejoindre le centre-ville. Mais c'était une réussite pour mon père : accéder à un logement, certes social mais avec un certain *standing*. Ni lui, ni ma mère n'imaginaient que le quartier allait devenir ce qu'il est devenu par la suite... L'objectif de mon père, c'était qu'en aucun cas son fils vive les mêmes choses que lui. La réussite passait par l'école. J'ai bachoté tous les *Bled* et tous les *Becherel* à coups de ceinturon, par cœur jusqu'en troisième. J'ai eu 20 en français pendant toute ma scolarité. Mon cas illustre l'histoire de l'immigration africaine en France : il fallait que je devienne plus français que le français moyen ! A un moment, il a voulu que je sois plus poli que le plus poli des français. J'allais à pieds au collège et je disais bonjour à tous les gens un par un, persuadé que c'était l'usage. Mon père voulait éviter que je vive les galères qu'il a vécues et il pensait que cela passait par une bonne éducation et l'excellence scolaire. Pour lui, c'était par l'école qu'on se construit et qu'on accède à un statut. Si tu veux t'affranchir du racisme et du premier regard *a priori* négatif sur ta couleur de peau et sur tes apparences, il faut que tu sois le meilleur. Alors j'ai sauté des classes, je suis arrivé au CP je savais lire, écrire et compter. Et de cela je le remercie.

J.-C. B. *Tu as des frères et sœurs ?*

S. D. Une sœur de trois ans de moins que moi.

J.-C. B. *Traitement différencié, j'imagine ?*

S. D. Complètement ! Mon père n'avait pas les mêmes rapports avec ma sœur, mais c'était pas simple pour elle non plus. Avec moi, c'était différent, très particulier, mais j'ai eu la chance d'avoir un père et je m'en suis rendu compte plus tard. J'ai eu quelqu'un à aimer et à haïr. J'ai grandi en ayant une certaine forme d'amour et surtout une éducation qui m'a énormément marqué. Quand j'ai été en âge de comprendre que c'était pas normal qu'il tape sur ma mère, c'est devenu très difficile... Mais il a été là quand même. Avec ma sœur, ça n'avait rien à voir : elle était plus petite et c'était une fille. Il avait pas la même mission envers elle. Je pense aussi qu'il était plus démuni qu'autre chose. Mais effectivement, la pression était plus sur moi : le fils aîné.

J.-C. B. *Et cette pression à la réussite, est-ce qu'elle existait aussi du point de vue du sport ?*

S. D. Pas du tout ! Il était pas sportif et il ne percevait pas le sport comme un moyen d'éducation ou d'accomplissement personnel. Mais il aimait beaucoup le tennis, alors je me suis mis au tennis. Et puis j'ai abandonné le tennis pour le rugby pour avoir l'assurance que mon père me lâche la grappe ! Comme il suscitait la terreur chez moi, j'étais en recherche permanente d'espaces de liberté où je pouvais lui échapper. Mais le tennis au début ça voulait dire jouer en bas de l'immeuble avec les copains. Quand j'ai voulu rejoindre un club, mon père a fait un gros effort financier pour m'inscrire et il s'est mis à me suivre. C'était le pire des cauchemars ! J'allais faire des tournois avec mon père derrière moi ! J'ai fait ça pendant un an et je suis parti au rugby, un sport qui ne l'intéressait pas.

J.-C. B. *Si on peut revenir sur le parcours de ton père. Qu'est-ce que tu sais de sa naturalisation ? Pourquoi est-il devenu français ? Quelles étaient ses motivations à ce sujet ?*

S. D. Il aimait en parler comme d'un choix qu'il a mis longtemps à faire. C'était pas naturel pour lui. A l'époque, ça posait pas de problèmes administratifs ou politiques, mais pour lui c'était pas évident. Et la naturalisation n'était pas un critère de réussite. Je ne sais pas trop pourquoi il l'a fait. Me concernant, le rapport à l'Afrique était ambivalent. J'y suis allé très tôt. Une partie de mes origines sont liées à cet autre continent. Mais mon identité n'est pas seulement liée à cet aspect. Je ne revendique pas plus une culture africaine que la culture du quartier où j'ai grandi ou que la culture de ma famille d'adoption, avec ma nourrice qui était profondément alsacienne, ou encore que la culture

rugby. Je suis un mélange de tout ça et je me suis enrichi de toutes de ces expériences. Contrairement à ma sœur qui est encore dans le fantasme et qui revendique haut et fort ses origines africaines, je ne suis pas dans ce combat. Même si c'est évident que la manière de vivre, de penser de l'Afrique, de l'Afrique de l'Ouest essentiellement, a profondément marqué ma personnalité et ma manière de percevoir les choses, les gens, la vie. Pour moi, une partie de l'Afrique se jouait en Alsace au quotidien ! La nourriture, la musique, une certaine manière de vivre incarnaient l'Afrique à la maison. Ce qui n'empêchait pas mes parents d'être ouverts à d'autres choses. De bonnes vraies alsacos passaient aussi chez nous. D'ailleurs, elles sont toutes mariées avec des africains ! Mon père était dans l'hyper-convivialité. La maison était toujours pleine : les gamins du quartier, les voisins, la famille, les africains... C'était un lieu de brassage, notre appartement. C'était un mélange de tout ça. L'Afrique y tenait une place importante : je suis l'homme le plus riche en tontons africains au monde ! Il faut dire que la première chose que mon père a fait en arrivant sur Strasbourg a été de monter une association d'accueil et d'alphabétisation des primo-arrivants originaires d'Afrique de l'Ouest. J'ai retrouvé les documents après son décès, son cahier avec les statuts de l'association. La plupart de mes tontons avec lesquels j'ai grandi sont encore dans cette association. Ils ont 65, 70 ans et ils la font encore vivre.

J.-C. B. *Tu as évoqué le racisme que ton père a vécu dans son corps. De ton côté, as-tu subi le racisme à cette période, malgré la réussite scolaire, malgré ton extrême correction ?*

S. D. Enormément ! Dans le quartier où nous avons fini par obtenir ce logement neuf, à l'époque il n'y avait que des familles alsaciennes. On était les seuls noirs ! Je te laisse imaginer le racisme ordinaire, celui qui fait le plus mal. A l'école par exemple. Je suis passé du CP au CE2 et je me souviens très bien de ma rentrée au CE2. Le premier jour, les enfants jouaient au loup pendant la récréation. Le principe était simple : les garçons couraient après les filles pour les toucher. Une coalition d'enfants de la classe vient me dire que je ne peux pas jouer avec eux à cause de ma couleur de peau, du contact, je ne sais pas... Mes parents ont eu une attitude remarquable là-dessus, au même titre que sur la religion, puisqu'ils étaient d'origines religieuses différentes. Ils m'ont très vite expliqué que c'était pas moi qui avait tort, que c'était les autres, même s'ils étaient nombreux. J'ai eu très tôt la capacité à intellectualiser les choses vis-à-vis de ça et de prendre du recul même si c'était très douloureux. J'ai compris que je devais absolument être fier de ce qu'était notre famille, notre culture. Concernant la religion, j'ai eu une éducation du même type. Mes parents étaient non pratiquants, mais mon père était musulman et ma mère catholique. Ils ont fait le choix de ne rien imposer à leurs enfants et ils nous ont expliqué très tôt pourquoi ils croyaient et en quoi. Mais malgré cette éducation tolérante donnée par mes parents, à 14-15 ans je me rends compte que rien ne sert de faire toujours des efforts : de toute façon, je resterai un homme de couleur ! Quand je sors du quartier pour faire autre chose qu'aller au collège ou au lycée et que j'essaie de vivre comme tous les jeunes gens de mon âge, je rencontre des oppositions et je me replie sur moi-même et avec les autres copains blancs, maghrébins, africains du quartier qui portent tous des stigmates, on se tourne vers la musique : c'était l'émergence du *hip-hop* qui, au début, parlait des difficultés des gens de quartier, avec un message politique et des revendications. C'est la fin des années 80, le début des années 90, et là on commence à intellectualiser les choses, à parler de la société, à mettre en exergue notre propre condition, avec une vision politique du monde, on est très sensibles à l'injustice... C'est ainsi que va se développer la culture de quartier : le code de l'honneur et la solidarité entre nous qui transcendent la famille et tout le reste. Certains jeunes tombent dans la grande délinquance et c'est à partir de ce moment-là que j'ai commencé à faire des conneries...

J.-C. B. *Est-ce qu'avant de venir sur ton adolescence, tu peux présenter ta maman dont tu as dit peu de choses jusque-là ?*

S. D. Ma mère est née en France, de père bourguignon et de mère franco-allemande. Mon grand père maternel a fait son service militaire en Allemagne où il a rencontré ma grand-mère. Il l'a ramenée en France avec la complicité de ses supérieurs : dans un train, un convoi militaire, elle était cachée sous une table recouverte d'une nappe sur laquelle ils jouaient aux cartes. Ils se sont installés à Paris en 1946. J'ai commencé en te parlant de la mixité qui constitue l'élément principal de mon identité. C'est pas pour rien ! Si mon père parlait trois langues du Mali, du côté de la famille de ma mère tout le monde parlait français et allemand. Et tout ça s'est mélangé. Les tontons africains connaissaient tous la famille allemande. C'était une grande richesse ! Et il reste la conviction chez moi de l'intérêt de

partager, de mixer les différences, de s'enrichir de l'apport de l'autre. En plus, pour moi la mixité ne s'arrête pas à ces deux familles, en plus, y a eu ma nourrice. A deux semaines, j'ai été placé chez une nourrice, la voisine du dessous, madame Ulrich. C'était une dame incroyable qui avait eu une histoire de vie compliquée et qui a eu un garçon, l'ainé, puis huit filles... et ensuite je suis arrivé ! Elle m'appelait « *Spotzele* », ce qui signifie « petit zizi » en alsacien. Cette femme m'a donné un amour incroyable. Elle aussi était ma famille et ses huit filles étaient toutes mes demi-sœurs. Et elles l'aimaient leur petit frère de couleur ! Je ne peux pas évoquer mes origines familiales sans parler de ces gens-là. Et avec eux s'ajoutait la culture alsacienne à la culture franco-allemande et africaine. Ils étaient animés d'une sorte de morale religieuse et populaire. Pas la religion au sens cérémonial du terme, plutôt dans les valeurs et dans le mode de vie. Et avec eux, je parlais aussi alsacien. Je me réfugiais chez eux dès que j'avais un problème. Je savais que des gens plein d'amour allaient m'accueillir et me protéger. Enfant, je me collais contre la poitrine de cette dame. Cette famille a été ma bouée de sauvetage ! C'était des voisins, ils sont devenus ma famille ! Mamie Ulrich est morte quand j'avais quinze ans.

J.-C. B. *Est-ce que tu connais La vie devant soi de Romain Gary ? Il y a dans ce roman des passerelles évidentes avec ta propre enfance...*

S. D. Il faut que je le lise, alors... Mais j'ai aussi fréquenté d'autres milieux que ces familles. J'ai eu ma période bourgeoise aussi. Alors que j'ai porté pendant longtemps tous les stigmates du jeune de quartier, je me suis posé pendant dix ans auprès d'une jeune femme qui était issue de la bourgeoisie intellectuelle. L'exact opposé de moi : petite, blonde, les parents profs de fac. Mon ambition était alors de valoriser mes potes du quartier auprès d'eux et de leur milieu. J'avais le plus grand respect pour mes copains et je pensais qu'ils méritaient d'être connus. Je les présentais aux amis de ma copine et j'ai passé quelques années assez savoureuses dans une espèce de maison communautaire qui était un haut lieu de la vie culturelle et festive de Strasbourg à notre époque. J'aimais rapprocher des gens qui *a priori* ne devaient pas se rencontrer et beaucoup se côtoient aujourd'hui encore.

J.-C. B. *Est-ce qu'on peut revenir à ta mère ?*

S. D. Ma mère, c'est celle qui donne tout, qui sauve la famille, qui nous sauve, qui prend les coups, qui bosse, qui rentre le midi, qui prépare à manger... Elle bossait à la Direction départementale de l'équipement. Elle a passé son bac et sa famille s'est opposée à ce qu'elle fasse des études. Elle est rentrée très tôt dans la fonction publique. Elle était d'origine populaire. Ma naissance n'était pas prévue : je suis arrivé par erreur ! Un an avant moi, mes parents avaient eu un enfant mort à la naissance. Ma mère s'en est jamais remise. C'était terrible ! Ça a influencé la manière dont elle nous a élevés, moi en particulier. J'étais très précieux pour elle. En même temps, elle aimait passionnément mon père, elle l'aimait au-delà de tout. Comme beaucoup de femmes battues, elle a accepté l'inacceptable. Elle ne nous a pas tout dit, elle nous a protégés et beaucoup aimés. Y a beaucoup de choses qu'on a su par la suite. C'est une femme remarquable, exceptionnelle ! Je lui dois tout ! Elle a fait le don de soi, elle a sacrifié sa vie de femme pour devenir une mère protectrice. Elle en a vraiment bavé. Malgré tout ça, beaucoup d'altruisme, toujours tournée vers les autres. Les gens du quartier passaient quand mon père était parti. Elle faisait écrivain public, tout pour rendre service. Elle a passé sa vie à aider les gens. Je peux difficilement en dire plus tellement c'est douloureux pour moi. Elle a tout donné aux autres, elle nous a toujours protégés, elle a toujours été là, tout le temps. Régulièrement, je faisais un séjour chez la nounou, chez la sœur de ma mère pour que j'échappe au cauchemar de la maison. Et elle, elle encaissait. J'étais animé d'un profond sentiment d'injustice envers ce qu'elle subissait. Elle me donnait des leçons de dignité : elle a toujours relevé la tête, jamais un discours pessimiste ou négatif sur la vie, elle a été de tous les combats ! Dans sa vie de femme, mais aussi en politique, dans le quartier, dans le syndicat... Ma force, je la tire principalement d'elle, même si je lui arrive pas à la cheville ! C'est la dignité poussée à son paroxysme, presque trop loin ! Finalement, mes parents se séparent quand j'ai quinze ans et commence l'étape d'après. Je vais au lycée et je redouble ma seconde. Fini le mythe de la réussite scolaire. Ça m'intéressait pas. J'avais envie de faire le con. C'est le temps des premières perceptions politiques. On découvre le monde, la société et ce qu'elle nous renvoie. Avec d'autres ados, on est des écorchés vifs. On supporte plus les injustices. Alors, violence, délinquance, affirmation de soi, repli sur le groupe de copains qui vivent la même chose et conneries à tour de bras...

J.-C. B. *Tu fais le lien entre le départ de ton père et le début des « conneries » comme tu dis ?*

S. D. Bien sûr. Quand il était là, je bronchais pas, je bougeais pas de la maison. Mais 15 ans, c'est l'âge où je me suis rebellé contre lui. Un jour où il a tabassé ma mère à outrance, je me suis opposé à lui et il m'a menacé de mort ! C'est suite à ça qu'il est parti, je pense qu'il a compris qu'il était prêt à me tuer. Mais, vraiment ! Il entraînait dans des excès de violence et ne se maîtrisait plus. Mon père était très complexe : c'est quelqu'un qui faisait osciller les gens entre l'amour, il était passionnément aimé, et la haine qu'il suscitait en même temps. Ça devenait plus possible. À cette époque-là, je voulais m'en débarrasser définitivement. Et il est parti... Alors on reste seuls avec ma mère et ça devient difficile pour elle de me contenir. En gros entre la fin de la troisième et la fin de la terminale, j'ai fait n'importe quoi et j'aurais très bien pu finir en prison. Et puis, un peu avant le bac, j'ai pris conscience que j'avais pas fait le bon choix et qu'il était grand temps de me reprendre. C'est l'éducation de mes parents qui m'a permis cette clairvoyance et ce revirement. L'adolescence incontrôlée s'arrête un trimestre avant le bac et je me fais le programme du lycée en quelques mois. Je me suis rendu compte que je ne savais rien et je voulais avoir le bac. J'ai fermé les volets, j'ai bossé jour et nuit et j'ai eu mon bac.

J.-C. B. *Comment expliques-tu cette prise de conscience ? Comment s'est-elle manifestée ?*

S. D. Plein de gens autour de moi m'ont fait passer des messages. Et puis, personnellement, je voulais pas finir comme les copains de quartiers. Je m'autorisais à faire le con, mais j'avais pas envie de devenir un raté. Je trouvais que c'était injuste par rapport à ce que mes parents avaient engagé pour moi. C'était pas dans l'ordre des choses. Je ne supportais pas l'idée de devenir une victime du fatalisme social. J'étais farouchement persuadé que ma vie allait pas ressembler à une vie de galère, à faire le con et tourner dans le quartier. Il faut être cohérent. Tu ne peux pas te plaindre du racisme et tomber dans la marginalité. Il faut réagir. La victimisation, très peu pour moi ! J'avais pas envie qu'on me cherche d'excuses. Je voulais être maître de mon propre destin et prendre une forme de revanche sur la vie. Je voulais pas devenir un *loser*. A ce titre, le bac était une étape que je devais absolument valider. Je faisais attention quand je franchissais la ligne rouge de pas tout compromettre, de me ménager une porte de sortie. J'étais pas le pire dans le quartier et j'ai eu de la chance de pouvoir me sortir de certaines situations... Je maîtrisais à peu près. Je faisais des écarts et je revenais dans la norme. Je ne voulais pas m'abandonner. Je commençais à comprendre comment j'étais perçu et ce que je voulais être. J'étais lucide sur les discriminations, les inégalités et je voulais m'en sortir. Sans être militants, avec les copains on décrivait nos vies, les injustices qui nous prenaient au corps. On le disait par la musique. Mais on n'était pas dans des associations. On était à des milliards de kilomètres de l'éducation populaire. La première fois qu'on a eu les clés de la MJC, la drogue est apparue dans le quartier ! Notre truc, c'était les bandes, pas les activités socio-éducatives ! On était en groupe, on fumait des joints, on volait, on faisait des bagarres... c'était ça nos activités ! Et puis on écoutait de la musique : NTM [Nique Ta Mère, un groupe de rap], ils criaient avec des mots forts la réalité qu'on vivait ; Bob Marley et son message universel ; I am, Assassin... Tous ces groupes avaient une vraie portée pour tous les jeunes de quartiers de Strasbourg. Ils écoutaient la même chose. Ce qui nous empêchait pas de nous mettre sur la gueule, par principe. Pour moi, la culture de quartier a été importante parce que c'est comme ça que la violence s'est exprimée pour la première fois. Après, j'ai mis longtemps à réapprendre à me gérer autrement. Mais j'étais déterminé à pas tout lâcher. J'avais en tête d'avoir le bac et je me suis donné, en catastrophe, le moyen de l'avoir. Je déteste, chez moi et chez les autres, de ne pas faire le job. On peut se planter, mais il faut s'y coller. Renoncer à faire, c'est dramatique ! Il faut se faire violence. C'est d'ailleurs comme ça que j'ai réussi à faire mon trou au rugby. Ado, j'étais toujours à la recherche de mes limites. Je cherchais délibérément le moment où je n'en pouvais plus pour aller encore plus loin. Chercher à aller au-delà de la douleur, au-delà de l'effort me fascinait. J'aurais pu faire une carrière de rugby plus aboutie, mais j'ai voulu mener plusieurs combats de front : les études, même si elles ne m'ont pas pris trop de temps, continuer à avoir une vie un peu dissolue, garder les liens familiaux, les copains de quartier, fumer, boire, sortir, la musique avec plusieurs concerts par semaine... J'ai essayé de tout réconcilier. Dans ma carrière sportive, j'ai eu de la chance : j'aurais pu me blesser plus tôt ou jamais réussir à faire mon trou. Pour aller plus loin dans le rugby, il aurait fallu que je m'achète une hygiène de vie, que j'arrête de m'éparpiller. Mais j'ai tout fait à fond : la bringue, l'amitié, l'amour, le sport, les études... quand ça me plaisait.

J.-C. B. *Si tu pouvais développer la place que le sport occupe dans ta vie ?*

S. D. C'est simple, j'ai toujours fait du sport et j'en faisais tout le temps. Tous les jours, au moins deux heures. Je courais tout le temps. J'ai commencé par le foot à sept ans parce que c'était la culture du quartier et que tous mes potes jouaient au foot. Mais mes parents n'ont pas voulu que j'aille dans le club de foot où allaient tous les gamins du quartier. Pour pas que je devienne un voyou, ils m'ont mis sur un autre club. Ils étaient très lucides là-dessus. Ils voulaient me préserver, me sortir de l'environnement de mon quartier.

J.-C. B. *On peut dire que c'est la même logique que celle que tu développeras plus tard avec Rebonds ?*

S. D. J'y avais pas pensé. Mais on peut dire ça. J'étais le seul type de mon quartier licencié dans ce club qui était à un kilomètre de chez moi. Le foot me convenait pas. J'étais pas bon et les mecs faisaient que brailler. Ils me traitaient de brute. J'ai arrêté après un an. Après, j'ai fait de l'athlétisme et puis surtout du sport scolaire. J'étais le chouchou des profs de sport du collège qui voulaient tous me récupérer, chacun dans leurs disciplines. Je me suis régalié. C'est grâce au collège que j'ai découvert le hand, le volley, l'athlétisme et que j'ai rencontré le rugby avec Monsieur Jacob. C'était un prof de sport complètement atypique, passionné de rugby. Il ressemblait à Van Gogh et il était alcoolique. Il était ressorti seul rescapé d'un accident de voiture avec sa femme et ses enfants. Il était profondément marqué par la vie et y avait que le rugby qui l'intéressait. Je me souviens très bien de ma première séance. C'était avant les vacances de Noël à Strasbourg, sous la neige, avec les copains du quartier. Les mains dans les poches pour ne pas perdre un doigt, obligé de courir si tu veux pas geler sur place. Il a fallu deux séances pour que je me mette en action. J'ai attrapé mon premier ballon et mes premiers émois grâce à ce mec. Il a réussi la performance de monter une équipe UNSS [Union Nationale du Sport Scolaire]. On était champions du Bas-Rhin, champions d'Alsace... Les entraînements avaient lieu le mercredi après-midi sur les terrains du Racing Club de Strasbourg et un jour je me suis rendu compte que je jouais au club et plus en UNSS. Je n'avais pas fait la différence : c'était le même terrain. J'étais à la section rugby du Racing qui était un club omnisport. Le camp des gitans, mon quartier derrière, et le club de rugby, derrière le stade de la Meinau. Ce monsieur Jacob, un alsacien, m'a suivi pendant des années. A 25 ans encore, j'ai reçu un courrier de lui disant qu'il était fier. Au début, mes parents ne comprenaient pas que je m'intéresse au rugby. Ils ont pris ça pour une connerie : on est en Alsace, quand même ! Personne ne connaissait. Moi-même, au début, j'étais pas sûr d'avoir envie de jouer. Mais, j'avais besoin de me faire mal. Je voulais faire du karaté ou du kung-fu, un sport de combat dans tous les cas. Mais ça coûtait cher et mes parents ont refusé. Pour moi le sport c'était une discipline scolaire. Rapidement, j'ai mordu au rugby. Tu prends le ballon et tu cours. Si t'as pas le ballon, tu peux te jeter dans les jambes de celui qui l'a. Génial ! J'avais plus que le rugby en tête. Je rentre dans le rugby par le combat. Ça me faisait pas peur : je passais mon temps à me battre. Très vite, je deviens *leader*. Pourtant j'étais pas le plus gaillard, mais j'allais très vite. J'ai une détermination qui les surprend tous, je suis très vite surclassé, on me valorise et on m'explique que j'ai intérêt à continuer parce que j'ai des dispositions pour ce sport que je connaissais pas. Je me retrouve licencié au Racing sans m'en apercevoir. Quelqu'un a dû payer la licence. C'est mon prof de sport qui a fait le lien avec le club où il était aussi. Il y avait pas de frontière entre les deux. C'est le club qui avait choisi de faire ce qu'on fait maintenant à Rebonds : comme il y avait personne qui venait spontanément toquer aux portes de Racing, ils ont été obligés de créer des liens avec les profs de sport pour essayer de recruter en intervenant dans les classes. L'équipe dans laquelle je jouais ressemblait aux équipes qu'on peut avoir à Rebonds : des turcs, des noirs, des arabes et des blancs, enfin de tout ! Essentiellement des gamins de quartier, tous des têtes brûlées ! C'était pas le rugby comme on peut le connaître ici, où il est de bon ton quand on est de bonne famille d'envoyer son enfant à l'école de rugby. A Strasbourg, les mecs arrivaient au rugby par des accidents de parcours. J'ai compris que j'étais pas le seul à avoir un profil particulier. Je me souviens, par exemple, d'un *punk*, un *red skin*, qui vivait dans la rue, des cannettes de bières dans les poches, violent, un écorché vif ! On se ressemblait étrangement. Ça me changeait du tennis où j'étais seul face à moi-même, avec mon père derrière qui me faisait des remarques. Au rugby, dès que je bougeais, on me trouvait génial. On m'explique que grâce à ces qualités de pugnacité, on me respectera toujours. Le paradis ! Enfin un univers à ma mesure, où je peux m'exprimer comme je veux. La famille était réticente au début et mes

parents finissent par accepter en voyant ma détermination. Je faisais deux, parfois trois, entraînements de suite. Quand je venais le mercredi après-midi, je faisais toutes les catégories, jusqu'à l'entraînement du soir avec les adultes. J'étais à fond ! Ça correspondait à une période où le club avait des ambitions. Il recrutait des mecs du sud-ouest qui passaient vingt ans à Strasbourg, qui gardaient leur accent et qui ne m'ont jamais considéré comme un gamin de quartier. Ce qui les intéressait c'était que je collais à ce qu'on est en droit d'attendre d'un joueur de rugby. C'était pour moi une révélation et ce qui était rigolo, c'est que très vite j'ai pris l'accent du sud-ouest. Ça faisait une famille de plus ! Selon l'environnement que je fréquentais, je changeais de manière de parler et d'accent : à la maison, j'avais des intonations africaines ; chez ma nounou, des intonations alsaciennes ; au club, je prenais l'accent du sud-ouest. Il faut dire qu'il y avait une vraie colonie du sud-ouest au club. Ces mecs-là représentaient le folklore du rugby, pour l'ado que j'étais. C'est devenu adulte que j'ai compris que le rugby était une culture qui transcende les cultures. Autrement dit, ton identité tu te la forges sur le terrain, peu importe qui tu es en-dehors. On a regardé ce que j'avais dans le ventre et pas mon apparence.

J.-C. B. *Tu donnes l'impression de dresser un portrait un peu idyllique du club, non ?*

S. D. Peut-être à cette période de la découverte du club, pendant mon adolescence. Les choses ont changé par la suite, quand je suis devenu un jeune adulte et que j'ai réaffirmé mes origines culturelles et sociales de quartier. Là, ça leur a posé des problèmes ! J'ai mené un combat contre le racisme dans le club, contre une culture fermée du rugby, contre l'entre soi. Le club était une vraie caste. Et là, j'ai eu à rendre des comptes. C'était assez douloureux eu égard à ce que j'ai vécu auparavant, dans une certaine innocence. Ils m'ont fait comprendre que ce qu'ils pouvaient tolérer quand j'étais jeune était inconcevable une fois devenu adulte. Ça les inquiétait même. Je suis parti au combat contre certains d'entre eux, y compris ceux qui m'avaient tendu la main quand j'étais gamin. C'est pas parce que je les connaissais depuis quinze ans que j'allais, par exemple, les autoriser à me tenir des discours racistes sur les arabes. J'étais tellement intégré, tellement dans la famille, en plus j'étais un des meilleurs du club, j'étais pas la *star* locale mais presque, que les mecs avaient oublié qui j'étais. Je ne m'appartenais plus, je leur appartenais ! Ces déracinés qui avaient recréé le sud-ouest en Alsace m'avaient inclus dans leur famille, moi qui étais une autre sorte de déraciné. Ils mangeaient, buvaient, sortaient ensemble. L'Alsace, c'est pas évident quand t'as l'accent du sud-ouest ! Alors ils se sont reconstitués une famille qui allait au-delà de tout. On a vécu de telles aventures sportives et humaines ensemble que ça transcendait tout le reste ! On accueillait les vagues de nouveaux joueurs qui arrivaient du sud-ouest : on allait les chercher à la descente d'avion ; le soir même, on leur proposait une soirée ; à dix, on organisait leur déménagement ; pendant une semaine, ils étaient invités à droite et à gauche... C'est cette capacité à se regrouper en famille qui a fait la force du club et qui a porté l'équipe pendant plusieurs années. Mais la médaille avait son revers... On était dans un milieu très fermé : le rugby en Alsace, c'est confidentiel. Nous étions entre nous. On était les parents pauvres du rugby. Souvent en minimes, on manquait de joueurs. On n'était pas assez nombreux pour jouer à quinze. C'était le rugby d'Alsace ! Le club était à un tout petit niveau, mais avait des vellétés de se développer. Y avait des sous. Sont arrivés les premiers mercenaires qui ont été atterrés de voir le faible développement du club et qui se sont tournés vers les jeunes motivés pour essayer de construire quelque chose. J'étais parmi ceux-là. On était deux *blacks* de quartier qui se faisaient des passes à n'en plus pouvoir. Ces mecs-là m'ont donné envie de progresser et me faisaient rêver : c'était les prémises du professionnalisme marron. On avait un éducateur qui pompait pas grand-chose au rugby, mais qui insistait sur la cohésion de groupe, les valeurs, les copains... Moi, ça me plaisait énormément : le sentiment de liberté, le combat fraternel. On est un groupe de copains et on part combattre ensemble ! On nous accueillait le mercredi avec une grenadine. J'étais content. On s'occupait de moi, on s'intéressait à moi. On m'ouvrait des portes et j'étais à l'aise dans mon emploi. Et puis y avait cette dimension combat qui était essentielle pour moi. Au début du rugby, j'avais pas lâché le tennis auquel je jouais depuis un an. Mais je suis arrivé en retard pour l'inscription en deuxième année : il restait plus qu'une place et on était deux. On nous a proposé de faire un match : le gagnant serait pris au club... J'ai trouvé ça monstrueux ! J'avais du mental et j'ai décidé de jouer le match. J'avais une raquette en bois toute pourrie et le mec en face avait un sac avec quatre ou cinq raquettes. Deux mondes opposés s'affrontaient ! Le type, je l'ai laminé et, à un changement de côté, il m'a lancé sa raquette dessus. Résultat, je l'ai tapé, mais bien ! Ce qui m'a valu le droit de m'auto-exclure du club

de tennis. L'affaire était réglée. Place au rugby ! Je gagne, je pars la tête haute et je rejoins un club qui m'accueille à bras ouverts. Ce qui me plaisait aussi dans le rugby, c'était de vivre un truc atypique. C'était précieux, rare quoi. On avait le sentiment d'appartenir à une caste aux liens très forts, dont certains existent encore. On se distinguait des autres qui n'avaient pas voulu de nous. On était des durs à cuire. Et très vite, on a eu des résultats. On était une génération spontanée, née des actions de sensibilisation menées dans les collèges, notamment dans les collèges prioritaires.

J.-C. B. *Je ne peux m'empêcher de faire le lien avec les activités de Rebonds. Est-ce qu'on peut dire que c'est là la source de ce que tu vas mettre en place plus tard au sein de l'association ?*

S. D. Bien sûr que c'est lié. Dans mon cas, c'est par l'école que j'accède au rugby. Je présentais des difficultés de comportement et cette pratique sportive devait m'aider à me défouler. La différence tient au fait que, dans mon cas, il y avait clairement une perspective de recrutement. Il y avait des passionnés de rugby qui étaient persuadés que les valeurs du rugby pouvaient correspondre à des gamins comme moi. Et le rugby m'a beaucoup aidé. Mais ça aurait pu être une autre activité. Par l'UNSS, j'ai aussi été champion d'Alsace de *scrabble*. J'ai fait le championnat de France de *scrabble* ! En fait, il fallait que je trouve une activité, ou une matière scolaire, que j'aimais et, alors, je m'engageais à fond. J'ai eu 20 en français pendant presque toute ma scolarité au collège. Et dans d'autres matières, je mettais un soin tout particulier à faire le con, à ne pas faire les devoirs. C'était une catastrophe ! Le prof de français enseignait également l'histoire-géo. J'étais excellent en français et minable en histoire-géo parce que ça m'intéressait pas. Ce prof me détestait, mais il était également responsable du *scrabble* : je suis devenu le chouchou parce que je gagnais toutes les compétitions de *scrabble*. A la maison, on jouait tout le temps au *scrabble*. A la première séance à laquelle je suis venu, il a pété un câble parce que je me balançais tout le temps sur ma chaise. Je ne tenais pas en place. J'ai laminé tout le monde. Donc, le prof était crispé et, en même temps, admiratif. C'est assez symptomatique de ce que j'ai pu provoquer chez les profs tout au long de ma scolarité. Le rugby et le *scrabble* m'ont fait beaucoup de bien, m'ont permis de me valoriser. Les profs se sont dits que certes j'étais particulier, mais que j'avais des qualités et qu'on pouvait pas m'évacuer du système scolaire. J'ai toujours joué au *scrabble*, et aux échecs aussi. Et un jeune *black* de quartier qui jouait au *scrabble* et qui gagnait, les enseignants ça leur donnait à penser, ça leur envoyait des messages forts au moment de prendre des décisions sur mon avenir scolaire.

J.-C. B. *Comment tu rapprocherais rugby et scrabble, voire échecs ? Quels sont les points communs ? La stratégie, l'anticipation, la maîtrise, l'engagement...*

S. D. La compétition ! Dans les deux cas, je jouais pour gagner et je donnais tout ! Se sublimer, gérer la pression, c'est des choses que j'ai apprises à faire très jeune et qui m'ont toujours stimulé.

J.-C. B. *Revenons au rugby. Tu disais « caste » tout à l'heure pour parler du club. Tu peux préciser ?*

S. D. Ca veut dire qu'on vit des choses ensemble que les autres ne peuvent pas comprendre de l'extérieur. Cette intimité est renforcée par l'engagement, par le combat. Avant de venir au rugby, j'étais déjà là-dedans : la violence, l'agressivité entre mecs de quartier, mais aussi contre des mecs d'autres origines socioculturelles, un peu *red skins* avec des *Doc Martins* aux lacets rouge. On était tous des têtes brûlées et on adorait la bagarre. Mon vieux copain du quartier est en prison, un métis aussi. Au rugby, on était là pour le combat collectif. Les campagnes guerrières qu'on a menées ensemble... C'est ce vécu qui nous soude. On était des frères d'armes et un ou deux mentors ont créé une dynamique de groupe qui nous valorisait et nous poussait vers l'avant. On était en situation de réussite et on en tirait une force incroyable. Je ne tenais pas en place et j'ai développé des capacités de vitesse et de changement d'appui qui étaient au-dessus du lot. J'avais un mental à toute épreuve. Très vite, je me suis cassé le nez. J'aimais ça ! Plus je me faisais mal, plus j'aimais ça ! Les matchs du Racing contre Kronenbourg finissaient toujours en bagarre générale. En face aussi, il y avait des jeunes voyous qu'on connaissait depuis l'enfance. On se mettait allègrement sur la gueule : bim ! bam ! boom ! Que des noirs, des arabes et des turcs. A ce jeu-là, j'ai rapidement été le petit chouchou. En plus, avec un autre métis, on survolait les niveaux. Et il y avait aussi quelques jeunes de bonne famille dont les parents savaient que le rugby formait les hommes. Dans le club, ne rentrait pas qui veut. On était entre nous, dans quelque chose qu'on bichonnait. Moi, je rentre parce que je suis parrainé par un prof. Je rentre même sans m'en rendre compte. Je rentre aussi parce que je fais preuve

de dispositions physiques et mentales particulières. Ce club, c'est aussi une caste pour moi parce qu'aucun de mes copains de quartier ne comprenait ce que j'allais faire au rugby. Ils ne venaient pas au match. Ils ne s'intéressaient qu'au foot. Le rugby, c'était mystique pour eux. On ne connaît pas le rugby en Alsace ; dans les quartiers d'Alsace, encore moins. Quand on est jeune dans un quartier, on connaît la fatalité. Ils ont compris que je ne reniais pas le quartier, que je n'avais pas changé de tenue vestimentaire, de manière de parler, que je continuais à trainer avec eux. Mais ils voyaient bien que j'avancais sans eux, que j'avais trouvé un point d'ancrage ailleurs et que j'étais sur une perspective de réussite. Pour moi, le rugby était clairement une forme de promotion, mais je faisais pas du rugby pour sortir du quartier. Il n'y avait pas de perspective d'ascension sociale, pas de perspective de statut professionnel : ça n'existait pas ! Mais il y avait la perspective de réussir quelque chose et de ne pas tomber dans la fatalité du quartier. C'était un plaisir pour moi de cultiver une forme de différence, tout comme pour le *scrabble* ou les échecs. C'était mon jardin secret, même mes parents ne s'en mêlent pas. Ce qui m'empêchait pas d'aller faire de mauvais coups avec les copains du quartier. C'était ma communauté. J'étais intégré là-dedans, tout en ayant des pratiques distinctives. J'ai toujours revendiqué la culture du quartier et il n'était pas question que le rugby vienne la remplacer. Je passais beaucoup de temps au rugby et, en même temps, je trainais tous les soirs sur le banc, en bas de l'immeuble. J'avais des espaces de relâchement de l'emprise du quartier, mais à l'époque je ne me rendais pas compte que ça favorisait une forme de distinction. Les copains sont venus me voir jouer plus tard. Ma mère est venue me voir jouer, je devais avoir 23 ou 24 ans. Mais mon père n'est jamais venu. En juniors, le Racing Club de Strasbourg a fusionné avec le club de Kronenbourg. J'ai des photos à la maison : les seuls blancs figurent dans l'encadrement ! Les gens qui recrutent, les gens qui décident, les gens qui gèrent sont des blancs. A nos yeux, ils étaient légitimes ! Un d'entre eux était millionnaire et amenait son fils en jaguar dans notre équipe de voyous dont certains avaient fait de la prison.

J.-C. B. *Tu as des dispositions pour le rugby. Et est-ce que tu progresses dans ta pratique ?*

S. D. A quatorze ans, je pars faire un tournoi national à Grenoble ; à quinze ans, je suis sélectionné en équipe de France cadets Nord ; à 16-17 ans, je suis sélectionné en équipe de France juniors. En juniors, je joue dans l'équipe 1 du club. On fait les phases finales. On était une bande de loups. On fumait, on buvait dans le bus. En même temps, j'avais déjà un comportement de pro : je me levais le matin, je faisais des pompes, des abdos, des tractions. J'étais déterminé avec une farouche envie de réussir, de prouver. Et paradoxalement, c'est la période où j'étais le plus voyou : vols, mauvais coups, bagarres, drogue... Je faisais le con. J'étais dans les excès. J'étais pas un sale type. J'étais fondamentalement gentil, mais j'étais à fleur de peau. Par contre, dans mon quartier, y avait pas beaucoup d'alcool. L'alcool, c'est le rugby qui me l'a apporté. C'est là que j'ai bu ma première bière et je trouvais ça beaucoup plus sympa que de fumer des joints assis sur le banc du quartier. Y avait aussi de la violence dans le quartier. Alors, elle était parfois symbolique. Certains faisaient semblant : les grandes gueules. Mais y a des moments marquants où il faut faire son trou dans un quartier, surtout quand t'es en réussite scolaire. Je me souviens qu'un jour je suis revenu en pleurant chez mon père parce qu'un grand m'avait tapé. Mon père m'a mis une torgnole et m'a dit d'y retourner, de ramasser un bâton et de le taper. Ce qui fut fait. A la suite de quoi, il m'a respecté. C'est comme ça qu'on gagne ses galons dans le quartier. Mais ça aboyait plus que ça n'était vraiment violent. Au rugby, c'était différent. On était sur une violence maîtrisée, mais aussi sur du vrai combat. J'étais aguerri à tout ça.

J.-C. B. *Comment distingues-tu ces deux modalités de recours à la violence quand sur un terrain de rugby tu te retrouves opposé à d'autres joueurs qui sont des gars du quartier d'à côté avec lesquels tu es en conflit continu ?*

S. D. En fait, les tensions entre quartiers sont reproduites sur le terrain, mais sur le mode du rugby. Si entre mecs de quartier on s'insultait et on se traitait de fils de pute, on le faisait jamais sur un terrain. Mais on restait une équipe de voyous et le rugby offrait de superbes occasions de se friter, tout en respectant plus ou moins les règles de ce sport de combat. C'est-à-dire qu'on se battait comme il était admis qu'on se batte sur un terrain de rugby. On avait intégré les codes du rugby et y avait une certaine forme de respect : c'était nos meilleurs ennemis ! Même si on ne se connaissait pas forcément de quartier à quartier, on se reconnaissait parce qu'on se ressemblait : on était tous des jeunes d'origine immigrée et on jouait devant les gens du club. Y avait pas de spectateurs et de filles pour

nous regarder. On voulait se faire remarquer des gars qui venaient du sud-ouest qui, pour nous, étaient des prophètes. Ils viennent du sud. Techniquement, ils sont bons alors que nous on est limite. On joue à l'énergie. On nourrissait un complexe terrible. On est à Strasbourg, absolument pas dans une région historique de rugby et on ne peut se développer que si on va chercher des types du sud-ouest qui, eux, sont légitimes. A l'époque, le club est encore jeune. Il a été créé en 1974, l'année de ma naissance. Encore maintenant, le club recrute des mecs du sud-ouest qui sont pas forcément meilleurs, mais qui sentent bon le folklore et c'est eux qui ont fait la culture du club. Nous, notre seule culture c'était celle du combat. On avait besoin de bases techniques. Le combat des joueurs de quartier et, en séniors, le combat des bons paysans alsaciens bien costauds qui occupaient la scène de devant. Comme on était très limite sur les aspects technico-tactiques, on compensait comme des fous par un surengagement de tous les instants. On voulait montrer qu'on avait du lourd en Alsace ! Les entraîneurs du sud-ouest s'identifiaient au club et tenaient rapidement un discours de mecs qui avaient grandi en Alsace : « Ils nous prennent pour des cons. On va leur montrer qui on est à Strasbourg ! ». C'est avec ce discours qu'on est allés jouer à Saint-Paul-les-Dax, à Blagnac, à Balma, à Tarbes. Dans le sud, les mecs nous prenaient pour des esquimaux ! On pompait pas grand chose au rugby et on jouait l'honneur de notre club. On recrutait ces mecs pour nous donner un supplément d'âme, une culture, une technique, une histoire et rapidement ils adoptaient le moule alsacien et appelaient à la castagne. Ils ont essayé de nous enseigner la technique, mais ils se sont rendus compte que c'était pas gagné. Les valeurs de combat du rugby, c'est nous qui les avons, pas les gars du sud-ouest. Un groupe soudé et du combat, à Strasbourg, on savait faire. En fait, on avait les arguments pour gagner. A la fin du collège, j'ai bénéficié d'un nouveau dispositif qui s'appelait le Centre élite. Au CREPS, je retrouvais un monsieur qui a été un second père pour moi : les cheveux longs, une moustache de mousquetaire, l'accent du sud-ouest, très froid, très distant. Je passais mes vacances scolaires au CREPS : footing le matin, une heure d'aide aux devoirs, entraînement le matin et l'après-midi. Les meilleurs éléments du rugby alsacien se retrouvaient là. Le Racing Club de Strasbourg a été champion de France de troisième division en 90, j'avais seize ans. On était deux jeunes du club à prendre le bus avec l'équipe une. On était la relève et ils nous ont pris sous leur aile. Un an après, on jouait avec eux ; nous, les deux jeunes métis alsaciens admis au sein de la diaspora du sud-ouest, des enseignants et des militaires essentiellement, qui avaient fait grandir le club. Alors que je n'avais jamais mis les pieds dans le sud-ouest, j'avais pris l'accent à les côtoyer continuellement. Entre rugbymen, on se parlait « avé » l'accent. Mais on était fiers de nos origines. On voulait montrer à tous que malgré notre ancrage alsacien, on pouvait battre tout le monde, en particulier les équipes qui nous prenaient de haut et qui étaient victimes d'une sorte de péché d'orgueil. Ils arrivaient à Strasbourg, persuadés qu'ils allaient jouer une petite équipe et constataient, en hiver, que le sol était gelé, qu'ils étaient attendus et que ça sentait le piège. On commençait tous les matchs par une [bagarre] générale. Pour gagner chez nous, il fallait que nos adversaires se transcendent au niveau du combat, après dix à quinze heures de bus pour rejoindre l'Alsace. Pendant deux ou trois saisons, on n'a pas perdu un match à la maison ! On avait également adopté des chants du sud-ouest qu'on mêlait à la troisième mi-temps à des chants alsaciens que chantait le cinq de devant. A seize ans, je chantais des chansons en béarnais sans rien comprendre. C'est ce folklore qui rendait la pratique attractive et distinctive. Mais, du sud-ouest ou d'Alsace, ce qui importait c'est ce que tu valais sur le terrain et que tu acceptes de partir à la guerre.

J.-C. B. *Des joueurs et des dirigeants du sud-ouest montaient à Strasbourg. Est-ce que ça veut dire que le bon joueur alsacien était appelé à descendre dans le sud-ouest ?*

S. D. A terme, oui. C'était un peu la terre promise. Mais dans l'immédiat, l'objectif était de faire progresser le club avant tout. On était sur une logique de construction. Et puis, le sud-ouest paraissait inaccessible. Pourtant quand je suis parti faire les sélections départementales, régionales, interrégionales et nationales, je me suis rendu compte que j'étais meilleur que la plupart des mecs qui venaient des grands clubs : Toulon, Narbonne, Béziers... Ca a été une révélation pour moi ! Mais pourquoi partir, sachant que le rugby pro n'existait pas. Moi ce qui m'intéressait, c'était de jouer avec les joueurs de l'équipe première de Strasbourg qui, pour moi, étaient des demi-dieux. Mon souhait le plus cher était de trouver grâce à leurs yeux. Je n'envisageais pas du tout de partir : trop de choses se jouaient au niveau familial. C'est beaucoup plus tard que la perspective du départ s'est dessinée. A l'époque, je n'étais pas sensible à l'actualité du rugby. Je ne lisais rien sur le rugby. Je ne regardais pas les quelques matchs qui passaient à la télé. Je n'avais pas de poster de rugbysman au-dessus de mon lit.

Le rugby, c'était quelques grands noms un peu mythique. Narbonne, Béziers, Perpignan, pas trop le Stade toulousain à l'époque, Bayonne, Biarritz, c'est des clubs qui me parlaient mais j'étais incapable de les situer sur une carte. Et puis, y avait Blanco ! Mes repères, c'était pas le rugby du sud-ouest ou le rugby de l'équipe de France ; c'était les seniors de mon club. A part Blanco qui jouait à mon poste et que j'ai rencontré à l'occasion d'un stage en équipe de France cadets, je connaissais personne. J'ai discuté un peu avec Blanco et j'étais en chambre avec Serge Betsen. On était les deux seuls *blacks* du stage et Blanco est venu nous voir. Il s'est passé quelque chose. J'ai senti dans son attitude à lui que, sans nous le dire, il nous encourageait.

J.-C. B. *Le fait qu'il soit lui-même métis y était pour quelque chose ?*

S. D. Oui, comme une sorte de parrainage. Maintenant, la communauté métisse ?... Je crois qu'il avait des origines vénézuéliennes. Donc, on n'avait pas de liens culturels. C'était juste quelqu'un qui était soumis plus que les autres au regard d'autrui et qui pouvait comprendre notre situation. Mais on était pas dans une logique de victimisation. C'était un des gros points forts du rugby : on ne m'a jamais fait sentir, dans ma pratique sportive en tout cas, que j'étais différent... jusqu'à ce que je devienne seniors. A l'époque, il n'y avait pas de club avec des cultures d'intégration sociale comme à Massy par exemple. Personne ne nous ressemblait et on n'avait pas de modèle. On avait une fierté mal placée de rugbyman alsacien et on en portait le stigmate. On était considérés comme des allemands, des *chleuhs*... On en rigolait d'autant plus qu'on les châtiait les types qui nous appelaient comme ça. On était des machines de guerre. Si on perdait en ayant châtié les adversaires, on était contents. On perdait jamais la face ! On s'est gagné le respect comme ça. Les mecs nous craignaient. En habitant Strasbourg, et comme on progressait, on a été amené à faire toujours plus de bornes pour aller jouer chez les adversaires. Des déplacements de folie ! On a eu deux années de suite le plus gros budget déplacement de toute la fédération française de rugby. On partait le samedi matin, on revenait dans la nuit du dimanche au lundi. Ce genre de périple, quinze heures à l'aller et idem au retour, ça crée des liens. Et les mecs bossaient le lundi matin ; moi, ça allait, j'étais étudiant. On était des routards du rugby avec la culture de la route qui va avec. Sur la route, en déplacement, tu t'autorises des trucs que tu fais pas chez toi. Et puis une bringue dans le bus c'est plus sympa et ça dure plus longtemps que les quelques heures qu'on peut passer au *club house* après un match à la maison. J'ai tracé sur toutes les routes de France. C'est comme ça que j'ai appris la géographie du pays, et sa gastronomie. Tous les samedis, à la veille des matchs, les dirigeants mettaient un point d'honneur à nous offrir un repas gastronomique, avec un fromage du coin où on jouait. Le voyage en bus, j'adorais ça. C'était physiquement palpable que je partais du quartier et tout au long du voyage, je me disais que j'avais beaucoup de chance. Je regardais les paysages. Aucun des mecs de mon quartier ne ferait jamais ça ! Je me délectais de ces moments-là, j'adorais partir ! C'était aussi une manière de fuir l'environnement familial qui était très compliqué. Les premiers sentiments de liberté, du pur bonheur ! Ça m'a jamais coûté de faire ces déplacements. On quittait des terrains gelés pour rejoindre un temps plus clément. Personne n'a jamais refusé un déplacement, sinon il était radié à vie de l'équipe. C'était une sorte de contrat implicite entre nous. On était sur des valeurs morales. La licence, ça signifiait le combat, l'engagement, les déplacements et des entraînements beaucoup plus rudes que dans les clubs traditionnels. Nos conditions d'entraînement, surtout l'hiver, étaient plus difficiles, mais en retour on était mieux préparés. On craignait personne. Le bus permettait également de s'échanger des cassettes de chansons et de films. On savait que ce qu'on vivait était exceptionnel et que l'immense majorité des gens de notre environnement proche ne le vivait pas. On partageait quelque chose d'unique, de confidentiel. C'était notre vécu à nous qu'on ne partageait avec personne de l'extérieur. C'est ce qui nous a permis de dépasser nos différences entre nous, au sein du groupuscule. Le rugby n'était pas une famille de substitution. Moi, je n'ai pas manqué d'amour. Le club, c'est un endroit où on t'apprécie pour ce que tu es, où tu peux être toi-même. Dans le club, y avait aussi des sortes de grands frères. Je pense à mon entraîneur quand j'avais quatorze ans. Il m'a entraîné ; ensuite, j'ai joué avec lui. On avait six ou sept ans d'écart. Nos familles sont amies. C'est un grand frère qui m'a pris sous son aile dès mon arrivée au club. Il arrivait de Cahors. Il était passé par Digoïn. Un déracinement terrible ! Il est venu en Alsace pour le rugby. Ça fait 22 ans qu'il est à Strasbourg où il ne fréquente que les mecs du rugby. Entièrement dévoué au club. Ces mecs-là sont pas des pères, mais des grands frères. J'ai toujours eu un problème avec les pères, c'est-à-dire les entraîneurs. Je ne supportais pas l'autorité. Mes rapports difficiles avec mon père se jouaient dans mes rapports aux entraîneurs. Ou ça se

passait très bien, ou ça se passait très mal. J'attendais trop des entraîneurs. J'avais envie qu'ils s'occupent de moi alors qu'un entraîneur, ça entraîne. J'engageais trop de choses avec les entraîneurs. Par exemple, j'ai eu des difficultés avec un alsacien qui est actuellement prof de sport en Guadeloupe et qui développe le rugby en UNSS. Aujourd'hui, je suis en relation avec lui. Il avait quinze ans de plus que moi. C'était un très bon joueur. Il a joué à Tarbes à l'époque. Il s'est cassé les genoux, il est revenu plein de légitimité à Strasbourg et il est devenu entraîneur des juniors et des seniors. J'étais sénior et il ne me comprenait pas. Il m'avait caricaturé. Pour lui, j'étais un gamin de quartier, point final ! Alors que j'étais pas du tout fait du même bois. Un moment m'a marqué terriblement. Je m'étais acheté, avec beaucoup de mal, des chaussures moulées. Lui avait les mêmes et il se les est fait voler. Alors il m'a accusé devant tous les joueurs de l'équipe. C'était mon entraîneur et je jouais en équipe une. Sur le coup, j'ai abandonné tous les codes du rugby. Comme au quartier, je l'insultais et je voulais me battre avec lui. Heureusement, un deuxième ligne m'a mis une grande torgnole dans la gueule. Ça m'a fait le plus grand bien. Il avait raison. Ensuite, l'entraîneur a reconnu ses torts et on est devenu amis. Il m'avait montré clairement comment on pouvait me percevoir.

J.-C. B. *Est-ce que ça veut dire que même en jouant au club depuis longtemps et en ayant un bon niveau, tu étais potentiellement suspecté de reproduire en club les pratiques de quartier ?*

S. D. Ce jour-là, j'ai pris une baffé. J'ai eu un profond sentiment d'injustice. Au club, ils auraient voulu que je bascule et que je devienne un pur produit du rugby. Mais j'étais un produit du quartier et je n'ai pas renié l'un pour aller vers l'autre. Et ça, ça les emmerdait ! Plus je suis devenu un jeune adulte, plus ils se crispaient là-dessus. L'ascension fulgurante qui avait été la mienne faisait qu'ils fondaient tous leurs espoirs sur moi. Et ils auraient aimé que je devienne comme eux. J'aurais dû m'affranchir de mes origines sociales et culturelles pour devenir leur instrument : quelqu'un qui fleure bon le rugby. Le sportif ne suffisait pas. Il aurait fallu que, hors du terrain, j'adopte le style rugby. J'avais mes *dreadlocks*, je continuais à trainer avec mes potes de quartier, je continuais à faire la bringue. Ça ne leur plaisait pas. Jusqu'à un certain âge, on m'accordait quelques originalités. Mais ensuite, ils se sont crus en droit d'avoir des exigences envers moi. C'est vrai aussi que je foutais un peu le bordel, rien de bien méchant. Et ils ne pouvaient pas trop me faire chier parce que j'étais en réussite sportive. Mais, y avait des tensions avec le président qui m'a connu gamin. Ils m'ont jamais compris là-bas. Au début, ils avaient besoin du voyou que j'étais, mais ils voulaient que je devienne plus servile, moins grande gueule. J'étais pas vraiment contrôlable. Ce qu'ils ne comprenaient pas, c'est que j'étais extrêmement bosseur. Je bossais comme un fou, mais sans leur en donner l'impression. Je ne faisais pas de lèche et je cherchais à donner l'impression de la nonchalance, de la facilité. C'était surtout mon style de vie qui leur plaisait pas. A l'époque, je fumais des pétards et ça les rendait hystériques. Pourtant je m'entraînais beaucoup plus que les autres mais sans le mettre en avant. Ce qui m'intéressait c'était de faire la différence le dimanche. Ils ont tellement projeté sur moi... Je pense qu'ils ont surinvesti sur moi et qu'ils ont fini par être déçus. Mais comme je gazais comme un avion, ça a renforcé mon insolence, ma liberté et je ne faisais plus de compromis.

J.-C. B. *Est-ce que cette tension a généré du racisme ?*

S. D. C'était un mélange de racisme anti-quartier et de caricatures des gens des îles et de couleur. Plus je grandissais, plus c'était palpable. Et je me suis crispé. Je me suis battu quelques fois et je leur ai tous fait comprendre que moi, au club, je ne tolérerai aucun écart de langage. À grands coups de bagarres, souvent tard le soir. Parce que c'était dans ces moments de relâchement fraternel qu'un type se permettait de balancer le mot « bougnoule », par exemple. Chez moi, les deux fils se touchaient et ça virait au drame. C'était le cauchemar ! Par contre, mes partenaires me respectaient et quand je me suis embrouillé avec eux, c'est parce qu'il y avait des écarts de langage qui ne me concernaient pas directement. Ils avaient oublié que j'étais un mec de couleur et ils étaient tellement à l'aise avec moi qu'ils s'autorisaient à dire « bamboula ». C'était essentiellement avec les dirigeants que j'avais des problèmes. J'ai appris à l'âge adulte que le président du club était un militant du Front national... Alors mon opposition est devenue complète et totale. L'Alsace est une région très particulière. Les dirigeants alsaciens les plus bornés se sont coalisés à ceux qu'on appellerait « les ploucs du sud-ouest ». Ensemble, ils revendiquaient les saintes valeurs du rugby. On n'était pas loin de « travail, famille, partie ». Naturellement, le président n'a jamais mis de banderole politique au club. Mais quand je l'ai su, j'ai mieux compris certaines remarques et certains positionnements.

J.-C. B. *Penses-tu qu'une certaine dimension du rugby peut se prêter à ça : le terrain qui ne ment pas, la terre, la défense du territoire, les valeurs du terroir, le combat...*

S. D. Je ne me risquerais pas à ça. Mais la référence à l'armée, une forme de nostalgie de l'ordre, une discipline quasi-militaire étaient prônées par certains dans le club envers les « jeunes branleurs de quartier ». Il régnait un certain conservatisme, poussé à l'extrême parfois. Tu imagines le choc culturel, l'opposition frontale entre la ruralité du sud-ouest et la banlieue de la grande ville du nord-est de la France ! Le rugby était un rugby des villes pour les jeunes et un rugby des villages du sud-ouest transposé en Alsace pour l'encadrement et les joueurs recrutés. Les mecs du sud-ouest ne venaient pas de Toulouse ou de Bordeaux. C'était pas des universitaires. Ils étaient jamais sortis de leur cambrousse et arrivés à Strasbourg, ils étaient confrontés à des types à *dreadlocks*. Le choc ! Y a eu beaucoup de belles choses partagées, mais aussi beaucoup d'incompréhension. On était dans l'amateurisme marron, donc les mecs venaient à Strasbourg pour gagner un peu d'argent avec le rugby et pour trouver du boulot autour du rugby. On leur donnait une somme d'argent assez importante et un *job* à leur femme. Rapidement, les gars du coin, surtout s'ils étaient meilleurs qu'eux, commençaient à l'avoir mauvaise. Le combat gommait les différences, mais jusqu'à un certain point. Je pense à un abruti fini qui avait des propos racistes avec qui je me suis battu et que j'ai revu dernièrement du côté de Toulouse : il m'a fait la bise, il m'a sauté dans les bras. Et on a évoqué les souvenirs comme si de rien n'était. Quand tu fais trente heures de bus dans le week-end, que tu reviens avec des balafres de partout, que tu as bu 150 bières... y a du vécu en commun et alors les paysans se mélangent aux mecs de quartier. Surtout que les victoires entraînaient tout le monde dans une liesse partagée. Quand tu gagnes et que tu fais gagner ton équipe, tu es déjà un petit peu moins noir. Et puis les mecs du sud-ouest, ils étaient considérés du sud-ouest quand ils étaient à Strasbourg, mais en déplacement à Nice, par exemple, ils devenaient des alsaciens, accent ou pas. Tout le monde représentait Strasbourg et se battait pour le club. Ça transcendait tout. Ces saisons restent les meilleures de ma carrière : le plaisir, la cohésion de groupe et les objectifs atteints. Y avait tout ! Avec des bringues que je ne vivrai plus jamais. Tu te trouves le cul collé contre la vitre arrière du bus, tu avales dix bières cul sec en chantant des chansons paillardes avec un type qui fait trente kilos de plus que toi, qui est né à 1 000 kilomètres de ton univers... C'est des moments forts ! C'est pas avec ces mecs-là que je me suis fâché, mais avec les dirigeants qui attendaient de moi que je me renie. Comme il en était hors de question, j'en ai fait des tonnes dans l'autre sens et j'ai surjoué le rôle du voyou de banlieue. C'est allé loin sur le plan idéologique, comportemental et financier aussi parce qu'ils ont joué aux cons avec les sous. J'étais un des meilleurs joueurs de l'équipe et je touchais quatre à cinq fois moins que les autres. Comme j'étais au club depuis tout petit, je faisais partie des meubles. Quand il y avait des problèmes de trésorerie, ils payaient en priorité ceux qui étaient venus avec femme et enfants et ils considéraient que j'étais pas prioritaire. De toute façon, qu'ils me payent ou pas, j'étais l'enfant du club et j'allais y rester. Sauf qu'à l'époque, je galérais et ma mère aussi : mon père s'était barré... Ils me payaient 5 000 francs par mois, ce qui était raisonnable. Mais ils ne me payaient pas tous les mois. Ça me rendait fou ! Je me retrouve obligé d'aller mendier des sous à un mec du FN alors que c'est moi qui fais tourner la baraque. Ça arrivait à un niveau de crispation qui était intenable. Ils me prenaient pour un con. Ma situation familiale était extrêmement compliquée. Les huissiers étaient passés chez ma mère. Je l'ai très, très mal vécu. Mon père avait disparu, ma mère se démerdait. Je ne voulais pas être une charge supplémentaire pour elle. J'ai mis un point d'honneur à ce qu'elle ne paie pas un centime pour moi. J'avais vingt ans, j'entendais être indépendant et vivre ma vie. Le rugby était quasiment mon activité professionnelle. J'étais en STAPS [la faculté des sciences du sport] à Strasbourg et je suivais certains cours. Et puis je faisais la bringue. Je mettais un soin tout particulier à cultiver mes différents modes de vie : rugbyman, mec de quartier, étudiant... ça prend du temps ! J'estimais que je méritais l'argent qu'on m'avait promis. Y avait des défraiements et on m'a fait une espèce de faux emploi jeune de l'époque qui ne coûtait rien au club. C'était scandaleux. Ils ont abusé avec moi en étant persuadés que j'allais rester *ad vitam aeternam*. Ils me pensaient trop con pour aller jouer ailleurs. Ils se sont trompés. A 24 ans, j'étais vraiment au summum de ma condition, je suis allé faire des tournois internationaux à Sète et je me suis fait remarquer. Bayonne, Biarritz, Béziers, Narbonne et Nîmes m'appellent. Le rugby était officiellement pro depuis deux ans et les clubs de première et deuxième divisions signaient des contrats. J'ai fait une saison énorme avec Strasbourg et on monte en deuxième division nationale. J'étais obsédé par le fait d'être le meilleur possible et j'étais arrivé à un tel niveau

de dégoût vis-à-vis du Racing Club de Strasbourg qu'il fallait que je me barre, après treize ans au club. Ils n'ont pas cru que j'allais partir, jusqu'au dernier moment... Je suis allé les voir en leur demandant de me payer tout ce qu'ils me devaient. Cause toujours ! Je me suis barré et les plupart des dirigeants m'ont traité de tous les noms. Leur idée, c'était qu'ils m'avaient fait et que, sans eux, j'étais rien. J'ai trouvé ça à gerber et ça démontrait bien qu'ils auraient voulu me façonner à leur façon. Certes, ils m'ont tendu des perches, mais j'ai beaucoup plus donné qu'ils m'ont donné. C'est moi qui me suis sacrifié, c'est moi qui me suis pété le genou, le dos, c'est moi qui me tapais 45 minutes de mobylette pour aller à l'entraînement quand le club a déménagé. J'avais donné le meilleur de moi-même : mon corps, mon temps, mon esprit... Deux ou trois types me dégoutaient mais avec les joueurs les liens étaient très forts. Le meilleur choix que j'ai fait, ça a été de me barrer. Du coup, j'ai goûté au rugby pro.

J.-C. B. *Tu réponds aux sollicitations suite au tournoi de Sète ?*

S. D. Camberabero m'appelle pour que je signe à Béziers. Grosse équipe à l'époque ! C'était la fin de la grande période de Béziers. On est en 1998. J'ai bien fait de pas y signer : c'est l'année où ils sont descendus en deuxième division ! Je passe trois jours à Béziers, avec un copain alsacien : un ailier supersonique ! On devait signer tous les deux : ils cherchaient un arrière et un ailier. Pendant ces quelques jours, changement de président du club et Camberabero se barre alors qu'il devait être manager général. Finalement, on n'a pas été recrutés ! Je suis alors contacté par un ancien joueur du Stade toulousain, avec qui j'avais fait le tournoi de Sète et qui venait de signer à Nîmes pour finir sa carrière. Grâce à lui, je suis recruté à Nîmes, un club qui venait de monter en première division sur tapis vert. C'est le rugby pro : génial, je me régale ! La consécration. Tout commence ! Tous les dimanches, je jouais de grosses équipes. J'y étais ! Je suis pro. On passe à la télévision. Pas de problème d'adaptation. Le rêve ultime ! Un appartement dans une petite maison de pierres du 16e siècle partagée avec ma copine en plein cœur du centre historique de Nîmes : superbe ! Le sud-est, le rugby, des stars... Ca va ! Une ville agréable, intéressante du point de vue culturel : la maison carrée, la médiathèque où j'ai passé beaucoup de temps.

J.-C. B. *Tu es encore un rugbyman noir, de quartier et alsacien ?*

S. D. Non, un guerrier seulement. On était dans le combat et j'étais à mon aise. Un de mes entraîneurs, un grand blond, avait été entraîneur de l'équipe de Côte d'Ivoire. Alors les métis, il connaissait parce que dans son équipe il y avait surtout des franco-ivoiriens. Je jouais à l'aile plutôt qu'à l'arrière, qui était mon poste de prédilection, parce que j'avais un déficit de coup de pied. Et ils avaient fait venir un roumain qui avait un coup de pied de mammoth et qui butait des 60 mètres. Je jouais ma vie. Je donnais tout. Très vite, je rentre en très bons termes avec les entraîneurs. Dans l'équipe, tout se passait très bien également. Cette première expérience pro devait être un tremplin. Mais ça m'a coûté très cher cette année-là d'arrêter de faire la bringue, de quitter mes proches, le quartier. Je me suis mis dans une bulle pour me fixer des objectifs et me donner les moyens de les atteindre. J'ai mis tout le reste entre parenthèses. Plus de clopes, plus d'alcool. Feu ! Discipline militaire, je bosse comme un malade, je m'entraîne, je dors... et je me pète le dos. Je passe de trois entraînements par semaine à deux entraînements par jour. Je pousse, je deviens méga balèze, je fais un super début de saison, j'étais un des meilleurs joueurs de l'équipe, je sentais que c'était pour moi... et je me pète le dos sur un choc à Bourgoin. Superbe match, le stade plein, un gros match, je mets un tube [plaquage destructeur] et, sur un gros plaquage, le choc électrique et impossible de poser la jambe ! Long calvaire médical pendant un an. J'avais signé pour un an et j'ai joué six mois ! Je sais pas si j'aurais pu tenir ce rythme-là très longtemps. J'ai envoyé. J'ai fait ce qu'il fallait pour que ça marche. La blessure est un grand classique en rugby. Je n'ai pas d'amertume, mais la suite a été un grand déclin et je n'ai plus jamais retrouvé mon niveau physique. Or c'était ma qualité première. Opération d'urgence à Strasbourg. Cortisone : je faisais cent kilos. Et le rugby pro, c'était le *far west* : à Nîmes, le président, en place depuis trente ans, respecté et respectable, se fait *putcher* par un margoulin, un promoteur immobilier, ancien des boîtes de nuit du sud-est, un bandit qui fumait de gros cigares et crachait à la gueule des joueurs. Un mafieux qui, peu de temps après, est passé par la prison. Il a fait le ménage et m'a dégagé. Vraiment décomplexé, le président ! Pour lui, tu es pro et exposé aux risques du métier... Dans ces coups de temps-là, la grande famille du rugby, tu la cherches un peu. Je me suis alors rendu compte que ce que j'ai vécu à Strasbourg, il n'y a pas tant de joueurs de rugby qui le vivent dans leur carrière,

et encore moins maintenant. Finalement, le vrai rugby, je l'ai connu à Strasbourg ! La vraie culture, ce sur quoi tout le monde communique aujourd'hui, les entreprises, les clubs, les machins, les trucs... les fameuses valeurs du rugby, l'endroit où je les ai le plus connues, c'est à Strasbourg !

J.-C. B. *Est-ce que ça veut dire que le rugby n'est pas un produit territorial ?*

S. D. J'ai l'impression que plus on en parle, moins on les fait vivre ces valeurs. Plus ça devient un outil de communication, de marketing, moins c'est palpable. Nous en Alsace, on était plutôt complexés, on souffrait d'un déficit d'authenticité, on avait l'impression d'être en retrait ou en décalage vis-à-vis des vraies valeurs du rugby qu'on sublimait. Or on était en plein dedans, sans le savoir ! Quand tu as vécu Strasbourg et que tu vas voir ailleurs, tu es fatalement déçu. C'est arrivé à d'autres copains aussi. Alors c'était fini à Nîmes, mais Bayonne me tournait autour depuis deux ans. Et ils insistaient.

J.-C. B. *Et la blessure ?*

S. D. Je joue franc jeu avec eux, je leur dis que j'ai une hernie discale et que le médecin m'a dit que je ne rejouerais plus au rugby. Je me suis accroché. J'ai fait une rééducation de folie. Je commence la saison, en deuxième division, à Bayonne avec un peu de décalage. Un bon club avec un autre statut que Nîmes. Je doutais un peu de mon rugby. Bonne intégration et bon accueil. Mais c'était plus comme avant. Je joue, mais pas tous les matchs. Y a une grosse concurrence. Et ma copine, avec qui j'étais depuis dix ans, cette fameuse fille de prof de fac, ne veut pas rester à Bayonne et rentre à Strasbourg. Je décide de la rejoindre et je reviens au Racing Club de Strasbourg, après une année passée à l'Aviron. Je garde de bons souvenirs de ce club : grosse culture, grosse fierté, grosse frustration chez les supporters de voir leur équipe moins performante qu'auparavant, du jeu, des mecs savoureux, du rugby de mouvement, un stade de connaisseurs, ce petit café à côté des halles de Bayonne où j'avais interdiction de payer... Je pouvais pas faire 100 mètres, c'est petit Bayonne ! J'étais beaucoup plus costaud et j'avais encore les *dreadlocks*. Je me retrouvais en photo dans des vitrines du centre-ville. Je deviens alors un personnage public. Mais le soir, j'allais traîner du côté de Petit-Bayonne, dans les bars un peu *underground* où ça fumait des pétards, où ça buvait des bières. Je me suis recréé un univers de potes qui ressemblait à mes potes de quartier de Strasbourg alors qu'il n'y a pas de quartiers à Bayonne. Je côtoyais les militants séparatistes. J'allais tous les jours à l'océan et régulièrement à San Sebastian. Mais c'était pas les vacances : j'étais super sérieux, je revenais de blessure, j'avais vraiment pas envie de plaisanter avec mon dos. J'ai bouffé des séances de kiné : j'en ai fait plus de 1000 dans toute ma carrière de rugby ! J'étais heureux comme tout à Bayonne et j'ai côtoyé des joueurs incroyables : deux néo-zélandais très rigolos, un pilier qui descendait de sa montagne, qui avait deux ans de rugby et dont la spécialité était le concours de force basque. Comme dans tous les clubs où je suis passé, chez moi c'est vite devenu un des fiefs où beaucoup de joueurs se retrouvaient. J'avais le rhum, je faisais les cocktails, c'était convivial à la maison. Et là aussi, changement de président ! Un concessionnaire automobiles à gros cigares arrive et applique ses méthodes de chef d'entreprise. Dans le genre particulièrement exécrationnel ! Il m'explique que ma blessure m'a empêché de jouer autant qu'il aurait fallu et que mon salaire va baisser de 15%. Si je suis pas content, on me vire ! Bayonne, c'est compliqué, le maire de la ville étant l'ancien entraîneur du club... Ça m'a fatigué ! Entre les canailles racistes de Strasbourg, les doubles présidents de Nîmes et de Bayonne, mon dos... En plus, à l'époque je faisais une maîtrise STAPS à Strasbourg avec mon mémoire à préparer à distance et je préparais aussi le CAPEPS parce que j'avais le sentiment d'évoluer dans un environnement professionnel incertain et qu'il fallait que j'assure mes arrières. La blessure au dos avait calmé mon euphorie ! J'avais plus 18 ans et je reprenais la pression du mec de quartier qui cherche à s'en sortir.

J.-C. B. *Tu peux développer ton parcours universitaire ?*

S. D. J'avais mal rempli mon dossier d'inscription en STAPS : j'avais pas mis que j'avais été pris en équipe de France cadets et juniors. A l'époque, on sélectionnait à l'entrée à la fac et j'ai pas été pris. Alors ma copine m'a inscrit en socio, sans que je sache ce que ça voulait dire. Les liens entre la socio et les STAPS étaient assez forts mais j'étais plus intéressé par l'ethno et l'anthro que par la socio. Mais des profs de STAPS faisaient un travail de vulgarisation de la sociologie qui m'a motivé parce que j'avais l'impression de traduire en termes scientifiques des choses qui paraissaient complètement

évidentes pour moi qui avais navigué dans plusieurs univers différents. Donc après un an de socio, je viens m'inscrire en STAPS et je ne suis que les cours qui m'intéressent. Je me disais que par défaut, je serai toujours prof de sport. Mais j'ai jamais vraiment eu envie de passer mon CAPEPS que j'ai d'ailleurs loupé en candidat libre parce que je n'avais pas bossé sérieusement. Quand j'ai quitté Bayonne et que d'un seul coup le statut de joueur pro n'était plus d'actualité, qui plus est avec une blessure grave, et que je revenais à Strasbourg, là j'ai senti la pression de mon entourage familial et amical. Mais je revendiquais le droit de gérer ma vie comme je l'entendais et je souhaitais pas faire de compromis avec tous ceux qui avaient cessé de croire en moi. Le retour à Strasbourg était un constat d'échec : je m'assois sur le rugby pro, on se sépare avec ma copine alors que ça faisait dix ans qu'on était ensemble et je le vis de manière dramatique, je me retrouve SDF, j'ai dormi plusieurs nuits sur les bancs, je squatte trois mois chez un copain, quatre mois chez un autre... Il m'a fallu presque un an pour me reconstruire ! Je reprends les choses en mains et je monte l'association Mix'cités.

J.-C. B. *Et tu reviens au Racing club de Strasbourg ?*

S. D. Oui. Ils m'appellent. Ils avaient gardé des liens. Ils sont pas fous, les types ! Ils ont investi, ils attendaient un retour sur investissement. Je me suis démerdé pour que ce soit eux qui me sollicitent et pas moi qui leur demande à revenir. Résultat, je consens à revenir alors que de toute façon, c'était acté. Ils font profil bas, me proposent un emploi et un bon salaire. Mais ils recommencent à ne plus me payer. Et là, je me fâche ! Je rejoue au rugby en fédérale 1 avec de bonnes sensations. J'étais largement au-dessus du lot. Je suis le papa ! Je suis celui qui a joué au plus haut niveau, qui fait la différence sur le terrain. Ça veut dire que j'ai mon mot à dire, que je peux parler stratégie avec l'entraîneur. Et ça se passe bien ! Mais, j'avais fait le deuil d'une carrière de rugby pro. J'avais eu très peur suite à la blessure au dos, j'étais anéanti par ma rupture amoureuse et on avait presque réussi à me persuader qu'il y avait urgence à ce que je trouve un statut professionnel si je ne voulais pas devenir un *looser*. C'était difficile à entendre. Je vivais le rugby avec passion et y renoncer était inconcevable. Certes, je m'inscris au CAPEPS, mais, en même temps, je monte avec un copain une association qu'on appelle Mix'cités et qui était un peu le mélange des différentes expériences de ma vie. C'était une manière d'affirmer mes positions idéologiques, de faire un pied de nez à ces cons du club de Strasbourg, d'affirmer mon engagement, mes différents parcours et espaces de vie, mes particularismes. J'avais envie de monter un projet qui permette de recomposer les différentes pièces du puzzle que certains voulaient diviser en moi. Il fallait une structure capable d'accueillir ce projet avec les différents univers dans lesquels j'existais et les amis. Mon grand copain de l'époque, qui est maintenant enseignant-chercheur en sociologie du sport à Lyon, était cofondateur de l'association. Il y avait tous mes potes de quartier, tous mes potes du rugby et tous mes potes de la fac. L'idée était d'utiliser la culture et le sport comme éléments d'ouverture aux autres. J'étais engagé là-dedans. Ça me tenait à cœur. Je me suis lancé à fond. C'était une passion. J'y étais jusqu'à 4 heures du matin : éplucher les instructions officielles de l'Éducation nationale, les lignes budgétaires de la politique de la ville, les statuts associatifs... J'ai découvert un univers et comme j'étais sur du concret, ça avait tout son sens ! Là, on était en 2001. Je décide de faire le premier gros événement de l'association : je relance la fête du quartier où j'ai grandi. Je remobilise la maison de quartier, le centre socioculturel, la plupart de mes potes : concert de musique tzigane, démonstration de rugby, démonstration de foot, concours de graffs, DJ... Le gros truc ! Et tout prend du sens par rapport à ma propre histoire ! Je me lance dans le social. A Nîmes et à Bayonne, j'avais déjà ce souci de garder le lien avec tous les gens que j'ai rencontrés et qui étaient devenus des amis. J'ai pris beaucoup de soin à garder les liens entre tous, à tel point que l'ensemble constituait un réseau très riche. Déjà à Nîmes, j'avais en tête de monter un système de libre échange de compétences, de bonnes pratiques. J'étais persuadé que la plus grande richesse dont je disposais c'était le vécu et les liens que j'avais pu créer avec toute cette diversité de gens que je mettais en contact. C'était une sorte d'engagement politique. J'ai passé des années à palabrer. Je savais que mon avenir ça ne pouvait pas être le rugby, jamais ! Alors il fallait mixer le rugby, les palabres, l'engagement politique... Le rugby ne pouvait pas être ma finalité ou ne pouvait être qu'une finalité parmi d'autres. Je mettais un point d'honneur à être un rugbyman intellectuel, entre guillemets, qui vient d'un quartier. C'était mon identité. Même quand j'étais à 200 % dans le rugby à Nîmes, j'allais quasiment tous les jours à la médiathèque ! Dans le rugby, j'ai très peu rencontré de personnes avec lesquelles je pouvais avoir une émulation intellectuelle et politique un peu poussée. Quand j'étais à Strasbourg, je vivais dans une maison en colocation et la plupart de mes

potes, c'était des gens de Science po, des gauchos. La maison était ouverte. C'était la continuité de ce que j'ai vécu gamin. Je revenais de l'entraînement de rugby quand les potes allaient se coucher, regardaient la télé ou enchaînaient par trois heures de discussion, les copains de Science po mélangés avec des potes du quartier. Pour rien au monde, j'aurais quitté ce mode de vie et ce brassage culturel et social. Dans le milieu du rugby, j'ai rencontré peu de gens avec qui je pouvais avoir ce type de liens. Les clubs dans lesquels je suis arrivé ont tous été surpris par ce mode de vie et cet appétit à partager et apprendre des autres. J'étais à la fois caractérisé par mes origines sociales et considéré comme un rugbyman intellectuel, à l'exception du terrain où je faisais preuve d'une très grande débilité et en troisième mi-temps pendant laquelle j'étais capable de rabaisser mon niveau. Ce qui a toujours déstabilisé mes interlocuteurs... Je faisais attention toutefois à ménager un peu les uns et les autres. Il y a certaines choses que je pouvais pas m'autoriser à dire à un certain public ! Il y avait certains piliers avec qui j'aurais pas entamé une discussion politique !

J.-C. B. *Peux-tu me parler un peu de ces étudiants de Science po avec qui tu étais en lien ?*

S. D. Beaucoup sont partis à Grenoble après trois ans à Strasbourg pour faire leur quatrième année et un mémoire de recherche. Ils étaient à UNEF-ID [Union Nationale des Etudiants de France-Indépendante et Démocratique] et à la LCR [Ligue Communiste Révolutionnaire] avec un discours très gauchiste dont je n'étais pas dupe : j'avais affaire à des bourgeois qui étaient extrêmement contents de rencontrer la classe populaire ! Pour le coup, ils ont été servis : je leur ai ramené toute la racaille du quartier ! Ils ont été confrontés aux limites de leur propre discours. Personnellement, j'ai jamais adhéré à la LCR. Sur les valeurs fondamentales, on se rejoignait mais je n'étais pas un enfant de la bourgeoisie intellectuelle acoquinée à l'extrême gauche. Il y avait des univers de décalage entre nous ! Ce qui n'empêchait pas d'avoir des liens très forts et durables. Par exemple, un des fondateurs des Motivés était un de mes postes strasbourgeois qui est venu me voir à Nîmes, qui est venu me voir à Bayonne et que je retrouve, aujourd'hui, à Toulouse. Le poil à gratter de tous les institutionnels, ce mec ! Je me dis qu'il faut mettre tous ces gens en liens et construire des trucs parce qu'il y a des gens dans la panade qu'il faut aider à se prendre en main, à ne pas subir ! Mix'cités, c'était faire le constat qu'on avait fait le tour de la palabre et que, maintenant, il fallait agir. C'est comme ça que j'ai coincé mes potes de Science po en leur disant que c'était bien beau leurs discours, mais qu'il fallait aussi mettre leurs paroles en actes. Et là, c'est plus dur... On peut passer des heures à disserter sur la vie, la politique, les jeunes... mais à quoi bon si on en fait rien. Et moi, je voulais faire ! Alors, je suis président-fondateur de l'association et je bosse les dossiers : je ne connais pas le fonctionnement associatif, je bosse et je me l'approprie ; je connais pas la politique de la ville, je bosse et je me l'approprie d'autant plus facilement que les quartiers, je connais ! Et plus je creuse, plus je suis scandalisé ! Le clientélisme, c'était scandaleux ! Donc, j'arrive comme un jeune loup pour rencontrer les institutionnels en leur expliquant mon projet. Ils rigolent au début, puis me prennent au sérieux en considérant l'objet de l'association et nos projets. Ils se rendent compte qu'on ne propose pas de la soupe et je suis surpris d'être rapidement considéré par mes interlocuteurs. On a une vraie réflexion de fond, pas seulement quelques idées. Je décortique le Grand projet de ville et je constate qu'il y a du boulot à faire sur Strasbourg. Très vite, on a du succès. On cherche de l'argent et tout le monde nous tourne autour, les politiques en particulier qui commencent à nous faire du mal en travestissant nos missions. Ils veulent maîtriser parce qu'ils sentent bien qu'il y a un peu d'insolence dans tout ça. On nous drague ! Et c'est à ce moment-là qu'arrive Sébastien Pagès : le kéké du sud par excellence ! Il est recruté par le Racing. Du soleil et un *piercing* sur la langue : tout le monde l'a pris pour un connard. Sauf que c'est tout sauf un connard, plutôt la caricature du demi de mêlée à grande bouche ! Et quand je me sépare avec ma copine pour me retrouver à la rue, ce type m'héberge pendant plusieurs semaines. Il arrive de Narbonne. Il a une petite vingtaine d'années. Il a fait quelques matchs en équipe une en première division, mais il y a beaucoup de concurrence à Narbonne. Strasbourg lui propose un gros contrat avec du pognon. Il avait besoin de prendre du recul vis-à-vis de sa famille, donc il monte à Strasbourg et très vite on se lie d'amitié. Il voit que je suis dans la merde et m'invite à dormir chez lui. Il reste un an puis se barre à Albi. On reste copains, on garde le lien, on s'appelle toutes les semaines et il me dit qu'Albi cherche un centre, poste auquel je m'étais reconverti.

J.-C. B. *Peux-tu faire le point sur les différents postes que tu as occupés sur le terrain ?*

S. D. Véritablement, mon poste, c'était arrière. Mais, suivant les clubs et la concurrence, j'ai aussi joué à l'aile. J'ai du tenir compte de mon état de forme et de mes blessures. Après mon opération du dos, j'avais perdu de la vitesse. Pour compenser, je me suis imposé une discipline de fer au niveau du renforcement musculaire. Au rugby, tu peux pas jouer la demie-mesure : j'allais au-delà du contact, j'ai fait du contact ma griffe ! Donc, je me suis blindé le dos pour ne pas cogiter avant tous les plaquages. Je voulais être plus violent qu'avant. J'étais très fort en défense : je compensais ma perte de vitesse par le métier et un bon *timing*. Au centre, je manipulais davantage la balle et j'étais en contact direct avec la ligne d'affrontement. Ça m'allait complètement ! Je préférerais ce poste à celui d'arrière. Quant à l'aile, j'y ai peu joué finalement. Au centre, j'avais plus de décisions stratégiques à prendre, plus d'impact qu'un ailier. C'est pas les mêmes repères, c'est pas la même perception du jeu, le traitement de l'info est plus rapide au centre. Mais je m'adapte bien et j'ai un niveau au-dessus de la plupart de mes collègues de Strasbourg. Et Albi me fait une offre. Donc re-rugby pro, alors que dans ma tête j'étais passé à autre chose. Albi venait de monter en deuxième division. C'était tentant. Je les avais joués un peu avant et ils m'avaient repéré. Je galérais à Strasbourg qui n'avait tellement pas fini de me prendre pour un con que je les ai mis aux prud'hommes : ils ne me payaient pas ! Finalement à Strasbourg, je suis revenu pour deux ans. En lien avec le rugby, je développe mon association Mix'cités et je commence à faire de l'initiation au rugby dans les écoles de quartier. Je suis allé une fois dans une école privée du centre-ville, ça m'a gavé ! Ca se passe bien, sauf quand je ramène des gamins au club : on me dit qu'il faut que j'arrête avec tous ces noirs et ces arabes parce que ça dénature l'école de rugby. Il faut pas faire fuir les sponsors qui, par ailleurs, sont des grands amis de notre président frontiste ! Je vais voir le président et je lui dis : « Ecoute, moi je t'aime pas ! De toute façon, tu me prends pour un con, tu me paies pas. Mais je vais te donner une dernière chance ». Au culot ! Je lui propose un projet de développement du rugby dans les écoles primaires prioritaires avec Mix'cités, clairement ce que je fais aujourd'hui avec Rebonds. Et j'intègre dans ce projet un audit sur la structuration du club pour améliorer la circulation de l'information en interne, le fonctionnement de l'école de rugby et pour créer un *pool* de partenaires privés. Je m'étais intéressé aux fonds sociaux européens et je savais qu'on pouvait gratter jusqu'à 40 000 euros. Les mecs ont même pas lu mon projet ! Alors j'y vais au *bluff*. Comme ils me devaient à peu près 20 000 euros, je leur propose de me faire un chèque de ce montant contre l'enveloppe du projet qui était du double. S'ils n'acceptaient pas, je leur avais dit que je brûlerais l'enveloppe devant eux. Je faisais de la mise en scène ! Pour cette réunion, il y avait le président de l'omnisport, le président de la section rugby du Racing Club de Strasbourg et ces deux sbires. Ils ont commencé à vouloir revoir à la baisse ce qu'ils me devaient. Ils proposaient de me filer 5 000 euros seulement ! Je refuse. Je demande la totalité et j'ajoute que s'ils ne me paient pas, je me barre ! Ils savaient pas qu'Albi m'avaient fait une offre. Ils refusent ma proposition, je brûle l'enveloppe devant le président et ils m'ont plus jamais revu ! Le hasard veut que, par la suite, j'ai développé ce type de projet pour des comités et des clubs bien plus réputés que Strasbourg. J'avais soldé mes comptes avec Strasbourg. Je n'ai plus jamais mis les pieds dans ce club. J'ai gagné aux prud'hommes. Ils m'ont payé tout ce qu'ils me devaient. Pour moi, c'était important de finir comme ça, en étant en position de force vis-à-vis d'eux. Je suis sorti la tête haute ! On était en 2002. Je suis parti à Albi dans la semaine qui a suivi. J'avais un copain à Toulouse et, sur place, mon ami Pagès avec qui on décide de prendre une maison. Une nouvelle vie commence, mais je sais que c'est les dernières années de rugby au haut niveau. Autrement dit, il faut que je réfléchisse à mon insertion professionnelle future. Je renonce au CAPEPS : c'était vraiment pas mon truc. Dans un premier temps, je soigne mon intégration au club d'Albi. Et là, je rencontre Eric Béchu ! Un type de Jeunesse et sports, très intelligent, très bon technicien et qui avait compris le moteur des hommes. Il prend le club en fédérale 1 et le fait monter en Top 14 avec des joueurs qui étaient loin d'être des pur-sang. Il a réussi à tirer la quintessence d'un groupe : tous ensemble, ça giclait ! C'est un des rares types que j'ai rencontré, en dehors de Strasbourg, qui incarnait les valeurs du rugby. Il s'est appuyé sur la cohésion de groupe et sur le combat collectif pour tirer le meilleur des joueurs. Une grosse voix ! L'incarnation du rugby ! LE rugby ! Il venait d'Ariège. Un dur au mal, un guerrier, mobilisateur en même temps que très technique. Brutal en apparence, mais d'une finesse incroyable dans la connaissance du rugby et la gestion des relations humaines. Ce type mérite beaucoup de respect et j'avais beaucoup d'admiration pour lui, vraiment ! Quand tu prends un petit club, que tu l'amènes en Top 14, que tu es rétrogradé administrativement et qu'avec un groupe de canassons, tu remontes à nouveau en Top 14, c'est que tu es un entraîneur exceptionnel ! Ce type est devenu un ami parce

qu'on s'est retrouvé sur les valeurs. Je lui ai montré que j'étais un guerrier. C'est une des rares personnes dans le rugby avec qui j'ai eu des échanges politiques. On a très vite bien accroché ensemble.

J.-C. B. *J'ai eu la chance de rencontrer Eric Béchu et je lui ai demandé de m'expliquer, selon lui, quel rapport le rugby entretenait avec la règle. Il m'a dit des choses qui m'ont marqué, entre autres que les règles de ce sport étaient tellement évolutives dans le temps et tellement sujettes à interprétations que le rugby était à peu près impossible à arbitrer s'il n'y avait pas une sorte d'entente tacite, d'accord moral, de contrat entre les joueurs qui dépassait les règles écrites...*

S. D. Tu m'étonnes pas. J'arrive à Albi et ce mec me fait du bien, comme il fait du bien au club. Il me réconcilie avec le rugby. C'est le papa, c'est le patron, c'est lui le chef. Et il est respecté parce qu'il est légitime et droit ! Il avait des résultats et le tempérament pour s'imposer ! Tout était clair et simple pour tout le monde. Ça tournait, sans baratin ni mise en scène. Tu fais le *job* et tout va bien. Il a eu cette immense intelligence de constituer une équipe avec des gens qui étaient inconnus au bataillon et de les convaincre qu'ils pouvaient accéder au plus haut niveau. C'était pas gagné. Il jouait surtout sur le côté revanchard et le côté combattant de ces joueurs qui étaient un peu en marge des circuits classiques. Il ne supportait pas les joueurs incapables d'aller à la guerre. Il sublimait les valeurs guerrières en nous faisant monter dans des états psychologiques incroyables avant les matchs ! On était prêt à perdre un bras pour le match ! Il travaillait la cohésion de groupe. J'ai vécu deux belles années de joueur pro dans ce club. Tout de suite, j'ai été le chouchou parce que j'ai mis deux ou trois timbres d'anthologie devant la tribune présidentielle. Après j'ai pas arrêté de me blesser. Mon physique m'a rattrapé : les blessures, un mode de vie un peu déjanté... J'ai tiré sur la corde pendant plus d'une décennie, j'avais déjà vingt-neuf ans. Et j'ai perdu ma mère brutalement à ce moment-là. Mon père, lui, est mort quand j'étais à Nîmes. Je me suis retrouvé seul avec ma sœur et dans l'absolue nécessité d'entamer une reconversion professionnelle. Plus de père, plus de mère, une petite sœur avec une fille qu'elle élève seule. On arrête de rigoler. Suite à des blessures et des complications, je fais quasiment une saison blanche pour ma deuxième année à Albi. Je me tourne vers Eric Béchu qui, en tant qu'agent Jeunesse et sports, dispose d'un gros réseau. En premier lieu, il me met en contact avec le responsable du service prévention de TISSEO [régie de transports en commun de l'agglomération toulousaine]. Il voulait me faire agent de prévention : il cherchait des rugbymen. Je refuse poliment en lui expliquant que l'uniforme, les règles, c'est pas trop mon truc. Je veux bien travailler sur la règle, mais pas en incarnant le côté répressif. Il comprend et nous sommes restés en liens. Béchu me met alors en contact avec l'élus de la mairie de Toulouse en charge du secteur loisirs. Grâce à lui, je m'inscris à Garonne Animations qui gère soixante CLAE [centre de loisirs associé à l'école] pour la ville et j'intègre un CLAE. Vu mon cursus - STAPS, brevet d'Etat, rugbymen, alors que le BAFA suffisait, ils se sont chamaillés pour me prendre. J'y vais et je prends une grande claque dans la figure : tout ça pour ça ! Mais je profite de ce métier sous-payé qui me laisse un peu de temps, pour monter le projet Rebonds que je soumetts très rapidement à Sébastien Bouche. Il jouait en équipe réserve à Albi et il était directeur d'une maison de jeunes. Il quitte cette responsabilité et décide de me suivre. Il faut que j'explique qu'avant de quitter Strasbourg pour venir à Albi, j'avais rencontré une jeune femme qui est devenue la mère de mes enfants. Elle bossait dans un EREA [établissement régional d'enseignement adapté], en tant que prof des écoles. C'est un collège très spécialisé. Elle me rejoint et nous nous installons à Toulouse, Albi était une ville trop petite pour elle. Je me tourne donc à nouveau vers les écoles et le monde associatif. C'était un débouché naturel pour moi. Il était hors de question que je prenne un poste dans un club, genre chargé de la communication ou je ne sais quoi... Je me suis condamné à réussir en restant entier, c'est-à-dire en intégrant toutes les composantes de mon histoire et de ma personnalité : le militantisme, les origines sociales et culturelles, la pratique du rugby, les études... L'idée, c'était de pas se travestir, de ne rien renier ! C'est le fil conducteur de ma vie ! Et puis cette volonté farouche de construire, de m'engager dans une compétition. J'ai besoin de ça ! Tous ces projets sont des défis, Rebonds étant le gros morceau. Avec le recul, je dirais que Mix'cités c'était Rebonds avant Rebonds. Sauf qu'à Toulouse, j'avais pas le réseau que j'avais à Strasbourg, notamment du point de vue culturel et militant. La blessure me donne la force mentale de me remobiliser sur ce grand projet. Après chaque blessure, je suis revenu, j'ai jamais lâché. Une blessure, c'est toujours une phase de dépression. Le joueur se projette toujours dans l'avenir et, avec la blessure, tout s'arrête d'un seul coup. T'es coupé de tout. Tu retombes. Opération et puis tu reviens.

Rééducation, remobilisation. Il faut affronter cette nouvelle épreuve : méthode, sérieux, engagement... Il faut ressortir plus fort qu'avant, au moins mentalement ! C'est particulièrement dur. Ce sont les aléas de la vie du sportif. Il faut les accepter, les surmonter et ne surtout pas penser que sans ces blessures la carrière aurait été plus belle. C'est pas vrai ! C'est pas les blessures qui m'ont empêché de jouer à très haut niveau, mais plutôt les choix que j'ai faits, en particulier vouloir composer avec les différents aspects, souvent contradictoires, de ma vie. Faire la fête et gérer une carrière, par exemple. Mais je ne regrette rien. Pour rien au monde j'aurais voulu abandonner un aspect de ma personnalité ! J'aurais pu me consacrer exclusivement au rugby. J'aurais sans doute été un peu moins blessé... Mais la blessure, c'est éminemment formateur ! Dans le cas de la seconde année à Albi, ces blessures sonnaient le glas de mon parcours de rugbyman pro. Il s'agissait d'en prendre conscience sans tarder. J'avais trente ans. Il était extrêmement urgent de construire l'avenir. Je fais un an et demi de CLAE à mi-temps, payé au SMIC : ça calme ! Ce qui m'empêche pas de faire des choses intéressantes. Je développe ce que je sais faire : rugby, *scrabble*, échecs et ça marche du feu de dieu au sein de l'école ! Dans ce CLAE, je n'avais pas l'impression de travailler. Pourtant je comprends rapidement qu'une des limites évidentes de cette formule tient au fait que, malgré qu'ils portent sur le même public, le scolaire et le périscolaire s'ignorent. Ma préoccupation, reprise dans Rebonds d'ailleurs, était de construire des projets transversaux et de créer des liens avec les enseignants. Le directeur du CLAE était un ancien rugbyman qui, jeune, avait joué au Stade toulousain et qui avait un brevet d'Etat rugby. Exactement ce qu'il fallait ! On devient rapidement amis, il me donne carte blanche et je deviens le *leader* du groupe des 18 animateurs. J'étais plus âgé et parfaitement à l'aise dans cette activité. Je suis jamais venu en tirant la gueule. Je voulais prendre le temps de poser les fondements de ce qui serait mon engagement professionnel dans les décennies à venir. Je reprends le métier par le terrain. Je me suis appliqué à faire du mieux possible. J'y ai mis tout mon cœur ! Mon idée était de prendre une sorte de revanche sur le déterminisme social, de contredire les indicateurs de mon parcours selon lesquels, n'ayant pas suivi une brillante carrière de rugbyman, j'allais devenir un vieil ado de banlieue. Je me suis mobilisé. Je suis toujours arrivé avec un quart d'heure d'avance à l'école. Je me suis engagé comme si c'était le boulot le plus précieux que j'avais jamais eu. Je me suis discipliné. J'ai construit des dossiers avec tout l'argumentaire pédagogique qui va bien. Tout ce travail a rapidement porté ses fruits : on m'a proposé de devenir directeur de CLAE et j'ai refusé. J'étais à l'école Cuvier, route d'Albi, ça s'invente pas, quartier Croix Daurade. Une école comme je les aime : mixte, avec des jeunes issus de l'immigration, quelques familles à problèmes mélangées avec des classes moyennes. Une école normale ! Installé à Toulouse, je commence à connaître la ville et je m'appuie sur le réseau rugby. Je voulais travailler sur le long terme, reprendre et développer ce que je n'avais pas eu le temps de faire à Strasbourg avec Mix'cités. En me disant que cette fois j'allais en faire mon boulot et un instrument d'engagement politique au sens fort du terme, sans retomber dans les discussions stériles avec lesquelles je saturais. J'avais l'immense ambition de créer mon boulot en accord avec mes valeurs. J'avais la pression et j'aimais ça. Je me suis mis des règles et rapidement j'ai fait valoir que j'étais en train de construire un projet personnel, que je ne voulais plus travailler pour d'autres et que je ne voulais pas qu'on me donne d'ordres. Si je l'avais accepté dans le rugby, c'est parce que c'était ma passion, pas mon travail ! Donc je monte mon affaire pour ne pas regretter toute ma vie de ne pas l'avoir fait. Je commence à rédiger un projet d'insertion par le rugby pour Toulouse que j'améliore continuellement et j'arrive à une version définitive qui pose les fondements de Rebonds. Je l'ai relu dernièrement : rien n'a changé ! Cette association, je l'avais dans la tête depuis longtemps. Tout était très clair. Il ne restait plus qu'à se mettre au travail. Je savais qu'il était possible de postuler à des fonds territoriaux, à des fonds européens, à de nombreuses lignes budgétaires avec des chances de remporter le morceau si je parvenais à produire des réponses cohérentes pour les publics en difficulté en croisant le sport, l'éducation spécialisée, l'éducation populaire, l'Education nationale, l'insertion, enfin tout ça... Par contre, je ne pouvais pas partir seul parce que je connaissais pas suffisamment de monde sur Toulouse. Je vais donc voir Sébastien Bouche avec mon projet.

J.-C. B. *Cette nouvelle activité te prend tout ton temps ? Après Albi, tu abandonnes le rugby ?*

S. D. Non, je fais tout en même temps. Concernant le rugby, je continue à me blesser, à me rééduquer et je signe à Blagnac, en fédérale 1, qui me courtisait depuis un moment. Je resurmonte les blessures, j'ai le dos qui joue aux osselets, je subis des erreurs de diagnostics, je me remets plus ou moins et je fais une saison entre plaisir et besoin. J'étais prêt à mourir sur le terrain ! Blagnac faisait partie des

grosses équipes de fédérale 1 et ambitionnait de monter en deuxième division. Y avait tout : le pognon, les infrastructures... et un manager qui n'avait pas l'intelligence nécessaire pour créer une cohésion de groupe. Un type à l'*ego* surdimensionné qui n'écoute personne et qui, pendant des années, passe à côté de cette montée pour laquelle il était suroutillé. Quitter Béchu pour tomber sur un mec comme ça, non merci ! C'était mes dernières années de rugby et je voulais pas m'emmerder avec cet abruti. Après un an, je me renseigne et les copains me conseillent d'aller voir du côté de Lavaur, un petit club en fédérale 1, sur la route de Castres. Et là, le bonheur ! Je retrouve les valeurs du rugby que j'avais connues à Strasbourg et à Albi. Le Tarn : un schéma simple, une culture de jeu d'avants, le combat, une bande de copains, pas de *stars*, de l'humilité, beaucoup de bénévoles, des vieux pas sophistiqués, des moyens suffisants avec les laboratoires Fabre et des réussites sportives ; notamment une victoire contre Blagnac à Blagnac ! Le tout en étant titulaire indiscutable. Une superbe saison ! Sauf que c'est l'année de la naissance de mon fils et que les entraînements le lundi, le mardi, le jeudi, le vendredi et match le dimanche, ça me faisait cinq allers-retours dans la semaine, tout en bossant à fond sur Rebonds... Physiquement, je suis pas mal, même si je suis un peu obligé de ruser, en particulier je m'épargne l'hiver. Je vieillis et je décide de chercher un club sur Toulouse. Le FCTT [Football Club TOAC-TOEC], un club de fédérale 2, me draguait depuis deux ans. Ils avaient même fait une surenchère sur Blagnac pour me recruter. C'était à côté de chez moi. Je signe et je fais cinq ans avec eux : quatre ans comme joueur et un an comme entraîneur. J'étais dans la convivialité plus que dans le rugby de haut niveau... Une nouvelle identité de club pour moi : un club de ville universitaire, beaucoup de *turn-over*, un noyau dur de passionnés peu nombreux, des gens attachants, la deuxième plus grosse école de rugby de Midi-Pyrénées avec 350 jeunes, une sorte d'anti-Stade toulousain qui a beaucoup puisé dans le FCTT sans contrepartie, mais aussi des querelles internes, un club assez particulier. C'était mon dernier club. Je m'étais mis ça en tête. Pas d'intérêt financier parce qu'entre temps j'avais réussi à créer mon poste à Rebonds. Deux entraînements par semaine et le match le dimanche. Plus tranquille : le temps de me consacrer à mon association. Un deuxième enfant. Et l'occasion de parfaire mes liens avec Toulouse, avec les réseaux du rugby et de recruter de futurs collaborateurs de Rebonds au sein du club. Des jeunes qui viennent du rugby toulousain et qui sont passés par la fac des sports, comme Jules Sire et Benjamin Santouil, par exemple. Je finis par une année d'entraîneur qui a été passionnante. Les joueurs m'ont plébiscité pour que j'entraîne alors que j'étais joueur l'année d'avant. J'arrive dans une position confortable, mais avec un manque évident de moyens, une équipe de bras cassés, aucun enjeu sportif, si ce n'est un club à reconstruire... Arrêter de jouer était suffisamment difficile pour ne pas me couper complètement de la vie du club !

J.-C. B. *Entraîner, c'est encore ressentir les vestiaires, les odeurs, le bruit, le stress...*

S. D. C'est encore serrer 80 paluches tous les mercredis, tous les vendredis et tous les dimanches, c'est boire des bières, c'est rester dans le milieu. Et une très bonne expérience malgré le côté club universitaire : absence de certains joueurs quand il commence à faire froid ou pendant les périodes d'examen, peu de motivation pour élever le niveau de jeu, pas le goût de la perf... à peu près tout le contraire de mon propre rapport au rugby. Mais une cohésion de groupe, du plaisir et beaucoup de temps dépensé. L'occasion aussi d'emprunter aux entraîneurs que j'ai appréciés pendant mon temps de rugby, à un autre niveau bien sûr, et de jouer sur les ressorts qui me plaisent : la proximité, la confiance, l'engagement, la cohésion d'ensemble, la certitude que c'est la nature des relations entre les individus qui porte une équipe, beaucoup plus que le physique ou le technico-tactique. Commencer à être bien ensemble pour développer l'envie de bosser et de se donner à fond. J'avais aussi la faiblesse de penser que j'étais plus armé que les entraîneurs précédents du club en terme de contenu spécifique. Le problème, c'est que les contenus que j'ai proposés n'étaient pas adaptés. Donc, petit péché d'orgueil : j'ai pas pris la mesure du manque d'engagement et d'implication des joueurs. Certains voulaient surtout jouer et vivre ensemble, sans chercher à progresser. C'était des étudiants toulousains, pas des compétiteurs ! On a eu quelques résultats. On était en surrégime. Un effectif très court. Les joueurs gardent un bon souvenir de cette expérience et moi aussi. Ça m'a donné envie d'aller plus loin à un meilleur niveau. Le jour viendra...

J.-C. B. *Est-ce que cette expérience t'a permis de faire le lien avec ces deux autres postures professionnelles que tu as également pratiquées : celle d'éducateur socio-sportif et celle de responsable associatif ?*

S. D. Entraîneur, c'est beaucoup plus ingrat qu'éducateur ! Eduquer, c'est transmettre les valeurs, la culture du rugby à des gamins qui te donnent beaucoup en retour. Entraîneur, ça s'apparente plus, dans certains cas, à un travail d'assistante sociale, avec peu de contreparties. Et puis, c'est un métier qui te prend le cerveau du lundi au dimanche soir. Il faut être sans cesse légitime, renouveler ses contenus... Entraîneur, c'est casse-gueule. Dans mon cas, je n'ai pas directement entraîné les futurs salariés de Rebonds. Ce qui a posé problème, c'est que j'ai explosé. J'étais en flux tendu et je ne cessais de traiter de l'info et de donner des réponses : en tant que directeur du Rebonds, en tant que directeur du jeu. Et je venais d'avoir ma fille. C'était trop ! A cette époque, j'ai eu des moments de faiblesse et ce n'est pas un hasard si c'est à ce moment-là qu'éclate la crise à Rebonds.

J.-C. B. *Revenons, si tu veux bien, au projet de ton association. A t'entendre, l'école semble être un élément central du dispositif associatif auquel tu réfléchissais.*

S. D. Soyons clair. L'Education nationale, par l'école, est le moyen le plus sûr de toucher de manière quasi exhaustive une tranche d'âges sur un territoire donné. C'est comme ça que j'ai pensé le rapport de Rebonds à l'école, tout en sachant que l'école est un milieu excessivement fermé. L'enjeu est donc de montrer patte blanche pour y entrer. A la fac, j'avais étudié l'histoire des rapports entre l'Education nationale et le mouvement sportif. J'avais des bases que j'ai consolidées par la lecture des textes officiels et surtout par mes interventions dans les différentes écoles, à Strasbourg comme à Toulouse. Ma compagne est enseignante. L'école est un univers qui m'est familier, sur lequel je ne fantasme pas d'ailleurs. Je sais ses limites et son caractère parfois fermé. Ainsi, dans le CLAE où je travaillais auparavant, les enseignants nous refusaient, à nous animateurs de CLAE, l'usage du terme « éducatif ». L'éducation, c'était leur chasse gardée ! Aujourd'hui encore, on connaît ce problème à Rebonds : beaucoup de profs de sport de collège refusent que nous intervenions dans leur établissement par peur de la remise en cause de leur statut et de leurs compétences. Ils ont le diplôme, ils ont réussi le concours : c'est eux qui incarnent l'éducatif, même si leurs pratiques sont à cent lieues de cette auto-labellisation. Mais il est possible de lutter contre cette rigidité, qui n'est pas générale, en proposant des passerelles entre les différentes professions qui interviennent dans l'école. Parfois le dialogue suffit, avec un peu de bonne volonté réciproque. Entre mes différentes interventions dans le CLAE, plutôt que rentrer chez moi et revenir un peu plus tard en ayant perdu mon temps dans les embouteillages, j'étais au bar « Les Américains » à côté de l'école et je cogitais à ces projets. Un bistrot essentiellement fréquenté par des turcs qui jouent au PMU, un bordel pas possible, ça braille à tout va : c'est là que je me pose et que je donne naissance à Rebonds ! J'ai encore mes notes de l'époque avec les tâches de café. Mon préalable est le suivant : mixer les publics, les pratiques professionnelles et faire se rencontrer les différents organismes qui ont besoin les uns des autres mais qui s'ignorent, le tout avec, par, autour... du rugby. Je comprends rapidement que rien de ce genre n'existe à Toulouse. Je me lance, même si je ne connais pas bien la ville. J'ai fait Strasbourg, j'ai fait Nîmes, j'ai fait Bayonne, j'ai fait Albi. Partout où je vais, ça se passe bien. Je sais créer du lien et m'intégrer. Et pour ça, le rugby est quand même une catapulte ! Il décuple la capacité à rencontrer du monde. Je parle de mon projet aux joueurs avec qui je joue à Albi, et notamment à Sébastien Bouche qui sera le cofondateur de Rebonds et qui était alors directeur d'une maison des jeunes. Ça se passait mal, il avait envie de changer et je le convaincs de partir avec moi. Il avait le réseau et moi l'ingénierie et l'expérience. On fonce !

J.-C. B. *Si vous jouez ensemble à Albi, Sébastien Bouche vient du rugby à treize. Est-ce qu'il était important de réunir les deux rugbys au sein de l'association ?*

S. D. C'était une force supplémentaire, mais pas un calcul. Sébastien jouait à quinze, au moment où je l'ai rencontré, mais il était essentiellement marqué par le treize. Très vite, on se rend compte que mêler les deux rugby est une manière de nous affranchir de la tutelle et des pressions de la fédération du quinze qui ne tolère aucun débordement. C'est aussi l'opportunité d'avoir une portée plus large : on sait historiquement que le recrutement du treize est socialement plus populaire et que certains dirigeants du quinze veulent que leur sport et leur club soient préservés de ces populations-là. On pouvait jouer aussi sur le sentiment de revanche que le treize éprouve toujours envers le quinze. Mais pour ça, il fallait dépasser la question de la spoliation des biens du treize par le régime de Vichy au profit du quinze. Les gars en sont encore là... Cette question reste constitutive de l'identité des anciens du treize. Pour moi, c'est une faiblesse car la culture du treize reste tributaire de son opposition au

quinze. C'est avouer sa subordination que de se définir en réaction à l'ennemi juré, surtout si on est peu représentés. Autant te dire que pour moi le treize signifie rien au cours de ma carrière de quinziste. J'en entends un peu parler en arrivant à Toulouse. Le treize à Toulouse, c'est un gros réseau que Sébastien me permet d'intégrer. Je fais peu de différences entre le quinze et le treize : dans les deux rugbys, on boit des bières, on se met des tampons, les mecs sont bodybuildés, ça court, ça plaque... Pour moi, c'est le même sport, à peu de choses près. Et puis prétendre mixer les deux est une force pour notre association : encore une forme de métissage ! Pendant longtemps, on a parlé de « rugby à 14 » pour faire chier et bousculer les convenances et les frontières. De même, on avait inventé le terme de « rue-by », pour jouer sur la prononciation des anciens du sud-ouest... On sait que le rugby est un bon outil éducatif. Peu importe à combien on y joue ! Donc, je décide de m'appuyer principalement sur l'école et de prendre l'Education nationale à son propre jeu. Plutôt que leur raconter que j'étais un expert de mon sport et de leur montrer comment on pouvait l'enseigner dans les écoles, je suis parti de leur fonctionnement, de leurs attentes et de leurs besoins pour leur présenter nos objectifs. C'est comme ça qu'on a écrit la réussite de Rebonds : l'Education nationale a valorisé notre travail et assuré notre légitimité.

J.-C. B. *Peux-tu revenir sur les débuts de l'association ?*

S. D. On dépose les statuts en mars 2004. Je trouve le nom tout seul et tous les copains valident et adhèrent. Et on va trop vite : pêché d'orgueil ! On commence, pour se faire connaître, par monter un gros projet européen qu'on appelle « sports et violence ». On organise un séminaire au CREPS de Toulouse, on mobilise les institutionnels, on dispose d'un gros budget, on invite douze pays européens, grosse logistique... et on distribue nos CV et une présentation de Rebonds, en anglais s'il vous plaît ! Je dors peu pendant des semaines, ça se passe bien, mais on finit avec des cernes jusque-là ! On fait le bilan et on constate qu'on a pas de plus-value financière et que, si on y a gagné en termes d'image, on n'a pas suffisamment de matière et pas la pratique. Autrement dit, on s'applique à valoriser alors qu'il nous manque la dimension terrain. Après cet événement, on se dit qu'il y a urgence à se mettre au travail. Jusque-là, j'avais mis en place une ou deux actions dans les écoles, les structures spécialisées, mais c'était très confidentiel. On était que deux ! On s'est précipités car on s'est dit qu'il fallait des sous pour envisager des choses intéressantes. On voulait pas un fonctionnement associatif aléatoire. On voulait d'entrée construire du solide. Mais il fallait reprendre les choses dans l'ordre et commencer par être reconnus par la qualité de nos interventions de terrain avant de se présenter comme des spécialistes, si non il y avait malhonnêteté intellectuelle ! On s'est rendus compte qu'il fallait qu'on s'achète une légitimité avant de nous mettre en avant comme ça. L'événement n'a pas été inutile, je m'en rends compte avec le recul : une partie de notre réseau s'est constitué à ce moment-là. Mais dans l'immédiat, il fallait montrer de quoi on était capables. On a été un peu présomptueux. On s'est vus plus beau qu'on ne l'était vraiment. On a voulu commencer par créer un réseau d'échanges de bonnes pratiques à l'échelle européenne alors qu'on avait peu de choses à partager. Aujourd'hui, ça serait différent : maintenant, on est capables de jouer ce rôle, d'ailleurs on envisage très sérieusement de le faire en créant une nouvelle structure, une société coopérative qu'on va appeler « Impact », encore un terme emprunté au rugby. Mais restons sur la situation de l'époque. On sort du séminaire en se disant qu'il fallait mettre le paquet sur le développement de nos activités et qu'il serait bien temps de communiquer, d'échanger et de réseauter en Europe un peu plus tard. Avec Sébastien, on fait, en quelque sorte, le bilan de nos compétences : lui connaît les gamins des quartiers à travers des expériences menées du côté de Lyon et de Villeurbanne ; moi, je connais cette même situation à Strasbourg. Deux villes qui en France ont des choses à dire à la politique de la ville ! Par ailleurs, on partage le rugby. Une bonne base en commun. Que nous manque-t-il ? Les clubs qui vont accueillir nos gamins. A nous de les trouver, de les convaincre et, surtout, de construire l'accompagnement individualisé que va permettre aux jeunes de s'y retrouver et à tous les partenaires de tirer dans le même sens. On construit donc l'architecture complète du projet d'insertion par le rugby en incluant le volet éducatif, le volet insertion sociale et professionnelle, le suivi individualisé... Je me réfère à mon parcours de vie et je sais que tout ne s'est pas joué à l'école. Le club de rugby a également été primordial. Ma grande chance a été d'être dans un club, avec une diversité de gens, avec des ouvriers, des paysans, des étudiants, des ingénieurs, des gros, des grands, des vieux, des jeunes... Ma chance, elle était là ! On cherche donc à associer l'école et le club. Le club est un espace restreint qui permet de jouer les enjeux de l'insertion sociale à micro échelle. Il y a tout dans le club : une

diversité du public, des règles, des formes de sociabilité propres, une culture... Le postulat de départ de Rebonds est qu'être capable de s'intégrer dans un club en respectant son espace, ses règles, ses normes, est une étape importante dans la perspective d'une insertion sociale. L'accès aux clubs est fondamental dans notre raisonnement. On doit être en liens avec eux non pas pour présenter une prestation rugby aux écoles, mais pour faire comprendre à l'Education nationale qu'on peut construire des contenus éducatifs autour du rugby, en respectant les publics, les objectifs pédagogiques et la vocation première de l'école. Mais la finalité de Rebonds est plus large : on veut aller au bout et travailler à l'insertion sociale et professionnelle des jeunes que l'on suit. A ce sujet, on sait que c'est déjà le club qui nous a amenés à nous développer en tant qu'individu.

J.-C. B. *Est-ce que ton parcours ne te conduit pas à survaloriser le rôle du club ?*

S. D. Si, sûrement !... On a démarché les clubs très vite en leur présentant notre projet et en leur disant qu'on pouvait leur amener beaucoup de gamins, sans perturber leur fonctionnement traditionnel. On précise qu'on accompagnera les jeunes et qu'on se porte garant de leur comportement. Et là, ça rassure ! Il faut savoir que les clubs fonctionnent surtout avec des bénévoles et qu'ils ont besoin de soutien. On a identifié certains clubs qu'on est allés voir et à qui on a expliqué qu'on intervenait dans les écoles du quartier au titre du rugby éducatif et que certains jeunes souhaitaient rejoindre le club. On leur a demandé s'ils étaient intéressés, en précisant qu'on ne faisait pas de la détection et qu'on ne travaillait pas à la promotion du rugby, mais qu'on était sur un projet éducatif et social. Si on fait du recrutement, c'est sur critères sociaux et sur la base du volontariat et absolument pas en fonction des qualités sportives des jeunes. On leur dit aussi qu'il s'agit de gamins en difficulté qui ont un vrai besoin d'intégration, notamment au club. Il faut avoir à l'esprit qu'on est là avant la coupe du monde de rugby de 2007 qui s'est déroulée en France et qui a suscité un fort engouement pour le rugby auprès des jeunes. Si aujourd'hui les clubs saturent, à l'époque ils cherchaient des jeunes. On a été bien reçu par les clubs. On était connu dans le milieu et, en tant que joueurs pro, on était plus que légitimes. Mais mon souci a été, dès le premier jour, de mettre en avant l'association elle-même plutôt que ma carrière. Si raconter que j'ai joué ici et là et que j'ai des pectoraux et des biceps me pose d'entrée de jeu face à mes interlocuteurs, Rebonds n'est pas constitué d'anciens joueurs pro. Il faut donc que tous les éducateurs de Rebonds puissent se prévaloir des savoir-faire de l'association pour disposer d'une certaine reconnaissance, qu'ils aient été de bons joueurs ou non. Pour un club, collaborer à Rebonds est aussi valorisant. Mais la plupart des clubs ont accepté en étant convaincus de l'intérêt de notre projet. Et puis, il y a un effet d'entraînement : quand des clubs commencent à te suivre, d'autres s'inscrivent dans le mouvement et ceux qui ne le font pas se trouvent en situation de devoir presque se justifier. Y a aussi des enjeux financiers liés à l'adhésion de nos jeunes. Les dirigeants savent parfaitement qu'à ce titre leur club peut prétendre accéder à telle ou telle ligne budgétaire. En plus, la fédé a mis en place un processus de labellisation des écoles de rugby qui valorise les clubs et oblige à développer des actions d'éducation et d'insertion par le rugby. Sur des lignes budgétaires concurrentielles, ce qui va faire la différence par rapport au club voisin, c'est la capacité à dégager des projets qui relèvent d'une forme d'utilité sociale. Une fois qu'on a cadencé trois, quatre, cinq clubs, c'est les clubs qui ont fait notre pub entre eux. Certains nous ont appelés parce qu'ils voulaient bosser avec nous. D'autres cherchaient des jeunes. C'est comme ça, par exemple, que j'ai connu le TEC [Toulouse électro-gaz club]. A l'école de rugby, il y avait vingt gamins le mercredi après-midi ! Le président me demande de l'aide en me disant qu'ils sont à l'agonie. On a bossé des années avec ce club. J'ai ramené des gamins que Blagnac ne pouvait pas intégrer parce qu'ils étaient trop nombreux. J'ai ramené deux minimes avec lesquels ça s'est super bien passé. Pour finalement aboutir à la création de l'emploi de Damien, un éducateur de Rebonds qui a pris en charge la gestion de l'école de rugby. Les dirigeants du club étaient sensibles à la question de l'intégration des jeunes. L'école de rugby est très importante pour le club. Financièrement, c'est des adhésions. L'école de rugby compte souvent le plus grand nombre de licenciés du club. Et puis le club qui prétend jouer à un niveau décent a deux options : soit il recrute en externe et il paie, soit il forme et, éventuellement, il vend. La formation, c'est aussi un bon calcul économique. Surtout, un club qui n'a pas d'école de rugby n'a pas d'histoire et pas d'avenir ! Il faut réfléchir à long terme et créer une dynamique d'ensemble dans laquelle la formation tient une place prépondérante. Mais là on est sur un autre terrain que Rebonds. On est sur le modèle global de structuration du club de rugby sur lequel j'ai beaucoup de choses à dire : c'est la réflexion qui m'anime au niveau du groupement d'employeurs. Mais c'est un autre

sujet... Le club est absolument fondamental dans l'esprit Rebonds d'autant que l'association n'est pas un club et que nous devons nous appuyer sur les clubs-partenaires. Quand on crée Rebonds, on a pas d'exemple à l'esprit. On ne veut pas être Massy ou Bobigny ou je ne sais quel club formateur de banlieue comme il en existe du côté de Paris, par exemple. Ces clubs font des choses admirables. Ils ont pris la mesure de leur environnement et s'appuient sur leurs ressources propres : des jeunes qui n'ont pas la culture rugby mais qui ont des qualités, des choses à revendiquer, des univers culturels diversifiés et la galère comme dénominateur commun. Mais l'idée de Rebonds, c'est pas ça ! On veut proposer aux jeunes en difficulté des clubs qui leur offrent l'occasion de côtoyer un autre milieu que leur cadre social et familial d'origine. Quel intérêt de regrouper tous nos jeunes dans un même club, de quartier qui plus est ? Nous, ce qui nous intéresse, c'est de leur faire comprendre qu'il y a d'autres manières de parler, de se comporter, d'autres espaces, d'autres ambitions, d'autres publics, et de leur faire palper cette autre réalité dans la perspective de leur insertion sociale et professionnelle à construire. Donc, on écarte tout de suite la perspective de créer un club Rebonds et on met le paquet sur la plus-value éducative et sociale que représente notre réseau. On fait le choix de la transversalité et on s'appuie sur les très nombreux clubs de Toulouse et de l'agglomération. C'est le terreau de notre projet. Appartenir à notre réseau peut également constituer un élément de communication interne pour un club qui est en perte de vitesse, dont les bénévoles vieillissent et se raréfient. Ils peuvent se remobiliser autour de l'école de rugby qui connaît un renouveau avec des inscriptions nouvelles. On leur met un peu de piment dans leur club. On relance l'affaire ! C'est aussi un argument de communication externe : on fait valoir les clubs qui sont nos partenaires auprès du Comité de rugby, de la mairie, de Jeunesse et sports. On insiste sur les clubs qui jouent le jeu de l'accueil. On signe des conventions avec eux et rapidement on se rend compte que Rebonds alimente leur école de rugby. C'est le cas, par exemple, du TO 13 [Toulouse Olympique 13] qui ne se tournait plus vers les jeunes des écoles et collèges du quartier des Minimes et préférait recruter des joueurs anglais que de faire de la formation. Aujourd'hui, un tiers de l'école de rugby du TO, c'est des gamins qui ont été amenés par Rebonds dans le cadre du travail de fond qu'on a fait sur le quartier pendant des années : tous les gamins des écoles ont eu une initiation à 15 et une initiation à 13, sur les installations du TO. Les choses se sont passées pour eux comme elles s'étaient passées pour moi : ils sont passés du collège au club sans s'en rendre compte ! La question est alors de savoir ce que fait le TO si Rebonds arrête d'alimenter la machine ? En fait, on se substitue à certains clubs qui n'ont plus la capacité de cultiver leur ancrage territorial. Ils ont changé de modèle de développement et ils ont perdu leurs bénévoles et leur implication dans le quartier au profit du professionnalisme et des recrutements extérieurs. Mais le TO a compris le risque qu'il prenait à devenir dépendant de Rebonds pour le recrutement de jeunes du coin. Ils ont décidé de réagir et de s'impliquer à nouveau dans les écoles du quartier. On collabore en bonne intelligence : le club s'occupe des écoles non prioritaires et Rebonds bosse sur son cœur de métier avec les écoles des quartiers de la politique de la ville. Voilà, par exemple, l'intérêt qu'un club peut trouver à collaborer avec Rebonds... Notre recrutement au sein de l'association a également permis de tisser notre toile dans les clubs de Toulouse et des environs. On a recruté au sein de Rebonds des joueurs de différents clubs et grâce à eux on soigne nos relations avec leurs clubs d'origine. Par ce biais, certains dirigeants intègrent même le comité d'administration de Rebonds. On remplit également la fonction d'employeur et on place des gens de chez nous auprès de certains clubs sans que ça leur coûte quelque chose. Ils apprécient. Et puis les salariés de Rebonds sont vite estampillés Rebonds, s'approprient notre projet et sont autant de porte-parole qui vont défendre nos intérêts dans le milieu du rugby. La construction de notre réseau est maîtrisée depuis le début.

J.-C. B. *Peux-tu présenter ce réseau ? Quels sont les clubs avec lesquels l'association signe des conventions ?*

S. D. Ces clubs sont liés à mon parcours sportif dans la région. On signe avec des clubs qu'on connaît bien. J'ai fait une année à Blagnac ; on signe avec le club de Blagnac. Je ne suis plus pro, mais je reste réactif ! Je joue à Blagnac et je mobilise le club en faveur du projet Rebonds. Sébastien fait la même chose avec le TO 13. Je sollicite également le FCTT où j'ai terminé ma carrière de joueur. On utilise notre réseau sportif et, par effet de boule de neige, les contacts se diversifient. On cible également certains clubs stratégiques parce que leur situation géographique et leur composition sociale nous intéressent. C'est pour cette raison qu'on va voir le TAC [Toulouse Athletic Club] qui est un club de quartier. On souhaitait travailler avec tout le monde et surtout pas cantonner les jeunes de Rebonds

dans certains clubs proches de leur lieu d'habitation. En arrivant au TAC, on constate que c'est la cata : ils ont une douzaine de gamins, les petits de huit ans jouent avec les grands de quinze ans, y a peu d'éducateur compétent... On décide de les aider et on amène beaucoup de jeunes, même si dans ce cas-là la mixité, elle est limite. La seule entorse à la philosophie de notre projet, c'est le TAC, parce que c'est le seul club de quartier. Ils avaient une vraie démarche d'accueil des gamins en difficultés, une vraie politique d'ouverture. On est sur du bénévolat pur, avec des gens simples, une famille... la grenadine après les entraînements. Mais en même temps, on génère une surconcentration de gamins à problèmes et on fait le constat rapidement qu'il faut à terme mettre des gamins du TAC dans d'autres clubs. Ce qui a compliqué nos relations avec ce club, surtout quand les gamins en question devenaient de bons joueurs.

J.-C. B. *Est-ce qu'en retour il était concevable de proposer à des enfants de la classe moyenne toulousaine, et à leurs parents, de quitter les clubs du centre-ville pour rejoindre un club de banlieue ?*

S. D. Tout est concevable, mais on s'est pas aventurés dans cette voie. On a mis en place des facilités de déplacement pour permettre aux jeunes de rejoindre des clubs éloignés de chez eux. On transportait les gamins en minibus ou par les transports en commun. C'est par cette question de la mobilité que s'est formalisé le principe du suivi. C'était la première étape d'un processus qui consistait à sortir le gamin de son environnement habituel pour le confronter à un autre milieu qu'il lui fallait découvrir et adopter. On rencontre la famille, chez elle, on crée un lien, on connaît l'enseignant, on connaît le club, on lève les dernières entraves financières, administratives et logistiques en proposant des tarifs adaptés, mais pas la gratuité, en proposant un accompagnement administratif. Et on vient chercher le gamin et on le ramène. L'idée était de lever tous les freins à l'accessibilité à la pratique sportive pour les gamins de quartiers. C'est l'analyse fine de ces freins qui a engendré la création de notre dispositif de suivi. En plus, on s'est très vite aperçus que quand tu prends le gamin dans ton minibus pour l'emmener au club, au-delà de créer du lien dans son lieu de résidence, avec sa famille, les voisins, la fratrie, semaine après semaine, tu affines ta connaissance du jeune, tu apprends à le connaître, tu élabores un diagnostic pour expliquer ses problèmes. Sur cette base, on dispose de suffisamment d'éléments pour proposer un accompagnement individualisé de tous les jeunes pour faciliter leur insertion sociale et, à terme, leur insertion professionnelle. Cette logistique qui peut paraître comme de la suppléance aux parents ou de l'assistance et qui nous coûte énormément, c'est la plus-value du suivi de Rebonds. Pour être capable de s'intéresser à un jeune, il faut aller chez lui, ne pas avoir peur de voir la réalité dans laquelle il vit. Quand j'étais gamin, les joueurs de l'équipe ou les entraîneurs m'ont ramené chez moi quelques fois. J'avais honte et, en même temps, j'étais fier de pouvoir leur montrer la réalité qui était la mienne au quotidien. On sent bien que c'est important pour les gamins. Si cette logistique est lourde, elle dure pas tout le temps, au bout d'un moment, les gamins deviennent autonomes. Notre suivi n'est pas seulement matériel, il est surtout social : on entre dans l'environnement du jeune. Ce suivi est la base de Rebonds, c'est le fondement de l'ensemble de nos activités. Le reste, c'est du folklore ! Tous les autres projets découlent de ce principe.

J.-C. B. *Est-ce que certains clubs refusent de collaborer avec vous et est-ce que vous vous refusez à contacter certains clubs ?*

S. D. D'entrée de jeu, on refuse d'aller au Stade toulousain parce qu'on sait qu'il y a peu de mixité. C'est un choix fort qu'il faut se permettre dans cette ville ! On a pas eu de clubs qui ont refusé de travailler avec nous, si ce n'est pour des problèmes d'équipements ou d'effectif, par exemple, mais jamais sur l'esprit. Il faut dire qu'on a été un peu coquins. On a pris soin de se faire accompagner par le Comité départemental de rugby. Donc si un président de club ou un responsable d'école de rugby s'aventurait à refuser notre collaboration, il lui fallait argumenter. Et c'est délicat pour un club d'expliquer à la mairie, à Jeunesse et sports, au Comité de rugby qu'il ne veut pas accueillir des gamins en difficulté. Ce sont des hommes au sein du Comité qui nous soutiennent, un copain qui a été mon entraîneur à Albi notamment, pas le Comité en tant qu'instance.

J.-C. B. *Sur quels critères choisissez-vous le club que vous allez proposer à tel jeune ?*

S. D. Il y a une adéquation à trouver entre le club et l'enfant. On prend en compte le niveau du jeune pour lui proposer un club dans lequel il puisse s'épanouir, c'est-à-dire progresser sans être condamné à

l'échec. Certains clubs sont plus adaptés que d'autres. Par exemple, l'école de rugby de Blagnac est remarquable. On fait également attention à la catégorie d'âges parce que là aussi, selon les clubs, les tranches d'âges sont plus ou moins bien encadrées et valorisées. Il est parfois difficile pour un débutant de rejoindre une équipe d'adolescents qui ont déjà l'habitude de jouer ensemble. On veille à ce que ces jeunes ne soient pas dépréciés : ils le sont régulièrement dans leur environnement quotidien, c'est pas pour qu'ils le soient aussi au club de rugby. On veut mettre les jeunes dans des conditions de réussite et on choisit le club en fonction d'une sorte de classification implicite. Par exemple, on sait que le TAC est un club merveilleux pour les gamins qui n'ont pas d'aptitudes particulières au rugby. C'est un club qui n'a jamais revendiqué une quelconque performance sportive et qui n'insiste que sur les valeurs éducatives du rugby. En ce sens, il est absolument adapté à des gamins qui ont besoin de s'aguerrir, qui sont gringalets, rachitiques ou en surpoids. A l'inverse, certains jeunes ont des qualités sportives et si tu les mets dans ce club, ils vont se faire chier. Il faut les mettre dans un environnement qui permette de les valoriser, de les tirer vers le haut. Naturellement, il faut également tenir compte de l'éloignement géographique. Si on transporte les gamins, on peut pas les envoyer au bout du monde. On insiste sur la décentration du gamin de son quartier. Donc, on ne choisit pas le club le plus proche. On choisit délibérément une école de rugby qui recrute dans des catégories socioprofessionnelles aisées, complètement à l'opposé de nos gamins, parce qu'on sent qu'il y a des enjeux importants de découverte d'un autre monde. C'est du cas par cas. On en débat collégalement en réunions de suivi.

J.-C. B. *Est-ce que le club a son mot à dire ?*

S. D. Non, on les a pas inclus dans cette discussion. Le club signe la convention et accepte les gamins tels qu'ils sont. Il peut réagir si les choses se passent mal une fois que le gamin est licencié au club, mais ça n'est jamais arrivé, jamais ! Pourtant, on a envoyé du lourd ! Derrière les clubs, c'est des hommes et des femmes qui nous ont fait confiance, qui ont été sensibles à notre projet et qui ont tenté le pari. Pour moi qui étais parti de Strasbourg avec une fin de non-recevoir sur l'intégration de petits immigrés, ça fait du bien ! Je me soigne comme ça. Un autre des critères de choix des clubs, c'est la qualité des encadrants. On sait là où il y a des gens exceptionnels susceptibles de faire de l'excellent travail avec nos gamins qui sont pas toujours très faciles, il faut bien l'admettre. On sait si ça passera ou pas, et si oui à quelles conditions. On sait comment il faut les prendre et qui est capable de les prendre par le bon bout. On a une connaissance assez fine des clubs et des écoles de rugby de Toulouse.

J.-C. B. *Est-ce que vous sollicitez des clubs de campagne ?*

S. D. Oui, on l'a fait au cas par cas, en particulier pour des gamins qui se trouvaient dans des structures spécialisées situées à la campagne, en zone rurale ou en périphérie de l'agglomération. On l'a fait aussi pour des gamins qui ont déménagé. Mais ces cas sont rares. On n'est pas du tout sur l'idée qu'il faut sortir les gamins des villes pour leur apprendre les vraies valeurs à la campagne, au grand air. C'est pas notre philosophie. Et puis ça serait une logistique de fou. On peut pas se le permettre. Par contre, l'été on accompagne des gamins en camping : on fait un camp. Mais c'est autre chose.

J.-C. B. *J'imagine que tu n'es pas non plus très sensible au discours sur les valeurs du rugby de village qui sont en perdition et avec lesquelles il conviendrait de renouer.*

S. D. Non, c'est du folklore tout ça ! Ma carrière m'a appris que les actes importaient plus que le discours sur les valeurs. Et les actes en rugby, c'est déjà, et avant tout, le combat et la solidarité qui l'accompagne ! Et ça, ça transcende tout ! La solidarité d'une équipe, les valeurs exacerbées du rugby, c'est beaucoup plus lié à la dynamique de groupe, aux résultats sportifs et à une conjoncture particulière qu'à l'environnement géographique ou à un rapport au terroir. J'ai vécu des saisons merveilleuses à Strasbourg et pas dans une bourgade du sud-ouest profond. Et, à l'inverse, je connais des petits clubs de campagne par ici où, à part quelques attributs folkloriques dont les mamies qui font encore à manger pour tout le monde en fin de semaine, le comportement des joueurs est un comportement d'enfants gâtés. Je me méfie du discours sur la culture du rugby, sur les vraies valeurs. Le rugby, ça se vit à travers les actes et sur le terrain. Après, le reste... Pour en revenir aux clubs avec lesquels nous sommes partenaires, s'ils jouent le jeu, c'est en grande partie nous qui faisons le travail, en marge du club. C'est Rebonds et ses éducateurs qui interviennent dans les écoles, qui ont si bien

accroché le gamin qu'il est volontaire pour aller en club. Il a confiance dans l'éducateur qui est sur une démarche bienveillante face à un gamin dont le père est, dans la plupart des cas, absent. On a su aussi donner le goût du rugby à des gamins qui ne connaissaient pas ce sport et qui viennent en club pour trouver du plaisir. Ce travail préalable va faciliter l'intégration du gamin dans le club, surtout qu'en plus on l'accompagne et on le suit, en compagnie des autres acteurs pédagogiques de son environnement. Mais le gamin ne se rend pas compte de tout ça. Il vient en club, il s'amuse, il joue avec d'autres, il s'éclate, il est fier et heureux ; le reste est presque secondaire. Le reste se fait tout seul. Pas besoin de traitement différencié pour nos gamins. Par lui-même, le club présente des mécanismes d'intégration au milieu ordinaire qui se mettent en place progressivement et remplissent leur rôle, l'air de rien. Le gamin se sent à sa place, il prend du plaisir, il respecte les codes de ce nouvel environnement, il s'en trouve considéré et valorisé. L'enjeu, c'est que le gamin s'éclate dans le club. A partir de là, tout devient plus simple. Il n'a même pas conscience des mécanismes qui sont en cours autour de lui. Il s'amuse, il fraternise et il apprend sans s'en rendre compte.

J.-C. B. *Mais tout cela est possible à une condition : il faut que le gamin quitte son quartier pour rejoindre un club d'un autre quartier plus mixte socialement. Il faut qu'il se « décentre » comme tu dis. Peux-tu expliquer ce que cela signifie ? Sur quoi se fonde ce postulat ?*

S. D. Essentiellement sur mon parcours personnel et mon expérience. Les études le montrent également. Naître, vivre et grandir dans certains quartiers c'est avoir de plus grandes chances de devenir chômeur, d'avoir un cursus scolaire court, de tomber dans la délinquance, d'avoir un moins bon accès aux soins. On le sait ! J'ai vécu, physiquement, ce cloisonnement dans le quartier. Je sais qu'il y a un problème de représentation des gens qui vivent dans ces quartiers. Et, en retour, on est sur une logique d'opposition, d'exclusion, de rejet de tout ce qui vit au-delà du quartier. Or le quartier, c'est pas là où sont les forces vives, les énergies qui vont te permettre de manger, de développer ton appétit culturel. C'est pas là que se trouvent les ressources. Donc, dans une logique de partage des ressources, il faut autoriser les gens qui vivent dans les quartiers à découvrir l'environnement extérieur. Le découvrir, en s'affranchissant de cette tendance que j'ai eu pendant longtemps, à penser que dehors c'est tous les mêmes, avec les mêmes attributs, la même tenue vestimentaire, la même manière de parler, les mêmes attitudes, le même *habitus*... Tu vois qu'il me reste des trucs de la socio apprise à Strasbourg ! On fait dans la caricature, d'un côté comme de l'autre. On stigmatise les gamins de quartiers. Pour moi, l'enjeu c'est de leur donner l'opportunité de saisir ce qui se passe ailleurs. Il ne s'agit pas de les insérer dans leur quartier mais dans la société toute entière. Et le club peut nous y aider en étant un gage d'ouverture, de mixité sociale, un déclencheur de prise de conscience. C'est la fréquentation quotidienne de gens complètement différents qui va permettre cette intégration sociale. En plus cet échange se fait par le jeu, par le plaisir partagé. C'est mieux que de passer douze heures à tenir les murs, à se regarder et à se jauger continuellement en adoptant les mêmes codes vestimentaires, la même façon de parler, à attendre que le temps passe et à se poser en victimes. L'idée, c'est pas de renier qui on est, ni d'où on vient. Y a pas de honte ! Il s'agit pas de remplacer une culture par une autre. L'idée, c'est s'autoriser à aller un peu au-delà des représentations socialement dominantes.

J.-C. B. *Je comprends. Mais l'intégration sociale de ces jeunes ne tient pas également à d'autres choses, comme les difficultés familiales, les difficultés scolaires, la qualité de la formation, l'accès à l'emploi... ?*

S. D. Si bien sûr. Mais au niveau du club, on peut déjà observer des choses, modestes certes, mais aussi très intéressantes qui montrent les dispositions du gamin. Est-ce qu'il est assidu ? Est-ce qu'il est ponctuel ? Est-ce qu'il dit bonjour à la dame ? Est-ce qu'il reste après l'entraînement pour le goûter ? Est-ce qu'il respecte les consignes ? C'est là des indices fondamentaux pour nous. Le reste, c'est notre affaire ! Sur la base de ces premières bonnes dispositions attestées par la vie dans le club, on peut construire un projet global pour chaque gamin. On est en relation avec l'enseignant pour le suivi scolaire, en relation avec les parents pour les questions de logement, de parentalité, en relation avec l'ensemble des dispositifs sociaux de droit commun pour l'insertion sociale au sens large, en relation avec notre réseau de partenaires pour l'insertion professionnelle. Notre rôle consiste à faire le lien entre l'ensemble de ces questions, dans la durée. Le club nous intéresse parce qu'il modèle les comportements et offre un cadre d'épanouissement nouveau : c'est la première étape de l'engagement

dans notre procédure générale de suivi individualisé. Après cette première insertion dans le monde du rugby, on regarde si le reste suit : qu'en est-il de l'école, des amis, de la famille ? Il est donc très important que cette familiarisation avec le mode de vie proposé par le club se passe bien. Pour ça, le gamin, on va pas le lâcher. On l'accompagne dans son intégration au club et on suit sa progression avec des tableaux très précis sur la ponctualité, l'assiduité, le comportement. On constitue un petit réseau informel d'adultes bienveillants à l'égard du jeune avec qui on est en lien direct et on suit sa progression. On a les portables de l'éducateur, des parents, de l'enseignant et on appelle régulièrement, on vise la plus grande réactivité possible. On partage les informations avec tous les membres de ce réseau que nous coordonnons parce qu'on sait que les différents domaines de la prise en charge des gamins difficiles sont morcelés entre les différentes institutions qui ont chacune leurs compétences propres et leur périmètre d'intervention et qui, parfois, s'ignorent ou se concurrencent. Entre l'école, la mairie, le conseil général, il faut introduire de la cohérence au profit des gamins. Ca, c'est notre *job*. Il faut aussi compter avec la lourdeur et la lenteur administratives, avec les enjeux politiques. On place le gamin au centre de ce réseau et on mobilise tout le monde. C'est un travail de fou, mais c'est la seule condition de l'efficacité de notre projet. On assure l'interface et on fait du travail micro, du sur-mesure pour chaque gamin. Quand tous les acteurs du réseau nous suivent et que le gamin a saisi les enjeux pour lui, alors là on bosse bien et ça produit des résultats très intéressants. On est bien au-delà du discours sur le sport intégrateur. On sait que si le rugby peut, éventuellement, intégrer socialement et durablement c'est au prix d'un suivi très présent qu'on coordonne. En aucun cas, on délègue au club la charge d'intégrer le gamin, comme par magie, dans la grande famille du rugby. On sait que c'est plus compliqué que ça !

J.-C. B. *J'imagine que ce suivi demande un temps, des ressources et une énergie considérables. Tisser et entretenir les liens entre l'ensemble des partenaires suppose une connaissance très fine des quartiers, des familles, des écoles, des clubs, des institutions, des jeunes. Il faut aussi une grande proximité avec chacun de ces milieux. Est-ce que ça veut dire que, pour bien travailler, vous devez vous centrer sur un groupe limité de jeunes, malgré l'ampleur des besoins ?*

S. D. C'est vrai que c'est un gros travail, surtout au début. Ensuite, on s'organise, on rationalise. Je peux prendre l'exemple du quartier d'Empalot. On y intervient depuis sept ans, dans un collège et deux écoles élémentaires. On fait toutes les classes, du CE2 au CM2. Tous les gamins ont eu un éducateur Rebonds, tous ! Ils ont tous fait du rugby. Un travail énorme ! Maintenant, on fait partie du paysage, ça roule tout seul. On a également gagné du temps en territorialisant nos interventions. J'ai mis ce système en place il y a trois ans. On a isolé les quartiers prioritaires et on a fait une analyse exhaustive de tout ce qui existe comme structure, en lien de près ou de loin avec notre activité, sur ces quartiers : écoles, collèges, dispositifs de droit commun, associations... Sur cette base, on dispose d'une feuille de route qui nous permet, pour chaque quartier, de voir avec qui on veut bosser. De même, on a territorialisé nos éducateurs. Chaque quartier a un référent qui connaît tout le monde sur cet espace. En nous développant, nous nous sommes mieux organisés. Et puis on est clairement identifiés et souvent sollicités. On connaît bien les dispositifs et on est très réactifs. Le gros investissement initial porte ses fruits. En interne également, nous nous sommes organisés de façon plus efficace en sectorisant nos activités. Mais tout cela constitue un risque : perdre la vision globale de notre projet. D'où la nécessité de nous coordonner et de nous tenir informés les uns les autres de ce qu'on fait. On commence à deux en 2004 et on étoffe rapidement l'équipe, en profitant notamment de la coupe du monde de 2007. Fin 2004, c'est le projet européen dont nous avons déjà parlé. En 2005, on met en place nos premières actions autour du projet d'insertion rugby. En 2006, on se développe bien, même très bien, tout en misant sur la qualité. On parle beaucoup de nous. Je voulais qu'on soit tellement bons que les gens avec qui on bosse se sentent obligés de parler de nous à la fin de la semaine à leurs amis, au boulot, en famille. On a quasiment jamais démarché les écoles, elles ont pris contact avec nous. C'est la coupe du monde 2007 qui nous a obligé à recruter des types sur qui on aurait pas misé un centime à l'époque, c'est-à-dire Jules et Benjamin [Jules Sire et Benjamin Santouil], qui aujourd'hui sont respectivement directeur de l'association et coordinateur des actions de terrain. Pour la coupe du monde, le Comité de rugby en faisait des tonnes sur le rugby, ce qui est son rôle. Le Conseil général, le Conseil régional et la mairie de Toulouse cherchaient du monde pour parler du rugby autrement. En particulier, ils regrettaient de n'avoir personne pour évoquer les noirs, les arabes, les handicapés... Ils décident de nous financer pour mettre en place des opérations coup de

poing. On préfère faire du travail de fond mais on s'est autorisé à le faire pour gagner en notoriété et faire parler de notre projet : c'était le moment ou jamais ! Paradoxalement c'est grâce à de l'événementiel que le volume de nos activités a augmenté et avec elles nos effectifs salariés. Gros coup de pub et nouvelles sollicitations qui tombent bien parce qu'on a deux ou trois salariés en plus qu'on souhaitait garder après la coupe du monde. Mais au-delà de ce type de coups d'accélérateur, notre développement s'est accéléré grâce à un meilleur fonctionnement administratif. Notre souci était de mettre en place des procédures qui permettent de dépasser les savoir-faire et les réseaux des créateurs de l'association de telle façon que les nouveaux venus parviennent à s'autonomiser de nos pratiques personnelles. On ne voulait pas que l'association ne tienne qu'à nous. Pour que notre projet soit durable, il fallait que nous formalisions les contenus et la démarche pour que d'autres que nous puissent s'y retrouver. C'est devenu une obsession de fixer un cadre opérationnel accessible à tous et dans lequel tous puissent s'investir pleinement. On a passé beaucoup de temps à construire ces procédures. Il y a eu beaucoup de débats internes à ce sujet. Finalement, on a réussi à développer une vraie ingénierie de notre projet qui a été très gourmande en ressources humaines. Mais il était nécessaire de nous doter de cet appareil administratif pour progresser dans notre travail. Depuis quelques années, on a stabilisé notre volume d'activités qui concerne à peu près 2 500 gamins par an. Inutile de chercher à aller au-delà : ça dénaturerait notre projet qui reste tourné vers la qualité de nos interventions et du suivi. Et puis on ne gère pas une équipe de quatre copains militants super engagés, comme on gère une équipe de dix salariés avec différentes strates hiérarchiques. Au-delà d'un certain volume de salariés, notre structure perd en identité et en qualité de travail. Dix salariés comme actuellement, c'est bien.

J.-C. B. *Comment se déroule ce passage d'un engagement associatif militant à un fonctionnement professionnel ?*

S. D. Au début, de manière assez évidente, les patrons, c'est Sébastien et moi. On est les porteurs du projet, on y passe nos jours et nos nuits. Notre légitimité est incontestable. On a une expérience dans le domaine, on est plus âgés, on recrute des jeunes. Ils sont morts de faim. Ils ont envie de donner, d'apprendre. La relation hiérarchique leur pose pas de problème. On les fait venir parce qu'on les connaît. Ils appartiennent à notre réseau. On est entre nous. On sait qu'ils ont des compétences pédagogiques pour intervenir auprès des enfants, avec les diplômes qui vont bien. On recrute des gens qui ont un parcours de vie un peu perturbé, original, sans forcément venir de quartiers. Je suis le seul type de Rebonds à avoir grandi dans un quartier ! On prend des gens qui ont de bonnes raisons de vouloir partager leur temps avec des gamins et qui en ont besoin. Mais mobiliser des militants, c'est facile, au moins pendant un temps. Mobiliser des salariés à qui on dit : « écoutez les gars, on vous fait un contrat de vingt heures mais faudra en bosser 35 sans attendre une rétribution financière importante », c'est plus dur. Mais les mecs l'entendent, ils nous font confiance et ils deviennent copains avec nous. On fait des bringues toutes les deux semaines. On est dans le rugby, quoi ! Ils sont tous joueurs de rugby. On est dans la convivialité du rugby, dans l'engagement ! Sauf qu'avec la coupe du monde de rugby, l'effectif salarié augmente, l'administratif se structure, un début d'organigramme apparaît, et là, Sébastien et moi, on devient directeurs et les problèmes commencent... Difficile à gérer une double direction assurée, par ailleurs, par les cofondateurs de l'association : qui fait quoi ? quels sont les apports, les ressources et les compétences de l'un et de l'autre ?... Plus l'organisation se formalise en se développant, plus il faut rendre des comptes. Certains se sentent à l'écart, des tensions apparaissent, des groupes distincts se forment, on s'épuise à bosser comme des fous, on aspire à faire moins d'heures, on cherche à passer du modèle militant bénévole au modèle professionnel sans en avoir pleinement les moyens... Pendant les huit ans qui ont précédé, on bricolait, on s'arrangeait. Paradoxalement, la professionnalisation de notre travail nous fragilise. Je deviens employeur, je peux me retrouver aux prud'hommes au moindre pet de travers. On sort de la logique des copains qui bossent ensemble qui, à terme, n'était plus viable pour venir sur des engagements contractuels, du donnant-donnant. Cette évolution a été très difficile à gérer et elle se solde, il y a deux ans, par une crise ouverte entre Sébastien et moi. Ça a été très douloureux, mais c'était sans doute nécessaire pour passer à une autre logique. Au début, tout le monde faisait tout. Progressivement, on formalise les activités, on se répartit les rôles, on se spécialise. Le scolaire est différent du périscolaire et de l'extra-scolaire. L'école est différente de l'éducation spécialisée. Il faut tenir compte de ces spécificités et des compétences, expériences et goûts des différents salariés. On est

sur un dénominateur commun, le rugby, mais on traverse plusieurs secteurs d'activités qui ont tous leurs propres règles, leur propre culture. Les différentes personnes qui viennent renforcer l'équipe sont également dépositaires d'autres modes de fonctionnement, de visions originales, des contacts nouveaux qui sont des ouvertures à ne pas négliger. On avait des fondamentaux au départ de l'association et, au fil du temps, on a tenu compte de ce qu'apportaient les gens qui passaient par chez nous pour évoluer. Certains jeunes ont beaucoup donné, beaucoup envoyé, ils ont vraiment joué le jeu. En retour, ils ont beaucoup appris et on leur a fait pleinement profiter de notre réseau. C'est le côté un peu sectaire du rugby : tu donnes et tu es parrainé par le groupe qui travaille à ta promotion. Tu alimentes le réseau et le réseau t'alimente. Tu donnes un max pour Rebonds et Rebonds t'aide à rebondir ailleurs. Ainsi tu grossis le réseau et tu ouvres des perspectives nouvelles. C'est du bon sens et c'est notre règle d'or depuis le début. Personnellement, je suis persuadé depuis longtemps de l'intérêt du fonctionnement en réseau. Au-delà de l'exemple du rugby, c'est chez moi une conception politique : partager, échanger librement, mutualiser... J'y crois très fort. L'économie solidaire, comme on dit aujourd'hui, ça me parle !

J.-C. B. *Ca veut dire qu'on peut se développer dans la ruche qu'est Rebonds et essaimer à l'extérieur ?*

S. D. C'est une bonne formule. Rebonds a créé des structures qui évoluent autour de notre activité première et qui grossissent notre réseau. C'est le cas du GE rugby [groupement d'employeurs], par exemple. Grâce au GE, on a réussi à stabiliser la situation professionnelle de salariés qui sont rentrés à Rebonds en étant précaires, qui se sont envoyés comme des fous et qui méritaient de rester avec nous dans des conditions décentes. On avait envie de les garder parce qu'on considérait que leur départ hypothéquait le projet. Au départ, en 2007, j'ai réuni quinze clubs avec qui on travaillait. Je savais ce que je voulais leur vendre : les compétences de nos éducateurs, en premier lieu. Les clubs proposent des postes intéressants qui permettent à nos éducateurs de pérenniser leur situation en bossant, à la fois, à Rebonds et pour un club. On a créé le premier emploi en 2008 et on a pu garder nos meilleurs éducateurs qui n'en pouvaient plus de la précarité et qui étaient indispensables à l'association. Sans eux, on était morts ! Comme on pouvait pas les garder à temps plein par manque d'argent, on décide de les partager avec des clubs dans lesquels ils bossent à temps partiel. Et on leur fait signer un CDI pour être sûr qu'ils restent longtemps avec nous ! Le GE Rugby sert à la fois à stabiliser notre équipe et à intensifier nos liens avec les clubs. Le salarié est embauché par le groupement d'employeurs et il est mis à disposition des structures adhérentes au groupement d'employeurs par le biais de conventions. C'est ça la logique. Depuis le GE s'est élargi et maintenant il compte une mairie, le Comité départemental de rugby, un club de partenaires privés réunis autour du club de rugby de Muret, d'autres clubs de rugby. Aujourd'hui, on a huit salariés qui sont mutualisés, pour la plupart, entre deux structures. Grâce à ça, ils sont confrontés à plusieurs logiques professionnelles et ils se forgent une super expérience qui est souvent un bon tremplin professionnel. Rebonds n'existerait plus si on n'avait pas créé le GE rugby. On pourrait pas pérenniser tout le monde dans la seule association. Un jour peut-être, Rebonds pourra se passer de la mutualisation de certains de ses emplois. Pour ça, il faut trouver de l'argent et risquer de perdre notre identité et notre mission en diversifiant nos activités. Pour l'instant, on continue à travailler avec le GE et on s'en porte très bien. On veut pas faire de la merde avec des salariés non formés ! Et on veut pas, non plus, nous acoquiner avec je ne sais quel partenaire privé ! Donc le GE est un bon outil de mutualisation qui permet de réduire les coûts des structures utilisatrices tout en valorisant le parcours professionnel des salariés. On insiste aussi sur la formation pour que cette expérience professionnelle soit pleinement profitable. Parce que c'est extrêmement compliqué d'occuper un emploi mutualisé. Ça demande une organisation personnelle très précise, une gymnastique intellectuelle et la capacité à résister à la tentation de trop en faire pour une première fonction alors que la seconde attend après toi. C'est extrêmement épuisant, mais en retour c'est la garantie d'une grosse montée en compétences, d'une grosse montée en réseau. Souvent, après ce type d'expériences, les jeunes ont envie de prendre des responsabilités, de monter leur propre structure. C'est une richesse si on a affaire à des gens bien attentionnés ; c'est un risque de concurrence voire de déstabilisation dans le cas contraire. Il faut faire attention à ne pas se faire plumer. On a pas de clauses de non-concurrence dans le monde associatif ! On a des exemples d'initiatives qui se développent en parallèle de Rebonds et qui sont menées par des personnes qui sont passées par chez nous. Sébastien, qui est parti fâché avec une immense majorité des gens de Rebonds,

a créé Mixa. C'est, en gros, l'équivalent de Rebonds, sans la contrainte du rugby. Il touche à tous les sports. Je ne sais pas où il en est réellement... et puis j'évite de donner mon avis à ce sujet... Pierre, un de nos premiers éducateurs qui a fait un travail admirable, qui est resté longtemps avec nous et qui a bénéficié du GE Rugby, a monté Terres en mêlées. Il s'agit de projets de solidarité internationale autour du rugby. Beaucoup de cette logique emprunte aux compétences et aux savoir-faire de Rebonds, mais transposés dans un autre espace. Il a le goût du voyage, une certaine ouverture culturelle et il a beaucoup donné pour Rebonds. Il avait envie de voir ailleurs et il a créé une belle association avec un beau projet qui a du sens. Mais c'est dur d'innover en matière de solidarité internationale. Y a toujours le risque de recréer le schéma classique de la coopération à la française : on vient, on amène du matériel, on partage notre expertise et on repart. Ils sont principalement sur l'Afrique : Sénégal, Maroc... La plupart des joueurs de ces pays jouent en France. Le projet est largement perfectible, mais les hommes qui le portent sont bien : le CA est constitué à 100 % de gens de Rebonds !

J.-C. B. *Est-ce que ça veut dire que la question de l'avenir de Rebonds est posée ? Tu expliquais tout à l'heure que l'association avait atteint un effectif de jeunes qu'elle ne souhaitait pas dépasser. Tu expliques maintenant que d'autres associations se développent. Quels sont les projets futurs de Rebonds ?*

S. D. On peut encore améliorer Rebonds, c'est sûr. Mais on a beaucoup avancé sur la capitalisation de nos savoir-faire et de nos procédures, sur la formalisation de nos richesses immatérielles. Je ne considère pas qu'on soit arrivés à maturité dans la mesure où on est financièrement déficitaires depuis un an. Ce qui n'était jamais arrivé avant et qui s'explique par notre choix de pérenniser certains salariés. On est également fortement dépendants des subventions publiques. Donc, je ne peux pas décemment considérer que la structure est viable. Le modèle économique ne me convient pas. Je souhaiterais qu'on développe le volume de prestations payantes et qu'on se rapproche du secteur privé. Actuellement, je prends un peu de recul par rapport à Rebonds. Je ne suis plus directeur. J'ai été remplacé par Jules qui travaille très bien. Il est entré à Rebonds comme éducateur sportif en emploi aidé et il a fait un parcours professionnel remarquable. Il revient par la grande porte ! Je ne suis plus que le président de l'association. Donc je ne suis plus là au quotidien, je me détache un peu des contraintes de Rebonds et je délègue à des gens que j'ai formés. Je m'étais donné dix ans avant d'envisager de partir et de laisser la place à d'autres. Mais je considère que Rebonds est encore fragile.

J.-C. B. *Quelles sont les priorités du président de Rebonds ?*

S. D. Assurer la viabilité de l'association, lui trouver les financements nécessaires, faire respecter le projet initial qui ne doit pas être dénaturé, garantir nos valeurs. Mon rôle est également de veiller au bon équilibre entre le secteur professionnel et le secteur associatif. Il faut créer des espaces d'échanges entre les deux pour éviter les tensions et les risques d'implosion. Il faut aussi continuellement rappeler les fondamentaux, en particulier aux jeunes qui arrivent et qui ne connaissent pas l'histoire de l'association. Il faut former, transmettre et assurer un devoir de représentation vis-à-vis des partenaires institutionnels. Il faut aussi tenter de rentabiliser cette expertise que portent les hommes et les femmes qui travaillent à Rebonds. L'idée serait de créer une nouvelle structure qui vienne consolider durablement le modèle économique de l'association Rebonds. Ça peut passer par des prestations de formation, de conseil, d'accompagnement. Ça peut prendre la forme de duplications du projet sur d'autres territoires. J'estime être suffisamment monté en expertises et en compétences pour pouvoir créer quelque chose de nouveau qui complète le dispositif. C'est un double enjeu : pour Rebonds et pour mon parcours professionnel parce que je me retrouve un peu comme il y a dix ans. Je dois me créer un nouveau métier, complémentaire du précédent. Si pour l'instant, je suis à peu près en bonne santé, vif et enthousiaste, peut-être que je me calmerai un jour. L'associatif, c'est un temps de ma vie. Je dois assurer mes arrières et savoir où me poser. Il faut être honnête : le pire de tout, dans mon cas, serait de considérer que Rebonds est un acquis, de m'enfermer, de refuser de lâcher mon statut de directeur, de laisser partir les uns et les autres et de périr en mer avec mon navire. Ça serait débile ! C'est une de mes hantises depuis des années : je veux pas tomber dans ce travers. C'est pour ça que je m'autorise à me considérer comme le grand gagnant de cette affaire, même si j'y ai laissé des milliers d'heures et des milliers d'euros. J'ai réussi le *deal* que j'avais passé avec moi-même, il y a dix ans : bosser, gagner des sous et ne pas faire de compromis avec mes idées. Même si aujourd'hui je suis

demandeur d'emploi... Je travaille à la création d'une nouvelle structure, en lien direct avec tout ça, et je suis maintenant bien identifié sur Toulouse. Je suis bien introduit. Il y a dix ans, je connaissais personne. J'ai confiance en moi, peut-être un peu trop, et je revendique le droit de prendre un nouveau risque pour faire grandir le projet. C'est maintenant ou jamais plus. Je suis encore à l'âge où je peux tenter des trucs. La prudence est mortelle pour moi. Je peux aussi me casser la figure et revenir plus bas que ce que j'étais avant la création de Rebonds. Cette association a le mérite d'exister. Il faut encore assurer sa viabilité. J'ai pas fini le travail. Faut se professionnaliser encore sans oublier le cœur du métier : la dimension associative pour laquelle on se lève tous les matins pour bosser pour Rebonds. Mais je veux également utiliser mes compétences, mon savoir-faire, une certaine notoriété, mes contacts, mes réseaux pour aller plus loin et dépasser la stricte forme associative. Je veux développer du conseil, de la formation, de l'ingénierie sociale. La question, c'est de savoir comment et avec qui. J'y réfléchis actuellement. Je veux créer une structure qui sera au service de Rebonds mais aussi à mon service puisque la question de mon intégration professionnelle se pose. On est, avec Laurent Portes, directeur du TASL [Toulouse aviron sports loisirs], sur cette dynamique de création d'une société coopérative qui remplisse ces missions. Peu importe si je bosse 50 ou 60 heures par semaine pour ça. Je veux consumer les choses ! Cette nouvelle structure indispensable à Rebonds répond également à des sollicitations très nombreuses qu'on reçoit régulièrement. On est identifiés comme sérieux et compétents et on nous propose régulièrement des chantiers qu'on ne peut investir par manque de temps. On veut pouvoir s'y consacrer pleinement sans délaisser les associations qu'on a créées et en étant reconnus et payés à hauteur de nos compétences. La demande est là ! Pendant une phase transitoire qui peut durer assez longtemps, je veux garder la main sur Rebonds et le GE. C'est la raison pour laquelle j'ai pris la présidence de ces deux structures, soit la plus haute autorité décisionnaire. Quitte à ne pas gagner d'argent, je veux pouvoir les protéger, qu'elles ne dévient pas de leur vocation première. Rebonds et le GE Rugby, et le TASL de Laurent, seront engagés dans ce nouveau projet, mais les patrons c'est nous : Laurent et moi. On monte le truc et on va cadénasser les affaires. Les destins de ces différentes structures sont liées, mais elles sont distinctes les unes des autres. Ce qui m'importe c'est pas la structure, c'est la dynamique ! Si je devais résumer Rebonds depuis le début de son histoire, je dirais que c'est une dynamique qui est partie de deux personnes, qui a contaminé d'autres personnes qui ont écrit une page de leur parcours de vie avec nous, qu'on a peut-être stimulées ou aidées. La richesse de Rebonds, c'est cette dynamique ! Le GE en est la suite. Cette nouvelle structure s'inscrit également dans la continuité, sous une autre forme juridique : ce sera une société coopérative d'intérêt collectif, on lui a choisi le nom d'Impact, encore le rugby. C'est ce que j'ai expliqué à Pôle emploi.

J.-C. B. *Tu aurais pu expliquer à ton interlocuteur qui doit t'aider à trouver un emploi que tu en avais toi-même créé pas mal des emplois.*

S. D. Je l'ai fait. Poliment, sans me la péter. Je leur ai dit que j'avais créé une cinquantaine d'emplois en huit ans. Donc, ils m'embêtent pas trop. Et surtout, je leur ai dit que j'étais en phase de création d'entreprise. Et là, respect !

J.-C. B. *Ils vont te recruter comme chargé du développement.*

S. D. Ils pourraient ! Mais ce qui m'intéresse aussi c'est travailler en groupe et me soumettre à la contradiction. Et dans cette nouvelle aventure, je ne pars pas tout seul.

J.-C. B. *Bon courage pour cette nouvelle aventure ! Concernant Rebonds, nous allons nous arrêter là. Merci pour la richesse de ton témoignage. Un gros travail de retranscription m'attend.*

S. D. C'est moi qui te remercie. Cet échange m'a permis de faire le point à un moment charnière de mon avenir professionnel. Bon courage pour reprendre tout ça et surtout pas de censure !

PORTRAIT SOCIOLOGIQUE N° 5

SEGOLENE LABBE

37 ans

Coordinatrice sociale de l'association *Rebonds*
Bénévole de Colomiers rugby

*Entretien le 12 juin 2012,
à la Maison des sports de Labège, agglomération toulousaine*

Jean-Charles Basson. *Peux-tu me raconter l'histoire de tes liens avec le rugby ?*

Ségolène Labbé. A l'origine, je n'ai pas de liens particuliers avec le rugby. Par contre, c'est pas un hasard si je suis coordinatrice sociale de Rebonds. Je suis issue d'une famille qui était très engagée dans le socio-culturel. Mon père a été animateur et éducateur de quartiers avant de devenir responsable du centre communal d'action sociale de Colomiers. Ma mère était chargée de mission dans le domaine de la culture à Blagnac. J'étais bien imprégnée de ces choses-là. Mes frères et moi, on a un peu baigné dans tout ça. Mes parents en parlaient beaucoup à la maison. C'est un élément central de la culture familiale. Parfois, des jeunes en difficultés venaient dormir à la maison, se réfugier chez nous. On était plutôt habitués, avec mes frères, à rencontrer pas mal de gens. On avait des parents très impliqués dans l'associatif et dans le domaine politique aussi. Mon père était membre du cabinet du maire de Colomiers. C'était pas seulement leur métier. Ils y croyaient ! J'ai tellement baigné là-dedans que les situations que je rencontre aujourd'hui dans Rebonds font appel à mon vécu d'enfant. Mes parents ont fui leur famille bourgeoise. Ils ont fait 68 tous les deux et ils ont dit « merde » à leurs parents qui avaient des ambitions pour eux. Ma mère était thésarde en philo et mon père a fait des études de théologie. Mais ma famille ne vient pas du sud-ouest. Ils étaient de la région parisienne. Ils viennent à Toulouse, à l'époque, parce que mon père trouve un poste d'animateur socioculturel à la ville de Colomiers, dans une cité qui émergeait et dans laquelle on avait mis tous les immigrés. Ma mère a suivi. Ils sont arrivés en 1972 à Toulouse et je suis née peu après, en 1975. Mes parents sont issus de grandes familles bourgeoises parisiennes et juives, avec le vouvoiement et tout. 68 a été un bouleversement chez eux. Ils étaient étudiants et très engagés dans le mouvement. Très à gauche. Mon père était très intéressé par la culture juive, l'étude des textes religieux. Alors ils ont tout plaqué et tout recommencé à zéro. Ma mère a abandonné sa thèse pour passer le Bafa. Mon père s'est occupé d'un quartier difficile de Colomiers avec un collègue qui est devenu un ami. Ils ont fait des choses incroyables. Des jeunes de l'époque, qui aujourd'hui ont au tour de la cinquantaine, en parlent encore.

J.-C. B. *Et tu as deux frères.*

S. L. Je suis l'aînée. Un de mes frères, le plus grand, est responsable d'une structure sociale. Il a commencé sa carrière en tant qu'animateur. Il a jamais rien foutu à l'école, contrairement à moi. Il a pas son bac. Un jour, il est parti à Madagascar monter un projet avec trois potes. Après trois ans, il est

revenu, et là, le déclic : il a enchaîné diplôme sur diplôme et, aujourd'hui, il est responsable d'une structure sociale qui s'occupe de jeunes en difficultés à côté de Lyon. Il donne aussi des cours à la fac de psycho-socio de Lyon. Mon petit frère, pareil : animateur, au début. Après, il a fait un BTS et il a essayé de se dégager de tout ça. Ça l'énervait, l'animation, le social... Aujourd'hui, il est commercial dans une grosse boîte. Il a renié tout ça. On le chambre un peu. Mais il a gardé un peu la fibre : il est engagé dans une association qui parraine des enfants. Il a quitté la région et il est revenu pour se rapprocher de sa grande sœur. La dimension masculine de la famille est très présente, surtout que j'ai perdu ma mère quand j'avais quinze ans. Du coup, je me suis retrouvée avec mon père et mes frères.

J.-C. B. *Et à Colomiers, vous aviez un rapport avec le rugby, avec le club ?*

S. L. Pas du tout. Aucun rapport avec le rugby. A la maison, on avait plutôt une culture de foot. Mon deuxième frère a évolué en CFA, à Colomiers. Mon autre frère a également fait du foot dans un club associatif de copains et mon père était dirigeant du club de Colomiers. C'était pourtant une période où l'équipe de rugby de Colomiers marchait bien. Mais on s'y intéressait pas trop. Même si la mairie où travaillait mon père était derrière le club. C'est pas notre truc, le rugby. C'est venu un peu après.

J.-C. B. *Et toi, tu as grandi à Colomiers ?*

S. L. Alors, moi, je suis née à Toulouse en 1975 et j'ai grandi à Colomiers, avec mes parents. J'ai fait un cursus scolaire classique, mais j'ai redoublé en seconde, quand j'ai perdu ma mère. J'étais dans une phase pas terrible... Puis, j'ai enchaîné ensuite seconde, première, terminale dans un lycée privé où étaient aussi mes frères. Mon père connaissait le directeur. Comme on partait un peu tous les trois en sucette, il a décidé de nous recadrer. Il a bien fait. Ensuite, je suis allée à la fac. J'ai passé un Deug de socio-éco au Mirail où je me suis bien éclatée ! C'était très chouette, c'était une super période ! Moi, j'ai quitté le nid familial juste après le bac, j'ai laissé mes frères, mon père. Ensuite, j'ai enchaîné avec un Deug d'histoire de l'art : période où je me cherchais un peu. Mais mon histoire de vie avec mon père s'est compliquée à ce moment-là parce qu'il a quitté la maison et a planté mes frères. Donc, à partir de là, à la maison, c'est Zola ! Je suis retournée vivre avec mes frères pour m'occuper d'eux. J'étais dans une période un peu floue et je rejetais tout ce que représentait mon père : le social, le culturel, tout ça... C'était pas facile. Un de mes frères avait 18 mois de moins que moi et mon petit frère, sept ans de moins. A l'époque, il était au collège. Donc, un vrai travail de suivi à faire pour moi : les devoirs, les machins, les trucs, enfin tout... Donc là, effectivement, j'ai joué le rôle de la maman. Ça a duré six, sept mois à peu près à m'occuper de mes frères. Je travaillais au Mac Do pour gagner trois sous. Et puis, j'ai collé un procès à mon père ! Et, dans la foulée, je lui en ai collé trois ! Il faut dire qu'avant mes parents s'étaient séparés et mon père avait lâché la maison à ma mère. Elle nous l'a léguée avant son décès. Donc, on était chez nous. La maison, elle était à nous trois. Or mon père voulait reprendre la maison. A 22 ans, je suis face à ces responsabilités-là. Donc, je décide d'arrêter mes études et de viser l'efficacité : je pars sur un BTS en alternance dans la communication. Je le plante évidemment : j'étais pas du tout dedans. Les conditions n'étaient pas idéales... En fait, ma grand-mère maternelle est venue vivre avec nous, pour nous soulager un peu. Elle était à la retraite à l'époque. Elle a tout plaqué, sa vie à Paris, et elle est venue s'occuper de nous. Moi, je suis restée quelques mois à la maison, pour la passation en quelque sorte, et je suis repartie. Je me suis lancée dans l'animation à la mairie de Toulouse. Il fallait bosser ! J'avais passé mon Bafa à 17 ans, avec une spécialité théâtre. Je me suis payé le permis de conduire à ce moment-là. Puis, ma grand-mère est partie, mon petit frère a demandé son émancipation et il est parti vivre dans une famille chez des amis, mon grand frère s'est installé en coloc avec un copain et moi j'ai rencontré quelqu'un dans ma vie. Mais j'ai eu un coup dur... et après avoir vécu chez les uns et les autres, j'en avais marre de demander de l'aide et je me suis retrouvée SDF. Pendant six mois, j'ai vécu dans ma voiture. J'ai vécu des choses difficiles, mais on apprend la vie. J'étais installée quartier Belfort, vers la gare de Toulouse. J'ai fait des belles rencontres aussi, très riches. Mais, j'avais pas un centime, je dormais dans ma voiture, j'avais que ça, en fait, ma voiture. Et puis, la vie fait que je revenais un peu sur Colomiers où j'avais des amis, mais que je voulais pas trop solliciter. Mais ils voyaient bien que j'étais dans la merde. Et le hasard a fait que j'ai rencontré des amis de mes parents que je n'avais pas vu depuis très longtemps. Ils m'ont sortie de la rue, carrément, et installée chez eux. Je faisais 38 kilos. Ils m'ont repêchée. Je suis restée six mois à la rue. J'avais 23 ans. Pas facile d'être une femme dans la rue. Pas

facile du tout ! J'ai des difficultés à en parler, je le dis parce que c'est un vécu, c'est une expérience de vie. J'essaie de voir ça positivement. Y a eu de belles choses, de belles rencontres liées à cette expérience. Mais enfin, faut le vivre... J'ai passé huit mois chez les amis de mes parents. Je me suis requinquée, retapée. J'ai fait des dossiers pour prendre un appart, trouver du boulot, j'ai enchaîné contrat sur contrat, j'étais vacataire et je faisais de l'animation dans les écoles, les centres de loisirs. Et puis, j'ai rencontré mon mari, qui est mon ex-mari aujourd'hui. Il était lui aussi dans l'animation, il avait un Deug de Staps et jouait au hand à un bon niveau à Tournefeuille. Mais sa famille était très rugby, son frère, son père, un grand-père étaient dans le rugby. Une famille de gars très imprégnée du rugby. C'est là que je découvre le rugby, pour répondre à la question du début. Je vois les matchs de Toulouse et j'associe, de suite, le rugby à la fête, avec tout ce qui va autour... On prend un appart ensemble, on vit deux ans comme ça, on travaille sur le même centre de loisirs et je tombe enceinte. Là, je réalise qu'il fallait que je me prenne en main. Donc, je m'enclenche sur un brevet d'Etat d'éducation populaire, option ados. Je suis allée frapper à la porte d'un haut responsable de Léo Lagrange, un ami de mon père. Un peu de piston. Il fallait que je travaille très vite. J'étais animatrice, je montais des projets avec les jeunes, des séjours, des camps de vacances. Je l'ai fait pendant deux ans dans un petit village autour de Toulouse avec des gens qui travaillaient plutôt à Airbus, relativement aisés, deux, trois familles maghrébines très ciblées, très localisées, très bien intégrées dans le village. Un village très familial, un accueil super chaleureux, des jeunes très sympas. Le pied pour travailler ! Et puis je demande une mutation et je me retrouve du côté de Roques, au sud de l'agglomération toulousaine, dans une structure où il y avait le feu. Je passe trois, quatre mois horribles là-bas. Je tombe sur une population de jeunes très en difficultés, avec des problèmes de drogue, d'alcoolisme. Tout était à reconstruire. Je m'attendais pas du tout à ça et je largue les amarres parce que c'était vraiment trop dur. Je demande à changer de structure et, là, on me met un peu au vert pendant trois ans à Pibrac. Je me retrouve avec des jeunes en errance, des jeunes touchés par l'alcoolisme. Et j'apprends vraiment le métier d'animatrice auprès d'ados avec un super collègue très impliqué avec les jeunes. Je n'ai pas dit qu'entre temps, j'ai eu mon petit garçon.

J.-C. B. *Quand tu dis que tu apprends le métier...*

S. L. Je veux dire que j'étais mieux armée. Derrière, y avait quelqu'un pour me conseiller. Apprendre le métier pour moi, dans ce cas-là, c'était gérer une population d'ados en difficultés. C'était essentiellement des garçons. J'étais la seule fille de l'équipe. Alors je connaissais les garçons, j'ai vécu avec des garçons toute ma vie. Mais là, on est dans des problématiques difficiles, dans l'irrespect, dans la consommation d'alcool... A ce moment-là, je suis salariée du centre social et du point accueil jeunes de la ville. On me missionne sur les préados et je fais des activités de mecs. J'ai un super collègue qui m'aide beaucoup sur le montage de projets pour les jeunes. Il m'apprend à prendre en compte les problématiques des jeunes, à adapter les projets aux différents jeunes, à prendre en compte la dimension familiale des jeunes. Il me pousse à travailler avec le centre social, avec la conseillère en éducation sociale et familiale et avec l'assistante sociale. Il me demande d'intégrer des filles. Je travaille avec la mairie, avec le centre communal d'action sociale. Vraiment, j'apprends le métier. Je dois coordonner tout ça et ça m'intéresse. Le travail était large. Il fallait organiser l'aide aux devoirs, les activités extrascolaires, l'occupation du temps de vacances. Je reste trois ans à Pibrac et à force de travailler avec l'assistante sociale et la conseillère en économie sociale et familiale, au fur et à mesure de nos discussions, elles me poussent à passer mon diplôme d'assistante sociale en me disant qu'elles me voient bien dans cette fonction. Alors que j'enchaînais avec mon second enfant, je me dis pourquoi pas et je passe un bilan de compétences, avec dans l'idée de faire reposer les choses et de revenir sur toutes mes expériences précédentes pour voir un peu où j'en suis. Ma vie perso, ma vie professionnelle, j'ai vécu pas mal de trucs et un bilan ne peut pas faire de mal pour s'y retrouver un peu. Donc, je fais ce bilan et je décide de passer le concours d'entrée à l'école d'assistante sociale en ayant à l'esprit que je repars pour trois ans d'étude avec deux enfants, une maison... On en discute beaucoup avec mon ex-mari et, banco, je passe le concours d'entrée. C'était dans la logique de ce que j'avais fait jusque-là et j'arrivais à un âge mature. J'ai trente ans et j'aspire à me poser. Je ne savais pas si je pourrais m'occuper d'animation de jeunes pendant encore très longtemps. Là aussi, mon collègue m'a vachement aidée. Il arrivait à la quarantaine. Je voyais qu'il commençait à un peu saturer. C'est le moment de prendre des décisions pour l'avenir. Le diplôme d'assistante sociale pourrait me donner une stabilité parce que le travail avec les jeunes, c'est non-stop, une semaine de

vacances par-ci, par-là. C'est travailler le samedi aussi. Je voulais un diplôme qui valide tout ça. Je pensais aussi travailler en collège ou dans le milieu associatif. On peut être assistante sociale dans beaucoup de structures différentes. Ça ouvre des perspectives et ça assure un salaire, parce que dans l'animation, on est pas très bien payé.

J.-C. B. *Et parmi l'offre proposée à Pibrac, est-ce que le sport occupe une place importante ?*

S. L. Pas vraiment. On fait du basket, du foot en salle, de l'escrime et de la boxe. On répond un peu aux demandes des jeunes, mais le sport n'est pas central. Comme la mairie nous propose un gymnase, on décide d'en profiter pour développer des activités sportives. Tous les mercredis et les samedis, un éducateur était disponible au gymnase pour accueillir les jeunes. En plus, on propose de la boxe pour canaliser la violence de certains jeunes dont les parents étaient complètement absents. Les gamins étaient livrés à eux-mêmes, ils avaient une violence en eux, pas seulement verbale. Tu sentais qu'ils étaient toujours hyper tendus et agressifs. Alors, on s'est rapprochés d'un club de boxe de Colomiers. A chaque vacances, un éducateur de chez eux proposait un atelier boxe. Mais pas de rugby. A Pibrac, ils étaient foot. On travaillait avec un agent de la prévention à Pibrac qui était au club de foot. Pour en revenir aux études d'assistante sociale, je m'engage pour trois ans. Je jongle avec deux enfants. Par contre, je ne travaille plus. La formation est financée par les Assedic. Mais, à la fin de ma formation, mon mari me quitte, du jour au lendemain. Je passe... Donc, je plante mon diplôme alors que j'étais major de promo en deuxième année. Ce qui m'a valu les félicitations de l'école. Je plante mon mémoire. J'avais étudié le cas des travailleurs pauvres, des familles mono-parentales qui doivent gérer des ados. Je fais deux stages, quand même ! Qui s'avèreront importants pour moi par la suite.

J.-C. B. *Quels étaient ces stages ?*

S. L. Je fais huit mois de stage à la maison d'arrêt de Seysses, par choix. Je voulais rencontrer ce milieu. J'étais curieuse de savoir ce qui se passait là-bas, notamment dans le service toxico de la prison. Je savais qu'il y avait deux assistantes sociales qui travaillaient avec les jeunes majeurs entrants en prison. Je voulais comprendre leur travail. J'ai rencontré une d'entre elles. Et ça colle tout de suite entre nous : on a à peu près le même âge, elle a deux gamines, je lui raconte un peu mon cursus. Elle me dit banco et on part pour neuf mois de stage. Ça baigne ! J'ai l'impression d'être vraiment dans mon élément. Je me sens tout à fait à l'aise dans l'équipe. On travaille avec des psys et le personnel de la prison. Je suis comme un poisson dans l'eau. Je m'éclate. Je fais de belles rencontres. Je suis des jeunes qui sortent, qui ne replongent pas et qui se réinsèrent. Contrat rempli ! Du bon boulot ! Un bon travail en équipe. C'est intéressant parce tu dois prendre en compte l'ensemble de l'environnement du jeune incarcéré. On fait le lien avec l'extérieur, on se rapproche des dispositifs de droit commun, de la famille, des proches, des amis, des petites amies, des femmes, des enfants, des éducateurs. Et là, je me sens complètement dans mon élément. Les jeunes font un peu de sport : du foot, de la muscu, du basket. Mais mon domaine, c'est pas le sportif, c'est le social. Je m'éclate à fond et je suis sûre d'avoir trouvé mon futur métier : assistante sociale en prison. Et mon stage de troisième année, je le fais dans deux collèges différents de l'agglomération toulousaine. Je voulais me rapprocher de l'Éducation Nationale. Je travaille avec une assistante sociale avec laquelle ça se passe bien. Je suis en troisième année, elle me laisse des libertés, des responsabilités. J'avais quitté les jeunes de la prison qui avaient lâché le cursus scolaire. Je voulais savoir ce qu'on pouvait faire dans les structures scolaires pour éviter les décrochages. Et je constate qu'en trois ans, c'est à dire depuis mon travail à Pibrac, les jeunes ont changé. Je trouve que, dès la sixième, on est dans l'irrespect, dans les choses malsaines, dans l'alcool, dans la drogue... On est allé chercher une petite fille de sixième dans les toilettes un matin en plein coma éthylique. Un truc de fou ! Donc, pour moi, gros investissement, au-delà même de ce qui est demandé par l'école d'assistante sociale.

J.-C. B. *La prison, le collège...*

S. L. Oui, je choisis des structures très fortes, dans un environnement très cadré. Le collège aussi est très cloisonné. C'est vraiment des grosses institutions avec leurs règles à elles, avec des fonctionnements très particuliers. Rien à voir avec le fonctionnement municipal ou associatif. En prison, par exemple, tous les rapports professionnels sont hiérarchisés. Il est très difficile de faire évoluer les choses et de prendre des initiatives. Tu ne peux à peu près rien faire sans l'aval de la direction. Moi, j'ai voulu développer un atelier sur la prévention de l'alcool avec un éducateur. On a

même fait intervenir les gendarmes au sein de la prison. T'imagines ! On a fait rentrer dans la prison, des gens qui enferment les jeunes qui s'y trouvent. Des gens qui les menotent. On trouvait l'idée hyper intéressante avec l'éduc d'instaurer un dialogue entre les détenus et les gendarmes. Ça a été un vrai bras de fer avec la direction pour mettre le projet en place. Ça a abouti au final, mais ça a été hyper long et l'éduc, un mec de cinquante ans quand même, a dû se battre pour y parvenir. La moindre petite chose est très compliquée en prison. Pour tout, t'es obligé de passer par la direction. Au collège, c'est à peu près la même chose. On a monté un projet avec l'infirmière scolaire sur la boulimie parce qu'il y avait des problèmes de ce genre au collège. Mais, là aussi, un truc de fou pour réussir à monter le projet. Il faut un nombre incroyable d'autorisations. C'est insupportable ! Une bureaucratie incroyable ! Mais c'est aussi des institutions qui sont là pour donner un cadre de vie, un cadre moral, en fait. Elles induisent les comportements, elles posent des garde-fous. Y a ce cadre rigide et, en même temps, y a une espèce de liberté pour les jeunes et pour les professionnels qui travaillent auprès d'eux. Il faut jouer avec le cadre, avec les repères de l'institution. En fait, on propose des contrats aux jeunes. C'est du donnant-donnant. C'est vrai en prison, c'est vrai au collège. Et c'est vrai à Rebonds aussi, parce que ces expériences me servent énormément pour ce que je fais à Rebonds. Il faut négocier et se faire confiance, tout en contrôlant. On peut accepter de fermer les yeux sur certains trucs, en échange de quoi les jeunes doivent respecter d'autres choses, plus importantes à nos yeux pour leur éducation. Plus l'institution est stricte, plus il faut jouer à la marge. C'est des dispositifs très lourds, mais paradoxalement ils ne peuvent pas tout contrôler tout le temps. Il reste des marges de manœuvre, un peu de souplesse si on est dans l'échange. On détourne, on contourne. Par exemple, en prison, parmi les gardiens, y avait quand même de vrais salauds ! Certains faisaient en sorte que les détenus ne réussissent pas à rencontrer les assistantes sociales. Ils les faisaient attendre un max de temps. Exprès, pour les emmerder et parce que ça devient un argument de chantage. Quand tu sais ça, tu biaises, tu t'arranges avec le détenu directement ou on regarde le planning des gardiens pour traiter avec ceux qui sont les souples. Sinon t'arrives à rien. Tout est bloqué. Pareil au collège, en tant qu'assistante sociale, t'as plus d'affinités avec certains profs qu'avec d'autres. Ce qui est important, au final, c'est arranger la situation du jeune. C'est l'objectif premier.

J.-C. B. *Donc deux stages passionnants mais que tu ne peux pas valoriser finalement ?*

S. L. Oui, je mène pas le truc au bout. Ça débouche sur rien. C'est très, très dur. Et là je suis mal. Je prends une grande claque. Je me retrouve avec deux enfants de trois et six ans, toute seule, sans diplôme, avec une maison, sans boulot... Résultat, je rentre dans une phase dépressive assez importante. Mais il me faut absolument bouffer. Je me fais aider un peu par ma famille et puis je trouve un petit *job* d'hôtesse d'accueil au ministère des Finances. Je travaille avec une équipe de quarantennaires qui sont vieux dans leur tête. C'est l'alimentaire qui me tient. Je demande la garde de mes enfants, on divorce, je me retrouve sans un sou, avec des dettes à droite et à gauche. L'enfer ! Heureusement, on a des enfants qui sont plein de vie. Mon aîné est brillant, il fonctionne très bien dans sa tête, il fait du cirque. Mon second est très dynamique. Je fais un peu de chômage, je suis femme de ménage dans une association, aide à domicile pour des personnes âgées. Je travaille pour bouffer, quoi. À côté, je fais des démarches, je cherche du boulot. Je retrouve un petit équilibre financier, mes gamins vont pas trop mal. Et j'enchaîne sur de la formation pour le Greta et l'Afpa. Je fais des remplacements dans le sanitaire et social. J'enseigne un peu le droit social. Ça me fait du bien. J'étais en manque de nourriture intellectuelle, d'échanges. Je me retrouve avec des minettes d'une vingtaine d'années, avec des gamins ou pas, qui ont eu des cursus complètement pourris et qui se remettent dans une démarche de formation professionnelle. Je fais des petits remplacements sympas à droite et à gauche. Je fais même de l'éducation civique. J'avais préparé tout un cours sur la sécurité sociale, sur la CAF... J'ai l'impression de reprendre confiance en moi et je me mets à chercher du boulot à fond. Je discute avec les uns et les autres et j'ai une amie qui me propose de la remplacer pendant son congé maternité sur un poste de responsable d'une résidence sociale. Je m'engage sur ce projet. C'est une boîte nationale mi-privée, mi-publique qui possède une structure à Balma. Et je deviens responsable de cette résidence sociale : 70 appartements à gérer pour des personnes et des familles en difficultés et pour des étudiants aussi. J'apprends notamment à connaître la communauté arabe parce qu'une résidence sociale brûle, rue Bayard à Toulouse, et les vieux arabes, les chibanis, sont relogés dans ma structure. Là, je découvre les rebeux avec qui je m'éclate. C'est une culture que j'adore avec laquelle je me familiarise. Y avait des échanges très riches. Alors, je signe un CDD et on me propose un CDI.

Le bonheur ! Mais grosse restructuration, ça pète de partout, des départs à la retraite... Et comme j'étais une des dernières arrivées, je suis la première qu'on remercie. Je reprends une grosse claque dans la gueule ! Mais, je pars avec un très gros chèque... Et puis arrive Rebonds.

J.-C. B. *Peux-tu expliquer comment arrive Rebonds après ces différentes expériences professionnelles ?*

S. L. C'est vrai qu'on arrive pas à Rebonds par hasard. Personnellement, je connaissais la coordinatrice administrative de Rebonds, qui est partie maintenant, et qui m'a dit que l'association était intéressée par mon profil. Je suis venue voir, j'ai rencontré Sanoussi, on regarde mon CV, il m'explique comment fonctionne Rebonds. Ça m'intéresse. Mais entre temps j'ai une autre proposition de boulot, à côté de chez moi, très intéressant : la gestion d'une maison de la citoyenneté. J'ai choisi Rebonds : le plus loin de chez moi et le moins bien payé... Le poste m'intéressait vraiment. Il a été créé à ce moment-là. L'association sortait d'une crise importante que je n'ai pas vécue. Rebonds était en phase de restructuration et de remaniement du personnel. Le poste de coordinatrice sociale est créé et je le prends. Il fallait redéfinir complètement le suivi des jeunes sans s'impliquer dans leur parcours. Mon profil correspondait bien. Y avait un gros travail à faire. Ce qui m'intéresse, personnellement, dans le poste c'est le management d'une équipe de six éducateurs socio-sportifs. Ça me permet de renouer avec une autre expérience que j'ai eue aussi et dont je n'ai pas parlé : j'ai été adjointe de direction dans un gros centre de loisirs. A Rebonds, il ne s'agit pas d'être au contact direct des jeunes. C'est les éducateurs qui font ça. L'idée, c'est plutôt de produire une vision globale de la situation d'un jeune pour faire le point et envisager un suivi, un parcours avec lui et son environnement. Certaines de mes expériences précédentes me donnaient des billes pour faire ce travail. Il restait à trouver une marche à suivre, construire une méthode de suivi. Le challenge m'a piquée. La dimension rugby n'était pas centrale. Toutefois, entre temps, mon deuxième fils m'a sensibilisé au rugby. Il veut faire du rugby depuis qu'il a deux ans. Il a vu son oncle en faire et c'est vraiment devenu un truc de dingue chez lui : il bouffe rugby, il rêve rugby ! Donc, je me suis investie dans le club de Colomiers en tant qu'administrative. Je connais bien le rugby maintenant, de l'intérieur. Tous les mercredis, j'étais sur les entraînements, sur les goûters, sur la préparation de tournois. Je me suis beaucoup impliquée dans le club de Colomiers où j'ai été très bien accueillie. J'ai constaté, à cette occasion, que le club faisait beaucoup de social. Il y a aussi dans ce club une énorme dimension éducative. Ils ont beaucoup d'enfants à l'école de rugby et les éduc, les papys aussi, sont très présents, très actifs. Ils font partager leur goût du rugby à des petits de cinq ans. Le mien, quand il commence, il a quatre ans et demi seulement. J'ai adhéré tout de suite à l'ambiance. C'est une espèce de famille. Vu de loin, je ne croyais pas ça. Souvent, on met en avant les valeurs du rugby. Je me suis rendue compte qu'elles existaient vraiment, que c'était pas du vent. Pour moi, avant, le rugby c'était un sport de riches, avec le col relevé, un peu fiers. Faut dire que j'étais dans la culture foot. A Colomiers, j'ai été accueillie comme une petite cousine, la petite dernière qui vient d'arriver et à qui on fait une place. Très sympa ! En entrant dans le club, j'ai réalisé que je connaissais du monde dans le club sans savoir qu'ils étaient dans le rugby. Mais au-delà du rugby, ce qui m'intéresse c'est le suivi général que Rebonds veut faire des jeunes. L'idée, c'est suivre les jeunes dans toutes les dimensions : la famille, le scolaire, le sport... Il faut faire du maillage, du tuilage avec les différents organismes et prendre de la hauteur pour éviter d'être toujours dans l'urgence. C'est ce qui m'a intéressé pour venir à Rebonds. Le poste s'intitule coordinatrice sociale. C'est comme ça que je me présente auprès des institutions. Mais quand je me présente auprès des familles, je dis pas ça du tout. Quand les éduc me disent que ça craint, qu'on a une situation pénible et qu'il faut que je vienne pour filer un coup de main, je dis que je suis là pour faire en sorte que tout se passe bien pour le gamin et que c'est pour ça que je rencontre les familles. Je peux aussi être facilitateur sur le terrain pour les familles dans la difficulté. Mais je ne dirais pas que je suis assistante sociale. Dans ce poste, j'ai plusieurs casquettes, Je suis formatrice, un peu psy pour les jeunes, comme pour l'équipe. Je fais régulièrement des entretiens avec les éduc et on fait le point sur les jeunes, mais aussi sur leur propre situation. Je leur demande si tout va bien dans leur vie. Je fais l'animatrice aussi parfois, quand je participe aux stages. Je tiens à garder un contact avec le terrain, avec les jeunes. Et je m'y file en rugby, alors léger vu ma corpulence, en ménage, rangement pendant les stages. Je fais de l'administratif aussi. Je participe à toutes les activités, en fait. C'est presque comme si je faisais du théâtre : jamais tout à fait le même rôle. Mais ma fonction c'est la coordination du suivi des jeunes. En même temps, je reste très sensible au travail de terrain avec les jeunes. Quand

j'entends des éducateurs de structures spécialisées qui s'occupent de gamins vraiment difficiles, violents et tout, qui nous disent que grâce à Rebonds ils réussissent des trucs avec leurs jeunes qui étaient impossibles avant, moi, j'en ai des frissons. Je vois aussi l'évolution des jeunes à Rebonds. On arrive à de belles réussites avec des gamins qui partaient avec un sacré handicap.

J.-C. B. *Est-ce que la dimension sportive du travail de Rebonds te paraît importante à ce titre ?*

S. L. C'est sûr que le rugby n'est pas pour rien dans les progrès énormes que font certains jeunes. C'est ça l'apport principal de Rebonds pour moi, compte tenu de mes expériences précédentes. Là, je mesure l'importance que peut avoir le rugby en tant que facteur éducatif. Pour moi, c'est une découverte. Avant, je ne connaissais pas vraiment le rugby. C'est quand même un sport très complexe à comprendre. Je pense que cette découverte, les gamins des quartiers ils la vivent de la même façon que moi. Eux non plus ne connaissent pas le rugby avant que Rebonds leur présente à l'école. Pourtant, c'est curieux de voir comment ils s'autonomisent par la pratique du rugby. Petit à petit, ils prennent leurs aises dans la pratique et dans l'équipe. Et, du coup, ça va mieux à l'école. Le rugby, c'est un univers qui englobe le gamin et l'emmène ailleurs. Même pour moi, c'est un milieu où je me sens bien. J'ai du mal à expliquer pourquoi. Alors, on dit les valeurs du rugby, mais les valeurs c'est quoi ? Y a l'entraide, c'est sûr. C'est important sur le terrain et dans le social. Y a jamais un joueur isolé, tout le monde avance en même temps, on a tous un objectif commun, on est très dans l'échange, on est obligés de se passer le ballon, on avance en zigzaguant, c'est très bizarre parce qu'on finit par aller au bout et on marque l'essai. On est ensemble, on est une équipe, une vraie ! C'est par ce sens du collectif et du contact, à tous les sens du terme, que nos éducateurs qui interviennent dans les classes font venir des gamins à eux. Les gamins se sentent bien, ils sont valorisés, ils ont envie de continuer. C'est aussi simple que ça. Ils réussissent une passe, ils marquent des essais, ils transforment les essais, ils gagnent de la confiance en eux. Ceux qui accrochent avec le rugby ne le font pas par hasard. Le rugby, c'est aussi un sport de combat. Faut y aller au contact. Je le vois aussi en tant que mère. Au début, j'étais un peu effrayée. Mais y a des gamins qui ont besoin de ça, qui s'affirment comme ça, sans pour autant chercher la bagarre. Et c'est dans le combat que se construit le groupe des joueurs. Les autres sont là, ils ne vont pas te lâcher. C'est pareil pour moi dans le club. En faisant partie du club, je fais partie de la vie du club, je fais partie de la vie des adhérents et des bénévoles du club. J'appartiens à la famille, c'est ça. Quand j'entends les éducateurs parler rugby, c'est clair qu'ils parlent la même langue à laquelle je me familiarise petit à petit. On ne me « renvoie plus dans mes 22 » et ils ne peuvent plus « taper en touche », comme ils disent. C'est le sport qui les lie. C'est pour ça qu'il est important de faire profiter de cet environnement des gamins qui viennent des banlieues et qui, au début, ne connaissent rien au rugby. C'est pas facile d'intégrer une famille quand tu viens d'ailleurs. Et c'est précisément ce que propose Rebonds à des gamins qui, sans l'association, n'auraient jamais été en contact avec le rugby et tout ce qui va avec. Ça veut dire aussi que le gamin va devoir faire l'effort d'accepter des codes qui ne sont pas les siens, au moins au début. Il faut être suffisamment ouvert et accepter d'être un peu déstabilisé. Mais Rebonds est là pour les encadrer, pour faire le lien avec le milieu du rugby. Les éducateurs les aident à entrer dans cette nouvelle famille. Je les ai déjà accompagnés le mercredi pour les voir faire. Ils vont chercher les gamins, ils discutent avec eux de leur vie quotidienne, ils les accompagnent dans le club, ils discutent avec les éducateurs du club, ils leur présentent les jeunes. Vraiment, ils leur tiennent la main au début, ils restent pendant l'entraînement, un peu en retrait. Et puis, ça vient tout seul. Le gamin se fait une place, il est accueilli, il a des copains. Les éducateurs vont le chercher après l'entraînement. On sert la main de tout le monde. A nouveau, ils discutent sur la façon dont s'est passé l'entraînement. Cet encadrement se fait plusieurs fois et puis après ça va tout seul. L'éducateur ne fait plus que déposer le gamin au club et aller le rechercher. Sachant qu'il est en contact régulier avec le club, la famille et l'école et qu'il connaît bien la situation de chaque gamin. Et voilà qu'un gamin qui ne parle pas français, ou très mal, qui pratiquait pas du tout le rugby, tout en ayant du potentiel, ce gamin-là il commence à trouver une autre famille. L'éducateur devient une sorte de pseudo-papa, les copains des sorte de frères et le club une espèce de famille.

J.-C. B. *Mais ce gamin, il a déjà une famille.*

S. L. C'est vrai. Et c'est là qu'il faut faire attention. Il ne s'agit pas de se substituer à la famille. C'est pas le but. J'insiste beaucoup là-dessus en formation avec les éducateurs. Je leur explique qu'il faut garder

le recul, ne pas entrer dans une relation fusionnelle avec l'enfant. C'est sûr que c'est tentant, surtout si la famille est absente. Certains éducateurs ont parfois tendance à jouer les papas, en effet, à couvrir les gamins avec zéro recul. Et c'est pas bon du tout, pour personne ! Alors je leur explique que l'accompagnement est indispensable mais que petit à petit, il faut se détacher du gamin pour le laisser évoluer et devenir autonome. Le but du jeu c'est qu'il ait un peu besoin de nous, mais pas complètement. De même, il ne faut pas mettre la famille en opposition avec le club, par exemple. Au contraire, on fait le lien avec la maman qui est souvent seule. On la rassure, on lui dit qu'on ouvre des perspectives à son enfant pour qu'il se développe. On rentre dans la famille pour bien parler avec elle et se faire accepter. On essaie de rapprocher la famille du club pour que la maman vienne au club, si elle a le temps. Mais il y a souvent une barrière symbolique à franchir. Je pense à une maman turque qui, maintenant, assiste au match de son fils et qui vient d'entrer dans une association d'alphabétisation et s'ouvre aux autres comme pas croyable. Elle commence à parler français, elle est allée chez le coiffeur, elle change de look. A la suite du gamin, la famille change aussi. Ça ne veut pas dire que la famille renonce à ce qu'elle est culturellement. Simplement, ils se préoccupent un peu de leurs enfants. Je pense aussi à un papa qui était absolument opposé à ce que sa fille fasse du rugby. C'était même pas la peine d'y penser ! Il commence à changer lui aussi et à se dire que si ce sport permet l'épanouissement de sa fille, pourquoi pas. On a réussi à le faire changer d'avis. Ça a été long. Il faut aussi que la famille nous fasse confiance parce qu'on fait sortir le gamin du quartier, on l'emmène dans un autre quartier de Toulouse. Mais on a aussi des familles qui se désengagent complètement et qui nous laissent complètement porter le truc. Ils n'en ont pas la capacité, ils ont des barrières, ils ont des freins à l'engagement, ils ont tout un tas de problèmes, c'est vrai. Mais ils en profitent aussi. Après tout, si Rebonds fait le boulot, pendant ce temps là, je peux souffler un peu. Justement, l'éducateur est là aussi pour pallier à ça. Il faut qu'il réussisse à sensibiliser, si possible mobiliser, la famille, au moins un minimum. C'est ça aussi être parents. Il faut comprendre que la position de l'éducateur n'est pas si facile. Il doit donner beaucoup sans s'accaparer l'enfant. Il faut qu'il le rende autonome, tout en responsabilisant la famille. Il est une sorte de parrain du rugby. C'est pour ça qu'on ne recrute pas d'éducateurs qui viennent des quartiers. Aucun de nos éducateurs ne vient de la banlieue. Je me suis interrogée au début à ce sujet. Je me demandais si ça serait pas utile d'avoir des éducateurs qui connaissent la vie dans les quartiers, qui partagent les codes des gamins. Et, en fait, non parce que notre objectif c'est de sortir, au moins un peu, le gamin de son quartier, sans le renier bien sûr, mais lui faire voir autre chose. En plus, il est indispensable que l'éducateur ait un lien avec le rugby. Sinon ça marche pas. Ou alors il faut trouver des jeunes adultes des quartiers qui aient la culture rugby. Mais ça court pas les rues.

J.-C. B. *Cette dimension rugby, elle est donc déterminante pour le recrutement des éducateurs, mais elle est aussi très importante pour les jeunes. Il faut que les jeunes que vous suivez aient des dispositions particulières pour le rugby.*

S. L. Oui. Enfin, plus ou moins. On leur demande pas d'être des bêtes en rugby. On cherche pas à former des rugbymen de haut niveau. Mais c'est vrai que s'ils n'ont pas un minimum le sens du rugby, ça peut être difficile. Cette question m'a posé beaucoup de problèmes quand je suis arrivée. Je pensais que c'était une forme d'inégalité de ne prendre en compte que des gamins qui réussissaient à se débrouiller en rugby. Je pensais qu'il y avait d'autres potentiels qui méritaient d'être pris en compte. Ça m'a valu beaucoup de discussions en interne. En particulier, on me répondait que le rugby proposait une série de postes très différents et que tout le monde pouvait y trouver son compte. C'est vrai. Mais il n'en reste pas moins qu'il faut avoir le goût du rugby. Pour avoir vécu beaucoup d'autres expériences professionnelles, je sais qu'on peut aussi s'épanouir sans le rugby. Mais il se trouve qu'à Rebonds ça passe déjà par le rugby. Et une famille comme le rugby présente les avantages et les limites d'une famille. Si le rugby intègre, il exclut aussi. C'est le principe de tous les groupes un peu fermés. Dans une famille, y a toujours un vilain petit canard, y a toujours le raté de la famille. Et on a parfois besoin de quitter la famille pour s'épanouir. Mais il ne faut pas voir le rugby au sens strict. Au-delà du rugby, ce qui est important, c'est l'engagement qu'on y met. Pour en discuter avec d'anciens collègues de différents milieux professionnels, je peux te dire qu'ils y croient à notre projet et que beaucoup seraient intéressés pour venir y travailler, simplement parce qu'on a envie et qu'on se démène. Il faut avoir à l'esprit que le rugby dans cette région, c'est la porte ouverte à de nombreux milieux et opportunités. Ici, beaucoup de choses passent par le rugby. Si Rebonds existait à Marseille,

on ferait du foot. On est à Toulouse, donc on fait rugby. J'ai beaucoup discuté avec Sanoussi de cette question. Alors il est très rugby, mais on peut pas dire qu'il soit le prototype du rugbyman local. Donc, en ayant vécu dans un quartier difficile, il comprend très bien mon point de vue. Pour lui, le rugby lui a sauvé la vie. Donc il y croit très fort et il pense que ce qu'il a vécu peut aussi se reproduire pour des gamins d'aujourd'hui de la banlieue toulousaine, sans doute plus facilement qu'à Strasbourg d'ailleurs. Et c'est parce qu'il a réussi à faire une carrière de rugby qu'il est ici un interlocuteur qui compte dans ce milieu.

J.-C. B. *Penses-tu que ce que les enfants apprennent par le rugby peut être réutilisé par eux dans d'autres milieux : la famille, l'école, le quartier...?*

S. L. Ca c'est sûr. Parfois même, ils vont le faire inconsciemment. J'ai beaucoup d'exemples d'enfants qui dysfonctionnaient complètement à l'école et qui ont changé de comportement dans la classe à la suite de l'intégration dans un club. C'est dingue, les changements qu'on peut relever ! Dans les clubs, y a une règle et on l'applique tous. C'est incroyable ce qu'ils arrivent à faire ! Je pense à un club où, je l'ai vu, ils courent en carré. Je n'avais jamais vu ça de ma vie, des petits bonhommes de onze ans qui courent en carré. Ils constituent un groupe compact, c'est ce que je veux dire. Donc je crois qu'on peut apprendre des trucs en club et s'en resservir dans la vie et même changer son comportement général en rencontrant d'autres personnes, d'autres milieux, d'autres règles. C'est une des idées fondamentales de Rebonds. Le respect aussi, une fois que c'est acquis, tu peux le transférer dans toutes les circonstances. Pareil pour la ponctualité. Le gamin, il est à l'heure au match et il est à l'heure à l'école. Pareil pour la politesse. Le gamin qui dit des gros mots en club, il est sanctionné : dix pompes ! Ca calme et la fois suivante, en club ou à l'école, il fait attention à sa façon de parler. Le transfert se fait naturellement et dans les deux sens : du club vers l'école et inversement. Je le vois avec les 42 jeunes dont on assure le suivi. Les éducateurs me disent que le prof est vachement content, que le comportement à l'école a carrément changé. Comment l'expliquer ? C'est difficile. Est-ce que c'est la pratique du rugby ? Est-ce que c'est le fait d'avoir rencontré des éducateurs qui s'occupent d'eux ? Est-ce que c'est le fait d'avoir rencontré d'autres milieux ? Parce qu'il faut comprendre qu'on a des gamins qui sont parfois livrés à eux-mêmes, avec personne pour s'intéresser à eux. Y a vraiment un pont qui se fait entre l'école et le club. Y a quelque chose qui se joue là. Une partie du monde de l'école se retrouve dans le monde du sport. Et le rugby se retrouve à mi-chemin entre les deux. L'école est un peu transférée dans le rugby et c'est Rebonds qui fait le lien, qui facilite ce transfert. Mais ça veut dire aussi qu'on travaille avec des clubs suffisamment ouverts. On travaille avec une vingtaine de clubs qui tous acceptent au moins un jeune. Autrement dit, d'autres clubs n'acceptent pas de jouer avec nous. Ils sont minoritaires. Avec 22 clubs partenaires, c'est à peu près ça les chiffres, on couvre largement le bassin toulousain. C'est énorme ! Et Colomiers est parmi nos partenaires les plus actifs. Je pense également à Blagnac, un club qui accueille pas mal de jeunes à nous, dont deux qui sont excellents. Dans ce club, ils sont dans l'élitisme, la performance. Et pourtant ils ont accepté des jeunes qui viennent de chez nous dont un qui a un problème de surpoids. Il est merveilleusement intégré dans le club. Les éducateurs ont fait le nécessaire pour ça. Dans l'approche générale, je crois aussi que les clubs fonctionnent comme à l'école ou dans les collèges que je connais de l'intérieur, par exemple en insistant sur le respect de l'autre, le respect des règles, les limites à ne pas dépasser. On fait tous de l'éducatif, que ce soit en club, à l'école ou dans l'associatif et encore plus si les trois sont en liens constants comme dans Rebonds. C'est ce suivi général qui permet de cadrer les jeunes. Rebonds fait l'interface entre ces différentes institutions.

J.-C. B. *Est-ce que ça te gêne si je compare le séjour à Carcassonne auquel j'ai participé avec vous à une sorte de voyage de fin d'année scolaire ?*

S. L. Oui, ça y ressemble, c'est sûr. Mais, ça tient aussi un peu du camp d'ados parce que c'était un séjour complet en camping, avec toutes les tâches collectives à prendre en charge, avec les activités collectives à organiser, avec les visites et la rando qui a été un moment important, un moment fort. On partage, on crapahute dur ensemble, on se montre sur un autre jour, dans la difficulté, dans l'épreuve physique. Ce séjour arrive à la fin de l'année scolaire parce qu'on est callés sur le calendrier scolaire, et sur le calendrier sportif qui, d'ailleurs, est le même. On arrête pendant les vacances scolaires, on reprend à la rentrée, on fait la petite sauterie de fin d'année, comme si c'était la kermesse de l'école. C'est vrai qu'on est très proche du fonctionnement de l'école.

J.-C. B. *Et les réunions que tu fais régulièrement avec les éducateurs sur la situation des jeunes, est-ce que je caricature si je dis que ça a un peu à voir avec des sortes de conseils de classe ?*

S. L. Tu forces un peu le trait, mais y a de ça. Encore que c'est pas une évaluation. On décide pas du passage dans l'année suivante. On assure le suivi au plus près pour ne rien rater des difficultés ou des conditions nouvelles de chaque jeune. C'est vrai qu'on est proche du modèle scolaire, avec le rugby en plus. Mais, autre différence, si à l'école on se méfie toujours un peu des parents et que les enseignants n'aiment pas trop que les parents mettent le nez dans leurs affaires, nous à Rebonds, au contraire, on souhaite associer les parents au suivi de leurs enfants. C'est quand même la moindre des choses. Mais c'est pas facile parce que les parents des gamins dont on s'occupe ont des difficultés avec l'école. Hier, par exemple, je suis allée voir une instit pour une gamine dont la maman a lâché prise complètement. On est super inquiets. Heureusement, l'institut est vigilante aussi. C'est bien qu'on puisse travailler ensemble. Mais toutes les écoles dans lesquelles on intervient ne sont pas dans cette démarche-là, aussi attentives aux enfants et à leur vie à l'extérieur de l'école. Forcément, les parents c'est jamais facile à gérer. Et puis l'école, elle pense aussi que c'est pas son *job* de gérer la famille. L'institut, c'est pas une assistante sociale. Quand on suit un gamin, on est en liens avec l'école. Résultat, les instituts sont plus ouverts sur l'extérieur. Il faut, au début, qu'on fasse avec l'espace-temps de l'école. C'est ça notre cadre de travail. C'est dans ce cadre qu'on cible les gamins dont on va assurer le suivi. La collaboration avec l'école est fondamentale dans un premier temps. C'est l'institut qui nous ouvre les portes. La moindre des choses est qu'on respecte son travail avec les élèves. On vient pas en classe pour le remplacer, on se met à son service avec nos propres compétences. On l'aide à atteindre les objectifs qu'il s'est fixé au niveau pédagogique, comme par exemple améliorer la vie collective du groupe-classe ou mieux gérer l'impatience ou la nervosité des enfants. Ce qui est important aussi, c'est de sortir des codes du quartier qui sont également très présents entre les garçons et les filles dans l'école. L'effet du quartier n'est pas abandonné en entrant en classe. Avec la pratique du rugby qui demande des contacts, que les jeunes se touchent, on sent très bien que certains codes du quartier ne vont pas dans ce sens. On doit faire abstraction du reste, lutter contre certains a priori. On oublie les petits caïds et on traite tout le monde de la même façon, tous égaux, les garçons et les filles. C'est là que le rugby doit imposer ses règles et ses codes qui sont pas du tout ceux du quartier. Après le comportement du gamin devient linéaire : ce qu'il a appris par le rugby, à l'école ou dans le club, il le reporte sur sa vie de quartier. Alors, c'est pas automatique, ça fluctue. Mais il comprend qu'il y a d'autres façons de faire et qu'il est pas obligé d'accepter toutes les règles du quartier. Le mieux c'est qu'il réussisse à en sortir, au moins un peu de temps en temps. S'il se débrouille un peu en rugby, il sera pas trop mal à l'école et il va bien se tenir dans le quartier. L'idée c'est qu'il y ait une continuité entre tout ça, d'où l'intérêt d'intégrer la famille et de faire le lien avec elle. Mais la famille peut aussi être déstabilisante. Moi, j'ai des mamans qui me disent que leur gamin est chiant, or je constate par le suivi que ça se passe bien à l'école, que ça se passe bien en club. En fait, c'est la cellule familiale qui est complètement explosée. Ces gamins sont dans des environnements très fragiles. Il faut comprendre qu'à ces gamins on demande beaucoup plus qu'à n'importe quel autre gamin. Les enfants des classes moyennes, ils sont à la *cool* par rapport à nos gamins. Eux, ils se coltinent des trucs à gérer qui ne sont pas de leur âge. Ils sont très tôt devant des responsabilités de dingue. Là où ils sont forts ces gamins c'est dans la capacité d'adaptation. Ils sont très démerdes. Dans les différentes situations, ils cherchent des trucs pour s'en sortir. En même temps, ils ont pas forcément le choix. C'est une qualité dont il faut tenir compte. On est dans l'échange avec eux pour faire en sorte que le comportement choisi corresponde aux différents milieux. C'est ces différents codes qu'il faut faire comprendre aux gamins. Sinon ils sont immédiatement identifiés, ils sont en décalage. Notre force consiste à faire le lien avec les différentes personnes qui sont confrontées aux gamins : les parents, c'est-à-dire la maman, l'enseignant, l'éducateur Rebonds, l'éducateur du club, parfois des intervenants de structures spécialisées. On met tout le monde en contact, chacun donne son avis et rien ne nous échappe. La plupart des instituts jouent le jeu en disant au gamin qu'ils savent qu'il se comporte bien en club et qu'ils souhaitent qu'il fasse pareil dans l'école. Le gamin le sent qu'il y a du monde derrière qui assure et qui contrôle. Ça finit par lui donner de la force, de la confiance en lui.

J.-C. B. *J'imagine pourtant que c'est plus difficile d'intervenir sur les règles du quartier ?*

S. L. Oui et non. De toutes façons, tous nos gamins viennent des quartiers de la politique de la ville. On s'est fait une carte à Rebonds où on indique la provenance des gamins. Cette carte, c'est la même que celle de la réussite éducative. Y a pas de mystère ! On sait où sont les problèmes. Ces gamins, ils tombent pas du ciel. On sait d'où ils viennent. Je crois qu'on a même, sur ce point, un temps d'avance sur les institutions. On connaît mieux les quartiers pour les fréquenter régulièrement. Et notre idée de sortir les gamins des quartiers pour leur faire voir autre chose, elle est pionnière. Dans les quartiers, y a énormément de choses à faire. Il faudrait que les institutions travaillent plus avec les associations. Nos principaux partenaires de travail, ce sont les autres associations. C'est le réseau associatif qui couvre les quartiers, beaucoup plus que les institutions. On fait en sorte que les mamans intègrent des associations d'alphabétisation, par exemple. Notre logique de fonctionnement est une logique territoriale, comme la politique de la ville. Encore que nous, on couvre l'ensemble du territoire de Toulouse : les six quartiers de la politique de la ville, et les autres. Quand on se pointe dans une réunion, tout le monde nous connaît. Par le rugby, on travaille en transversal, sur tous les aspects : l'éducatif, le social, le psychologique un peu, le sanitaire avec des réseaux de santé. C'est ça qui est bien avec le sport, tu peux aborder toutes les questions. On est ouvert à toutes les collaborations du moment que ça aide à comprendre la situation des enfants qu'on suit. On couvre presque l'environnement complet du jeune. Je voudrais d'ailleurs qu'on fasse plus du point de vue psycho. Il faut qu'on arrête de spéculer sur les comportements des jeunes en disant que le père absent, que la mère fragile et tout ce genre de choses. Il faut qu'on sache plus précisément ce qu'il en est de sa situation familiale, et plus largement, pour pas faire de conneries dans la prise en charge et le suivi. Je parlais avant de la dimension sanitaire. Avec le rugby, on touche aussi des gamins qui sont un peu gros. Alors, il y a gros et gros. Mais c'est pas parce que t'es gros et que tu rentres dans tout le monde sur un terrain de rugby que t'es en bonne santé. Le rugby permet aux gros de s'exprimer. Et c'est super ! Ces gamins-là, d'un seul coup, leur poids n'est plus un handicap. Il peut même devenir un atout. Mais être gros, c'est pas être musclé. Ça peut même être un problème de santé. Si on a ce problème, qui est de plus en plus présent dans les quartiers, on voit avec un réseau de prévention de l'obésité ce qu'on peut faire. C'est important aussi du point de vue psychologique de gérer le mal-être dans le rapport au corps. D'un point de vue général, la souffrance psychologique de nos gamins est assez grave. On a des gamins, ils s'inventent carrément des vies ! C'est incroyable comme ils planent. Je sais qu'il y a des boutons sur lesquels on peut appuyer pour voir où en est le gamin. Mais il faut pas le faire n'importe comment, il faut de la compétence pour ça. Chez certains y a une souffrance énorme qui, bien sûr, ne se voit pas tout de suite mais qui structure complètement leurs comportements. C'est là-dessus qu'il faut jouer, mais alors avec doigté. Rien qu'à travers les mots, ou les silences d'ailleurs, des gamins, tu comprends que ici ou là, y a un nœud. Mais, ça, c'est un chantier complexe, difficile à investir parce qu'il faut être professionnel. On est pas des gourous, on veut pas faire n'importe quoi. Mais, au moins, on sait que la dimension psycho est importante. Notre objectif principal, c'est l'autonomie, le bien-être des jeunes. On est sûr de la réussite personnelle. On veut que le gamin se sente bien dans sa peau, bien dans son corps, bien dans sa tête, et le reste suit immédiatement, les résultats scolaires et tout. L'objectif, c'est pas la gagne. L'objectif, c'est la sérénité. Ça, il faut le faire comprendre aux éducateurs sportifs parce le rugby, c'est quand même un peu la gagne. Moi, je suis vraiment dans le bien-être du gamin. S'il est bien, alors j'ai gagné. Je pense que si la famille est pas trop mal, le gamin, il va se retrouver un peu mieux.

J.-C. B. *Mais est-ce que Rebonds, finalement, ne fait pas le travail que d'autres institutions ne font plus ?*

S. L. Ça, c'est la grosse question, un peu polémique en plus ! Mais c'est pas faux. Est-ce que l'école fait son travail ? Est-ce que l'école a les moyens de faire son travail ? Est-ce que la médecine scolaire a les moyens de faire son travail ? C'est sûr que l'Etat supprime des crédits et qu'on le ressent dans les quartiers les plus fragiles. Y a combien de pys dans une école ? Y a combien d'infirmières dans un collège ? Combien d'enseignants font les devoirs le soir avec les enfants pendant le temps d'étude ? C'est de plus en plus difficile. Et puis y a des bahuts qui virent des gamins qui se retrouvent livrés à eux-mêmes. J'ai à l'esprit un jeune gitan, pendant quatre semaines, il est pas allé au bahut. Mais il faut pas jeter la pierre aux enseignants. Beaucoup y croient et sont très dévoués. Ils ont trente gamins à suivre. C'est avec ceux-là qu'on bosse et qu'on fait du bon boulot. Il faut les valoriser. Et puis, l'école ne peut pas tout. Il faut un environnement autour. C'est à ça qu'on collabore, à la création de

l'environnement autour des gamins. C'est sûr qu'il y a un manque de moyens. On est tous à le déplorer. Tous mes interlocuteurs, tous mes partenaires me le disent. On doit faire plus avec moins. C'est pas possible ! Mais on peut pas tout arrêter et pleurer. Au contraire, il faut faire plus. C'est pour ça que la politique de la ville a besoin de nous. En fait, c'est nous qui faisons le boulot ! La politique de la ville, c'est nous ! Ils ne sont pas idiots et nous, on joue le jeu parce qu'on a besoin de leur fric. Mais du fric y en a de moins en moins et y a de plus en plus de besoins. Mais il faut pas lâcher le morceau. Il faut qu'on soit dans les réseaux institutionnels. On est quand même porte-parole de quelque chose. Et surtout y a des gamins derrière qu'on peut pas lâcher.

PORTRAIT SOCIOLOGIQUE N° 6

MARINE LAVIGNE

31 ans

Professeure des écoles

Educatrice sportive au Toulouse électro-gaz club (TEC) de 2009 à 2012

*Entretien le 10 avril 2013,
au TEC, quartier des Amidonniers, Toulouse*

Jean-Charles Basson. *Peux-tu me raconter l'histoire de tes liens avec le rugby ?*

Marine Lavigne. Alors, le rugby, avec Rebonds, est lié à mon métier : je suis professeure des écoles. C'est ma neuvième année d'enseignement. Pendant mes quatre premières années, j'ai eu une classe ordinaire. J'étais une maîtresse ordinaire. Enfin, pas tout à fait parce qu'au mois de juillet, j'étais chaque année en dépression car j'avais l'impression de quitter mes enfants ! C'était pas mes élèves, c'était mes enfants ! Je souffrais parce que j'avais tendance à m'investir énormément auprès des enfants. Résultat, je me suis fait un début d'ulcère à l'estomac, la première année, parce qu'une élève n'arrivait pas à comprendre la numération. Je culpabilisais. Je pensais que c'était de ma faute.

J.-C. B. *Pourquoi cet engagement auprès des enfants ? Comment es-tu venue à l'enseignement ?*

M. L. La vérité, c'est que je voulais être pédiatre, chirurgien pédiatre ! J'avais de très grandes ambitions pour ma petite personne, sauf que j'ai rencontré ce que je pensais être l'homme de ma vie à l'époque et j'ai tout arrêté ! J'allais plus au lycée. J'ai raté mon baccalauréat et j'ai pris une grosse gifle. J'ai réalisé que je n'étais pas capable d'aller en médecine et qu'il fallait penser à autre chose. J'ai cherché un autre métier, toujours au contact des enfants. J'ai pensé à professeur de biologie. J'ai obtenu un DEUG de sciences de la vie. Mais, ça me plaisait pas. Alors j'ai bifurqué vers une licence de sciences de l'éducation qui me permettait de passer très facilement le concours de professeur des écoles.

J.-C. B. *Est-ce que tes parents ou des proches exerçaient des métiers ou des activités en contact avec des enfants ?*

M. L. J'ai une maman qui était très engagée dans une association qui s'occupait d'enfants handicapés et qui organisait des randonnées dans les Pyrénées. On allait avec eux faire du bateau, à la plage... Toute petite, avec ma petite soeur, j'ai été confrontée aux handicaps assez rapidement. Ça nous a jamais posé de souci et puis on aimait bien aller voir des enfants différents, et puis s'occuper d'eux, et puis soulager un peu les parents et puis leur donner envie de vivre... Moi, je suis quelqu'un de très ouvert. J'adore rencontrer des gens, j'adore rencontrer des gens différents, surtout les enfants qui me touchent plus particulièrement. Je voulais un métier qui me permette de rester dans ce public-là.

J.-C. B. *Comment expliques-tu que tu t'engageais à ce point auprès des enfants au risque d'en tomber malade ?*

M. L. Je suis perfectionniste. J'aime bien quand ça roule et puis, quand je fais quelque chose, j'aime bien y aller à fond. Je me mettais une pression de folie ! Je disais aux parents de ne pas s'inquiéter, que leurs enfants sauraient lire à Noël ! Je visais l'excellence. Je pense que chaque enfant est capable de faire toujours plus et toujours mieux ! Il fallait que ça marche absolument ! Cette ambition ne m'a jamais quittée ! Je ne supportais pas l'échec. Je me disais que ça venait de moi, que c'était moi qui savais pas dire les choses ou faire les choses ou faire comprendre les choses... Avec le temps, j'ai appris qu'il y a plusieurs manières de réussir, qu'il y a plusieurs degrés dans la réussite et que tout le monde ne peut pas tout réussir. Mais accepter ça, ça m'a pris pas mal de temps.

J.-C. B. *Tu pensais que la réussite personnelle passait par l'école ?*

M. L. Ah oui, absolument ! Pour moi, l'école c'est vraiment très important. Les maîtres et les maîtresses, toute modestie gardée, ont un rôle sacrément important. Plus ça va, plus je me rends compte qu'on a un impact sur tous ces enfants qu'on croise. J'ai l'impression que de plus en plus les parents s'appuient sur nous, surtout dans des quartiers qu'on dit « difficiles » dans lesquels je travaille maintenant. On se rend compte que les parents se reposent beaucoup sur l'école. C'est pour ça que j'estime qu'on a un rôle très important pour essayer d'aider au maximum ces enfants, grâce à l'école.

J.-C. B. *Peux-tu nous dire quelle classe tu avais, dans quelle école et dans quel quartier, quand tu étais comme tu dis « une maîtresse ordinaire » ?*

M. L. J'ai passé le concours dans les Hautes-Pyrénées et comme tu dois un an au département qui t'a formée, j'ai fait un an dans un tout petit village où il n'y avait rien d'autre que l'école ! Pas de mairie ! Pas d'église !... Je suis très vite revenue à Toulouse et j'ai travaillé un an à l'école Anatole France dans le quartier du Pont-des-Demoiselles. J'avais une classe de CE1, sans problème. L'année d'après, j'ai été mutée à cent kilomètres de Toulouse, du côté de Luchon, tout à fait au sud de la Haute-Garonne. Quand t'es jeune et que t'as pas d'enfants, tu vas là où personne ne veut aller. J'ai passé un an avec des CE1-CE2. C'était une classe de double niveau. Il fallait que je prenne le train tous les matins. Et je suis enfin revenue définitivement à Toulouse, dans le quartier d'Empalot, un quartier un peu chaud de la ville. C'est là que j'ai connu Rebonds. J'avais une classe d'initiation au français avec des gamins qui venaient du monde entier. Il fallait leur apprendre à parler français le plus rapidement possible pour les intégrer. Ils avaient entre six et douze ans. Mais je voulais souffler un peu. J'ai vu passer un poste de remplaçante et j'ai sauté sur l'occasion parce que je pensais qu'avec un poste comme celui-là j'allais moins m'investir, être moins liée aux enfants. Je cherchais à moins m'attacher aux enfants, à les côtoyer moins longtemps. J'ai demandé ce poste et je l'ai eu. Une nouvelle vie pour moi ! J'ai plus été malade du tout ! Ce poste était à cheval sur le milieu ordinaire et le milieu handicapé. J'ai travaillé pendant une année avec des enfants handicapés. Ils avaient toutes sortes de handicaps : moteur, visuel, auditif... J'ai rencontré, en SEGPA [section d'enseignement général et professionnel adapté] et en ITEP [institut thérapeutique éducatif et pédagogique] où j'allais aussi, des enfants très virulents, très difficiles à gérer. Je me régalaïs là-dedans ! Mais ce poste que j'occupe depuis quatre ans maintenant est aussi très prenant.

J.-C. B. *Tu as évoqué Rebonds précédemment. Avant de développer tes liens en tant qu'enseignante avec l'association, peux-tu expliquer ton rapport personnel au rugby ?*

M. L. En fait, j'ai jamais pratiqué personnellement. Mais j'ai un papa qui est un fervent supporter du Stade toulousain et qui, alors que je devais avoir huit ans, m'a amenée place du Capitole un dimanche pour voir les champions de France. J'ai vu tous ces gens habillés en rouge et noir qui hurlaient : « qui ne saute pas n'est pas toulou-sain ! ». J'en ai encore des frissons aujourd'hui ! Je me suis demandée ce que faisaient tous ces gens et je me suis découvert une passion pour le rugby. Papa était très connaisseur et avait joué un peu en amateur quand il était plus jeune. Il m'a tout de suite sensibilisée à tout ça. Au début, il m'a montré les matchs à la télé. Il m'a expliqué quelques règles les plus simples. Au collège, c'est vrai qu'on en parlait, les garçons en parlaient surtout. J'étais au collège Bellevue où il y avait des sections sportives. Donc on voyait des sportifs. A l'époque, j'ai rencontré N'tamack, Tournaire, Deylaud et d'autres qui sont venus faire des interventions.

J.-C. B. *Tu étais en section sportive ?*

M. L. Non. Je suivais une scolarité normale et je côtoyais des sportifs du CREPS qui venaient à Bellevue. Mais la pratique du rugby me plaisait pas du tout. Cette idée de contact avec des filles plus grosses que moi qui m'attrapent et me mettent au sol, très peu pour moi ! Mais y avait cette ferveur, cette ambiance chaude liée au rugby que j'aimais énormément. Moi, mon sport c'était la gymnastique que je faisais à l'UNSS [union nationale du sport scolaire]. On avait les mêmes horaires d'entraînement que les rugbymen. Donc on se voyait, on se croisait et ça me plaisait bien. J'avoue que je commençais à m'intéresser aux garçons. Et les rugbymen étaient beaux, ils étaient musclés... Avec l'arrivée de Michalak et Poitrenaud, là c'était le coup de foudre ! Ils sont de ma génération et j'avais les affiches, les bouquins... Je savais tout du rugby. On regarde les matchs avec mon père tous les samedis. On en parle tout le temps. Mon grand-père dont j'étais très proche était à fond rugby aussi. C'était un truc très familial

J.-C. B. *Mais tu t'engages pas dans la pratique ?*

M. L. Non, c'était pas pour moi ! Ça m'excitait pas, ça m'attirait pas du tout. Moi, je faisais de la gym. Jusqu'au bac, j'ai fait de la gym. J'étais à fond dans la gymnastique. Mais tous les samedis on était, avec papa, tous les deux sur le canapé à regarder les matchs. Et après on est allés voir plein de matchs ensemble, avec papa.

J.-C. B. *Peux-tu décrire ce qui te plaisait dans le rugby ?*

M. L. Et me plaît encore ! Y a déjà le côté « bon enfant ». J'ai le souvenir de m'être retrouvée, toute seule, au milieu de supporters clermontois, habillée en rouge et noir et être la seule à sauter. Ils en rigolaient, simplement. Y a ce respect aussi. Bien que je puisse dire que je hais Toulon, vraiment je les hais, c'est presque viscéral, je déteste Toulon, mais je les respecte. Je sais reconnaître un beau jeu ou une belle action. Il y a cette notion de respect qui est importante. Et après, donner de la voix, suivre son équipe, être supporter, c'est important aussi. Je pense que ça existe dans tous les sports. Moi, j'ai choisi le rugby parce qu'on m'a mise dedans toute petite. Si papa avait été fan de hand, j'aurais aimé le hand, ou un autre sport collectif. Je me vois pas supporter un sport qui ne soit pas collectif. C'est cette idée d'équipe qui me plaît. Tu peux pas gagner tout seul ! C'est un truc d'équipe. C'est pour ça que j'aime le rugby. Mais de là à le pratiquer... Ça n'a rien à voir. J'aime voir ce sport. Mais je détestais ça en EPS. C'était une catastrophe !

J.-C. B. *Et qu'est-ce que tu dirais de la pratique de la gym ?*

M. L. Là, c'est autre chose. J'aimais me montrer, j'aimais faire la roue, faire les sauts périlleux. J'aimais ça, oui j'aimais cette pratique ! Pour moi, c'était toujours faire plus d'efforts pour être encore meilleure. Je pratiquais pas en club, mais à l'UNSS, entre midi et deux, une ou deux fois par semaine au lycée et le mercredi. La gym, c'est dur ! Mais on nous a jamais poussées à fond. C'était des profs de sport, pas des profs de gym qui nous organisaient les séances. Ils faisaient attention aux blessures et puis on était pas sur du haut niveau. La gym me fascinait. A l'époque, je suivais la vie de Nadia Comaneci. Il y avait une série à la télé qui retraçait sa vie. Pendant dix heures d'affilée, elle faisait le même truc, elle répétait le même geste. Je me disais que je pourrais pas aller jusque-là. En entraînement, on allait pas dans la douleur. C'était du sport plus épanouissant que contraignant.

J.-C. B. *Tu a dit ton goût pour le rugby et son ambiance sans pour autant le pratiquer. Comment es-tu amenée à rejoindre un club pour éduquer au rugby ?*

M. L. J'ai découvert Rebonds l'année où j'étais dans l'école d'Empalot. Les éducateurs de Rebonds intervenaient dans les classes et j'ai demandé à pouvoir les accompagner. Mes élèves étaient d'origine étrangère et ils étaient, avec moi, en classe d'initiation au français. Un de mes élèves allait avec les CM2 faire du sport avec des intervenants de Rebonds et, moi, je restais avec mes autres élèves. Un élève que j'aimais beaucoup, un petit algérien, qui était très virulent, qui voulait pas apprendre à parler français puisque, de toute façon, à Empalot tout le monde parlait arabe, et qui était très, très dur a commencé à bien aimer le rugby. Il me disait tout le temps : « C'est bien maîtresse le rugby, faut venir ! ». À la fin de l'année, Rebonds organise un tournoi entre toutes les écoles et ils m'ont proposé de les accompagner. J'y suis allée avec mon équipe, comme tous les enseignants. Mais tous les enseignants étaient à l'ombre, sous les arbres, à picoler, à fumer des cigarettes, à discuter... Et moi,

j'étais déchaînée, j'étais sur le terrain avec mon équipe, je demandais des temps morts, on se regroupait avec les enfants, on discutait de stratégies... Alors Rebonds est venu me voir pour les rejoindre dans l'association et entraîner dans un club. C'est vrai que je connaissais Damien qui était éducateur à Rebonds et qui est un ami très proche. J'ai répondu que je n'en avais absolument pas les capacités. J'ai expliqué que j'aimais bien le rugby, mais de là à entraîner... On m'a répondu que je ne devais pas m'inquiéter, qu'on me formerait, qu'on me paierait la formation et, du coup, que je pourrais devenir éducatrice. Et là, ça a fait *tilt* ! Je me suis dit « génial », on me forme et je peux entraîner au rugby. Super ! Damien qui venait de rejoindre le TEC au centre-ville m'a proposé de venir dans le même club. Voilà comment c'est arrivé.

J.-C. B. *Donc tu viens au rugby par l'école ?*

M. L. Parfaitement ! Le rugby vient dans l'école et m'extrait de l'école pour m'emmener vers le rugby. Mais c'est pas propre à moi. C'est l'idée principale de Rebonds.

J.-C. B. *Tu es enseignante, tu deviens également éducatrice de rugby. Peux-tu comparer ces deux activités ?*

M. L. C'est difficile. Dans le cas du tournoi, je faisais peut-être de la pédagogie, mais sans le savoir. C'était pas mon problème. Je voulais aider les enfants, les motiver parce que je sentais qu'on pouvait faire quelque chose de bien. Y avait pas grand-chose à faire et je savais qu'ils avaient pratiqué toute l'année. Je savais que ça roulait. J'avais envie de leur donner les moyens de gagner et d'aller à fond. Je voulais que les enfants soient fiers d'eux. Et il faut remettre le tournoi dans le contexte. On était au milieu des cités : Empalot jouait contre La Reynerie, contre Le Mirail, contre La Faourette, contre Bagatelle. Donc, il y avait pas mal de tensions tout autour du terrain même si on jouait en terrain neutre, aux Argoulets. Mais bon, t'as toute la cité qui arrive, de partout. Quand les équipes jouaient pas, elles étaient pas forcément intéressées par leurs copains qui jouaient. Les gamins allaient casser la figure d'un autre, d'une autre cité, qui avait dit je ne sais trop quoi qui ne leur avait pas plu ou ils faisaient des conneries. J'essayais de faire en sorte qu'ils restent concentrés sur le rugby et le tournoi.

J.-C. B. *On te propose de devenir éducatrice de rugby. Toi qui es enseignante, tu dirais que cette fonction est éducative, pédagogique ?*

M. L. Non, pour moi, c'était autre chose à l'époque. C'était très simple. Le tournoi était très motivant. C'était une super journée ! C'était dynamique, valorisant. Tu sors de là avec la patate. C'était surtout du plaisir. C'était génial : le concept de Rebonds, l'ambiance, l'envie des gamins... Tout roulait, même s'y avait des tensions, des bagarres dans tous les sens. Je me disais, c'est super si je peux participer à ça. L'idée est très bonne : faire sortir des gamins de leur cité pour leur faire faire une activité épanouissante et enrichissante comme le rugby ! On me donne l'occasion de participer à ça. Je me dis que je vais transmettre ma passion du rugby. Rien à voir avec l'éducation.

J.-C. B. *Et cette formation qu'on te propose, tu peux la décrire ?*

M. L. Je me suis un peu ennuyée pendant cette formation parce que j'avais pas l'impression qu'on m'aidait à enseigner le rugby. Moi, ce dont j'avais besoin c'était des exemples concrets, des situations concrètes, comment tu fais pour apprendre à passer la balle en arrière, par exemple. Mais je me suis retrouvée en formation avec des mecs d'une cinquantaine d'années, des ariégeois, des tarnais, des tarn-et-garonnais qui n'avaient qu'une chose en tête : boire du rouge et se foutre sur la gueule ! Je me disais, c'est ça la formation de rugby ? Avant d'être maîtresse, j'ai été animatrice. Dès que j'ai eu 17 ans, j'ai passé le BAFA, j'ai travaillé que dans des quartiers un peu difficiles. Gérer un groupe, se faire entendre dans un groupe, tout ça je sais faire ! Donc je voyais pas vraiment l'intérêt de cette formation. Ça se passait au Stade toulousain, les samedis matins. C'était organisé par le comité de rugby, je crois. On était quatre nénettes pour soixante mecs. Il y avait aussi quelques espoirs du Stade qui, pour devenir professionnels, se devaient de participer à cette formation. Donc ils s'en foutaient, ils n'écoutaient rien, ils arrivaient en retard. Et moi, j'avais vraiment l'impression que j'étais pas là pour les bonnes raisons. J'étais la seule avec mon cahier et mon crayon. J'attendais des choses beaucoup plus concrètes. Ce que ces mecs-là ne cherchaient pas parce qu'ils sont dans le rugby depuis des dizaines d'années et qu'ils savent déjà tout ce qu'il faut faire pour entraîner au rugby.

J.-C. B. *Et dans le même temps, tu dois intervenir au TEC ?*

M. L. Oui, ça s'est fait en parallèle. Je suis arrivée au TEC à la rentrée scolaire qui a suivi. Je suis venue décontractée, pas inquiète : j'étais en jupe et en tongs ! Et là on me dit de venir direct sur le terrain. J'étais aidée par Damien qui était responsable de l'école de rugby avec des enfants de sept à quatorze ans, à peu près. Je suis arrivée au club qui n'est pas très loin de chez moi. J'ai vu toutes les catégories d'âges, j'ai vu que tout le monde avait le sourire, qu'il faisait beau, qu'on se roulait dans l'herbe... Le bonheur ! J'ai tout de suite eu envie de participer à cette ambiance. Donc, je me suis lancée, j'ai commencé à entraîner tous les mercredis et à suivre les matchs le week-end.

J.-C. B. *Peux-tu présenter le club ?*

M. L. A l'origine, c'est un club corpo de l'EDF. Mais aujourd'hui, c'est surtout un club de centre-ville avec des enfants assez aisés. C'est aussi un club très ouvert qui accepte tout le monde et qui ne vise pas spécialement la performance. On met plus l'accent sur la convivialité, le plaisir et l'éducation. Ce qui m'a d'ailleurs posé un petit souci assez vite. Je ne comprenais pas qu'on accepte tout le monde à n'importe quelle période de l'année, dont certains n'avaient jamais joué au rugby et qui voulaient faire les compétitions de suite. Personnellement, je trouvais que pédagogiquement c'était limite. Pour la sécurité pour commencer, et puis parce qu'on peut pas dire à des gamins qui sont là depuis septembre, qui font l'effort de venir, qui font d'énormes progrès, qu'un jeune qui vient d'arriver va prendre leur place, qu'il va devenir demi de mêlée, même s'il n'a jamais touché un ballon et qu'une fois sur deux il fait un en-avant. C'est comme ça, on est le TEC, on est très ouverts et tout le monde peut jouer, doit jouer. Damien était porteur de ces valeurs-là : « C'est pas grave si on rate, etc... ». Je suis d'accord mais jusqu'à un certain point. Pour certains tournois, on était, entre guillemets, obligés d'intégrer tout le monde parce qu'on n'est pas un club d'élite. Alors on sentait la frustration des enfants parce qu'il faut se rendre à l'évidence : il y a des meilleurs que d'autres, y a des bons et des moins bons ! Je me rappelle, par exemple, d'un enfant qui n'avait même pas envie de jouer. Mais les parents étaient à fond derrière pour qu'il joue. Donc on essayait de l'intégrer. Mais les gamins finissaient par le détester : ils refusaient de lui faire de passes. On pouvait même pas leur en tenir rigueur parce que leurs réactions étaient légitimes. Mais c'est les valeurs du TEC. C'est comme ça, il faut admettre ces choix : on accepte tout le monde, on est là pour tout le monde. C'est super, *a priori* ! Mais y a quand même une certaine limite à ce fonctionnement.

J.-C. B. *Peut-on dire que tu étais dans une position critique par rapport au fonctionnement du club ?*

M. L. Plus ou moins en fait car je connaissais bien un certain nombre de personnes dans le club avec qui j'étais complètement en phase. Quand je viens au TEC, je retrouve Damien qui fait un travail de fou. Il est très proche des jeunes, il sait leur parler et y a un *boom* énorme des inscriptions dans l'école de rugby. Ce qui, d'ailleurs, a bousculé l'organisation générale du club. Il a fallu gérer tout le monde, trouver des éducateurs, trouver des terrains, des créneaux horaires, des parents qui accompagnent les enfants sur les terrains les week-ends. Avant Damien, c'était un couple qui gérait toute l'école de rugby et quand ils ont décidé d'arrêter l'école de rugby, c'est Damien qui a pris la relève avec une maman. Les choses se sont améliorées progressivement. Mais ça restait compliqué au niveau de l'organisation. A mon niveau, Sébastien était également un soutien essentiel. Il a pratiqué le rugby, ce qui n'était pas mon cas, il était éducateur, il entraînait depuis pas mal de temps. Maintenant, il est devenu formateur et s'occupe du club. En plus, important pour moi, il est enseignant. Il est prof à l'université, en physique. Lui et Damien m'ont beaucoup aidée. On travaillait ensemble. On arrivait avant le début des entraînements le mercredi et on voyait ensemble ce qu'on allait faire, on préparait la séance. Et moi je leur expliquais comment je voyais les choses, en tant que maîtresse on peut dire. Je voulais qu'on mette en place des programmes pédagogiques et des objectifs de progression sur l'ensemble de l'année. Au début, ils m'ont regardée avec des grandes billes. Ils comprenaient pas où je voulais aller. Je leur ai dit : « Voilà, moi, il me faut des objectifs. Sur la base de ces objectifs, on développe des programmes et on voit ce qu'on peut mettre en pratique pour atteindre ces objectifs ». Du coup, on a fait un peu à ma façon. Je voulais que tout ça soit écrit pour savoir collectivement où on allait.

J.-C. B. *Comment tu la qualifierais ta « façon » ?*

M. L. C'est facile, c'est comme à l'école : façon Education nationale ! Il me fallait des objectifs, des périodes aussi. Dans l'Education nationale, y a cinq périodes dans l'année scolaire et on travaille sur chacune des périodes. C'est moi qui ai apporté cette façon de travailler. Sébastien, ça l'a aidé aussi, ça lui parlait aussi. On y voyait un peu plus clair. Après, lui et Damien m'apportaient le côté technique dont j'avais besoin. En fait, progressivement, on a cherché à mixer nos façons de travailler. Sébastien est très ouvert, on s'est super bien entendu dès le début sur l'essentiel pour bosser ensemble. Par exemple, on se disait qu'il fallait absolument travailler la touche dans la première période. Damien nous donnait les règles, des propositions d'exercice. Sébastien remettait des tas d'idées dans tout ça. On se voyait énormément avec Sébastien, le samedi, le mercredi pour échanger et préparer des trucs qui soient adaptés aux jeunes et en fonction des objectifs qu'on s'était donnés. Pour une période suivante, on a mis l'accent sur les échauffements qui nous semblaient essentiels. J'ai bachoté le sujet : recherche sur internet, DVD pédagogiques et bouquins. Je me suis beaucoup appuyée sur ces documents qui m'ont été beaucoup plus utiles que la formation que j'ai suivie finalement. Avec Sébastien, on était plutôt satisfaits de nos préparations et de nos séances et puis ça plaisait aux gamins. Ca roulait bien comme ça.

J.-C. B. *Est-ce que tu intervies sur le terrain pendant les entraînements ?*

M. L. Ah oui, absolument ! Je participe beaucoup aux préparations avec mes habitudes de travail scolaires, mais ça veut pas dire que la technique et la pratique ne me concernent pas. J'y vais ! J'ai le ballon en mains et j'aime ça ! Comme on avait une trentaine de gamins, on faisait des groupes, des ateliers différents, avec peu d'enfants pour pouvoir les suivre comme il faut. Et on met un éducateur par groupe. Donc je m'y colle, j'anime un des groupes. On fait comme en maternelle : un atelier avec la maîtresse, un atelier avec la dame de service, un atelier où les enfants sont autonomes. C'était un peu le même principe. Parfois les ateliers étaient techniques. Je me rappelle au début pour la mêlée quand les jeunes travaillaient avec le joug, je me suis dit : « J'y vais ! ». Je savais ce qu'il fallait serrer, si tu vois ce que je veux dire... Et Sébastien me disait : « Très bien, vas-y. Moi, je vais travailler la passe ».

J.-C. B. *Sans avoir été pratiquante de rugby, tu as su faire sur le terrain ?*

M. L. Ah oui, pas de problèmes ! Ca m'a jamais inquiétée ce truc-là. J'ai fait trois ans dans une salle de musculation, j'ai rencontré une *coach* formidable qui m'a donné énormément de conseils. J'ai pris confiance en moi. On travaillait tout ça à l'entraînement avec des jeunes de quatorze ans. Moi, j'aimais bien ce côté-là, après c'est vrai que quand il fallait apprendre à faire une passe ou tout ce qui était plus technique, c'est vachement technique la passe mine de rien, c'était plus Sébastien qui prenait la main.

J.-C. B. *Tu parles souvent de toi en disant que tu es « maîtresse ». Ca renvoie à la dimension pédagogique, mais ça renvoie aussi à ton statut de femme.*

M. L. Je vois ce que tu veux dire. On m'a souvent posé la question. Quand je dis « maîtresse », je ne veux dire « seconde maman ». Faut pas compter sur moi pour mater qui que ce soit ! Je ne suis pas spécialement protectrice, ni même tolérante. Maintenant, être une fille dans le rugby, c'est pas un problème pour moi ! J'entraînais des ados sans difficultés. Y a peut-être eu une hésitation la toute première année, le tout premier mercredi où ils m'ont vue arriver. Ils se sont peut-être dits : « Pourquoi on est entraîné par une fille ? ». Mais après, par ma pratique, ma personnalité, il n'y a jamais eu aucun doute quant à ma crédibilité en tant qu'entraîneur, jamais, jamais ! Parce que j'étais sûre de moi. Je savais pourquoi j'étais là. Je savais ce que je venais faire ici et il me semble que je l'ai fait passer et que ça s'est fait vraiment naturellement ! Après, quand il fallait aller au contact avec eux, j'allais au contact avec eux. S'il fallait aller dans la boue, j'allais dans la boue avec eux ! Je faisais les mêmes exercices qu'eux. Ils ont déjà vu des filles sur le terrain ! Ca pose pas de problèmes ! Et puis, moi je suis pas spécialement féminine sur un terrain. Et en tant qu'éducatrice, je ne suis pas laxiste. J'étais à l'heure, je tolérais pas qu'on soit en retard. Je tolère pas qu'on parle quand je parle. Comme en classe, on écoute la maîtresse ! Dans le duo qu'on formait avec Sébastien, c'était pas moi la plus protectrice, c'était pas moi la gentille. Parce qu'on prend du temps sur nous, sur nos vies, on n'est pas payés, c'est pas notre métier, on est des bénévoles, on fait le choix de venir parce que ça nous plaît de venir et on part du principe que la moindre des choses c'est que les gamins soient à l'écoute et nous

respectent. Après tout dépend de l'âge des jeunes. Moi, les six-onze ans, je les pratique toute l'année à l'école. Donc, je voulais des grands sur le terrain. Je disais à ces ados : « Je suis là pour vous, donc si vous venez vous devez savoir pourquoi vous êtes là ! Vous vous prenez en mains. Il faut vous assumer ». A quinze ans, tu dois savoir ce que tu veux. Tu fais des choix. Tu viens pour bosser ! Le travail, le respect, la discipline et puis la ponctualité... les voilà les valeurs que je mettais en avant. Je sais pas si y a des valeurs dans le rugby, enfin si y en a c'est sûr, mais moi mes valeurs elles étaient surtout tirées de l'école. On éduque, on responsabilise, on les met face à leurs engagements. Je me comportais sur le terrain comme en classe. Surtout avec des ados, c'est ce discours qu'il faut faire passer. Mais, même s'ils sont plus petits. C'est une question que je pose assez souvent aux élèves : « Qu'est ce que tu fais en classe ? Pourquoi t'es là ? ». A part « c'est maman qui m'a amené » et « c'est obligatoire de toute façon », c'est pas facile de répondre pour les plus jeunes. Mais pour moi c'est important qu'ils réfléchissent à ça. A partir du moment où ils ont compris, j'estime que le reste suit, que forcément ils vont respecter leur enseignant ou leur *coach*. Ils vont écouter et on va pouvoir échanger et forcément on va progresser. C'est vrai à l'école et c'est vrai dans le rugby. Il faut comprendre qu'on vient pour s'entraîner et qu'on n'a pas le droit de venir sur le terrain en faisant les fous. Alors tu te transformes pas en rugbyman et moi la première, en entrant sur le terrain : une fois sur deux quand j'arrive sur la pelouse, je fais la roue parce que j'adore faire la roue et c'est pas pour ça que je suis pas dans le truc. Par contre quand c'est le moment, il faut se mobiliser. Il est quatre heures, on se réunit et, hop, c'est maintenant ! On est partis pour une heure et demie de sérieux et je pense qu'en classe c'est la même chose. Cette mobilisation, cette concentration on peut dire, c'est pas spécifique au rugby. C'est pour toutes les activités. A un moment, tu prends quelques minutes pour réaliser ce que tu es en train de faire. Tu deviens sérieux, tu sors de la vie quotidienne, des amusements avec les copains. Ça peut être difficile avec des ados. Imagine, il fait chaud, ils se balancent de l'eau, ou il pleut et ils se roulent dans la boue, se jettent des boulettes de terre. Il faut canaliser tout ça ! Et surtout il faut être un peu sérieux ! Je voulais pas, en début de saison, des trucs comme « ah, au fait, j'ai oublié ma photo, c'est pas grave, je l'apporte la semaine prochaine »... Non pas possible. « T'as oublié ta photo, tu t'assieds là, tu t'entraînes pas ! ». C'est même pas négociable ! C'est carrément un manque de respect. Punition : il passe deux heures au bord du terrain sans pouvoir s'entraîner ! Et la semaine d'après, il les a ses papiers ! C'est magique ! Pour moi, ça marche comme ça !

J.-C. B. *Et pour les autres membres du club ? Toutes les personnes qui encadrent les enfants se comportent comme toi ?*

M. L. Alors, peut-être pas, c'est sûr. Je pense que, avant qu'on arrive, c'était un peu moins cadré. Après, je sais pas comment ils fonctionnent les autres. Nous ça roulait comme ça et puis les parents savaient à quoi s'attendre avec nous. Plusieurs fois, on a tapé du poing sur la table parce qu'on n'avait pas de parents pour nous accompagner pour les matchs. Tous les samedis matin, il nous fallait prendre notre voiture pour aller au bout du monde. Donc, à un moment, on a dit « stop » ! C'est donnant-donnant, on est pas un centre de loisirs ! Moi, je voulais pas de ça. Il fallait que tout le monde s'implique. Comme à l'école, les parents doivent être également dans le coup. Ils sont directement concernés : leurs enfants sont mineurs ! On était responsables d'eux entre 16 heures et 18 heures, mais c'est tout. On a eu le cas de la maman qui nous appelle pour nous demander où est son fils. En fait, il était pas venu au club. Il était au cinéma avec sa copine alors que la maman le pensait au rugby. Comment je peux le savoir ? Pour nous, il était absent de l'entraînement. Point final !

J.-C. B. *Le changement de tranche d'âges entre les jeunes que tu as en classe et ceux que tu rencontrais sur les terrains, ça te posait des difficultés ?*

M. L. Non. Comme je te l'ai dit, j'ai mon BAFA, j'ai été animatrice et depuis huit ans j'ai passé des équivalences pour avoir le BAFD, donc je suis aussi directrice de colonies de vacances. Il y a quelques mois, je suis partie huit jours avec 21 jeunes entre 14 et 17 ans.

J.-C. B. *Est-ce que tu situes le monde de l'animation entre le monde de l'école et le monde de l'éducation sportive ?*

M. L. Pour moi, c'est encore autre chose : c'est vraiment du loisir ! Ce qui n'empêche pas de respecter les autres, d'être ponctuel... Dans toutes les activités collectives, il faut un minimum de règles pour vivre ensemble. Mais je suis moins exigeante en colo qu'en club ou à l'école. C'est la période des

vacances scolaires, on peut se libérer du fonctionnement de l'école. Même s'il faut être sérieux : j'ai la responsabilité de tous ces jeunes ! Mais c'est du loisir et il faut pas l'oublier. Il faut respecter le côté ludique du truc. Le rugby aussi est ludique bien sûr. Mais on a quand même des objectifs à atteindre. On vise quand même quelque chose. Et puis le rugby, si tu te donnes pas à fond, tu perds. C'est tout simple. En colo, je suis une directrice moins exigeante.

J.-C. B. *Revenons au rugby. Tu parlais de la programmation des entraînements dont tu trouvais en partie l'inspiration dans le fonctionnement scolaire. Est-ce que, après les trois ans passés au club, tu as constaté qu'elle était adaptée aux conditions du club ?*

M. L. J'ai été éducatrice pendant deux ans et la troisième année j'étais référente, donc je n'étais plus sur le terrain. Pendant les deux premières années, il a fallu la remodeler cette programmation. Mais c'était pas un problème. On a tenu compte des besoins de l'équipe et de nos envies aussi. C'est vrai que quand je suis arrivée en début d'année, autant à l'école que sur le terrain, je savais pas à quoi m'attendre. J'avais besoin de repères. Donc, j'ai fait des hypothèses et après j'ai ajusté, je me suis adaptée. En choisissant le métier de remplaçante scolaire, c'est la première chose qu'on m'a dit : « Il va falloir que tu t'adaptes ». Lundi prochain, par exemple, je sais pas où je travaille. Donc, il faut accepter qu'à huit heures et demie on m'appelle et on me dise : « Tu vas en toute petite section de maternelle place du Capitole et le lendemain tu vas en CM2 à Bagatelle ». Ok, y a qu'à ! Je m'adapte. Obligée ! Par rapport à ces différents postes scolaires, la programmation des entraînements était facile à gérer.

J.-C. B. *Le monde de l'école est aussi, plus ou moins, organisé autour d'un projet pédagogique. Est-ce que sur ce point, tu vois des liens entre l'école et le fonctionnement du club ?*

M. L. J'y avais pas pensé. Mais y a des liens, bien sûr. A l'école, on fait des projets sur quatre ans. Et justement, ce matin, on était en concertation pour faire le bilan du projet de l'école à laquelle je suis rattachée. Je suis remplaçante sur quarante et quelques écoles, mais je suis rattachée à une école du centre-ville, rue du Taur. Donc là c'est pareil, tu prends chaque action pour lesquelles tu as émis des hypothèses et tu fais le bilan : ça va ou ça va pas, on prolonge ou on arrête ? Sur les huit actions qu'on avait prévues, il y en a deux qu'on a complètement abandonnées : elles étaient irréalisables ! C'est pas un souci, elles composaient le cadre du début d'année et on peut ajuster au fil du temps.

J.-C. B. *Tu as le sentiment qu'il y a une forme de traduction de ce projet pédagogique dans les clubs ? Quelque chose qui s'appellerait autrement, mais qui ferait référence à ce qu'on appelle « les valeurs du rugby » par exemple ?*

M. L. Je vois ce que tu veux dire. Quand je suis arrivée au club, j'ai pas trouvé de grande cohérence entre chaque classe d'âges. Les éducateurs se rencontraient pas, on se parlait pas, alors que dans l'Education nationale tu demandes toujours à la maîtresse de CE2 ce qu'elle a fait en histoire pour pas refaire la même chose en CM1. Ça paraît tout bête, mais on fait des programmations pour l'année. J'ai pas vécu ça quand j'étais au club. Ça dépend peut-être du club. Je sais, par exemple, qu'au Stade toulousain, on parle d'une « philosophie » de jeu, carrément, qui doit être partagée par tous. On dit « jeu de mains, jeu de toulousains », même si c'est de plus en plus difficile de jouer comme ça dans le rugby moderne. On pourrait dire que c'est le « projet pédagogique » du Stade. Alors le TEC, c'est pas le Stade, on est d'accord. Pourtant, il est question de labelliser le TEC. Et pour obtenir cette labellisation, il faut avoir une certaine programmation, un « projet de jeu » comme ils disent. « Projet d'école », « projet de jeu », y a des liens à faire !

J.-C. B. *Tu vois d'autres rapprochements à faire entre le monde de l'école et le monde du club de rugby ?*

M. L. Le rapprochement le plus évident, c'est vivre ensemble et accepter que l'autre soit différent. C'est vital au rugby et c'est inné à l'école ! Pour marquer au rugby, il faut être tous ensemble. A l'école, je parle de « groupe-classe ». Je dis à mes élèves qu'ils sont un groupe, qu'ils ont pas le droit de s'insulter entre eux, qu'ils sont pas obligés de s'aimer, mais qu'on doit toujours se respecter. Et c'est vrai que ça fait penser à une équipe de rugby. Il peut y avoir un parallèle à faire entre les deux. Dans les deux cas, c'est un collectif, un ensemble, une unité. Mais dans les deux cas aussi, le collectif est fait d'individus qui ont des statuts différents et des qualités différentes. Les postes au rugby

demandent des qualités différentes, les matières à l'école aussi. Très vite en classe, tu te rends compte sur qui tu peux compter. Tu vois tout de suite les petits élèves, qu'on dirait modèles, sur qui tu vas pouvoir t'appuyer. Au rugby, c'est pareil. Dès que tu leur mets un ballon dans les mains, tu sens aussi immédiatement qui a des qualités et qui en a moins. Après, avec la pratique, je pense qu'il faut accepter les différences, accepter qu'on ne soit pas tous au même niveau dans tous les domaines du jeu. L'essentiel c'est d'être intégré à l'équipe ! Autant à l'école qu'au rugby, les meilleurs ne sont pas forcément les mieux intégrés. Ça dépend également de leur caractère. Le travail de la maîtresse et de l'éducatrice de rugby consiste à valoriser les qualités des enfants, en particulier pour les moins à l'aise, et à s'appuyer sur des *leaders* positifs qui ne sont pas forcément les meilleurs du groupe. Au club, on avait instauré des « mini-capitaines » : c'était des gamins qui voyaient le jeu, qui le sentaient et surtout qui étaient écoutés et respectés. Quand t'as un minot qu'est pas très sûr de lui, c'est bien de pouvoir lui dire d'écouter ce que dit son collègue, de faire comme lui, sachant qu'on est sur la touche pour surveiller et recadrer si nécessaire. On les appelait « mini-capitaines » parce qu'on était en minimex : les capitaines des minimex, c'était les « mini-capitaines ». C'est comme ça qu'on le justifiait aux enfants. En fait, on ne voulait pas leur donner trop d'envergure pour ne pas qu'ils prennent le melon.

J.-C. B. *Si on continue le rapprochement entre l'école et le club, peut-on dire que le capitaine est l'équivalent d'un délégué de classe ?*

M. L. Non, il est plutôt celui qui lit le mieux, par exemple. C'est un bon élève. Il va vite. Il peut aider les autres et faire avancer la classe. C'est ce qui va m'intéresser chez lui. En même temps, il aura pas la grosse tête. Je le mettrai au service des autres enfants. Ses qualités individuelles vont servir à tous les autres. Mais il aura pas pour autant le statut de délégué de classe. J'ai pas de délégué dans mes classes. Vu leur rôle en élémentaire, c'est pas vraiment utile. Je suis pas sûre qu'ils aient tous compris quel était leur rôle.

J.-C. B. *D'autres idées de comparaison entre l'école et le club ?... Si ça a du sens pour toi ?...*

M. L. Si, si, c'est intéressant, même si j'y avais pas réfléchi jusque-là... Faut voir...

J.-C. B. *Y a peut-être des choses à mettre en perspective entre ces deux milieux que tu connais de l'intérieur du côté de la logique collective, de la représentation du groupe par un surnom, une couleur, un cri de ralliement, un emblème, un fanion... Tu vois ? Je pense par exemple à Harry Potter que les enfants que tu côtoies ont peut-être lu ou vu sur écran. Dans ce bouquin, les internats s'appellent des maisons et chacune a sa propre couleur, un peu comme une équipe... Mais ça renvoie au monde scolaire anglais dont le rugby est issu d'ailleurs. Le club-house pourrait être comparé à une salle de jeux scolaire, à un foyer d'internes. Mais tout ça n'a peut-être pas de sens en France. Je ne sais pas. Je réfléchis en parlant...*

M. L. Si, y a un peu de ça. Encore que ça dépend des clubs. Et puis le rugby a évolué aussi... Et puis c'est la maîtresse qui décide de comment elle travaille avec son groupe ! Moi, j'ai plutôt tendance à leur parler du « groupe-classe »... Par exemple, j'ai parfois donné des punitions collectives. Alors, je sais, c'est nul ! Moi, je faisais partie de ces petites élèves modèles. Prendre une punition parce qu'un boulet avait fait une bêtise, c'était impensable ! Pourtant, je pense aujourd'hui qu'il y a un moment où on est une entité, un « groupe-classe » et quand y a trop de bruit, par exemple, c'est tout le monde qui est puni ! C'est comme ça, on est un groupe. Et quand quelque chose de bien se produit, tout le monde est valorisé ! Une classe, c'est comme une équipe ! Si tu prends un carton, tu sors et tu désavantages ton équipe. Tu es responsable des autres. Tu pousses bien en mêlée et c'est ton ailier qui marque et qui n'oublie pas de venir te remercier. On est ensemble ! C'est un même système. Ça fonctionne pareil une équipe et un « groupe-classe » ! Et le coup des couleurs, tu as raison, ça marche aussi ! Les CP en bleu, les CE1 en rouge, les CE2 en violet... Et puis, si y a plusieurs CP, on distingue entre les CP A, les CP B, et les enfants reprennent ces sigles comme si c'étaient des noms. Dans certaines écoles, y a des mascottes : souvent des animaux qui représentent les différentes classes, surtout pour les plus petits. Le lion du Stade, l'âne de l'USAP, le potchok de l'Aviron... On peut comparer avec le monde du rugby, ou même du sport en général. Ces emblèmes existent aussi en basket, en hockey.

J.-C. B. *Tu parlais tout à l'heure des cartons ou des fautes, encore un terme qui appartient au monde de l'école et au monde du sport. Est-ce que, selon toi, on peut également comparer les sanctions scolaires et les sanctions sportives ?*

M. L. Les sanctions ? Moi, en tant que maîtresse, je suis jamais allée jusqu'à exclure un gamin de l'école.

J.-C. B. *Exclusion, commission de discipline... encore des termes qui relèvent tout autant de l'école que du sport.*

M. L. Oui, y a des liens, c'est sûr. Pour moi, il faut pas exclure le gamin de l'école ou du club. Par contre, l'exclure de l'équipe ou de la classe, c'est possible. C'est même nécessaire dans certains cas ! Il fait une connerie, il est sanctionné : privé d'activité ! Je ne veux plus le voir ! Il est suspendu, on peut dire.

J.-C. B. *Pour comparer ces deux institutions que sont l'école et le club, peux-tu prendre des exemples d'enfants que tu as suivis en tant qu'enseignante et en tant qu'éducatrice de rugby.*

M. L. Oui, j'ai des exemples. Je pense à un gamin de l'école que j'allais moi-même chercher chez lui pour l'emmener au club et je le ramenaïs. Il venait tout juste d'arriver d'Algérie, il parlait pas bien le français. C'était pas facile. Mais il avait un grand sourire, il avait envie de s'intégrer, il avait la volonté. Il est resté quelques semaines seulement. Il s'est pas senti bien. « Y avait trop de blancs » : c'est ce qu'il m'a dit.

J.-C. B. *C'est à dire ?*

M. L. Il m'a dit : « Ouais, au quartier, tu comprends, y a que des arabes comme moi ou des noirs. Mais là, y a que des blancs. J'ai l'impression qu'ils regardent que moi ! ». J'ai essayé de dégonfler le truc en lui disant qu'il exagérait. Mais, il a fait que deux ou trois entraînements et il est pas revenu. C'était trop difficile pour lui. J'ai aussi eu en classe un gamin dans une école de Bagatelle, en CE2 je crois, et qui était au TEC. Il est resté deux ans au club. Les entraîneurs étaient très présents pour lui : ils allaient le chercher tous les mercredis et le ramenaient. Jusqu'à ce qu'il dise un jour : « Non, c'est bon, j'arrête. Les copains ont dit que c'était nul le rugby ! » Aujourd'hui, il est en sixième, je le croise régulièrement et il fait du foot comme ses copains du quartier... Les deux ans passés ici lui ont sans doute apporté des choses, mais je connais pas d'enfants qui soient encore au club aujourd'hui.

J.-C. B. *Tu insistais à l'instant sur le rôle des copains du quartier...*

M. L. Oui, il faut comprendre que pour les gamins des cités le rugby ça n'a pas de sens. Faire du sport, c'est faire du foot, point final. Le rugby est pas reconnu, même à Toulouse. Et puis c'est pas parce qu'un gamin des cités réussit dans le rugby, en restant dans un bon petit club par exemple, que c'est gagné pour lui. Il est pas pour autant intégré. Y a tout l'environnement qu'il faut prendre en compte : le quartier, on l'a dit, les parents, la famille, l'école bien sûr. Il faut déjà réussir à l'école ! C'est pas parce qu'on est un bon joueur de rugby qu'on est un bon élève ! C'est complètement différent ! Par contre ce à quoi je crois très fort c'est que par le rugby, les gamins peuvent apprendre plein de trucs : la ponctualité, la politesse, le respect de l'adversaire, de l'adulte, de ses partenaires de jeu, de l'autorité... Et s'il peut transférer ça dans l'école, auprès de ses copains, de sa maîtresse, là on a gagné ! Mais c'est du boulot et puis rien n'assure que ça marche à tous les coups. Dans tous les cas, il faut toucher les gamins très jeunes. Dans ma famille, le sport était très présent. Toute petite, j'ai baigné là-dedans. C'est pas forcément le cas des jeunes que je vois à l'école. Ils se rendent pas compte que c'est important pour eux de faire du sport et leurs parents n'ont pas compris non plus parce qu'eux-mêmes n'ont jamais fait de sport. C'est pas dans la culture de ces familles, dans leurs habitudes. Les parents sont même parfois réticents que leurs enfants fassent du sport : c'est cher, c'est loin, c'est dangereux... Il faut leur montrer, leur démontrer presque, que leurs enfants se développent, s'épanouissent, s'enrichissent avec le sport. Certains finissent par le reconnaître avec le temps. Mais au début, c'est dur. Il faut les convaincre d'essayer et de rester avant de mesurer les premiers effets de la pratique sportive et de la présence au club avec les autres. C'est là que l'école joue un rôle important. Les enfants essaient le rugby dans un environnement scolaire qu'ils connaissent bien et les parents nous font confiance. Les enseignants font de leur côté confiance aux éducateurs Rebonds qui interviennent pendant toute une période dans la classe. Ils viennent jusqu'à dix fois en classe, pendant

plus de deux heures de temps. Les enfants finissent par bien les connaître. Tu sens qu'il y a un échange qui se passe. Après, il faut rejoindre un club et c'est plus dur. Mais là aussi Rebonds les accompagne et font se rencontrer les enfants, les enseignants, les éducateurs, les clubs. Après les premiers contacts, les réticences tombent petit à petit. Ce qu'il faut surtout c'est que les enfants prennent du plaisir à jouer. Ils disent aux parents qu'ils s'amuse bien et c'est bon, ils persistent. Toute l'originalité de Rebonds c'est qu'avant d'extraire un jeune de son quartier, de sa famille, de son environnement pour le ramener dans un club, les éducateurs l'ont rencontré à l'école de son quartier. Ils l'ont apprivoisé, on pourrait dire. Ils ont fait leurs preuves auprès de lui. Tu vois, cette confiance elle se gagne lentement. Elle se mérite. L'éducateur de Rebonds a fait l'effort de venir jusqu'à lui et puis, en plus de ça, il l'a repéré. Donc il l'a valorisé. Moi, j'ai vu un éducateur expliquer à la maman, chez elle, que son gamin que j'avais en classe était un petit gars génial. Elle était aux anges d'entendre ça ! Le gamin était content et fier de lui. Sa mère était ravie et elle a compris que le club pouvait aider son fils à s'affirmer. Mais c'est vraiment en étant venu à l'école, dans l'école, que l'éducateur a gagné sa crédibilité auprès des gamins et des parents.

J.-C. B. *Et alors comment se déroulent les interventions de l'éducateur Rebonds dans la classe ?*

M. L. Il se présente en tant qu'éducateur sportif, en tant que pratiquant de rugby, rugbyman, et il leur explique qu'il va leur apprendre à jouer au rugby. L'instit peut rester avec lui et les enfants. Moi, j'ai décidé de les accompagner pour voir comment ça se passait. Je me sentais concernée. Et puis la maîtresse reste la responsable légale. Y a pas à tortiller ! Faut pas plaisanter avec ça ! Moi, j'y suis allée en baskets et en jogging. J'étais dedans ! Parfois on faisait des ateliers. Je prenais un atelier qui m'avait été expliqué avant. La maîtresse peut participer à la séance. Par contre, c'est l'éducateur qui mène son affaire. C'est lui qui est compétent. Au début, si nécessaire, la maîtresse règle les questions de discipline et puis, rapidement, l'éducateur connaît les gamins. Il les a en mains. C'est lui qui monte la séance et la maîtresse s'adapte et fait ce qu'on lui demande de faire. Elle peut aussi regarder ou arbitrer. Mais, il faut bien comprendre qu'elle est chez elle. C'est l'éducateur qui fait l'effort de venir à l'école. Donc il accepte les conditions de l'école. L'école, c'est un espace particulier, une population, une hiérarchie, des règles, une logique de répartition des enfants, un emploi du temps... tout un système assez contraignant dans lequel il faut se couler pour que ça marche. De toute façon les éducateurs ont une formation et ils sont des pédagogues dans l'âme. Pas de problème, ils assurent. Ils prennent l'initiative. Ils savent ce qu'ils font ! Et puis, ils travaillent avec les mêmes enseignants depuis longtemps. Ils se connaissent et se font confiance. Y a une relation pédagogique qui s'est conclue entre eux. Ils insistent ensemble sur le respect, l'entraide, le dévouement pour le groupe, que ça soit l'équipe ou la classe. Y a des enfants qui partagent ces valeurs parce qu'y a encore la famille, parce que la famille est sur le terrain, parce que la famille est présente... et puis y a des enfants pour qui c'est pas acquis. Quand ils viennent au TEC, ils se rendent compte que tout le club fonctionne comme ça. C'est fou, ils sont une vraie communauté ! Ils sont vraiment solidaires. C'est pas des mots ! C'est sûr que ces valeurs se développent d'autant mieux que l'environnement du jeune y est favorable. Il faut vraiment se préoccuper de connaître la famille : est-ce que le papa est toujours là, combien y a d'enfants, est-ce que la maman travaille, est-ce qu'il y a des grandes sœurs ?...

J.-C. B. *Et ces valeurs dont tu parlais comment elles s'expriment dans le jeu, dans la pratique du rugby ?*

M. L. Pour commencer, y a la confiance dans les autres, ne pas avoir peur des autres. Faire confiance à son partenaire de jeu, comme tu peux faire confiance à ton copain de classe pour un travail à deux. Mais la confiance, ça s'acquiert avec le temps. Il faut du temps et il faut de la pratique. On peut aussi utiliser des techniques de jeu particulières qui sollicitent l'entraide, qui favorisent l'échange et le jeu collectif. On peut donner aux enfants des consignes pour mettre en pratique certains exercices.

J.-C. B. *« Consigne », « exercice », encore des termes qui appartiennent à la fois à l'école et au sport...*

M. L. Ouais. Si on creuse un peu cette question, on trouve plein de points communs. C'est sûr. Mais le collectif, c'est pas seulement le respect, le partage... Le collectif au rugby c'est aussi le contact. Pendant les premiers entraînements, on travaillait le contact par des jeux pour que les gamins acceptent de se toucher, de se rentrer dedans. Alors on a fait de la lutte, du *pogo* : on dansait en sautant

les uns contre les autres pour forcer le contact sans qu'il y ait de gêne. Il fallait décoincer les choses. C'était presque une barrière psychologique. On a décidé de forcer les choses, de mettre les pieds dans le plat pour poser le problème et démystifier le truc, tu vois. Moi, je suis très franche. Je pense qu'il faut tout dire surtout si y a un souci. Après, il faut un peu de tact, c'est sûr. En classe, si un élève a une lacune en lecture, je vais pas lui demander tous les jours de lire un texte à haute voix devant tous les enfants. Je vais trouver d'autres moyens de lui donner confiance et envie pour qu'il progresse. Mais si je reviens à mon exemple précédent, on avait noté que ces petits gamins un peu bourgeois du centre-ville n'osaient pas se toucher. Donc on leur a appris à se toucher. A un moment donné, il faut y aller, surtout si tu décides de jouer au rugby, ou alors fallait choisir natation !

J.-C. B. *On parle là des techniques d'entraînement. Est-ce qu'il y a dans les principes d'intervention de Rebonds des choses qui les rapprochent également de l'école ?*

M. L. Y a ce qu'ils appellent le « suivi Rebonds » que je connais pas dans le détail. Mais il me semble que ça ressemble un peu à des structures d'accompagnement qui existent dans l'Education nationale pour des gamins en difficulté. Mais je trouve qu'il faudrait qu'ils s'impliquent encore plus dans les écoles et auprès des familles. Je pense à Damien, un éducateur, qui était tellement proche d'un des gamins que c'était comme son fils adoptif. D'ailleurs, il l'appelait « mon fils ». Même s'il le faisait sur le mode de l'humour, ça signifiait quelque chose pour des gamins dont le père est souvent absent ou qu'ils ne connaissent pas. La maman en question donnait énormément de crédit à Damien. Je sais qu'il l'aidait le soir pour les devoirs, je sais qu'il venait plus tôt pour faire les devoirs, qu'il restait plus tard. Mais ça, c'est Damien ! Tous ne sont pas comme ça, ne donnent pas autant. Les séances de rugby en classe s'étalent sur des périodes de six à dix semaines. Donc s'il veut déclencher une passion, l'éduc il a intérêt à y aller franco !

J.-C. B. *Avant de finir, y a un point sur lequel je voudrais revenir. Dans ton travail, tu côtoies des enfants particuliers : soit ils viennent d'arriver en France, soit ils ont un certain nombre de problèmes. C'est un public que tu recherches, qui t'intéresse ?*

M. L. Que j'affectionne particulièrement ! J'estime que c'est eux qui ont le plus besoin de moi. C'est avec eux que je me sens le plus utile. Et puis, je me sens mieux, plus à l'aise, avec des enfants à qui on peut dire les choses, avec qui on peut se lâcher un peu plutôt qu'avec des gamins qui sont dans la retenue et avec lesquels je serais moi aussi dans la retenue et, finalement, pas moi-même. C'est pas comme ça que je vois le métier. Je me dis que quand je serai mariée, que j'aurai des enfants et d'autres centres d'intérêt, je réfléchirai peut-être à me poser un peu. Je deviendrai une gentille maîtresse de centre-ville. Mais pour l'instant, je me régale vraiment dans mon travail.

J.-C. B. *Aujourd'hui, tu as quitté le club. Peux-tu dire pourquoi ?*

M. L. J'ai arrêté parce qu'il me semblait que le club était un peu en perdition. La dernière année a été compliquée à gérer. On se faisait gronder par le comité de rugby parce qu'on ne faisait pas les choses en temps et en heure. Ça roulait moins bien. Y avait beaucoup de gamins à l'école de rugby. Peut-être trop ! On avait du mal à trouver des éducateurs, les parents étaient pas toujours concernés... Et puis, au bout de la troisième année, j'ai fini par trouver ça contraignant de devoir être disponible tous les mercredi après-midi et pas mal de week-ends. La première année, j'étais à fond ! La deuxième année, c'était encore plus fort parce que j'étais plus sûre de moi et que je savais pourquoi j'y allais ! Et puis, la troisième année, j'en ai eu marre. Ça a fini par me fatiguer de toujours renoncer à toutes les invitations : « Je peux pas, j'ai rugby ! » Et puis Damien qui m'avait proposé de venir au club a quitté l'école de rugby. C'était plus comme avant. J'ai arrêté ! Il faut qu'il y ait des gens comme lui, capables de faire le lien entre l'école, le club et la famille. Mais c'est épuisant de faire la passerelle entre ces différents mondes. Personnellement, je me suis donnée à fond pendant deux ans et la troisième année je m'impliquais beaucoup moins : je sentais que j'étais moins utile. Quand tu es bénévole, tu peux pas faire les choses à contrecœur. Ça sert à rien ! Par contre, je reviens avec plaisir au club. Je retrouve des amis et on va manger ensemble. On a gardé des liens. Avec Damien, on est en ligne tous les jours et certains gamins que j'ai entraînés pendant deux ou trois ans, je les ai toujours en amis sur les réseaux sociaux. Mais, j'ai fait mon temps, trois ans c'était bien, voilà ! Et puis le club a connu des changements importants. Il faut comprendre aussi que quand t'es le TEC, t'es pas le Stade toulousain, Colomiers ou Blagnac. T'as pas la même reconnaissance des instances du rugby. On nous

dit maintenant qu'il faut être performant, qu'il faut faire des recrutements de plus en plus tôt. Peut-être que c'est comme ça qu'on trouve des grands joueurs, mais c'est pas la philosophie du TEC et encore moins de l'Education nationale. Je vois pas les choses comme ça. Il faut garder du plaisir sinon ça n'a pas de sens, ça marche pas.

PORTRAIT SOCIOLOGIQUE N° 7

LEVY

15 ans

En seconde au lycée Bellevue
Membre du pôle France de rugby à treize
Licencié au Toulouse olympique XIII

*Entretien le 20 mai 2013,
au café Le Saint-Sernin, centre-ville, Toulouse*

Jean-Charles Basson. *Peux-tu me raconter l'histoire de tes liens avec le rugby ?*

Lévy. Le rugby, ça fait depuis longtemps. J'étais petit... En fait, pour moi, ça s'est passé par l'école. J'étais en CE2 à l'école Georges Duhamel à Bagatelle. On est partis faire un tournoi au Stade toulousain, avec mon école. Ça m'a plu, on a gagné et je me suis fait un peu remarquer par des gens. Pourtant je connaissais rien au rugby, mais je jouais pas mal. Y avait pas d'éducateurs de Rebonds à l'école. C'est la maîtresse, elle était intéressée par ça, elle nous apprenait comment faire, comment jouer et tout... C'était un peu obligatoire de participer au tournoi. Alors j'y suis allé. Pour voir, un peu. Et à la fin du tournoi, y a ma prof, elle m'a un peu dit d'aller faire du rugby. Sauf que je savais pas comment faire, où aller... C'est là qu'elle m'a passé le numéro de téléphone de Sébastien Bouche de Rebonds. Je l'ai appelé et c'est là qu'il m'a ramené à Jules Julien, un club de rugby à treize, à Rangueil.

J.-C. B. *Est-ce qu'en dehors de l'école, tu connaissais le rugby ?*

L. Non, même pas ! Je connaissais rien. Personne au quartier joue au rugby. J'avais jamais vu de match à la télé. Sauf qu'il y a mon beau-père qui regardait souvent. Mais moi, même pas ! Je faisais même pas de sport. Je faisais encore rien. Je savais pas quoi faire. Je me rendais pas compte de ce que c'était le rugby. Même le Stade toulousain, j'avais seulement un peu entendu parlé. J'y suis allé parce que c'était l'école et que la maîtresse voulait qu'on joue.

J.-C. B. *Tu indiques que tu t'es fait remarquer à l'occasion de ce tournoi. Tu étais jeune à l'époque. Mais est-ce que tu avais des qualités physiques particulières ? Il faut dire qu'aujourd'hui tu es un athlète impressionnant, grand et très costaud.*

L. On va dire que j'étais très grand, comparé aux autres, déjà... Pour moi, c'est sûr, c'était facile : je prenais le ballon, je traçais, je marquais et je revenais pour recommencer. C'est pour ça que la maîtresse m'a dit de faire du rugby. Elle a vu que je pouvais bien réussir dans ce sport. Elle appartenait pas au rugby, mais elle connaissait Rebonds. C'est pour ça que je suis passé par cette association. A ce moment-là, y avait presque personne à Rebonds. L'année où j'étais rentré, ils étaient

que trois. Mon contact, c'était Sébastien, donc j'ai fait du treize. Il était treiziste, lui. Mais moi, au début, je faisais pas la différence entre le treize et le quinze.

J.-C. B. *Comment se fait ton intégration dans le club ? Ca devait pas être facile : tu connaissais pas le club, tu connaissais pas la discipline, tu connaissais pas le quartier...*

L. Surtout, j'étais tout seul, tout seul ! J'avais pas de copains qui jouaient. Mais ça me faisait pas peur du tout. J'allais jouer au rugby, c'est tout. En plus, j'étais bien, à l'aise, avec ce sport. Et puis Sébastien m'emmenait et venait me chercher, et voilà. A chaque fois que j'avais des tournois, il venait me chercher chez moi et me ramenait chez moi. Commencer au club, avoir une place dans le club, c'était facile. Pas de problème. Par contre, ce que je savais pas c'était pourquoi Sébastien avait choisi ce club. Parce que j'avais vu qu'il y avait d'autres clubs : le Toulouse olympique, par exemple. Je lui ai demandé après. Et il m'avait dit que c'était mieux de commencer à Jules Julien pour être bien formé sans trop se prendre la tête. J'y suis resté trois ans et après je suis passé à un club plus compétitif. Sébastien, lui, il pensait qu'il fallait commencer par s'amuser dans le rugby et progresser lentement. Et après, si je m'étais bien amélioré, je pouvais aller dans un autre club.

J.-C. B. *Et comment a réagi ta famille à cette pratique sportive nouvelle, loin du quartier ?*

L. Alors moi, c'est ma mère, c'est surtout ma mère. Elle était plutôt pour. Elle connaissait pas le rugby, mais vu que je faisais rien dans le quartier, elle était d'accord. Elle était pas inquiète. Elle a rien dit à cause des risques de blessure, par exemple. Elle connaissait pas du tout le rugby, en fait. C'est comme moi, je savais pas c'est quoi le rugby. Mais j'avais envie de découvrir et on m'avait dit que ça me plairait et que je pourrais être bon. J'ai juste dit à ma mère que c'était un sport, et elle était d'accord. Pour elle, le rugby c'était pour m'occuper, pour sortir du quartier. Après, voilà, quand j'ai continué le rugby, elle a appris aussi un peu le rugby. J'ai expliqué autour de moi ce que c'était le rugby et tous les autres ont découvert ce sport. Il fallait expliquer tout le temps parce que personne comprenait le rugby. Ils comprenaient rien aux règles, et tout ça. Ils comprenaient pas pourquoi j'y allais. Ma mère venait pas trop me voir jouer au début, vu qu'elle travaille tout le temps. Après, elle commence à venir me voir.

J.-C. B. *Et tes copains de l'école ou du quartier, ils étaient intéressés par ton club de rugby ?*

L. Au début, je suis allé seul au club. Y avait personne de l'école avec moi. Mais après, j'étais avec un copain de l'école qui avait appris que je faisais du rugby. Lui aussi, avec son frère, ils sont venus avec moi, et on était trois dans le club, et on venait de la même école. Ils m'ont vu aller là-bas. Ils sont venus avec moi. Je sais pas si je les ai convaincus. En fait, je leur en ai parlé et, eux, ils sont venus. Ils m'ont vu autrement, je sais pas... Juste après l'école, je faisais du rugby. Ils ont voulu faire du rugby aussi avec moi, après l'école. Mais beaucoup d'autres du quartier, ils s'intéressaient pas à ça. Ça veut pas dire qu'ils me rejetaient, c'est pas ça. C'était toujours pareil avec les autres dans le quartier. Simplement, le rugby, c'est pas leur sport !

J.-C. B. *Ton premier club de rugby est un club de rugby à treize. Est-ce que, à l'époque, tu connaissais les différences entre le rugby à treize et le rugby à quinze ? Il y a des différences historiques, politiques et sociales importantes entre ces deux pratiques de rugby. Y a aussi des différences dans les règles, les techniques de jeu et la professionnalisation... Y a aussi des tensions, plus ou moins vives selon les périodes, entre le treize et le quinze ? Est-ce que tu avais, plus ou moins, entendu parler de ça avant d'entrer dans ton premier club ?*

L. Je ne connaissais pas tout ça, pas du tout, même maintenant. Je me suis lancé dans le rugby sans connaître un peu. Je voulais faire du rugby, c'est tout. Pour moi, y avait qu'un rugby, le rugby. Je connais pas l'histoire.

J.-C. B. *Peut-être que tu avais entendu parler de certains clubs professionnels de rugby à treize, des Dragons catalans, par exemple ?*

L. Non, non. Je connaissais rien. Et même aujourd'hui les différences entre les quinzistes et les treizistes, c'est pas important ! On se chambre un peu, c'est tout ! C'est vrai aussi que les quinzistes se la pètent un peu.

J.-C. B. *Et l'intégration dans le club, ça se passe comment ?*

L. C'était bien parce que j'avais des qualités. C'était bien pour mon équipe. A chaque fois, je me faisais toujours remarquer. J'étais le plus grand, j'étais le seul noir dans l'équipe et je les faisais beaucoup gagner. Après, j'étais vite rentré dans la compétition. C'était pas un problème que je sois pas du quartier. Les joueurs venaient surtout de Rangueil. Pas moi ! Y avait pas trop de mélange dans le club. Mais c'était pas grave. C'était pas trop mélangé, c'est vrai. Ça posait pas de problème parce j'étais beaucoup apprécié. Même là, j'y retourne encore.

J.-C. B. *Et tu restes combien de temps à Jules Julien ?*

L. Deux ans, et là, après il y a les gens du Toulouse Olympique qui viennent me voir, qui me disent d'aller chez eux. Ils m'ont demandé. Mais moi, je savais pas. Donc, Sébastien m'a aidé parce qu'il avait joué dans le club avant. Il m'avait aussi conseillé d'aller là-bas. Donc, j'y suis allé. C'était le gros club. On parlait tout le temps du TO. Mais bon, moi, vu que je connaissais pas trop, je m'en foutais un peu. Sébastien m'a dit que j'avais progressé et que je pouvais y aller, dans ce grand club. J'étais prêt. Alors je l'ai écouté et j'y ai été.

J.-C. B. *Donc la discipline te plaît, t'as des qualités évidentes, t'as envie de progresser, ça te pose pas de problème de passer dans un autre club ?*

L. Oui, c'était mon premier club et après je me suis dit : « pourquoi pas continuer ». Parce qu'au début, le rugby, c'est pas vraiment ce que je voulais faire. Je savais pas, en fait. Moi, ce que je voulais, c'était faire du sport ! Alors, j'ai fait rugby. Voilà, c'est comme ça !

J.-C. B. *Et alors, comment se passe l'intégration au TO ? C'est autre chose que Jules Julien !*

L. Ouais, c'est sûr. Là, c'est plus lourd ! Quand je suis arrivé au TO, j'ai compris que c'était plus compétitif, parce qu'il y avait plus de monde qui venait d'un peu tous les quartiers. Ça se mélangeait plus qu'à Jules Julien. Noirs, arabes, et des blancs, y avait de tout. Mais, pendant un an, j'ai pas joué. C'est parce que j'avais un problème de licence. Je voulais un sur-classement pour jouer avec les cadets. J'étais minime, mais j'étais toujours le plus grand, au-dessus des autres. Donc, j'ai fait des tests toute l'année et j'ai pas pu jouer. Après, la deuxième année au TO, j'ai joué. J'étais surclassé et ça roulait bien ! J'ai même été appelé dans l'équipe de Midi-Pyrénées. J'avais dix ou onze ans, à peu près. Et après, y a le pôle France qui m'a appelé pour faire des détectations. J'ai accepté, mais je connaissais rien. Je savais même pas que ça existait l'équipe de France à treize. J'étais dans la section rugby du collège Toulouse Lautrec. C'est Rebonds qui m'avait conseillé d'aller là-bas. Beaucoup de jeunes du TO étaient à Toulouse Lautrec. Pour le quinze, les jeunes joueurs vont à Jolimont. Et donc là, je réussis les détectations du pôle France en 2010 et je pars faire un entraînement le mercredi toutes les semaines avec eux. La chance qu'ils soient à Toulouse ! Là-bas, t'as tous les meilleurs du rugby à treize en France. C'est ceux qui sont au-dessus de la barre. On est tous mélangés et on s'entraîne ensemble.

J.-C. B. *Et alors ton parcours dans le rugby prend une nouvelle dimension ?*

L. Clairement ! Le truc, c'est de sortir de là avec un très bon niveau pour intégrer un bon club et carrément l'équipe première, puis l'équipe de France... Le but, c'est devenir joueur pro. Mais, moi, je connaissais pas le pôle France, j'y suis allé et j'ai eu de la chance. J'avais pas calculé. J'avais pas l'idée que c'était un truc énorme, une chance de fou d'être avec ces gens-là. Après, quand j'ai vraiment compris ce que c'était, je me suis dit que j'allais travailler pour y arriver. La première année, je faisais que m'entraîner avec eux, une fois par semaine. Mais c'était pas assez ! Quand je suis passé en troisième, ils m'ont dit d'intégrer carrément le pôle France, d'être interne là-bas. Donc, j'ai accepté. Pourtant, comme j'habitais Toulouse, j'aurais pu être externe. Sauf qu'ils m'ont proposé d'être interne parce que je venais de Bellefontaine et que j'étais jeune. Rebonds n'était plus trop là parce que j'avais grandi et que j'étais capable de prendre le métro. Mais être interne, c'était plus simple. Maintenant, ça fait deux ans que je suis interne. En arrivant, j'ai vu par contre que c'était pas pareil qu'en club. Pour moi, c'était galère, comparé à avant. J'étais devenu le maigrichon par rapport aux autres ! C'est un autre niveau. En fait, tout est allé très vite, entre le début à Jules Julien et le pôle.

J.-C. B. *Et comment se passe ta scolarité dans le même temps ?*

L. Là aussi, ça change très vite. Ma vie change très vite à cause du rugby ! J'ai déménagé aussi. Après l'école à Bagatelle, je suis allé en sixième à Claude Nougaro, pour me rapprocher du club. J'y suis resté deux ans seulement et après, je suis allé à Toulouse Lautrec puis à Jean Moulin, pour le rugby aussi. Et maintenant, je suis au lycée Bellevue, pour le rugby toujours ! En fait, dans tous les trucs où je suis passé, c'était juste pour le rugby. A force, je voulais arrêter. J'en avais marre de tout le temps changer ! J'avais plus trop envie d'aller à l'école. C'est le rugby qui m'intéressait. Mais y avait pas de rugby sans l'école ! Si j'arrêtais l'école, j'arrêtais le rugby, donc je me suis dit : « je vais continuer, je vais faire l'effort ». Rebonds nous disait toujours qu'il fallait réussir à l'école, mais le pôle France dit la même chose. Quand je faisais le con des fois, on me disait : « Lévy, t'es fort au rugby, mais saches qu'il peut arriver un moment où tu te blesses et, si t'as rien à côté, tu te retrouveras dans la merde ». En plus, maintenant en seconde, mon emploi du temps est aménagé. J'ai que trois heures de cours par jour ! Ça me facilite plus la chose ! Au lycée, on a des classes séparées des autres. On est que des sportifs. Donc, je suis avec les gars du TFC qui suivent le même cursus que nous. On a tous le même emploi du temps aménagé, de la seconde à la terminale. Au lycée, on est un peu regardés autrement. Les autres savent qu'on est « les sportifs ». Ça fait pas d'embrouilles. Ça fait qu'on se regarde un peu, c'est tout. Mais nous, on est pas longtemps au lycée. On est juste là pour les cours, on n'y est pas pour autre chose.

J.-C. B. *Mais vu tes facilités, tu n'as jamais été tenté de tout miser sur le rugby, de laisser l'école de côté et de te dire que tu allais faire une belle carrière de sportif de haut niveau ?*

L. Si, y a un moment où j'ai un peu pété les plombs. J'ai cru que c'était gagné. J'ai même voulu aller au Stade toulousain. J'ai appelé Rebonds pour leur dire qu'après un an au pôle France, j'avais tout vu et que je voulais passer à quinze. Ils m'ont dit : « Pas de souci ! On va t'amener au Stade Toulousain ». J'y suis allé, j'ai fait les tests et tout... et j'ai compris que ça servait à rien d'y aller maintenant. C'est trop tôt : j'ai que quinze ans, même si tout le monde me donne plus... Je reste encore dans le treize. Mais comme mon objectif c'est de gagner ma vie dans le rugby, je sais que je vais aller jouer à quinze, plus tard. Après si on me propose d'aller en Australie jouer à treize, c'est avec plaisir ! Mais si je reste en France, comme c'est prévu, c'est mieux d'aller au quinze. J'ai déjà eu l'occasion d'essayer. C'était un peu compliqué, mais ça va. Et j'aime bien aussi. Y a aussi le rugby à sept qui se développe, pour les JO. Mais c'est surtout des joueurs du quinze qui passent au sept. Au treize, on parle pas du sept !

J.-C. B. *Tu es donc interne depuis quelque temps. Est-ce que ça change tes rapports avec tes amis, avec ta famille ?*

L. Après le rugby, y a la famille et, après, y a les amis. Mais maintenant que je suis rentré interne, j'ai plus trop d'amis. Et en changeant si souvent d'école, de collège et tout, j'ai pas gardé beaucoup d'amis à l'extérieur. Ceux du pôle, ils habitent pas tous ici. Ils rentrent chez eux le week-end, on se voit que la semaine. Après, il y en a qui restent le week-end, donc je reste avec eux. Ma mère, au début, elle était plutôt inquiète que je sois rentré interne. Elle savait pas trop où j'allais arriver, enfin ce que ça allait m'apporter, donc elle se posait beaucoup de questions. Mais après, elle a vu que ça me plaisait et elle défend ce choix. Quand je suis un peu dans le rouge, que je veux un peu tout arrêter, c'est ma mère qui me soutient pour que je continue. C'est pas facile. Au pôle France, je fais que du rugby, j'ai pas trop de relation avec le monde extérieur. Alors, au début, j'ai un peu craqué, mais je me suis vite ressaisi. Heureusement, au pôle y a pas que le rugby, y a aussi du volley, du basket... Donc, y a pas rien que des mecs. Mais le pôle France, c'est strict. Déjà les sorties, c'est pas trop autorisé et, au niveau conneries, ils sont vraiment stricts. Si je fais n'importe quoi à l'extérieur, que je me retrouve au commissariat, c'est un peu mort. Je pourrais me faire virer. Donc, j'ai appris un peu à me contrôler, et à ne pas faire n'importe quoi. Quand je sors, je sais que je dois toujours être droit, c'est tout ! Alors on en a parfois un petit peu marre du parc et du sport. Au début, je faisais que du rugby. Après j'ai découvert le golf. Au début, je me moquais des golfeurs : je leur disais que c'était pas du sport. J'ai essayé et j'ai galéré comme un fou. En fait, c'est très technique ! Alors je joue souvent, surtout quand je suis pas bien : ça détend bien, ça me calme déjà, ça me permet un peu de me contrôler parce que j'étais un peu trop brut. Et on peut pas trop faire grand-chose au rugby pour calmer ça.

J.-C. B. *Et où en sont tes relations avec Rebonds depuis que tu as rejoint le pôle France ?*

L. Les relations ne sont pas arrêtées parce que j'y allais toujours pour les stages, mais cette année, j'y suis pas allé parce que maintenant c'est que des petits. Des fois, j'y vais quand même pour les voir, parce que Sanoussi me le propose et pour dire aux petits de pas faire de conneries, de travailler à l'école et de bien s'éclater en faisant du rugby. Je joue les anciens. C'est vrai que si je suis jusque là, c'est grâce à Rebonds. Déjà si je les avais pas connus, j'aurais pas connu le rugby. J'aurais seulement fait du foot parce que, dans mon quartier, tout le monde faisait du foot. Il faut le dire aux petits, qu'ils restent concentrés sur ce qu'ils font pour pas tomber dans la galère. Aujourd'hui encore, à Rebonds, ils sont toujours derrière moi. Ils m'aident. Dès que j'ai besoin d'un truc, je les appelle et ils m'aident, voilà ! Ils sont toujours là. Et pour mon avenir aussi, je vais commencer par en parler avec Rebonds avant de prendre des décisions importantes. Ils sont là pour moi. Ça fait bientôt dix ans qu'ils m'aident. Maintenant, c'est à moi de les aider à faire comprendre aux petits qu'il faut pas faire n'importe quoi. Des fois, dans les stages, on fait un peu l'éducateur. A nous, maintenant, Rebonds nous parle plus comme des adultes. Ils nous font confiance. On peut se dire des trucs importants. On fait partie des anciens de Rebonds, on va dire.

PORTRAIT SOCIOLOGIQUE N° 8

JULES SIRE

28 ans

Directeur de l'association *Rebonds*

*Entretien le 25 mars 2013,
à la Faculté des sciences du sport de Toulouse*

Jean-Charles Basson. *Peux-tu me raconter l'histoire de tes liens avec le rugby ?*

Jules Sire. J'ai commencé le rugby très tôt. Par où commencer ?... Ma mère est institutrice et mon père est graphiste. Mes parents qui n'étaient pas mariés se sont séparés quand j'avais trois ans. J'ai toujours vécu tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. J'ai vécu avec ma mère en communauté pendant six à sept ans, avec une dizaine de personnes, dans une grande maison. Y avait des enfants, de mon âge et plus grands. De trois ans à dix ans, j'ai vécu une partie de mon temps avec eux. Ça marque quand même un parcours de vie ! La maison était à côté de Toulouse. Le reste du temps, je voyais mon père qui habitait au centre-ville de Toulouse. Moi, je suis toulousain : je suis né à rue Saint-Rome ! Donc, on peut pas faire plus toulousain ! Mais j'en tire ni fierté, ni complexe... J'ai commencé le rugby très tôt : à cinq ans, pas contraint et forcé, mais mon père, qui pourtant ne vient pas de ce milieu et ne l'a jamais pratiqué, avait décidé que c'était ce sport-là qu'il fallait faire à ce moment-là. C'est le sport qui lui plaisait ! Moi, je considère que j'ai pas choisi ma pratique sportive. On m'a mis au rugby à cinq ans au TOEC [Toulouse olympique employés club] qui maintenant s'appelle le FCTT [Football club TOAC TOEC]. C'est rigolo d'ailleurs parce que c'est dans ce club que je vais finir ma carrière, plus tard... En fait, moi je voulais faire du foot ! Comme tous les gamins de mon âge parce que c'est ce qu'on connaît et c'est le sport qu'on pratique dans la cour de récréation. Mais, le foot, ça lui allait pas à mon père ! Je me rappelle, il avait un argument très fort qui était que le foot favorisait pas la croissance. Donc j'ai fait du rugby, parce que j'avais pas le droit de faire du foot. Et aussi parce qu'au rugby on me prenait à cinq ans ! Je pense que ça arrangeait bien mes parents. Ils m'ont toujours envoyé tôt un peu partout : j'ai été scolarisé à deux ans ; j'ai été à cinq ans en club de rugby ; à six ans, je partais deux semaines en colo, tout seul... Ils ont toujours fait pour que je me débrouille seul, en autonomie. Je pense que c'est une idée qui vient surtout de mon père. Mes parents étaient séparés, mais ils s'entendaient bien et ils ont toujours beaucoup échangé par rapport à ce qui était bon pour moi. Mon père trouvait que le rugby était un sport complet, collectif et surtout c'était pas du foot ! J'ai donc été orienté rapidement vers le rugby et je m'y suis de suite beaucoup plu. Mon père avait une bonne image du rugby. Mais il insistait pas spécialement sur les valeurs du rugby, comme on dit aujourd'hui. Il était surtout opposé au foot. Et puis ce choix allait bien à ma mère aussi. Mon grand-père maternel avait joué au rugby.

J.-C. B. *Tes parents semblent également sensibles à ce que tu évolues très tôt en collectivité avec des enfants de ton âge.*

J. S. Ca c'est sûr ! Pour eux, il était très important que je partage ma vie avec d'autres. Mes parents sont très à gauche. Ils étaient à la LCR [Ligue communiste révolutionnaire] quand ils étaient jeunes, ils ont voté communiste pendant des années, même s'ils sont maintenant au PS. Ils sont marqués par les idéaux de gauche. La vie en collectivité, ce besoin de socialisation à travers le sport : mon père a fait de l'athlétisme, ma mère a fait beaucoup de gym. On m'a poussé à faire du sport alors qu'on m'a pas poussé à faire de la musique, du théâtre ou de la peinture. Pourtant mon père était graphiste, mais je n'ai pas hérité de son talent. Donc, on m'a très vite orienté vers le sport. Or il se trouve que j'avais de très fortes qualités pour ça. Petit, j'étais très tonique, j'avais une très grande habilité motrice pour mon âge ! Mais, j'ai commencé au *top* et puis ça s'est gâté après. Je n'ai fait que décliner tout au long de ma carrière...

J.-C. B. *Parmi ces activités collectives, tu mentionnais aussi l'école et les colos.*

J. S. C'est la même idée. Au rugby, à l'école, en colo, « débrouilles-toi mon garçon ! ». Dès que j'ai été propre, mes parents ont considéré qu'il fallait que j'aille à l'école. Donc, j'ai commencé l'école à deux ans et j'ai fait quatre ans de maternelle ! On m'a fait croire qu'il y avait deux années de moyenne section, mais en fait, j'ai fait deux fois la même chose : mes parents voulaient pas que je saute une classe. Ils m'ont envoyé très tôt à l'école parce que ça les arrangeait aussi pour leurs vies professionnelles. Alors oui, la vie communautaire, je connais. Les colos, j'ai commencé à y aller à six ans. J'étais quand même tout petit ! Quand j'y repense, je me dis que j'étais trop petit ! Et sept ans de vie en communauté avec deux enfants de mon âge qui sont maintenant des amis, mais qui ont été aussi un peu les frères et les sœurs que j'ai pas eus. Parce que je suis fils unique. Et puis leurs parents vivaient aussi avec nous. Ils sont toujours des amis que je côtoie assez régulièrement et qui ont marqué mon mode de vie et même mon rapport à la vie. J'ai aussi beaucoup vécu en colocation, en tant qu'étudiant ou jeune travailleur. Et maintenant dans mon travail, je puise à cette source pour accepter les autres, leurs différences, la manière dont ils fonctionnent. J'ai l'habitude de fonctionner avec les autres, de vivre avec les autres, de bosser avec les autres. J'ai fait du rugby pendant vingt ans, donc la notion de collectif, ça me parle. Maintenant, être membre d'un collectif et diriger un collectif, c'est pas la même chose. Il faut d'autres compétences.

J.-C. B. *Tu te présentes comme résolument toulousain. Est-ce qu'il y a là quelque chose qui peut également expliquer ton engagement dans le rugby ?*

J. S. Oui, toulousain. Pas de doute ! Né rue Saint-Rome, j'ai habité rue Saint-Rome jusqu'à mes dix ans. Après ma mère est revenue en ville, à Arnaud Bernard. Mon père habite aux Chalets. J'ai suivi toute ma scolarité dans les établissements du quartier. J'ai suivi le petit parcours classique d'un jeune toulousain du centre-ville. Aujourd'hui, j'habite aux Carmes. Il me faut cette centralité, mes amis sont toulousains et vivent en plein centre-ville de Toulouse. Je suis un enfant de la ville. Mais j'ai quitté Toulouse pendant deux ans pour le boulot et je me suis installé à Paris. Et on m'a rappelé à tout moment qu'à Toulouse on avait une équipe de rugby, on faisait des avions, il faisait beau et on mangeait du cassoulet tous les jours. Quand on vit à Toulouse, on voit forcément les choses autrement et on sait qu'il y fait pas si beau que ça, que c'est pas la plus belle ville du monde, ni la plus agréable... Mais c'est ma ville ! C'est là que sont mes amis. C'est là que j'ai grandi. C'est là que j'ai joué au rugby. Donc, je connais beaucoup de gens de ma génération. Je vois qui ils sont, ce qu'ils deviennent. C'est un petit village ! Après, les valeurs du rugby... Pour moi, ça veut rien dire. Ça n'existe pas. J'évite de prononcer ces termes-là. Tout le monde en parle sans savoir très bien ce que ça veut dire ! Ce qui est sûr, c'est qu'il existe un réseau autour du rugby. Personnellement, j'ai d'ailleurs du mal à l'utiliser. Ça me gêne. Je le fais parfois pour Rebonds. Mais ça me plaît pas de mélanger le professionnel et le privé, de demander des services. Le rugby toulousain me donne des entrées privilégiées, c'est sûr. Parce que je connais des gens et des gens me connaissent. Ça ouvre des portes, ça facilite les choses, ça permet d'éviter de perdre du temps dans les chemins officiels. Mais mon réseau n'est pas démesuré et je pense que je l'utilise pas à fond. Et puis il n'y a pas forcément des choses à négocier, c'est simplement être reconnu, savoir qu'on fait partie de la famille. Mais ce milieu reste très fermé aux gens qui viennent d'ailleurs.

J.-C. B. *Peux-tu revenir au militantisme politique de tes parents ?*

J. S. J'ai toujours baigné dans cette culture politique de gauche. Là aussi, y avait un rapport particulier au collectif. C'est-à-dire qu'on croit au collectif, on s'associe à du collectif, on y participe, y a des luttes à mener, y a des idées à partager. C'est cette culture qui m'a permis de comprendre quelque chose aux quartiers défavorisés, aux populations en difficulté. Car c'est pas mon monde. Je viens pas de là. Je crois que j'ai une vision globale et politique des enjeux qui vient typiquement de ma famille et qui m'aide à la tête de Rebonds. J'allais faire les manifs avec ma mère contre le plan Juppé sur les retraites, par exemple. On parlait beaucoup politique dans la famille. Ça me permet d'être réceptif à un certain nombre de difficultés sans les avoir vécues personnellement. Mes parents, sans être riches, sont pas pauvres. Ils ont toujours bossé. J'ai jamais vécu dans un quartier prioritaire. Enfant, j'ai jamais côtoyé de gamins en difficulté parce que j'étais scolarisé au centre-ville, j'ai joué au Stade toulousain. J'avais pas un pote arabe, pas un pote noir. Le monde des quartiers m'était complètement étranger. Hormis les idées partagées par mes parents et que je retrouve en partie à Rebonds, j'avais jamais touché du doigt ces problèmes de pauvreté ou de violence. Le Mirail, j'ai commencé à y foutre les pieds quand j'ai bossé à Rebonds en tant qu'éducateur socio-sportif. Avant, pour moi, c'était la banlieue, quelque chose sans consistance réelle. Mais je défends cette sensibilité politique apprise auprès de mes parents, inculquée par mes parents : l'égalité des chances, la laïcité, le service public... C'est sûr que je suis pas là par hasard, à diriger cette association, avec le public qui est le sien et avec les objectifs que nous mettons en pratique. Ça a du sens pour moi de me retrouver ici, c'est en cohérence avec mon éducation. J'y trouve mon compte. Je m'y retrouve complètement. Je pense aussi que les personnes qui m'ont recruté pour être directeur savaient que j'avais des compétences et connaissaient mon vécu de rugbyman et mes convictions culturelles et politiques, au sens large. Avoir des valeurs, connaître le secteur professionnel de l'éducation, de l'insertion, avoir une formation universitaire aussi, connaître le milieu du rugby, être capable de porter une parole... tout ça a joué dans mon recrutement. Il fallait être capable d'intervenir sur le terrain, mais aussi d'avoir un discours plus ouvert et des pratiques plus larges que celle de l'intervention, mettre les choses en perspective, raisonner sur tout ça, si on peut dire.

J.-C.B. *Est-il possible de concilier cette culture de gauche et le monde du rugby ? Plus généralement, quelle vision as-tu du sport ?*

J. S. Tel que je l'ai pratiqué, le rugby était profondément inégalitaire. Il faut le dire. C'est que des petits blancs de classe sociale supérieure qui jouent ensemble, avec leurs codes, leurs modes de fonctionnement. Personnellement, je n'ai vécu aucune mixité au Stade toulousain. Une fois seulement, on a eu un gamin issu de l'immigration avec nous. Il était dans une situation sociale compliquée, avait du mal à intégrer nos codes et était parfois en situation de rupture par rapport au club. Il avait d'énormes qualités sportives mais quand il a fallu faire un choix entre deux joueurs qui avaient à peu près le même niveau, c'est pas lui qui a percé au Stade toulousain. J'avais pleinement conscience de ce problème parce que mes parents m'avaient alerté là-dessus. Je n'étais pas fasciné par le sport de haut niveau et les paillettes qui vont avec. Le club où j'ai été formé au rugby regroupait des jeunes de milieu privilégié. Je le savais à l'époque et Rebonds le sait aujourd'hui. C'est pour ça qu'on cherche à y amener des gamins. On se dit que s'ils y entrent, ils vont profiter des codes de la classe moyenne supérieure, que ce soit dans le rugby, dans le domaine de l'insertion professionnelle ou dans la vie d'adulte. S'ils intègrent ce genre de réseaux, des portes vont s'ouvrir, ils auront un complément d'éducation à celui qu'ils trouvent dans leur milieu d'origine et ils auront la capacité à se confronter à des attentes sociales, et professionnelles par la suite, qu'ils ne connaissaient pas avant. Mais si le rugby est une pratique collective, c'est une pratique collective qui exclut. En rugby, on est sur un collectif quasi-clanique qui combat une équipe adverse, mais aussi qui impose des codes très forts qui laissent peu de liberté aux différents membres du groupe. Si tu t'en écarter trop, tu risques de t'exclure du groupe. Y a plein de choses qui se jouent à l'intérieur du groupe. Plus il est soudé, plus il est présenté comme fort et dur à battre. Ne pas être soudé aux autres, c'est fragiliser le groupe. Les relations sont très fortes dans le groupe, même si on a aucune raison d'être amis, aucune idée en commun. Toi tu pousses, moi je cours au bout et on vit ensemble, on passe du temps ensemble, on apprend à se connaître et puis il y a quelque chose de fort qui se crée. Le rugby c'est aussi un sport qui est très normé par la règle, avec une place très importante laissée à l'arbitre. Le respect est indispensable si non tu peux pas jouer, tout simplement. Il faut respecter l'arbitre, les règles, les

adversaires, tes partenaires. Tout ce cadre a un côté rassurant. De l'extérieur, on voit du combat, de la violence parfois. C'est vrai que ça peut monter un peu. Mais la règle générale, c'est que l'équipe protège, te protège de l'extérieur. Pour ça, il faut faire des concessions au groupe. On joue beaucoup à Rebonds sur cette notion de collectif. C'est très rassurant pour des gamins qui pensent qu'ils sont tout le temps soumis à des contrôles, des évaluations individuelles, à l'école, dans le quartier. On peut même dire qu'on « surpasse » ses valeurs collectives pour jouer la différence. Parce que je pense qu'il y a d'autres sports qui pourraient être tout aussi collectifs que le rugby. Mais le rugby a su communiquer là-dessus : ce sont ses valeurs ! Et on en profite dans Rebonds, sans être naïfs. On essaie de les construire ses valeurs et de comprendre ce qu'il y a derrière. On sait que c'est beaucoup plus compliqué que ça. La solidarité, l'entraide, le dévouement... d'autres sports collectifs pourraient aussi jouer là-dessus. Le hand, le volley, même le foot pourraient se prévaloir de ces vertus collectives. Mais c'est devenu le créneau du rugby. Après les différents sports ne concernent pas les mêmes populations. La démocratisation a été moins forte au rugby pendant de nombreuses années. Il s'est un peu protégé de l'extérieur. C'est vrai que dans le rugby, y a des moments collectifs très forts, comme la poussée en mêlée par exemple : on travaille à plusieurs, il faut se lier. A la touche aussi, on porte les autres, on dépend des autres. Et puis, on est quand même quinze. Ça fait du monde ! La logique du jeu du rugby, certains gestes, certaines positions, certaines phases de jeu donnent du sens au collectif, montrent l'intérêt évident à se mettre à plusieurs. En rugby, c'est très facile d'illustrer la solidarité. Pour nous, c'est du pain béni ! Pousser avec d'autres gamins, c'est formidable. On est dans le contact avec l'autre, avec le ballon, l'avancée, le recul... c'est très imagé. Et puis la passe, autre exemple intéressant. Pour progresser, il faut passer à un pote derrière toi. Il est là en soutien. Il a besoin de toi, tu as besoin de lui. C'est très facile d'exploiter ces phases de jeu d'un point de vue pédagogique. Avec le rugby, on est dans le collectif de suite. On comprend tout de suite le rapport de force, s'imposer à plusieurs partenaires contre plusieurs adversaires. Et puis, il y a aussi la stratégie qui suppose la collaboration entre les uns et les autres. Le rugby a su communiquer là-dessus et a su prôner ces valeurs parce qu'elles étaient évidentes. Mais je ne doute pas un instant qu'on puisse très bien construire du collectif dans d'autres sports. Mais en rugby, cette collaboration entre les joueurs est d'autant plus facile que les joueurs ont été socialement sélectionnés, si on peut dire ça comme ça. Les joueurs se connaissent, se reconnaissent, ils sont en gros du même milieu et ils ont moins de réticence à se mêler les uns aux autres, même si c'est jamais facile de se coller aux autres. Dans le rugby que j'ai pratiqué, on partageait avec le petit copain de l'école d'à côté. C'était ça la mixité. C'est pour ça que je pense que la mixité, il faut l'imposer. Elle n'existe pas comme ça. La fédération de rugby n'a rien fait pour durant des années, il faut bien l'avouer. Il faut ouvrir !

J.-C. B. *Tu insistes sur ta propre expérience de club en mentionnant le Stade. Penses-tu que ce que tu dis du rugby est identique dans les autres clubs ?*

J. S. C'est sûr qu'il faudrait nuancer. Le Stade est un club particulier : son palmarès, son ancrage au centre-ville d'une grande ville, son recrutement social, son identité... Je te parle de mon parcours et mon parcours sportif, c'est déjà le Stade, même si j'ai aussi joué au TOEC pendant trois ans, à Ramonville pendant deux ans. Je suis arrivé au Stade à huit ans et j'en suis parti à 19. Le Stade est un petit territoire qui ne représente pas à lui seul le rugby. Il y a d'autres clubs à Toulouse, moins prestigieux bien sûr mais très intéressants pour de nombreuses raisons. Je pense au TAC [Toulouse athlétic club] qui est un club de quartier et qui présente des équipes avec des noirs et des arabes. C'est peut-être le seul à Toulouse ! Ça m'a marqué à l'époque quand je jouais. Y a aussi les clubs des autres villes de l'agglomération qui correspondent à des caractéristiques différentes. A Colomiers, à Blagnac, c'est une autre logique qu'à Toulouse. Et puis, y a les clubs dans les villages. On est là sur une espèce de ruralité mélangée avec des gens qui bossent en ville et qui ont construit à la campagne. C'est pas le rugby des villages dont on parle parfois. Si tu veux rencontrer le rugby des villages, il faut aller plus loin : dans le Gers, en Ariège... Dans le rugby toulousain, on joue contre des gens qui nous ressemblent. On est les mêmes ! On ne rencontre personne qui a des difficultés sociales. En fait, le club est le produit de son environnement : si le Stade est fermé sur la bourgeoisie du centre-ville de Toulouse, le club de campagne est également constitué des jeunes du village. Y a pas plus de mixité ! Par contre, tu constates que si le niveau de performance du club s'élève, il est obligé de recruter ailleurs et il fait appel à des joueurs qui peuvent avoir un profil différent. Qu'ils viennent de la ville, d'une autre ville, de la banlieue, très rarement, ou de la campagne autour, c'est le niveau de jeu qui fait

la sélection et qui provoque le mélange des origines. Mais cette mixité est limitée parce qu'il y a quand même très peu de jeunes qui jouent dans les quartiers ou dans les milieux populaires. On sait à Rebonds que la mixité il faut la provoquer : elle vient pas toute seule.

J.-C. B. *Peux-tu détailler ta carrière sportive ?*

J. S. Je commence au TOEC à cinq ans, parce que c'est le seul club qui accepte de m'accueillir à cet âge-là. Je fais une année au TOEC, à l'école de rugby. Je n'ai pas vraiment de souvenirs. J'étais très jeune. L'ambiance était sympa. Tous les joueurs étaient beaucoup plus grands que moi. Tout le monde m'adorait parce que j'étais le plus petit ! Mais, je n'ai pas pu continuer parce que le club n'avait pas de catégorie mini-poussins. Après, je suis parti à Ramonville. En fait, je devais aller à Quint-Fonsegrives, mais ma mère m'a toujours dit qu'elle avait pas trouvé l'endroit. Je pense que Ramonville était plus près... J'ai fait deux ans à Ramonville. J'ai arrêté à Ramonville parce que j'avais un bon niveau. Donc je suis parti au Stade toulousain, en poussin première année et j'ai terminé en Reichel deuxième année, à 19 ans. Je suis passé par toutes les étapes en étant très bon jusqu'en minimes à peu près. Après, y a une différence de niveau parce qu'on arrive en seconde et que le club recrute au pôle espoirs de Jolimont : les quinze meilleurs de Jolimont sont pris au Stade. Moi, je faisais partie de ceux qui avaient fait l'école de rugby au Stade toulousain et qui ont continué à être sélectionnés en cadets. On a d'ailleurs été champions de France cadets. Après, j'ai fait les sélections de Midi-Pyrénées à 15, j'ai fait les stages en équipe de France et j'ai continué ensuite en Crabos pendant trois ans. A ce moment-là, j'ai commencé à décrocher. J'entrais à la fac, en STAPS [faculté des sciences du sport] à Toulouse. J'avais fait le choix de pas aller au pôle espoirs de Jolimont : j'avais fait les sélections, j'avais été pris, mais j'ai refusé d'y aller en seconde. Je l'ai pas senti de suite, mais ça m'a manqué par la suite. On avait décidé de mettre l'accent sur le bac plutôt que sur le rugby de haut niveau. Et rapidement, j'ai perdu le niveau, le très bon niveau. L'avantage au Stade toulousain, c'est qu'on sait immédiatement si on décroche. On fait venir au club les meilleurs d'une génération, donc on est très vite face à la réalité de la concurrence. J'étais un des cinquante meilleurs joueurs de ma génération. Mais on sait quand même qu'il y en a deux ou trois qui sont meilleurs au même poste. Ça évite d'y croire, de se faire des illusions. Après, en deuxième ou troisième année de fac, le centre de formation à Montauban m'a appelé pour signer un contrat. J'ai pas voulu y aller parce que je sentais qu'il y en avait plein qui étaient meilleurs que moi. Je savais que j'arriverais pas à mener de front mes études et le sport. J'ai quand même été fortement poussé par mes parents pour pas m'investir à fond, même s'ils m'ont beaucoup poussé dans mon activité sportive, notamment mon père. Mais ils ont toujours eu un certain recul que j'ai complètement intériorisé. Je ne me suis jamais donné vraiment les moyens de savoir si je pouvais faire une carrière de haut niveau. Et puis la dernière année au Stade, je me suis pété l'épaule, je me suis fait opéré, j'ai passé une saison blanche et j'ai repris en fédérale 2, au FCTT, pendant trois ans, en équipe première, en séniors, avec des mecs de plus de trente ans alors que j'avais tout juste vingt ans. J'ai eu du mal à m'y retrouver, moi qui sortais de quinze ans au Stade toulousain, avec la même équipe qu'on suit, avec des gamins de ma génération qui étaient aussi des copains de bringues, des potes du rugby quoi. Dans ce nouveau club, tout était plus restreint, avec un style de jeu qui m'ennuyait profondément par rapport à ce que j'avais eu la chance de connaître au Stade. Et puis la dernière année, j'ai commencé à bosser et je suis descendu en fédérale 2 B parce que j'avais plus le temps de m'entraîner autant. Et je me suis repété la même épaule. En fait, l'opération n'avait pas tenu et pendant deux ans j'ai joué avec une épaule qui sortait... Donc le niveau baisse, moins de motivation, le temps manque pour être avec sa copine... Ensuite, je suis monté à Paris pour le travail et j'ai arrêté.

J.-C.B. *Si on revient sur quelques étapes marquantes, on peut dire...*

J. S. On peut dire que mon enfance, ça a été le Stade toulousain !

J.-C. B. *On sait aujourd'hui à quel point il est difficile d'y entrer et pas facile d'y rester. Est-ce que le club que tu as connu est resté le même aujourd'hui, au moins pour ce que tu en sais de l'extérieur ?*

J. S. Aujourd'hui, c'est pas facile d'y entrer, c'est pas facile d'y rester. Tu as raison. A mon époque, tu sonnais, t'allais t'inscrire le mercredi et après tu jouais pas forcément, mais moi je jouais ! C'était déjà très difficile de se maintenir parmi les meilleurs. En 1999, l'année où on est champions, on est seulement six sur les quinze à enchaîner sur la saison suivante. Ça écrémait grave ! C'est aussi une

période où le club se modifie considérablement. Il domine très largement son championnat, accumule les victoires, des grandes figures apparaissent... C'est un club qui prend de l'espace, qui prend une assise, qu'il se professionnalise et qui se construit un palmarès énorme. Que ce soit la coupe d'Europe ou le championnat, on gagnait tout le temps. Quand t'es gamin au club, cette fierté rejaillit sur toi, forcément ! Et puis, on pensait être dépositaires du jeu toulousain, même à notre niveau. Ça veut dire que moi, à l'arrière, j'ai évolué jusqu'à un très bon niveau en n'ayant jamais appris à jouer au pied. Alors on compensait par le jeu à la main. Et on était tellement plus forts qu'on pouvait faire le spectacle. On avait les meilleurs joueurs ! J'ai vécu des saisons où sur soixante matchs, on en perdait qu'un ou deux ! Avec une telle différence de niveau, on pouvait se vanter de faire du beau jeu. Mais l'esthétique, le folklore, ça va si on gagne. Il faut déjà la victoire. Le reste, c'est un plus. Mais tu es tellement habitué à gagner que t'envisages même pas autre chose ! Dans ma génération, on gagnait tout le temps ! Mais ça veut dire aussi qu'on doit gagner. Sinon personne comprend ! Y a des générations comme ça : les 82 gagnaient énormément, c'étaient Michalak, Poitrenaud... Nous, on gagnait tout ! Sauf que bon, on s'est un peu arrêtés de gagner au fil du temps... Donc les valeurs que le rugby met en avant : l'effort, l'abnégation, le sacrifice... j'ai pas trop connu ça, moi ! En fait, on valorisait surtout les joueurs qui avaient des qualités physiques. Arrivé en juniors, l'objectif était de faire éclore des pros, donc on misait sur les gros potentiels physiques et les mecs vraiment au-dessus. Moi, j'avais la chance d'avoir commencé tôt. Gamin, tu te sens appartenir au club, au club des pros. On voit les pros, certains nous entraînent, on avait des places pour les matchs. Y avait une proximité. Le joueur de rugby, aujourd'hui encore, reste très accessible.

J.-C. B. *Tu as imaginé que tu allais faire une carrière ?*

J. S. Moi, je me suis jamais dit que je ferais du rugby mon métier. Ou alors il aurait fallu que je rentre à Jolimont au moment où je rentrais au lycée. Mais alors c'était entraînement tous les jours ! Ce me paraissait pas accessible, à tort ou à raison, alors que j'étais à l'époque dans les trois meilleurs arrières de France de ma génération. C'est vrai aussi que le Stade a alors fait venir le mec qui jouait en équipe de France à ce poste. Moi, j'étais un enfant du club, donc ils n'avaient pas besoin de me le proposer. J'étais là, disponible ! Ils savaient que j'étais toulousain et que je partais pas ailleurs. Mais à partir des cadets, le club recrute de partout. Et là, il y a une distinction entre ceux qui sont du club depuis tout petit et ceux qui viennent d'ailleurs. Ceux à qui ils proposent moins de trucs, c'est ceux qui sont déjà là. Ils savent qu'on va rester, qu'on a notre scolarité là, qu'on a notre famille là, qu'on va pas aller jouer à Colomiers ou à Castres... Ça n'aurait aucun intérêt ! Donc notre situation est très ambiguë : d'un côté, on est privilégiés car on joue au Stade, ce qui n'est pas rien, et d'un autre côté on ne bénéficie pas pour autant d'avantages particuliers. On cite souvent Michalak et Poitrenaud, mais il faut bien comprendre qu'ils ont bénéficié d'une opportunité extraordinaire. Le club aurait pu passer à côté : y a tellement de monde qui passe au Stade toulousain... A l'époque, on avait un tel réservoir de joueurs ! En plus, ils faisaient venir qui ils voulaient. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Il y a plus de concurrence entre les clubs pour attirer les meilleurs jeunes. A part les joueurs exceptionnels sur lesquels ils vont miser, les autres sont des joueurs lambda. Sympathiques, de bon niveau, mais lambda. Et moi, j'étais parmi ces joueurs lambda. Dans un autre club, avec un gros centre de formation mais avec moins de joueurs, ils m'auraient peut-être poussé pour que je devienne un rugbyman, ce qui n'a jamais été le cas au Stade.

J.-C. B. *Tu disais précédemment que tes parents ne voyaient pas une carrière sportive d'un très bon œil.*

J. S. C'est vrai, mes parents m'ont jamais poussé, on peut même dire qu'ils ont freiné des deux pieds : le risque de blessure, l'envie que je continue mes études... J'étais pas un élève brillant : j'étais juste à partir de la 4^{ème}, juste pour passer en 3^{ème}, juste pour passer en seconde. J'ai toujours été juste et pour avoir mon bac, j'étais juste aussi. Mais ça passait. Mes parents ont pensé qu'il serait impossible de concilier les études et le rugby. Au niveau que j'avais, avec les qualités que j'avais, si j'avais voulu faire du rugby sérieusement, il aurait fallu que j'y consacre tout mon temps. Et alors adieu la fac ! En rugby, j'avais pas les qualités physiques suffisantes. Il aurait fallu que je bosse plus que les autres, si je voulais en être. Avec le recul, je me dis que j'ai pratiqué le rugby à mon niveau dans un club qui était ce qui se faisait de mieux à l'époque. C'est quand même super ! Je l'ai donc vécu de l'intérieur et j'en suis sorti sans être frustré. J'ai pas un discours fasciné sur le rugby. Je le connais, je sais ce qui s'y fait

et je sais que tout n'est pas rose. Je me suis fait plaisir, j'ai côtoyé des gens intéressants, je me suis aussi blessé et j'en sors pas déçu ou aigri. J'ai pas de frustrations par rapport au rugby. Seulement, je me poserais, je pense, toujours la question de savoir jusqu'où j'aurais pu aller en m'en donnant vraiment les moyens. En même temps, si je l'ai pas fait au moment où j'aurais pu le faire, c'est qu'il y a des raisons, que j'en étais peut-être pas capable. En tout cas, j'étais pas capable de concilier le rugby et les études. Ca, c'est sûr ! Et puis j'étais pas prêt à faire tous les sacrifices nécessaires. La vie privée, c'est important aussi. Alors j'idéalise pas. J'ai connu le saint des saints, le Stade toulousain : c'était vraiment du plaisir ! J'ai abandonné assez brutalement le rugby. Maintenant, j'en fais plus du tout : pas envie ! Pour moi, jouer au rugby en loisir, ça n'a pas de sens. Je m'y retrouve pas. Le rugby ne peut pas se jouer à moitié !

J.-C. B. *Et aujourd'hui tu côtoies l'environnement du rugby ? Tu vois des matchs ?*

J. S. J'ai jamais aimé ça ! Bien sûr, c'est un environnement que je connais, dans lequel je sais fonctionner, mais mes amis sont pas de cet environnement-là, contrairement à pas mal de rugbymen. Moi, mes meilleurs amis n'ont rien à voir avec le rugby. C'est pas un milieu dans lequel je suis particulièrement à l'aise et c'est pas mes valeurs non plus, ni mon éducation. Malgré tout, je me suis aussi construit dans le rugby et par le rugby, mais pas seulement. J'y ai passé de bons moments, j'y ai de bons amis. Mais là, ça fait partie du passé, en tout cas en tant que joueur. Et aller voir les matchs, ça a jamais été mon truc ! Par contre, je regarde les matchs à la télé avec des amis. Y a une différence énorme entre jouer et regarder jouer !

J.-C. B. *Ce que tu dis là me fait penser à certaines sorties de Jean-Pierre Rives, un ancien du FCTT aussi, qui a souvent eu des mots très sévères sur le rugby, les joueurs, le milieu et qui, aujourd'hui, cultive une certaine distance par rapport au rugby.*

J. S. Oui, généralement on met en avant la culture du rugby, la famille du rugby, les moments forts partagés, les troisièmes mi-temps, tout le folklore qui va avec, les bringues, la communion entre tous... Mais il faut bien avouer que quinze rugbymen ensemble, ça vole rarement très haut. Les troisièmes mi-temps, j'ai donné, merci ! Il faut se les cogner les potes rugbymen ! Sur une équipe d'une vingtaine de joueurs, il y a un ratio de gros cons supérieure à la moyenne ! Y a pas que des lumières dans le rugby ! Y a aussi des gens très intéressants, très sympas avec qui je me suis donné à fond. Mais mes meilleurs amis n'ont jamais été des joueurs de rugby avec qui je jouais. J'ai toujours eu un autre versant de ma vie, plus social, plus perso, qui était autre que le rugby. C'est aussi pour ça que je ne suis pas mécontent de ne pas être passé par le pôle de Jolimont. J'avais aussi besoin d'avoir des potes qui en avaient rien à foutre du rugby. Je cultivais mon jardin secret. Je mettais pas tout dans le rugby. Ma famille était pas rugby, j'avais d'autres ouvertures. Et puis je partageais pas non plus les idées de pas mal de mecs avec qui je jouais. Et être toujours entre mecs, au secours ! Autant il y a des moments où ça m'allait bien, autant il y a des moments où ça me gonflait ! Parfois la convivialité était un peu construite. Il fallait vivre ensemble ! Or, moi, j'ai du mal avec les obligations qui sont censées être des moments sympas ! Quand on m'oblige à faire la fête, ça me gonfle ! Et y a quand même beaucoup de moments comme ça, au rugby. On t'annonce qu'un truc est prévu et on comprend pas que tu viennes pas. Il faut faire partie du groupe ! Le pire, c'est en fédérale. Alors que t'as rien demandé, tu te retrouves à devoir aller passer un week-end à la campagne avec les mecs de l'équipe ! Alors que tu as joué tous les week-ends précédents avec eux, que tu as un boulot, une copine... J'ai jamais eu besoin de me sentir appartenir à ce milieu-là. J'avais ma vie. J'ai toujours été à la limite : dans le rugby, mais pas trop non plus. Et puis, j'ai toujours sélectionné les personnes avec qui j'avais vraiment envie d'être pote au rugby.

J.-C. B. *Crois-tu que cette posture de retrait, au moins relatif, est aussi liée à ta position sur le terrain ? Tu jouais derrière...*

J. S. C'est sûr qu'il y a des postes, à la charnière par exemple, où les joueurs se trouvent au centre de la vie du groupe, comme sur le terrain. Mais ça dépend beaucoup du caractère. Dans mon cas, c'est pas parce que je jouais derrière que j'étais détaché ou hautain... ou je ne sais quoi. Mais c'est vrai, par contre, qu'on a un rapport au corps différent suivant le poste qu'on occupe. Le pilier ne se mêle pas de la même façon au groupe que l'ailier. C'est évident. Mais c'est vrai sur le terrain, pas en dehors. En fait, y a surtout les avants d'un côté et les trois-quarts d'un autre. On s'entraîne séparément, on fait pas

le même *job* en fait et puis y a des rivalités entre les deux groupes : les avants reprochent aux autres de faire tout le boulot pour eux, donc faut pas gâcher les occas ; et derrière, on reproche aux avants d'avoir été incapables de sortir des ballons. Y a un vrai rapport de force entre ces deux groupes.

J.-C. B. *Si on résume, tu connais bien le rugby de l'intérieur mais tu n'es pas dupe sur la famille du rugby, comme on dit. Tu as parfois un discours critique sur ce milieu. Comment cette posture te permet de diriger Rebonds et de cultiver les liens avec le rugby ?*

J. S. Je ne suis pas fasciné par le rugby mais j'aime ce sport et je sais ce qu'il peut apporter. Ça ne remet pas en question la possibilité de faire des choses avec des clubs de Toulouse, notamment le Stade toulousain. Ça vaut la peine de jouer sur le caractère intégrateur, socialisateur du rugby. Ça marche même très bien. Je sais que nos jeunes, ça va effectivement leur ouvrir des portes, leur donner des connaissances, leur permettre de se faire des amis, d'accéder à des codes auxquels ils seront confrontés plus tard. C'est à ce niveau-là que j'y crois. Si je prends mon cas personnel, le rugby a un côté très intégrateur, même en restant critique. Faire partie d'un groupe de rugby est même exclusif. Je serais capable de faire des choses pour des mecs qui ont joué au rugby avec moi, même si je les aime pas, seulement parce qu'ils ont joué au rugby avec moi. C'est un peu con, mais c'est comme ça.

J.-C. B. *Et cette intégration dont tu parles tu penses qu'elle est également possible au sein du rugby quand on vient d'un quartier périphérique, quand on est accompagné par un éducateur d'une association comme la vôtre et qu'on rejoint un club du centre-ville ?*

J. S. Si le gamin fait partie du groupe, oui c'est possible. Et c'est ce qu'on cherche à développer avec Rebonds : faire en sorte que des gamins des quartiers se fassent une place dans les clubs de rugby de Toulouse. On touche parfois des jeunes qui ont peu de qualités pour jouer au rugby mais qui passeront par les clubs et en tireront toujours quelque chose : la connaissance d'un autre mode de vie, d'autres codes de comportement, d'un autre environnement que celui de leur famille et de leur quartier. Et puis il y a ceux qui arrivent à continuer parce qu'ils ont des aptitudes et qui vont développer des relations avec d'autres jeunes, qui vont faire partie du groupe, qui vont se faire des potes dans le monde du rugby. S'ils se retrouvent dix ans plus tard et que notre jeune est en galère, peut-être que son pote de rugby lui proposera un boulot ou le mettra en contact avec quelqu'un qui a un *job* à proposer. Il faut rentrer dans le réseau et en bénéficier, profiter d'un lien quasiment familial.

J.-C. B. *Ca veut dire qu'une bonne intégration passe déjà par un bon niveau de pratique, de grosses qualités physiques ?*

J. S. Oui, c'est le cas dans la pratique de haut niveau. Mais dans les clubs plus modestes, tu peux tenir ta place sans être un monstre de rugby. Le plus important c'est d'avoir une pratique qui dure un peu et qui permette au jeune d'être confronté à la mixité, à des codes différents, à des jeunes différents qu'il n'aurait pas rencontrés sans le rugby, s'il était resté dans son quartier. C'est un apport direct. Mais c'est pas facile de faire venir ces gamins dans les clubs du centre ville. Ils ont souvent peur d'être stigmatisés, que les autres se moquent d'eux parce qu'ils ont pas la tenue qui va bien ou le vocabulaire et les codes de la classe moyenne. En fait les autres gamins les accueillent bien. Au début, ils peuvent être un peu surpris. Mais ils sont bien élevés, les parents sont le plus souvent tolérants. Et surtout c'est le travail des éducateurs du club et des éducateurs Rebonds qui fait que le partage entre tous se développe. On fait ce qu'on appelle de la médiation : simplement apprendre à se connaître. Il faut à tout prix éviter que le jeune qui arrive de banlieue fasse figure de bête curieuse, de pièce rapportée, un peu folklorique.

J.-C. B. *Avant de développer les activités de l'association, peut-on venir sur ta carrière scolaire ?*

J. S. Comme je te l'ai dit, à l'école je faisais le minimum et ça passait. Je ne me suis jamais donné trop de mal. C'était une sorte de calcul stratégique : trouver l'équilibre entre le travail à fournir pour obtenir la note suffisante. Mon rapport à l'école était très simple. J'ai rapidement compris les codes et ce qu'on attendait de moi. Pas rebelle, j'ai jamais été là-dedans, j'ai toujours fait le strict minimum pour passer dans la catégorie au-dessus. Avec un certain succès ! J'ai toujours eu ce qu'il fallait avoir, sans plus. Maintenant, j'aurais quand même bien aimé avoir un peu plus. Mais il fallait bosser un minimum. Donc, j'étais un élève attentif, qui aime bien l'école, mais qui se donne pas spécialement les moyens d'en faire plus. L'école c'était aussi le collectif, les élèves, les profs. J'ai toujours eu un

rapport facile aux profs, j'ai toujours été un élève qu'on aimait plutôt bien, j'ai jamais particulièrement foutu le bordel. Mais par contre, j'ai jamais vraiment fait mes devoirs jusqu'au bout. Je me souviens en CM1 avoir compris qu'il suffisait de pas écrire mes devoirs à faire sur le cahier de texte pour que ma mère me les fasse pas faire. C'était tout simple. En même temps, je faisais le minimum pour ne pas me faire engueuler, parce que j'aimais bien être dans la norme quand même. Donc j'ai vécu un peu ma scolarité comme ça, en ayant certaines passions pour certaines matières qui m'intéressaient beaucoup plus que d'autres. Mais j'ai fait un bac S sans savoir vraiment pourquoi. Là aussi, je pense que c'est mon père qui voulait que je fasse un bac S, donc j'ai fait un bac S. C'était quand même une mauvaise idée, je pense. J'ai fini par avoir mon bac S à la repêche et je suis parti en STAPS parce que je voulais être prof de sport. Mon père croyait à l'école, mais il considérait qu'en primaire je ne devais pas avoir de devoirs à faire. Je ne devais pas consacrer du temps à ça, il fallait que je m'amuse et que je joue. C'était plus important. C'était une bonne conception des choses pour moi à l'époque. Et quand j'y repense, je me dis que c'était un choix politique. Le problème c'est que je me suis rapidement trouvé en décalage avec les autres enfants de la classe qui avaient des parents qui les poussaient pour qu'ils deviennent de bons élèves. Dans mon cas, c'était pas les meilleures conditions pour y arriver. Ma mère ne m'a pas spécialement poussé non plus. Disons que mes parents m'ont plus suivi que poussé du point scolaire. Pour moi, l'école, c'était important, mais inutile d'en faire trop. Donc j'ai toujours été capable de faire le strict minimum et de rester dans les clous. J'ai eu un rapport facile à la scolarité. Je suis typiquement l'élève qui joue le jeu, assez pour ne pas être emmerdé. Je passais même pour quelqu'un de sympathique.

J.-C. B. *Et l'université où j'ai eu l'occasion de te côtoyer en masters 1 et 2 ?*

J. S. Après le bac, je pars en STAPS, je crois encore au rugby et je suis à trois, quatre entraînements en semaine. Mais j'ai pas la moindre idée de ce que je veux faire. Ce qui est sûr, c'est que je veux pas bosser tout de suite. Donc je vais à la fac, j'ai pas mal d'amis et j'aime bien faire la fête. C'est un truc qui m'allait bien, les études. J'adore le sport, j'adore en pratiquer, j'ai une culture sportive, j'en faisais beaucoup à l'époque, j'aime presque tous les sports, donc je décide d'aller en STAPS avec comme objectif d'être professeur d'EPS. Mais c'est pas non plus la vocation absolue. L'idée c'était de rester dans le monde du sport : un truc que je connais, pas trop compliqué, avec des vacances. Etre fonctionnaire, avoir un boulot à vie aussi. Je suis quand même issu d'une génération fortement marquée par le chômage. La fac, concrètement, ça m'allait bien : un fonctionnement assez laxiste, on va en cours si on veut, l'autonomie, le sentiment de liberté. Je mets un peu de temps à comprendre les attentes de l'université. C'est quand même une espèce d'usine. Je me trouve des potes rugbymen et on fonctionne à quatre : on se passe les cours et on joue les uns contre les autres le week-end. Je trouve les exigences universitaires excessivement basses et primaires : on nous demande d'apprendre par cœur dix lignes et de les ressortir. Il faut apprendre, donc j'apprends et je réussis facilement les trois premières années. Le niveau était très faible, avec beaucoup de pratiques physiques et sportives. Donc c'est des années où je vis : je fais du rugby, j'ai des copines, je sors beaucoup et, en même temps, je valide mes années, ce qui fait très plaisir à mes parents. Puis vient la fin de la licence, avec des résultats moyens et plus très sûr de vouloir être prof de sport. Je sais plus trop où j'en suis. Y a moins de postes et je me vois pas réussir le concours. Alors que j'étais parti pour arrêter après la licence, je décide, avec un copain rugbysman, de m'inscrire en filière management pour voir et je commence à trouver de l'intérêt à ce que je fais. J'ai l'impression de devenir acteur de mon projet universitaire, avec des travaux de recherche qui me passionnent, et de mon projet professionnel. J'ai plutôt de bons résultats et je décide de continuer en master 2 à Toulouse alors que ma copine rentre à Science Po Bordeaux. Je pense qu'elle me pousse aussi intellectuellement à poursuivre ma réflexion. C'est aussi le moment où je commence à lâcher le rugby : je pars jouer en fédérale 2. Le master 2 se passe bien. Ça m'intéresse. Je suis alors dans une logique d'insertion professionnelle, mais je loupe le coche des emplois créés dans le rugby à l'occasion de la Coupe du monde de 2007. Sur le coup, je suis un peu déçu et je fais mon stage au conseil général de la Haute-Garonne en me disant dès le début qu'il peut y avoir un emploi dans les politiques sportives. Mon truc c'était de réfléchir à l'apport pédagogique des pratiques physiques et sportives. Je voulais mettre en oeuvre des choses pour les jeunes en difficulté pour améliorer leurs comportements grâce à l'éducation sportive. Ce que je fais aujourd'hui à Rebonds, en fait ! Dépasser le discours des valeurs sportives et créer des dispositifs particuliers, adaptés à des populations en rupture. Mais tout ça n'intéresse pas suffisamment le conseil général pour

aller jusqu'à créer un poste. Alors je réfléchis et le master 2 donne du sens à ce que je fais. Je comprends que la recherche, qui pourtant m'intéresse, n'est pas pour moi. Ce qui m'inquiète, c'est trouver un boulot ! Et dans mon club de rugby, je rencontre Sanoussi [ancien joueur de rugby professionnel, Sanoussi Diarra est le cofondateur de l'association Rebonds] qui me propose de prendre un poste de 30 heures par semaine dans Rebonds. Je connaissais ce qu'ils faisaient, je trouvais ça intéressant, les hommes, les valeurs m'intéressaient. Après je tombe là, comme j'aurais pu tomber ailleurs. J'ai envie de bosser, j'ai envie de gagner de l'argent et avec mon bac + 5 je me retrouve à 830 euros par mois. C'est un peu dévalorisant, mais j'y vais !

J.-C. B. *Donc c'est par le rugby que tu trouves ton travail et que tu rejoins Rebonds. Sanoussi et toi, vous étiez alors dans le même club.*

J. S. Oui, c'est ça. Le premier contact passe par le club. A Toulouse, ça se passe souvent comme ça. Les boulots sont pas sur le marché ouvert de l'emploi, ils sont sur un marché fermé d'interconnaissances. C'est par le rugby que Sanoussi se dit : « Ce mec-là, j'ai peut-être envie de bosser avec lui, en tout cas, j'ai envie de lui donner sa chance parce que c'est un mec réglo dans sa pratique du rugby ». Y a pas plus réglo que moi, comme joueur, à ce moment-là.

J.-C. B. *Tu penses qu'un de ses critères de choix c'est ton attitude sur un terrain ?*

J. S. Sur un terrain, mais aussi dans le rapport au collectif et dans l'engagement, ce que je peux y mettre. Et puis dans le rapport que je peux avoir avec les autres, dans les échanges : être à l'heure, ne pas être chiant. Je pense que si j'avais été pénible, si j'avais râlé en permanence contre le *coach*, si je m'étais pointé avec vingt minutes de retard à tous les entraînements et si j'avais fait un scandale à chaque fois que j'étais remplaçant, il m'aurait pas proposé un boulot. J'arrive dans l'association en 2007 et ils me proposent un poste plutôt administratif, montage de dossiers, la partie que je maîtrise en fait, avec la possibilité d'aller sur le terrain. Je m'engage parce que c'est des gens qui ont la patate, qui ont envie, un beau projet. Les valeurs, la cause me plaisent. Les gamins en difficulté, ça m'intéresse. Travailler le social, ça m'intéresse. Et puis, c'est une expérience professionnelle, dans le monde du rugby en plus. Je m'attendais à un boulot un peu tranquille, associatif, et je me retrouve plongé dans du lourd de suite ! Je connaissais rien au monde associatif, je ne me percevais pas comme un éducateur socio-sportif. Je comptais être un appui administratif, au niveau de la communication ou sur le financier, sur les montages de dossiers, les demandes de financement... C'est ça qui m'intéressait et c'est là que j'avais une compétence : mon master 2, mon expérience au conseil général. Mais un éducateur se fait une fracture et je vais immédiatement sur le terrain. Donc, je fais les deux choses à la fois : l'administratif, comme c'était convenu, et les cycles éducatifs avec des interventions, le suivi de certains jeunes. Je vais me construire professionnellement autour de ces deux fonctions. A l'époque, la situation était un peu précaire et puis au bout de neuf mois, on passe à 35 heures et je participe à la création et au développement du GE rugby [groupement d'employeurs] avec Sanoussi. Je me donne tous les moyens pour bien travailler, je m'applique en fait. Je deviens pro et ça me plaît. L'association est en plein développement, je découvre le boulot, je fais de tout, on devient de plus en plus nombreux et, progressivement, je m'éloigne du terrain. Les six derniers mois de mes deux premières années de contrat, je ne fais plus de cycles éducatifs. Mais j'en ai fait au début, et ça va avoir de l'importance par la suite quand on va me proposer le poste de directeur. En parallèle, je décide de passer des concours de la fonction publique territoriale parce que je n'avais pas renoncé à l'idée de devenir fonctionnaire. Mais je bosse pas vraiment, je me documente un peu, comme ça. Je suis l'actualité, je me fais des notes thématiques, je passe mes deux semaines de vacances à Noël à bosser sérieusement et j'ai énormément de chance sur les écrits : tous les sujets tombent bien, j'avais les chiffres et je connaissais bien les thèmes proposés. Résultat, je suis admissible aux écrits alors que je suis en train de me créer un emploi pour travailler au développement du GE rugby. On crée même sept emplois sur le GE rugby. Tout va bien, le *job* me plaît et je commence à être bien en place. Mais je dois préparer les épreuves d'oral du concours. Il y a 33 places, on est 40 admissibles à l'écrit. Ça vaut la peine de tenter le coup ! Donc j'y vais et, pour le grand oral, je tombe sur un texte sur la gouvernance territoriale du sport. On avait fait ça en cours, c'était facile pour moi et je m'en sors vraiment bien. Deux mois après, j'apprends que je suis admis. Je monte à Paris où je rejoins ma copine. Mais avant, je finis ma deuxième année de contrat à Rebonds et ils me proposent de rentrer au conseil d'administration de l'association. Donc j'arrive à Paris, en gardant quand même un œil sur Rebonds, de loin. Mais, alors

que j'ai mon concours, je trouve pas de travail ! Je n'ai pas de réponse à mes candidatures. Donc, je décide d'élargir mes recherches : j'ai postulé à des trucs incroyables. Il fallait que je bouffe ! Je pouvais pas me contenter de regarder les murs de ma chambre. J'arrive pas à grand chose et je finis, grâce au réseau de ma copine, à trouver un boulot de chargé de développement économique à la mairie de Gennevilliers. Je travaille alors dans le cadre du plan local pour l'insertion et l'emploi : un monde que je connais pas du tout.

J.-C. B. *Rien à voir avec ton concours ?*

J. S. Non. Je passe deux ans à accompagner des publics en difficulté. Mais commercial de l'emploi en lien avec les entreprises, c'était vraiment pas mon truc ! Je suis arrivé à faire croire que j'étais jeune, dynamique et motivé lors de l'entretien, mais au quotidien, ça me pèse ! Mais j'apprends, je découvre le monde de l'économie sociale et solidaire, les entreprises d'insertion, la collectivité qu'est la mairie de Gennevilliers. Et je me dis que, finalement, j'ai pas envie de bosser en collectivité, et pas envie d'être fonctionnaire. Et puis, éclate la crise à Rebonds ! Je lis les lettres d'info, mais je comprends pas trop ce qui se passe. Pourtant je m'implique parce que je me sens concerné. C'est humainement compliqué parce que les deux fondateurs de Rebonds [Sébastien Bouche et Sanoussi Diarra] se déchirent. Donc c'est la guerre interne pendant trois mois et ça devient vite assez vilain ! De mon côté, mon travail à Gennevilliers n'est pas très prenant. Je fais ce qu'il faut parce que derrière y a des gens en difficulté qu'il faut aider. Mais c'est pas passionnant. Donc je continue à postuler pour valider mon concours, je suis retenu aux Mureaux et je décide de pas aller au rendez-vous de recrutement : j'ai le sentiment de ne plus être à la page, j'ai une importante réunion professionnelle au même moment et je n'ai pas envie de planter mon directeur, le salaire proposé est plus bas que celui que j'ai à l'époque, et puis les Mureaux c'est à une heure de transport de mon appartement. C'était pourtant l'occasion de valider mon concours, mais je renonce ! Et, huit mois après, Sanoussi me propose de reprendre la direction de Rebonds. Je prends deux mois pour y réfléchir. Ça m'intéresse : l'opportunité, le projet, les gens, le cadre et je sens que, dans ma carrière professionnelle, ça va aussi me faire progresser. Donc je décide de rentrer à Toulouse. Je savais que j'avais vocation à rentrer, mais là les choses se précipitent un peu. Je suis content d'être passé par Paris parce que je pense que c'est une erreur de ne pas sortir de Toulouse. J'ai côtoyé un environnement professionnel particulier, au sein d'une collectivité locale. Ce travail m'a aussi convaincu qu'il fallait intervenir auprès des jeunes et ne pas laisser les situations se dégrader. A Gennevilliers, j'ai souvent travaillé avec des adultes au chômage et je me suis rendu compte que c'était parfois trop tard de tenter des trucs. C'était compliqué de les faire changer. J'ai aussi progressé professionnellement : j'ai du m'exprimer en public, mener les réunions, présenter des dispositifs devant des institutionnels, animer des temps collectifs. Tout ça, c'est formateur. Ce poste de chargé de mission m'a aussi appris à tout faire. Je pense qu'on me pose à peu près n'importe où, je ferai correctement le *job*, mais bon, entre faire correctement le *job* et avoir envie de le faire, il y a quand même une différence. J'avais vraiment envie de me remettre dans le secteur du sport et dans une bonne ambiance de travail. Mais à partir du moment où je prends le poste à Rebonds, je sais que je perds la validité de mon concours. J'avais compris que travailler dans une collectivité était pas très stimulant et puis je me dis que le sport en collectivité..., si c'est pour me retrouver directeur d'une piscine ou à manager les gardiens de gymnase, non merci ! Alors, pas de regrets !

J.-C. B. *Peux-tu présenter ta prise de fonction à la direction de Rebonds ?*

J. S. Ce nouveau poste pour moi, ça veut dire plein de choses. C'est des nouvelles responsabilités. Ça veut dire qu'on me fait confiance. Ça veut dire aussi gérer des gens qui ont mon âge, avec qui j'ai bossé selon des rapports qui n'étaient pas hiérarchiques à l'époque. C'est aussi un changement de génération à la tête de Rebonds. Tout ça me plaît bien surtout qu'avec la distance j'idéalise aussi ce qu'était Rebonds au moment où je l'ai vécu, en me rappelant que des bons moments. Je suis heureux de redevenir acteur. Je vais pouvoir prendre des décisions. Et je me pose beaucoup de questions. Mais je considère que je connais bien la structure, même si elle a évolué et je sais que Sanoussi reste président de l'association. On va dire qu'on prend un ticket à deux. Il me laisse pas seul aux commandes et je sais qu'il va garder la main sur plein de choses. On se connaît bien, j'ai déjà bossé pendant deux ans et demi avec lui. Donc je sais où je mets les pieds et j'y vais confiant. Je me dis que c'est des responsabilités, mais c'est aussi une énorme opportunité d'avoir ces responsabilités-là, à cet âge-là. Alors j'arrive à une période qui est encore très marquée par la crise qui a précédé. Il faut

relancer le truc et surtout stabiliser l'association. Je constate aussi en arrivant que l'association est plus professionnelle que quand je l'ai quittée. Quand j'y étais, c'était moins organisé. Le truc c'était : on s'y file, on verra bien ce qu'on aura au bout ! Là, c'était devenu très carré : les fonctions étaient mieux réparties, chacun faisait son taf et récupère des heures s'il a bossé sans compter avant. On me réserve un super accueil ! Je sais que Sanoussi a fait en sorte que ça se passe bien : il a préparé mon arrivée. La structure fonctionne, l'équipe se renouvelle en partie, on repart sur une nouvelle dynamique et ça me permet de commencer quelque chose de nouveau. Il faut veiller aux finances qui sont pas au top, mais on finit l'année en positif. C'est aussi beaucoup de boulot et une très grande amplitude de missions : je me retrouve à faire des dossiers de demandes de financement, à présenter le projet devant des élus, à valider le planning des éducateurs, à organiser les congés, à filer un coup de main sur le suivi des jeunes... Je constate aussi une nette amélioration de notre travail dans certains domaines. Sur le suivi, par exemple. Quand j'étais à Rebonds avant de partir à Paris, on était sur un suivi des jeunes très gentillet : on faisait un peu de social et beaucoup de sportif, en fait. Entre temps, le suivi avait beaucoup changé et était devenu très sérieux et très complet : on intervient dans les écoles, on accompagne les jeunes en club, on rencontre les familles. Concrètement, on fait du vrai travail social ! J'en viens même à me demander si on en fait pas trop vu les financements que l'on reçoit. Mais on compte sur le savoir-faire de Ségolène qui pendant mon absence est devenue responsable du suivi des jeunes et qui a développé de nouvelles façons de travailler. C'est beaucoup plus complet qu'avant. Je dois aussi faire valoir ma propre approche de la gestion de l'association alors que je ne suis pas parmi les fondateurs, que je suis assez jeune et que je descends de Paris, même si je viens de Toulouse et que j'ai connu l'association avant. Donc je décide de donner de la place à l'échange au sein de l'équipe et de donner des responsabilités à chacun pour éviter les ressentis et les rancœurs, que personne ne se sente laissé de côté.

J.-C. B. *On sait qu'il est toujours difficile pour une association de survivre au départ de ses fondateurs. La question est de savoir comment ils passent la main.*

J. S. Dans le cas de Rebonds, il y a eu cette crise interne qui s'est soldée par le départ de Sébastien. J'étais aussi très lié à Sanoussi qui en quelque sorte m'a transmis le bébé. Et puis Sanoussi prenait la tête de la présidence. Donc, il restait dans la maison. Je devais prendre la main sur l'équipe et rassurer Sanoussi. Il aurait pas lâché s'il ne m'avait pas fait confiance. De son côté, c'est aussi un pari : est-ce que j'allais tenir la route ? Après tout, c'était pas assuré ! Il fallait prendre la mesure du développement de l'association : quand j'y suis arrivé, on était quatre ou cinq ; quand je reviens, on est une dizaine. C'est pas la même envergure ! Et le directeur doit gérer le tout alors qu'auparavant ils étaient deux, certes pas à plein-temps. C'était pas facile de leur succéder. J'ai essayé d'y aller avec tact...

J.-C. B. *En changeant de statut, en passant d'éducateur socio-sportif à directeur à quelques années d'intervalle, est-ce que ta vision du projet général de Rebonds a évolué ?*

J. S. Mon passage par Paris a complété ma vision des choses et en particulier des publics en difficulté, comme on dit. J'ai compris que c'est pas parce qu'on parle de gamins en difficulté, de manière globale, qu'ils sont tous faits pareils et que certains ne sont pas capables de comprendre certaines choses et de se saisir de ce qu'on leur propose. Pour nous, il faut jouer sur la mixité sociale, créer un environnement nouveau en permettant aux gamins de se mêler à d'autres dans les clubs, faire accepter des codes nouveaux, le tout par et avec le rugby. On constate une forme d'appropriation de tout ça, sachant que ça dépend de la durée de présence dans le dispositif qu'on appelle « le suivi ». C'est sûr que le mieux est que le gamin reste le plus longtemps possible. On a des jeunes qui sont avec nous depuis le début, soit près de dix ans pour certains. Et là, on voit des changements profonds. Le relationnel joue beaucoup : avec nos éducateurs, avec le club, avec l'école, avec la famille... Notre but est d'associer l'ensemble des éléments qui constituent l'environnement des jeunes, Rebonds faisant le lien. On cherche à apporter de la stabilité, à donner quelque chose de carré, à incarner une forme de confiance auprès de l'ensemble des partenaires. Notre suivi est régulier, on fait des points d'étape, on garde la mémoire de cet encadrement, on prend en compte toutes les caractéristiques de l'enfant. La qualité de ce suivi permet, si le gamin reste suffisamment longtemps dans nos tuyaux, d'améliorer énormément les choses. On voit des gamins qui changent beaucoup, qui s'approprient ce qu'on leur dit et ce qu'ils côtoient dans l'environnement créé par notre réseau. Je pense vraiment que pour ces

gamins-là, leur vie sans Rebonds ne serait pas la même. En même temps, on sait bien que si ça marche pour ceux-là c'est aussi parce qu'ils étaient les plus réceptifs, potentiellement. De toute façon, l'inscription dans le suivi est volontaire. Donc, les gamins qui viennent sont en capacité de venir : on les connaît, ils sont partants, au moins un minimum, ils ne sont pas en rupture complète avec leur environnement. Pour ces jeunes-là, on fait du bon travail : ils vont se réapproprier les choses, ils vont rester avec nous suffisamment longtemps, ils vont comprendre comment on fonctionne, quelles valeurs on prône, en quoi on peut les aider, à quoi sert un club de rugby. On fait un super boulot avec eux, parce qu'ils font un super boulot avec nous ! Et puis y a des jeunes avec lesquels ça fonctionne moins bien, dont le comportement n'évolue pas. Dans ce cas là, Rebonds se contente, mais c'est déjà énorme, de faire le lien avec l'ensemble des éléments qui constituent l'environnement du jeune pour lui permettre de reprendre pied, de reprendre prise : poursuivre sa scolarité, s'insérer professionnellement, renouer avec sa famille, rencontrer les bonnes personnes et évoluer au sein du milieu du rugby pour trouver un cadre.

J.-C. B. *Comment justifies-tu la logique de votre association qui consiste, si je comprends bien, à extraire le jeune que vous suivez de sa famille, de son quartier, de ses copains, de son groupe social d'appartenance, de son environnement comme tu dis, pour l'amener dans un club de rugby du centre-ville ?*

J. S. Alors l'extraire, c'est beaucoup dire ! C'est quelques heures par semaine seulement et pour les plus jeunes c'est pas si difficile de fréquenter un autre environnement que celui qu'ils fréquentent habituellement. On fait l'expérience et puis on voit. Ça peut ne pas marcher. Effectivement, il y a un moment où on met ces jeunes un peu en difficulté, en allant dans l'inconnu. Mais on le fait en les accompagnant, en soignant le cadre destiné à les accueillir et avec des partenaires qui les connaissent bien. Et puis, le gamin peut arrêter à tout moment.

J.-C. B. *Par exemple, est-ce que vous savez dans quelle situation se trouve un jeune que vous sortez de son quartier pour aller pratiquer le rugby ? Comment ses copains perçoivent qu'il fasse un autre sport que celui du quartier et dans autre quartier que le leur ?*

J. S. J'en sais rien du tout : on a pas de retour là-dessus ! J'ai jamais entendu parler de gamins que la pratique du rugby aurait mis en porte-à-faux par rapport à leurs relations habituelles au sein du quartier, au sein de l'école. A mon avis, ça arrive pas souvent. Au contraire, le rugby a plutôt un côté valorisant pour eux. Et puis, on s'occupe d'eux. Même si c'est pas simple, même s'ils vont pas l'accepter de suite, ils vont voir que quand ils s'engagent dans le rugby, on est là pour les aider. Ça les rassure. On leur sert de référents alors que les parents sont souvent en difficulté et que les enseignants changent tous les ans. Nous, on bosse dans la durée avec eux. Après, l'effet réel de ce qu'on fait...

J.-C. B. *Est-ce qu'on peut dire que l'idée de Rebonds consiste à sortir le jeune de son environnement quotidien pour lui permettre d'accéder à quelque chose de nouveau ? Ça repose un peu sur le principe éducatif selon lequel la culture se mérite, qu'elle suppose un investissement, une prise de risque, et qu'au bout du compte, on en tire du profit ? C'est un peu ça, non ?*

J. S. Pour moi, oui, y a de ça. Après je ne sais pas si c'est aussi clair dans l'esprit de tout le monde. Dans mon cas, je me suis souvent demandé de quel droit on faisait ça. Pourquoi on décide, à un moment donné, que ce gamin-là va aller jouer là ? Qui on est pour dire que c'est mieux pour lui ? C'est une vraie question que je me suis souvent posée. Ceci dit, le gamin est volontaire et motivé. Et moi, je crois très fort dans la rencontre de l'autre ! C'est des gamins qui vivent souvent des relations compliquées avec le milieu scolaire, qui sont en permanence dans le conflit, dans les rapports de force dans les cités. Nous, on leur donne l'occasion de poser les armes, de souffler un peu, de ne pas se croire obligés de continuellement faire les gros bras. Ils peuvent s'extraire du regard des jeunes du quartier. Parce qu'ils ont le sentiment d'être toujours jugés. Ils vont pouvoir se relâcher un peu, retrouver une espèce de place d'enfant, un espace où ils peuvent être différents, se comporter différemment. On va pas leur demander d'être ce qu'ils sont dans le quartier au quotidien. Ils vont pouvoir être eux-mêmes sans prendre le risque de se faire bouffer. On va les rassurer, les encadrer. Et tout ça dans le plaisir du jeu de rugby. Ils vont rencontrer d'autres jeunes qui vont pas dysfonctionner, contrairement à leurs copains du quartier. Ils vont être avec des jeunes du même âge qui habitent au centre-ville de Toulouse, c'est quand même une vraie différence ! Il faut qu'ils s'ouvrent et se

confrontent à un autre réel... qui d'ailleurs, pour eux, est pas forcément réel. C'est un moment, une parenthèse dans la semaine, concrètement. Mais il ne faut pas oublier que le lien se fait toujours par l'école que fréquentent les jeunes. Et c'est toujours l'école du quartier. Nos éducateurs font des séances dans les classes. L'objectif c'est de cibler les gamins les plus durs, ceux qui sont dans le négatif et qu'on va essayer de faire devenir positifs à travers la pratique du rugby. C'est ces gamins les plus en difficulté, sur le plan social, familial, scolaire et comportemental, qu'on va un peu choyer, avec lesquels on va bosser à l'école et dont on a envie qu'ils lèvent la main à la fin de nos interventions parce qu'ils veulent aller jouer au rugby en club. Les enseignants nous aident aussi à voir quels sont les gamins qui ont le plus besoin de nous. Seule question : il faut qu'ils prennent goût au rugby... et ça c'est pas donné immédiatement. S'ils sont intéressés, on va rencontrer les parents, on va leur présenter le projet et on va les amener en club. Alors, pourquoi tel club ou tel autre ? Il y a plusieurs enjeux. Il y a un enjeu de niveau pour commencer. On a plein de gamins qui n'ont pas beaucoup de qualités de rugbyman à qui on va proposer un club qui soit pas trop tourné vers la performance, pour qu'ils puissent s'y faire une place. Il faut que le club ait besoin d'eux. S'ils sont toujours remplaçants et qu'ils voient jamais le ballon, le rugby, ça va les gonfler rapidement ! Après, y a aussi une question de logistique et de transport : on va essayer de les amener pas trop loin de leurs lieux d'habitation parce qu'on peut pas non plus en déplacer des millions tous les mercredis. Ensuite, y a des clubs dont on connaît les éducateurs, avec qui on a l'habitude de travailler. Y a aussi des clubs qui peuvent manquer de jeunes, dans certaines catégories particulières et, surtout, beaucoup d'autres qui vont nous dire qu'ils sont *archi-full* et qu'ils ne peuvent plus prendre personne. Les gamins dont on sent qu'ils ont un vrai potentiel, on peut essayer de les amener au Stade ou à Colomiers quand ils auront grandi et fait leurs preuves. Le choix des clubs est toujours fait de manière collégiale, en réunion. Il reste un autre critère qui est la logistique : il faut faire en sorte que les nouveaux jeunes se situent sur le trajet d'un des éducateur socio-sportif.

J.-C. B. *Tu insistais sur le fait que le premier contact avec les jeunes passait par les écoles dans lesquelles les éducateurs de Rebonds intervenaient. Comment tu situes le travail de ton association dans son rapport à l'école en général ?*

J. S. On le disait tout à l'heure, l'école est quasiment à la base de la capacité à identifier les gamins avec lesquels y a des choses à faire. En fait, l'association s'est construite sur le système scolaire, pour coller au plus près de son organisation. On tient compte des cycles scolaires. L'idée de départ, c'est comment toucher une classe d'âges sur un quartier ? On a vite compris que le plus simple et le plus efficace consistait à passer par l'école du quartier pour avoir un impact territorial et un impact éducatif. L'école c'est la porte d'entrée du quartier. Autrement dit, notre implantation, si on peut dire ça comme ça, correspond à la géographie scolaire et aussi aux zones prioritaires établies par la politique de la ville. On identifie les quartiers qui relèvent de la politique de la ville et on passe par les écoles de ces quartiers. C'est une chance de pouvoir passer par l'Education nationale : ça donne du crédit à ce qu'on fait, ça permet de toucher beaucoup d'enfants, ça permet de rencontrer les parents sans crainte de leur part, ça permet de mettre en avant le caractère éducatif de notre travail. C'est parfait ! Dès le début, Rebonds s'est tournée vers l'école. Tous les gamins commencent par aller à l'école : on est là sur de l'universel ! Donc on reprend les catégories scolaires, c'est-à-dire les classes, on reprend le temps scolaire, la méthodologie scolaire. En fait, on se coule dans le moule de l'école ! On s'est construit pour rentrer dans le milieu scolaire. On a conçu nos cycles éducatifs de rugby avec les enseignants et les conseillers pédagogiques. Ils voulaient pas qu'on soit des intervenants extérieurs. Ils voulaient construire les interventions avec nous. Il fallait que l'enseignant reste le référent de la classe. Nous, ça nous arrange : on voulait pas qu'on nous prenne pour des intervenants d'EPS, on voulait être considéré comme des acteurs éducatifs au sens plein du terme, pas seulement sportif. Donc on a aspiré tout ce qu'on pouvait aspirer à l'Education nationale et on leur a reconstruit quelque chose qui était une reformulation de leurs attentes. Sans oublier, de notre côté, qu'il fallait aller au-delà de l'école, se tourner ensuite vers les clubs et développer notre suivi social des enfants avec tout le monde. Donc pour pouvoir avoir un panel de jeunes qui connaissent le rugby, on a visé le cycle 3, en primaire, c'est-à-dire du CE2 au CM2, parce qu'avec les plus jeunes, on est sur de la balle ovale, on n'est pas sur du rugby. Le cycle 3, c'est notre créneau ! C'est bien de commencer avec des gamins de sept, huit ans.

J.-C. B. *Donc on peut dire que vous avez adapté le rugby aux critères de l'école ?*

J. S. Complètement. On a traduit le rugby à la sauce de l'Education nationale. A rebonds, on connaît tous bien le rugby. En plus, on est quasiment tous issus d'une formation STAPS, donc on connaît aussi très bien l'EPS. On a cet ADN en commun ! On connaît les attentes de la machine Education nationale et on fait très attention à ne pas être trop sport. On privilégie la démarche pédagogique. On ne disqualifie pas un gamin qui a du mal ballon en mains. Il faut faire preuve de souplesse pour présenter un jeu de rugby qui prenne place dans l'école, dans certains quartiers, et que ces qualités soient reconnues par l'enseignant, par le jeune, la famille pour qu'au bout du compte, ces gamins viennent dans les clubs. Il faut faire tout ce détour. Il nous faut donc déjà être perçus comme un acteur éducatif : ça veut dire être capables de cadrer un groupe, d'isoler certains cas sur lesquels il faut travailler en spécifique, de créer un projet sur plusieurs années en rentrant dans les cases très précises de l'Education nationale : c'est tout l'enjeu ! C'est un travail de traduction, presque du mimétisme qu'on fait par rapport à l'école. On lit tous les textes du ministère et on a fait ce que nous demandent les textes. On a parfois des jeunes qui adorent le rugby avec Rebonds et à l'école et qui n'accrochent pas en club parce que le rugby qu'ils proposent est différent, leurs pratiques d'intervention sont différentes. Y a moins de rythme qu'avec nous, ils sont moins dans le ludique. Malgré cette différence qu'on tente de gommer, on veut que les jeunes rejoignent les clubs et qu'ils y restent le plus possible, qu'ils prennent l'engagement sur une année pour commencer, sans abandonner en cours de route. Comme à l'école, tu en prends pour un an avec tel enseignant, même si tu as le sentiment qu'il est pas ton meilleur pote, tu vas quand même devoir te le cogner toute l'année. Il faut faire avec ! S'il y a des problèmes, Rebonds assure la médiation. On sait que c'est bon pour ces gamins d'aller en club parce que le club est un lieu de socialisation avant d'être un lieu de pratique sportive. Même si on sait que le club de rugby peut paraître un milieu fermé, peu accessible et très différent de ce que connaissent nos jeunes. C'est parce qu'on sait tout ça qu'on fait le pari qu'on réussira à inclure nos gamins dans ce milieu et qu'ils en sortiront grandis. Parce que le club a quand même une grande capacité d'accueil et de promotion, si on réussit à franchir la porte. Notre travail consiste à aider les jeunes à passer le seuil. Mais on commence par toucher le plus grand nombre par l'Education nationale, parce que c'est le biais le plus universel. Ce qu'on veut c'est que nos jeunes entrent dans l'entre soi du rugby, y trouvent du plaisir, une forme d'accomplissement et une promotion personnelle, professionnelle plus tard et sociale toute entière. C'est ça l'idée ! C'est à nous qui connaissons le rugby de l'intérieur pour avoir beaucoup donné dans ce milieu de forcer la porte et de parrainer des jeunes pour lesquels le rugby n'a pas été donné. Ce serait complètement injuste qu'un gamin n'ait pas sa chance en club sous prétexte qu'il vient d'une cité et que ses parents peuvent pas l'amener ! On a su depuis longtemps tisser des liens avec de nombreux clubs qui connaissent notre boulot et qui acceptent volontiers nos jeunes, même si à Toulouse ils manquent pas de licenciés. En plus, on peut pas nous la raconter : le rugby, ça va, on connaît !

J.-C. B. *Si les choses se passent bien avec le rugby de terrain, dans les clubs, qu'en est-il avec les instances du rugby, la fédération, le comité territorial... ?*

J. S. On fait découvrir le rugby à des jeunes qui n'étaient pas destinés à ça. Donc on aide au développement de la discipline, ce qui est une bonne chose ! Certes, on vient avec des gamins un peu différents. Donc il faut convaincre, s'adapter, vaincre certaines inquiétudes nées souvent de la méconnaissance et des fantasmes sur les banlieues. Par ailleurs, on est porteurs de contenus éducatifs et d'une démarche adaptée aux différents publics que le rugby nous permet de mettre en place. On peut dire qu'on sert la cause du rugby ! Pourtant nos liens avec la fédé sont pas faciles... Je pense que Rebonds n'a pas su ou pas voulu, au début de son activité, passer par les réseaux de la fédé. Autant on s'est coulés dans le moule de l'Education nationale, autant on n'avait plus de réserve avec les institutionnels du rugby. C'est vrai qu'on proposait quelque chose de très différent de ce que faisait le rugby traditionnel : ces jeunes ne les intéressaient pas particulièrement. Sur le territoire de Toulouse, on ne manque pas de jeunes des classes moyennes et sup qui veulent pratiquer le rugby. La ville ne cesse de gagner des habitants et les nouveaux venus ont une bonne image du rugby : ils ont vu les coupes du monde, on leur a expliqué que Toulouse était la capitale du rugby et, donc, ils inscrivent leurs enfants dans les clubs. Pour eux, c'est un signe d'intégration dans leur nouvelle ville. Pour nos jeunes, c'est différent. De notre côté, on a fait des démarches vers la fédé, mais sans doute trop tard. On a pas donné de gages. On est pas passés par leurs propres circuits. En fait, on ne voulait pas avoir

de dettes envers eux parce que ça, c'est très rugby : tu demandes un service, on te le rend et rapidement on te demande une contrepartie... On voulait pas de ça ! On voulait rester indépendants et être jugés sur la qualité de notre travail et pas être cooptés. Alors, on a commencé par prendre des initiatives et quand ça a commencé à marcher, on s'est tournés vers eux pour leur demander s'ils étaient prêts à nous aider à nous développer. Mais c'est pas comme ça que ça marche. Il aurait fallu commencer par passer par eux et qu'ils valident notre travail, quitte à nous demander de changer des trucs. Mais comme on l'a pas fait, ils se sont un peu braqués. Et comme c'est pas eux qui impulsent, ils nous perçoivent comme des concurrents illégitimes. Aujourd'hui, c'est difficile de recoller les morceaux : on est sur un tel niveau d'incompréhension ! Clairement, on fait pas le même métier ! Le problème c'est qu'on a de bons résultats et qu'aujourd'hui personne ne peut plus nous ignorer. Donc, obligatoirement, à un moment, ils seront obligés de nous considérer comme un acteur du développement de rugby au niveau territorial. Mais je pense qu'il faudra attendre un peu. En fait, la reconnaissance pour Rebonds est d'abord nationale : on a obtenu plein de prix. Notre reconnaissance sera ensuite locale. Mais, soyons clairs, la fédé c'est une grosse machine qui n'a pas besoin de nous, tout comme on leur a montré qu'on n'avait pas besoin d'eux... Concrètement, le comité territorial de rugby ne nous demande rien et nous ne lui demandons rien. Si un jour ils demandent aux clubs de ne plus bosser avec nous, là on est mal ! Mais ils n'ont pas les moyens de faire ça, ils ne contrôlent pas tout et les clubs gardent une liberté de manœuvre. De notre côté, notre bilan est bon et on est confiants : c'est pas pour rien qu'on a 25 clubs partenaires ! Alors on s'observe un peu avec le comité territorial, mais les rapports peuvent changer. Il faut prendre le temps...

SERGE TOURAINE

49 ans

Conseiller pédagogique en éducation physique et sportive
Membre du comité départemental de rugby de la Haute-Garonne

*Entretien le 8 avril 2013,
à la faculté des sciences du sport de Toulouse*

Jean-Charles Basson. *Peux-vous me raconter l'histoire de vos liens avec le rugby ?*

Serge Touraine. Le rugby m'intéresse, notamment, parce je suis conseiller pédagogique spécialisé en éducation physique et sportive, en EPS comme on dit. Avant, j'étais instituteur et j'ai passé des examens pour devenir conseiller pédagogique. Notre fonction principale, c'est la formation des enseignants. On participe au concours de sélection des futurs enseignants, on suit sur le terrain les enseignants qui débute dans le métier, on fait un accompagnement au quotidien. On est 23 ou 24 dans le département à être spécialisés en éducation physique et sportive. Bien sûr, on est rattachés à l'Éducation nationale, premier degré. On produit aussi des documents didactiques et pédagogiques en éducation physique et sportive à destination des enseignants. En plus, on s'occupe de la sécurité dans les écoles. Mais, je n'oublie pas que j'ai été instituteur. C'est la base. On est tous les jours dans les classes, en contact avec les directeurs, les enseignants. On passe aussi beaucoup de temps avec les partenaires de l'Éducation nationale : les mairies, les associations, les clubs, les fédérations, les parents bénévoles qui interviennent dans les écoles... C'est pour ça qu'on connaît bien Rebonds.

J.-C. B. *Pouvez-vous revenir sur le déroulement de votre carrière ?*

S. T. En 1991, je deviens instituteur. Je le reste jusqu'en 2000. En 2000, je passe maître formateur, donc conseiller pédagogique, comme on dit maintenant. Je suis un des plus anciens conseillers pédagogiques du département. Quand je dis qu'il ne faut pas oublier qu'on est instit, je veux dire que ce qui compte, en premier, ce sont les enfants. Mais pour aider les élèves, il faut aider les enseignants. Il faut rester proche du terrain. Ne plus avoir de classe nous dégage du temps pour produire, pour former, mais en ayant toujours le souci des élèves. Si non c'est trop facile d'avoir des discours très théoriques qui n'aident pas les enseignants. L'école doit aussi s'ouvrir sur l'extérieur. L'école ne peut plus travailler seule parce que nous avons un défaut de moyens. Donc, il nous faut des partenaires qu'il faut coordonner et à qui il faut faire respecter le cadre particulier de l'école. C'est pas facile. En plus, en EPS, il y a toute une législation à respecter. Il faut faire attention. En EPS, il y a des activités en encadrement renforcé. C'est-à-dire que les enseignants peuvent pas faire tout seuls. Il leur faut des ressources humaines extérieures bénévoles. Nous, on est chargés d'harmoniser le travail de tous ces partenaires, en respectant les programmes de l'école primaire et la loi, évidemment. Nos partenaires doivent s'inscrire dans notre schéma éducatif. Comme dans tous les métiers, on a des programmes, on

a des textes, on a des lois, on a des droits et des devoirs, on a des finalités, des objectifs pédagogiques qu'il faut respecter. Et c'est pas évident pour les partenaires de rentrer dans cette logique. Ce qui est bien avec Rebonds, c'est qu'ils ont tout de suite compris ça. Il faut que nos partenaires arrivent à comprendre nos prérogatives, nos objectifs et nos finalités. Sinon ça peut pas marcher. C'est compliqué pour les partenaires de comprendre notre fonctionnement et de s'intégrer dans ce fonctionnement.

J.-C. B. *Restons encore un peu sur votre parcours. Vous avez toujours été à Toulouse ?*

S. T. J'ai fait ma formation à l'École normale à Lyon et, tout de suite après, je suis venu à l'École normale de Toulouse. Donc, j'ai enseigné, j'ai fait les remplacements, j'ai tourné un petit peu et je suis devenu conseiller pédagogique dans la circonscription de Muret, en Haute-Garonne. Mais, je suis originaire de la Dordogne. Et j'ai aussi une formation rugbystique. Je ne dois pas oublier d'en parler. C'est pas inintéressant pour comprendre les liens avec Rebonds. Je suis un ancien joueur de rugby. Depuis l'âge de six ans, je suis sur les terrains. J'ai arrêté ma carrière de joueur à trente et quelques années et j'ai enchaîné tout de suite en tant qu'éducateur-entraîneur. J'ai passé les diplômes d'entraîneur, j'ai écrit un livre qui s'appelle *Le rugby à l'école* et qui a été publié par l'Education nationale, il y a dix ans. J'y raconte mon expérience de rugbyman et le rugby tel que je l'ai pratiqué avec mes élèves. J'ai commencé à jouer à un petit niveau. Je jouais avec mes quatre frères. On faisait le quart de l'équipe. Après, j'ai fait deux ans à Périgueux à un meilleur niveau. À l'époque, on ne partait pas pour l'argent. Donc je suis revenu jouer chez moi, à niveau moyen. Moi, j'aime tous les sports, j'ai pratiqué beaucoup de sports : pelote basque, tennis... Le rugby est un des sports qui a le plus évolué, surtout au niveau du règlement. Le rugby pro n'existait pas à notre époque. L'argent, il y en avait un petit peu qui tournait, mais c'était occulte, c'était interdit. Maintenant, c'est leur métier. Ça a provoqué une grande évolution dans les mentalités qui s'est répercutée dans le style de jeu. Par contre, la façon d'enseigner le rugby a peu changé. Les valeurs qu'on m'a enseignées quand j'étais à l'école de rugby et les valeurs que j'enseignais à l'école de rugby, ce sont les mêmes. Les schémas de jeu sont pratiquement identiques aussi. C'est lorsqu'on arrive à un certain âge, à un certain niveau que les valeurs changent un peu. Je ne fais pas partie des anciens combattants qui disent que c'était mieux avant, même si c'est un peu vrai. Il faut suivre l'évolution du rugby. Moi, j'ai commencé le rugby à la campagne. Ça n'a rien à voir avec ce qui se fait ici, à Toulouse. L'association Rebonds, par exemple, travaille avec des enfants en difficultés, souvent d'origine étrangère, avec des problèmes que nous n'avions pas à l'époque, en milieu rural. Pour nous, c'était plus simple. Aujourd'hui encore, si vous enseignez le rugby à Toulouse dans les quartiers difficiles et à trente kilomètres de Toulouse en campagne, c'est très différent. On n'a pas le même public, pas les mêmes problèmes. Il faut adapter les pratiques pédagogiques parce que les enfants des quartiers difficiles que j'ai rencontrés quand j'étais éducateur, ils venaient sans crampons, sans équipement, sans serviette pour la douche. Et les parents ne venaient pas les récupérer à la fin des rencontres, ne les accompagnaient jamais aux matches. Il fallait prendre sa voiture pour les emmener. Mais après, sur le terrain, les valeurs sont les mêmes.

J.-C. B. *De votre côté, la famille vous a incité à faire du rugby ?*

S. T. On était sept frères et sœurs : une famille nombreuse, dans un milieu très modeste. Pour nous aussi, le rugby a servi de levier. Ça nous a apporté des valeurs humaines de solidarité, d'engagement, de dépassement de soi qui nous ont servi dans notre vie à tous. Ça nous a permis aussi, je pense, de nous en sortir. Je n'ai pas appris le rugby à l'école. Dès le début, très jeune, j'ai joué en club. À l'époque, le jeu était plus dur que maintenant, plus haché et plus irrégulier aussi. On apprenait pas le rugby à l'école. Les enseignants avaient trop peur des blessures. Ça n'empêche pas que j'avais un entraîneur de club qui était instituteur, directeur de l'école et joueur. Il y a pas mal d'enseignants qui pratiquent le rugby. Ils étaient souvent joueurs-éducateurs. D'ailleurs, ils proposaient à certains de leurs élèves de rejoindre le club. Et les valeurs éducatives qu'on a au rugby, on les transfère à l'école. On retrouve les mêmes valeurs : l'entraide, par exemple. Je l'explique dans mon livre. Quand j'étais enseignant, je donnais les conseils de soutien dans la classe et sur le terrain. Le soutien, c'est important. Au rugby, on vient en soutien de ses collègues et le soutien scolaire, ça existe aussi. Mes anciens élèves peuvent vous le dire. Ces valeurs-là, elles existent sur le terrain et dans la vie de tous les jours, notamment dans le milieu scolaire. En rugby, on parle d'ailleurs plutôt d'éducateur que d'entraîneur. Si on éduque, c'est qu'on ne fait pas qu'entraîner. On ne prend pas un joueur pour

l'entraîner pour le match de dimanche. Il y a une éducation citoyenne, en plus. Et ça prend beaucoup de temps et ce n'est pas toujours évident. Nous, les conseillers pédagogiques, on veut toujours mettre du pédagogique dans tout, forcément. Mais la plupart des éducateurs sont des bénévoles qui donnent tout ce qu'ils ont, mais qui n'ont pas forcément une formation pédagogique. Donc, c'est à nous d'apporter cette dimension, d'expliquer, de former. On s'appuie, dans tous les clubs de France, sur les enseignants, les professeurs de sport, les instituteurs pour essayer d'apporter une pratique pédagogique du rugby. Il faut faire un rugby pédagogique, éducatif. C'est à la base de ce sport. C'est-à-dire qu'il y a certes le ballon, les points, les essais. Mais, il n'y a pas que ça. Il faut aussi respecter les horaires, respecter l'adversaire, respecter l'arbitre, respecter les partenaires, être capable d'être autonome, se doucher, ne pas oublier sa serviette, préparer son matériel. Et ces valeurs, ces habitudes sont celles de l'école aussi. Donc, c'est assez facile de faire le lien entre le rugby et l'école. Y a une passerelle. Je dis à tous les instituteurs qui veulent faire du rugby en classe qu'il faut commencer par un travail d'information auprès des parents. Il faut les rassurer et leur expliquer les valeurs éducatives du rugby à l'école. La mixité, par exemple. D'ailleurs le sexe fort n'est pas celui qu'on pense chez les petits. Les filles sont souvent plus débrouillardes et coordonnées que les garçons du même âge.

J.-C. B. *A vous entendre, le rugby semble être éducatif par nature.*

S. T. C'est sûr, c'est son histoire ! C'est son essence, on peut dire. C'est un sport d'école, de cour de récréation. Alors, comme dans la cour, on se bagarre un petit peu, on cherche à s'attraper, on se court après, on s'évite. Le rugby, c'est ça : un sport de combat et d'évitement. Si le combat fait peur aux parents et à certains enseignants, il ne fait pas peur aux enfants. Les enseignants ont la trouille que les parents viennent les voir en cas de problèmes, de petites blessures. Donc, il faut rassurer les enseignants en premier. Si le combat fait peur au début, on peut faire pratiquer la balle ovale où on ceinture, on bloque, mais sans plaquage. Mais attention à ne pas dénaturer le rugby. Le rugby, c'est du combat d'abord ! Si on veut faire passer les valeurs éducatives essentielles du rugby, il ne faut pas gommer la dimension de l'affrontement. Au début, je propose aux enseignants de limiter le contact. Mais très vite, ils se rendent compte que c'est ça qui intéresse les enfants qui, eux, n'en ont pas spécialement peur. Très vite, on en arrive à du contact, à des plaquages. Attention, tout ça est réglementé. On ne fait pas tout et n'importe quoi. Il faut aménager les règles, les dimensions du terrain, le nombre de joueurs. Avec des règles aménagées, on peut très bien faire pratiquer le rugby avec du contact. C'est ça l'intérêt du rugby. C'est une discipline souple qu'on peut aménager facilement. Ça reste un jeu d'enfants. Même au niveau international, les règles évoluent très régulièrement, parfois on s'y perd un peu d'ailleurs, pour faire évoluer le jeu. Si vous prenez l'histoire de la discipline, c'est impressionnant le nombre de changements de règles qu'il y a eu. Les droits et devoirs des joueurs ont été transformés. Il faut faire évoluer le rugby pour qu'il ne se sclérose pas. Mais depuis une quinzaine d'années, les changements sont surtout liés à la dimension médiatique. Faut pas se leurrer. On augmente le temps de jeu effectif pour rendre le spectacle plus attrayant, pour faire venir du monde au stade ou devant la télé, pour que les partenaires investissent. Pour en revenir aux règles, il faut bien comprendre qu'elles ne sont pas là seulement pour interdire. Elles sont là pour permettre, d'abord et avant tout, que le jeu puisse se dérouler, pour permettre qu'il y ait un jeu. On se met d'accord sur les règles et on peut s'amuser. On se crée une microsociété avec des règles propres et on joue. C'est tout simple. Et cette microsociété, on l'a créée à l'école et transférée sur un terrain de rugby.

J.-C. B. *Dans ce rapprochement que vous faites historiquement entre l'école et le rugby, quelle est la place pour les associations ?*

S. T. Alors, il faut déjà dire que les clubs sont des associations. Mais si on parle d'associations comme Rebonds, c'est aussi très important. En fait, on se rend compte que si cette association marche bien, c'est justement parce qu'elle est présente dans de nombreuses écoles. Grâce à cette association, le rugby revient dans les écoles et des écoliers vont ensuite vers le rugby, en club je veux dire. Rebonds se sert des valeurs rugbyistiques pour essayer d'insérer, d'éduquer des enfants de milieux défavorisés dans lesquels les familles sont souvent éclatées, voire explosées. Pour y arriver, ils passent par l'école qui reste une institution accessible. Ils cherchent à donner un cadre, des règles à ces enfants qui n'en ont pas dans la famille. On peut le faire dans l'école. La meilleure façon de toucher les enfants, c'est de passer par l'école. C'est sûr ! Il faut aller là où sont les enfants. Donc, ils ont commencé par le

milieu scolaire. Mais, c'est compliqué de rentrer dans le milieu scolaire. Ça a été un long combat pour Rebonds. Ils ont dû essayer de comprendre comment fonctionnait ce milieu. Ils ont intégré l'école et tout ce qui est inter-classes, les activités entre midi et deux, les activités du mercredi. Puis, ils ont touché un public un peu plus âgé dans les collèges. Ils ont élargi leur champ d'action. Ils sont partis du milieu scolaire pour gagner petit à petit le milieu extrascolaire. Personnellement, leur travail m'intéresse à double titre : je suis conseiller pédagogique et je suis aussi au comité départemental de rugby de la Haute-Garonne, en tant que responsable de la formation. On peut dire que j'ai la double casquette : école et rugby. Donc, je suis directement concerné par les activités de Rebonds. En tant qu'ancien joueur de rugby ayant fait pratiquer le rugby à ses élèves, je comprenais tout ce que proposait Rebonds et j'ai adhéré complètement à leur projet.

J.-C. B. *Ce projet avait du sens à vos yeux ?*

S. T. Non seulement, il avait du sens, mais il était indispensable. Il faut bien comprendre qu'il y a des besoins énormes dans les toutes les métropoles et grandes villes françaises où, forcément, il y a une concentration de familles en difficultés. Pour toutes ces raisons, j'ai adhéré à 300 % au projet Rebonds, dès le début ! Transférer les valeurs du rugby dans l'école, adapter le rugby à l'école, puis sortir du milieu scolaire pour rencontrer les familles comme le fait Rebonds, mettre les enfants en contact avec des éducateurs dans les clubs, tout ça, c'est parfait. C'est l'ensemble du suivi que réalise Rebonds pour chaque enfant. C'est un travail énorme ! C'est-à-dire qu'ils ne lâchent pas les enfants comme ça. Ils les accompagnent dans les clubs. Il faut trouver des clubs qui veulent bien accueillir ces enfants qui sont compliqués. Il ne faut pas se leurrer, c'est leur grand mérite de s'en occuper. Il fallait faire en sorte que la pratique en milieu scolaire puisse se poursuivre, pour les enfants qui le souhaitent, en milieu associatif, en club. D'où la nécessité pour Rebonds d'intervenir régulièrement dans les clubs pour s'assurer que les valeurs défendues sont en lien avec celle de l'école. Mais les relations avec les clubs sont assez faciles. Le plus dur a été de rentrer dans le milieu scolaire parce qu'il faut savoir qu'historiquement l'enseignant est polyvalent en école primaire. Il est formé pour enseigner les maths, le français, l'histoire, la géographie, les langues, l'informatique, j'en oublie, et l'EPS. Et en EPS, il doit être capable d'enseigner le basket, le foot, le rugby, la pétanque... Bien sûr sa polyvalence a des limites, mais dans le département c'était très mal vu que des personnes extérieures à l'Éducation nationale interviennent en milieu scolaire. C'est réglementé chez nous : sur les trois heures d'EPS à l'école primaire par semaine, une heure peut être encadrée par un intervenant extérieur. Les deux autres heures doivent être assurées par l'enseignant. Donc faire rentrer une association ou un club ou même une personne dans le milieu scolaire, c'était très mal vu. Les enseignants ne voulaient pas perdre leur polyvalence. On était quelques conseillers pédagogiques à défendre l'idée de partenariats avec des intervenants extérieurs de qualité, sachant que c'est l'enseignant qui reste maître du projet. Il peut donc s'appuyer sur les compétences de ces personnes extérieures au monde de l'Éducation nationale et travailler en bonne intelligence avec elles. Ça a été un très long combat, très difficile, pour faire admettre cette idée. C'est là que rebonds a été très intelligent et a compris qu'il ne fallait pas chercher à rentrer de force dans l'école, qu'il fallait essayer de comprendre le système scolaire de l'intérieur. Rebonds a su s'intégrer, se faire accepter par l'école et aujourd'hui l'association a pignon sur rue chez nous dans l'Éducation nationale. Si le monde du rugby est fermé et hermétique à beaucoup d'innovations, le monde de l'Éducation nationale n'est pas plus ouvert. C'est très difficile de créer des passerelles. Ça prend du temps. Il faut y aller avec beaucoup de doigté et faire des concessions. Faire changer les mentalités, c'est très compliqué. Les initiatives de Rebonds ont été très mal vues au début. Et encore aujourd'hui, c'est pas accepté par tout le monde.

J.-C. B. *A quoi tiennent les réticences ?*

S. T. En fait, les écoles craignaient que Rebonds fasse entrer les clubs dans l'école pour venir faire de la détection déguisée. Le problème, c'est que certains sports, il y a vingt ans, sont venus recruter dans les écoles. Maintenant, ce n'est plus vrai parce que les clubs ont une capacité d'accueil limitée et qu'ils n'ont plus besoin d'aller chercher des gamins dans le milieu scolaire. Ils manquent d'éducateurs, ils manquent de bénévoles, ils saturent complètement. Mais il fallait le faire comprendre aux enseignants qui ne voulaient pas que les clubs viennent faire leur marché dans les cours de récréation. Les clubs du centre-ville ont assez de gamins qui viennent pratiquer le mercredi. Maintenant, si vous vous éloignez un peu de Toulouse, la configuration est différente. Certes, il y a

encore des enfants qui viennent d'eux-mêmes dans les clubs. Mais, à certaines périodes, on manquait d'enfants dans certaines classes d'âge. Donc les actions de sensibilisation en milieu scolaire devenaient absolument nécessaires. A l'exception du Stade. Beaucoup de jeunes viennent d'un peu partout pour jouer au Stade. Le club a une telle couverture médiatique qu'il n'a pas besoin d'aller prospecter. C'est plus difficile en milieu rural, à un niveau de jeu plus faible. Au contraire, il faut trouver des bonnes âmes qui dans les clubs acceptent de s'occuper des gamins de Rebonds qui sont parfois compliqués à gérer. C'est là où on peut parler des valeurs du rugby. Ces éducateurs qui s'y collent dans les clubs, ils sont pas obligés de prendre des gamins des banlieues. C'est simplement que le rugby a encore des valeurs éducatives, des valeurs humaines qui font qu'on trouve des bonnes âmes qui accueillent des gamins de Rebonds pour essayer de les aider dans leur éducation, au-delà du rugby. La majorité des gens qui sont dans le rugby ont ces valeurs-là et s'appuient dessus. Au-delà du terrain, c'est des valeurs éducatives au sens large. C'est pour ça qu'on trouve des éducateurs qui veulent bien accepter de jouer le jeu et de prendre des enfants de Rebonds. Je ne suis pas convaincu que d'autres sports seraient partenaires de cette démarche parce que ça nécessite un investissement énorme de la part des clubs.

J.-C. B. *Pensez-vous que les valeurs du rugby dont vous parlez soient transférables dans tous les milieux de vie que traversent les jeunes de Rebonds ?*

S. T. Les valeurs rugbyistiques sont contraignantes parce qu'il faut accepter les règles. Il faut les assimiler, les comprendre, les accepter et les respecter. C'est pas évident ! En match, il faut accepter de donner la balle à son copain. Tous les enfants ne le font pas volontiers. Je pense que pour le public visé par Rebonds, ces règles contraignantes créent un cadre qui est difficile à accepter. Pourtant ces enfants-là en ont particulièrement besoin. Là où ils sont forts, à Rebonds, c'est que si l'enfant accepte de venir, de respecter ces règles contraignantes, il va y prendre du plaisir. Pour apprendre, il faut un minimum de contraintes. Une fois que les enfants ont pris du plaisir à accepter les règles et les conditions qu'elles créent, le transfert peut se faire vers la famille, l'école et le club. Les familles comprennent que c'est pour le bien de l'enfant. La difficulté, c'est de les toucher, les familles. La mère est souvent seule. Souvent, ils mangent des cailloux ces gamins. Accepter les contraintes pour progresser, c'est le fondement de l'école, comme du rugby. Il est facile de faire le transfert entre ces deux milieux. C'est vrai dans tous les domaines d'ailleurs. Pour bien maîtriser une technique scolaire ou une technique sportive, il faut s'entraîner, répéter ses gammes, faire des exercices. S'inscrire dans la durée, ne pas céder au zapping de la consommation immédiate, accepter de ne pas réussir tout de suite, ne pas renoncer, voilà ce qu'il faut apprendre aux enfants, à l'école comme en club. C'est comme ça qu'ils peuvent évoluer. Mais il faut du temps ! Il faut de la persévérance, de l'entraînement, de l'abnégation, de l'engagement. Il faut surtout de l'envie. Donner l'envie, voilà ce que réussit très bien Rebonds ! À nous de créer des situations pédagogiques, aussi bien en milieu scolaire que sur les terrains de rugby, qui vont donner l'envie à ces enfants de revenir. Il faut les valoriser, les mettre en confiance. Chez les jeunes enfants, cette persévérance, c'est compliqué. Il y a des enfants qui ont du mal et qui n'ont pas un suivi derrière, pas d'appui des familles. C'est pour ça que c'est une nécessité de travailler avec les familles, aussi bien à l'école qu'en club. Le lien avec les familles est indispensable surtout que ce sont des familles en difficultés, qui voient ça de loin, qui ont peur de s'intégrer, qui ont peur de rentrer dans les associations. Il faut donc accepter les contraintes et accepter les règles. Si la règle interdit certaines choses, c'est à ce prix qu'on accède à la progression, à la maîtrise, à une forme de créativité même. À partir du moment où les jeunes respectent et intègrent cette règle, ils vont prendre du plaisir. Ils vont créer, se développer, jouer avec la règle, pas tricher mais créer des situations innovantes en respectant la règle. D'abord, il faut accepter la règle. Mais quel combat pour faire assimiler et accepter les règles à des enfants qui en ont très peu en dehors de l'école. C'est compliqué ! C'est un combat usant.

J.-C. B. *Mais qui doit aussi apporter des satisfactions...*

S. T. Oui, bien sûr ! C'est pour ça qu'on tient, nous les enseignants. L'EPS, comme la musique, comme les arts plastiques, est une activité moins scolaire que les maths ou le français. C'est-à-dire que les enfants peuvent être en situation de réussite, de valorisation, ils peuvent se développer, apprendre à travers ces activités parce qu'elles ne nécessitent pas des connaissances scolaires. On peut ne pas savoir faire une division et être un très bon joueur de rugby, même si c'est mieux de savoir faire les

deux. C'est pour ça que le sport, en général, est un levier de réussite pour les enfants en difficultés. Dans ma classe, les bons élèves, bien sûr je m'en occupais, mais j'aimais les enfants en difficultés parce qu'ils sont plus complexes. Je m'appuyais énormément sur le sport ou les activités artistiques pour essayer de leur redonner confiance. Je me souviens d'un élève qui était très faible à l'école. Un très gentil garçon à qui on disait tout le temps qu'il était nul. Forcément, on l'avait stigmatisé. Il était dans le statut du nul. Moi, je le récupère en CM2 et je constate, chose surprenante, qu'il adorait les poésies. Alors je le faisais réciter des poésies. Ça devenait presque solennel, religieux dans la classe. Je l'ai fait monter sur la table, alors qu'il était timide et en situation d'échec scolaire, pour lui faire réciter devant toute la classe une poésie. Tous les gamins ont applaudi à la fin ! Pour moi, c'était une réussite phénoménale et j'ai dit à la maman, qui était toute seule, que son Romain, il fait peut-être 25 fautes à la dictée, mais il est très bon en poésie, il a une bonne mémoire et il récite bien. Je ne suis pas Zorro, mais c'est un gamin qui a repris confiance en lui. Même s'il n'était toujours pas très bon scolairement à la fin de son CM2, il a fait un petit cycle court et il a du boulot aujourd'hui. Le sport, c'est pareil. On peut s'appuyer sur les valeurs sportives pour faire réussir certains enfants qui ont plus de mal. Maintenant, on peut être un excellent élève et un excellent sportif. Ça existe aussi. Mais dans ce cas, l'enfant a moins besoin de nous. Le rugby est une des activités sportives où l'enfant peut vraiment se développer et progresser parce que le rugby, c'est l'entraide, la solidarité, la persévérance. Ça peut faire mal, mais ça apporte aussi beaucoup de satisfactions personnelle et collective.

J.-C. B. *Est-ce que certaines méthodes éducatives du rugby peuvent être comparées à des méthodes pédagogiques pratiquées à l'école ?*

S. T. En club, on trouve souvent des bénévoles qui donnent de leur temps, des passionnés qui n'ont pas forcément eu une formation pédagogique. Souvent en club, pendant les entraînements, l'objectif principal c'est le match du week-end. On est dans une répétition de gestes, de chemins de jeux parfois vides de sens pour les gamins. On sait qu'il faut faire la passe de telle façon, qu'il faut faire une mêlée de telle façon, mais on n'explique pas toujours aux enfants pourquoi on leur fait faire telle et telle activité. On ne leur donne pas la finalité. Souvent on propose des situations peu ludiques avec peu de temps d'action pour les enfants. Beaucoup de verbalisation et peu de temps d'action. C'est pour ça que les clubs sont contents lorsqu'il y a des profs de sport qui rentrent dans les clubs parce qu'ils espèrent qu'on va apporter des situations pédagogiques plus ludiques, avec plus de sens. Rebonds a pigé tout de suite qu'à l'école, notre souci premier c'est de faire apprendre aux enfants des connaissances, des savoirs, des savoir-faire, des savoir-être. Ils ont pigé tout de suite que, pour apprendre, il faut instaurer des situations pédagogiques avec certaines contraintes qui sont intéressantes pour les enfants parce que, justement, elles donnent du sens. Quand ils sont venus me voir au comité de rugby, ils avaient déjà un projet pédagogique que j'ai regardé avec beaucoup d'intérêt, mais qui ne correspondait pas toujours aux contraintes de l'Éducation nationale. Ils ont eu l'intelligence de comprendre comment on fonctionnait et d'adapter leurs projets à nos attentes et objectifs. Mais ils ont eu aussi l'intelligence d'adapter leur projet aux clubs qui n'ont pas tout à fait les mêmes objectifs que nous. Donc, ils arrivent à adapter leurs projets en fonction des contraintes du milieu dans lequel ils interviennent. C'est ça leur force ! Comme ils sont extérieurs au monde de l'Éducation nationale, quand ils rentrent dans notre milieu en tant que partenaire, on met des garde-fous. Un des garde-fous, c'est ce qu'on appelle chez nous le contrat pédagogique, qui s'appelait avant le projet pédagogique. Le contrat pédagogique va acter l'intervention de Rebonds. Y a une réunion en amont, sans les enfants, pendant laquelle un membre de Rebonds qui va intervenir dans l'école rencontre l'enseignant chez qui il va intervenir. Ils montent ensemble ce projet pédagogique en se demandant quels sont les objectifs que se fixe l'enseignant qui est toujours maître d'œuvre, parce que c'est chez lui que ça se passe. Il va s'appuyer sur les compétences de Rebonds. C'est une co-intervention qui se décide ensemble. Il faut pas que pendant l'intervention de Rebonds l'instituteur aille boire un café ou corrige ses copies. Pour qu'il y ait co-intervention, il faut qu'ils se mettent d'accord au départ. Ils doivent aussi décider d'une évaluation. Puisqu'il y a des apprentissages, il faut évaluer. L'évaluation aussi est construite ensemble. À la fin de cette intervention, une réunion post-intervention permet de faire un bilan de ce partenariat. Voilà comme on fonctionne. C'est le schéma classique de l'école que Rebonds a complètement repris à son compte. Ils y étaient un peu contraints : sans contrat, ils pouvaient pas entrer dans l'école ! Ils sont obligés de se plier à l'espace, au temps, aux personnels, au rythme, aux règles et aux usages de l'école. Tout est réglementé. Le plus dur consiste à s'adapter à la population des enfants et aux

enseignants. C'est-à-dire que les enseignants ont une certaine représentation de l'activité. C'est d'abord eux qu'il faut convaincre ! Et eux qu'il faut former, avant de toucher les enfants ! Ca a pas été facile pour Rebonds, mais ils l'ont très bien réussi.

J.-C. B. *Vous avez insisté sur la préparation conjointe du contrat pédagogique, sur l'évaluation de l'activité. Plus généralement, Rebonds est à l'origine de ce qu'ils appellent le « suivi Rebonds » que vous connaissez. Vous auriez tendance à dire que, là aussi, ce suivi emprunte à une logique scolaire ?*

S. T. Forcément, il y a un lien aussi. Mais moi, je vois ça plutôt comme un prolongement de l'école, une ouverture des portes de l'école. C'est-à-dire que l'école permet, dans un cadre un peu réglé, un peu contraint, de pratiquer le rugby. Après, il s'agit de sortir de l'école pour poursuivre le rugby à l'extérieur. On sort l'enfant du cadre scolaire, on rentre dans un nouveau cadre qui peut être le milieu familial, le milieu associatif, le club. On s'appuie sur le cadre scolaire pour aller voir ailleurs, pour transférer ailleurs ce que l'enfant a appris à l'école. Ce cadre scolaire avec ses valeurs, ses contraintes, je pense que Rebonds essaie de le transférer dans le cadre familial qui, parfois, manque de règles. Mais, je veux pas caricaturer. Il faut aussi indiquer que l'enseignant a perdu en respectabilité, en respect. Son statut social s'est dégradé. Si Rebonds peut prendre le relais, c'est bien aussi. Si l'association peut incarner une sorte de référence morale pour les jeunes, c'est autant de gagner, notamment en s'appuyant sur les éducateurs qui ont fait leurs preuves auprès des jeunes. Ca permet aussi de réinscrire l'école dans le quartier, dans la ville, comme quand l'instit était une personne connue et respectée dans son environnement. Ca, on l'a perdu maintenant. Avant l'instit connaissait les parents, était écouté par les parents. Il organisait aussi des activités collectives à l'extérieur de l'école, des activités socio-culturelles comme on disait, et puis du sport aussi. On peut dire que Rebonds contribue à faire, à nouveau, de l'école un acteur social. C'est bien ! Je connais bien le problème : sur les quatre frères qu'on était, trois sont devenus instits ! Mon frère aîné était secrétaire de mairie, il s'occupait de la cantine, il habitait le logement de fonction de l'école. Il avait des fonctions au-delà de son statut d'enseignant. Et une vraie respectabilité ! Ca fait vieux combattant, mais il comptait dans le village au même titre que le médecin ou que le curé. Moi, je l'ai connu ça. Après, j'ai connu la dégringolade. L'image de l'enseignant n'est plus du tout la même maintenant, notamment auprès des familles. Les médias nous ont fait beaucoup de mal aussi. Depuis que je suis conseiller pédagogique, j'ai amené quatre directeurs porter plainte en justice : un pour coups et blessures, un pour homophobie, il se trouve qu'il est homosexuel, et deux autres pour insultes. Il faut le vivre, ça ! Je les connais bien les directeurs. Ils m'appellent, parfois en larmes. On est allés à la gendarmerie et on a fait un dépôt de plainte. On peut pas accepter ça ! On est formé pour enseigner, on le fait comme il faut et, pourtant, on n'est pas respectés. Il ne faut se laisser faire ! Y a des enseignants qui y laissent leur santé ! Si grâce à Rebonds, et à d'autres partenaires extérieurs, l'école est mieux considérée, c'est tant mieux. Elle en a grand besoin ! Mais il faut compter avec le temps. C'est pas pour tout de suite. Plus Rebonds est connu, plus ses actions sont respectées, sont appréciées, plus l'image de l'Éducation nationale et de l'enseignant s'en trouve valorisée, c'est sûr ! Parce que l'école arrive à montrer qu'elle sait y faire aussi avec les enfants en difficultés. Mais c'est compliqué. Il faut le temps de construire un tissu relationnel important entre des personnes qui se connaissent pas, dont les mondes professionnels sont parfois en opposition ou qui s'épient et qui se méfient l'un de l'autre, comme c'est le cas entre l'école et les clubs. Rebonds sait bien faire ça : mettre les uns et les autres en relations, dans la confiance et le respect des compétences et des normes de chacun. Mais c'est compliqué de lever les réserves.

J.-C. B. *Est-ce que votre connaissance conjointe de l'école et du monde du rugby vous permet de comprendre quels sont les rapprochements possibles entre ces deux milieux ?*

S. T. Oui, je connais assez bien le monde fédéral : j'y suis resté dix ans. Personnellement, j'ai été sensible aux débuts de Rebonds parce que j'appartiens à l'Éducation nationale. Un conseil technique fédéral avec qui je suis ami s'est également intéressé à l'association. Il faut dire qu'il a entraîné Sanoussi à Albi. Les liens supposent des contacts dans la maison. On a travaillé beaucoup ensemble pour que Rebonds soit connu du monde fédéral. Le monde du rugby, même si c'est un monde très généreux, est un monde très hermétique, avec de la cooptation, du copinage. Ce qui m'a toujours hérissé, pour peser mes mots, c'est que Rebonds a toujours eu du mal à être accepté par le monde fédéral. J'ai passé beaucoup de temps avec la fédération pour faire en sorte que Rebonds soit reconnu

par la fédé, pour que la fédé les aide financièrement, en infrastructures, humainement. Depuis la création de Rebonds, j'attends en vain que la fédération les soutienne, les accepte, les reconnaisse ! Je pense qu'il y a une guerre de personnes, d'intérêts et que Rebonds, j'ose le dire, fait de l'ombre à certaines personnes à la fédé. En réaction, ils ferment les portes. Ce qui est une erreur ! Je l'ai dit haut et fort, quand j'étais au comité, mais ça n'a servi à rien. En marges des réunions fédérales, on me disait que ce que faisait Rebonds était très bien, mais ses propos n'étaient jamais publics. Si on ne fait pas partie des copains des copains, c'est pas la peine d'espérer quoi que ce soit ! L'argument le plus souvent présenté est que la fédé est dotée d'un organisme qui fait la même chose que Rebonds. Le problème c'est que cet organisme ne produit rien. Alors ça n'empêche pas Rebonds d'exister et de se développer, mais avec le soutien fédéral tout serait allé beaucoup plus vite. Ça leur aurait ouvert des portes parce que le pouvoir d'une fédération, c'est différent du pouvoir d'une petite association, évidemment. On aurait pu leur faciliter des démarches administratives, les aider financièrement. Parce que le souci de Rebonds, c'est quand même de savoir s'ils peuvent vivre de leur activité et si la structure est stable. C'est un drôle de pari de se lancer dans une telle création sans assurance qu'elle soit viable. Je pense qu'un soutien logistique, financier les aiderait encore aujourd'hui. Surtout que les valeurs qu'ils défendent, la fédé ne peut pas être contre ! Le truc aussi, c'est que Rebonds ne veut pas être reprise par la fédération et devenir Rebonds made in Fédération française de rugby. Ils veulent leur identité, leur identité propre. C'est le prix de la liberté ! Peut-être que s'ils avaient fait plus de concessions, s'ils s'étaient intégrés dans ce système fédéral en disant oui à tout le monde, peut-être qu'ils auraient pu y entrer ! C'est dangereux aussi...

J.-C. B. *Est-ce qu'il n'est pas possible d'imaginer que Rebonds s'ouvre à d'autres horizons géographiques et cherche à se développer sur des terres où le rugby est moins présent qu'à Toulouse ?*

S. T. Oui, c'est une idée. Il y a des choses à faire dans les quartiers difficiles des grandes villes où le rugby est marginal. C'est sûr ! Y a un réel besoin. Et plutôt que se tourner vers la fédé, le plus important c'est d'avoir des liens sérieux avec les institutions publiques de la région, du département et de la ville, voire du ministère. Même si les crédits publics sont en baisse. Mais, dans ce cas, la fédération française de rugby risque de dire qu'elle a suffisamment de gamins dans les écoles de rugby, que son sport est médiatisé et qu'elle n'a pas de problème de recrutement. Ce qui n'est pas faux. Pourquoi soutenir des associations alors que le rugby est reconnu et vit bien sans être obligé de s'ouvrir vers des populations qu'il ne connaît pas. C'est ça leur philosophie. C'est pour ça qu'ils ne veulent pas aider Rebonds. Et là on peut se demander où elles sont les valeurs du rugby. Il faut dire aussi que les éducateurs de Rebonds sont un peu en décalage avec le monde du rugby. En fait, ils sont plus proches de l'Éducation nationale. Ils sont tous formés. Rebonds nous les envoie et ils reçoivent une formation Éducation nationale. Je les vois pendant trois heures. Tous les éducateurs Rebonds qui interviennent en milieu scolaire ont une formation initiale, universitaire ou autre. Et en plus l'Éducation nationale en rajoute une couche. Pendant trois heures, on parle du milieu scolaire et puis du rugby à l'école avec leurs droits, leurs devoirs, les objectifs, et après, je fais un suivi sur le terrain, c'est-à-dire que je vais les voir fonctionner en milieu scolaire. Moi, ou des collègues quand je ne peux pas y aller. Rebonds est toujours très sensible au fait d'avoir du personnel formé, adapté au milieu scolaire dans lequel ils interviennent prioritairement. Sanoussi a le souci du travail de qualité. Je n'ai pas d'intérêt dans Rebonds, mais il faut reconnaître qu'ils travaillent sérieusement. Les éducateurs de Rebonds sont des amoureux, des militants du rugby, mais ils sont aussi capables de prendre du recul par rapport à leur propre pratique. En fait, ils ne sont pas naïfs devant le rugby. Ils réfléchissent à cette pratique, ils la remettent en cause parfois et ils la complètent. C'est ça leur plus-value par rapport au monde fédéral. Si certains éducateurs sont des sportifs de haut niveau, je pense par exemple à Manon André, ils gardent la tête froide et ne s'emballent pas. Ils savent que la carrière passe, qu'il faut aussi réussir ses études, ils ont un regard un petit peu critique sur le rugby, ils retiennent surtout la dimension éducative. C'est intéressant parce que c'est des gens qui ne sont pas obtus, enfermés dans le rugby. Je le vois en formation, ils sont ouverts et curieux. Ils écoutent ce qui se dit. Ils savent analyser le rugby, et l'école aussi. C'est enrichissant. Ce sont vraiment des éducateurs. Ils savent aider les enfants à se développer à leur tour. Je le sais, ils sont tous passés entre mes pattes.

J.-C. B. *Et vous leur dites quoi pendant les trois heures de formation ?*

S. T. C'est de la formation, ou de l'information plus simplement. C'est souvent un moment d'échanges, de discussions. Je leur explique le système éducatif français. C'est trois heures assez théoriques. Après, ils vont sur le terrain, dans une école, et ils sont suivis. On leur dit s'il faut recadrer certaines choses. Ils rencontrent les différents partenaires de l'école. On parle aussi rugby et enseignement du rugby à l'école : comment s'y prendre avec les enfants ? quoi proposer ? Je réponds à leurs questions. Je vais les voir dans les différentes écoles, je regarde comment ils fonctionnent, si ça se passe bien. Ça s'est d'ailleurs toujours très bien passé. C'est important d'insister sur les éducateurs. Sans eux, qui sont au contact direct de l'école et des écoliers, rien ne serait possible.

BIBLIOGRAPHIE

- AMRANI Y., BEAUD S., 2004, *Pays de malheur ! Un jeune de cité écrit à un sociologue*, Paris, La Découverte.
- BARTHE R., 1980, *Lexique occitan-français*, Paris, Editions de la collection des amis de la langue d'oc.
- BASSON J.-C., 1998a, Faut-il réprimer les violences scolaires ? A propos du centenaire de la loi du 19 avril 1898, *Les Cahiers de la sécurité intérieure*, n°32, 175-187
- BASSON J.-C., 1998b, Professionnalité militante, crise du syndicalisme et socialisation politique, in D. Andolfatto, D. Labbé (dir.), *Un demi-siècle de syndicalisme en France et dans l'Est*, Nancy, Pun, pagination ?
- BASSON J.-C., 1998c, Sports de rue et modalités d'engagement dans l'espace public : les politiques sportives territoriales et les jeunes des quartiers de l'agglomération grenobloise, in C. Jaccoud, Y. Pédrassini (dir.), *Glisser dans la ville : les politiques sportives à l'épreuve des sports de rue*, Neuchâtel, Editions du Centre international d'étude du sport, 71-95.
- BASSON J.-C. (dir.), 2001, *Sport et ordre public*, Paris, La Documentation française.
- BASSON J.-C., 2004, Les politiques de lutte contre le hooliganisme. Vers un référentiel européen d'action publique, in S. Roché (dir.), *Réformer la police et la sécurité. Les nouvelles tendances en Europe et aux Etats-Unis*, Paris, Odile Jacob, 313-330.
- BASSON J.-C., 2007, L'espace du stade ou l'ordre en public, in G. Capron, N. Haschar-Noé (dir.) *L'espace public urbain : de l'objet au processus de construction*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 191-206.
- BASSON J.-C., 2014, Le progrès dans l'ordre. A propos des stades de la Coupe du monde de football, *Mouvements*, n°78, 31-42.
- BASSON J.-C., SMITH A., 1996, *Sports et action publique localisée : les politiques sportives territoriales et les jeunes des quartiers de l'agglomération grenobloise*, Grenoble, Rapport pour le compte de l'Association intercommunale de prévention de la délinquance, Centre d'études et de recherche sur l'administration et le territoire, Institut d'études politiques.
- BASSON J.-C., SMITH A., 1998, La socialisation par le sport : revers et contre-pied. Les représentations sociales du sport de rue, *Les Annales de la recherche urbaine*, n°79, 33-39.
- BASSON J.-C., SMITH A., 2001, Perception publique et représentations sociales du sport de rue. L'exemple de l'agglomération grenobloise, in J.-C. Basson (dir.), *Sport et ordre public*, Paris, La Documentation française, 67-81.
- BECKER H., 2014, Des vies ordinaires, *Lectures* [En ligne].
- BERGER P., LUCKMANN T., 1992, *La Construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck.

- BERTAUX D., 2010, *Les récits de vie. Perspective ethnosociologique*, Paris, A. Colin.
- BERTRAND J., 2012, *La fabrique des footballeurs*, Paris, La Dispute.
- BOISGONTIER J., 1992, *Dictionnaire du français régional du midi toulousain et pyrénéen*, Paris, Bonneton.
- BOURDIEU P., 1977, Remarques provisoires sur la perception sociale du corps, *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 14, 51-54.
- BOURDIEU P., 1979, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit.
- BOURDIEU P., 1984, *Questions de sociologie*, Paris, Minuit.
- BOURDIEU P., 1986a, Habitus, code et codification, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°46, 98-105.
- BOURDIEU P., 1986b, L'illusion biographique, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°62-63, 69-72.
- BOURDIEU P., 1987, Programme pour une sociologie du sport, *Choses dites*, Paris, Minuit, pagination ?
- BOURDIEU P. (dir.), 1993, *La Misère du monde*, Paris, Seuil.
- BOURDIEU P., 2004, *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Raisons d'agir.
- CAREIL Y., 1994, *Instituteurs des cités HLM. Radioscopie et réflexion sur l'instauration progressive de l'école à plusieurs vitesses*, Paris, Puf.
- CASTEL R., 2003, *L'insécurité sociale, Qu'est-ce qu'être protégé ?*, Paris, Seuil.
- CHANTELAT P., 2001, Sport de rue : regards sociologiques et politiques d'équipements sportifs, in J.-C. Basson (dir.), *Sport et ordre public*, Paris, La Documentation française, 83-101.
- CHANTELAT P., FODIMBI M., CAMY J., 1996, *Sports de la cité. Anthropologie de la jeunesse sportive*, Paris, L'Harmattan.
- DARBON S., 1995, *Rugby, mode de vie*, Paris, Jean-Michel Place.
- DARBON S., 1997, *Du rugby dans une ville de foot. Le cas singulier du rugby club de Marseille-Asptt*, Paris, L'Harmattan.
- DARBON S. (dir.), 1999, *Rugby d'ici, une manière d'être au monde*, Paris, Editions Autrement.
- DARBON S., 2002, Pour une anthropologie des pratiques sportives. Propriétés formelles et rapport au corps dans le rugby à XV, *Techniques et culture*, 39, 1-20.
- DARBON S., 2008, *Diffusion des sports et impérialisme anglo-saxon*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme.
- DARMON M., 2006, *La socialisation*, Paris, Armand Colin.
- DEFrance J., 2001, Histoire du sport, régulations sociales et contrôle public. Entre autonomisation et mise sous tutelle, in J.-C. Basson (dir.), *Sport et ordre public*, Paris, La Documentation française, 9-19.
- DUBET F., MARTUCELLI D., 1996, *A l'école. Sociologie de l'expérience scolaire*, Paris, Le Seuil.

- DUNNING E., 2010, Approche figurationnelle du sport moderne : réflexions sur le sport, la violence et la civilisation, *Vingtième siècle*, n°106, 177-191.
- DURKHEIM E., 1975, *Textes. 1. Eléments d'une théorie sociale*, Paris, Minuit.
- DURKHEIM E., 2012, *L'éducation morale*, Paris, Puf.
- DURKHEIM E., 2013, *Education et sociologie*, Paris, Puf.
- DUVOUX N., 2012, *Le nouvel âge de la solidarité. Pauvreté, précarité et politiques publiques*, Paris, Seuil.
- ELIAS N., 1973, *La Civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy.
- ELIAS N., 1993, *Engagement et distanciations*, Paris, Fayard.
- ELIAS N., DUNNING E., 1994, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard.
- ELIAS N., SCOTSON J. L., 1997, *Logiques de l'exclusion. Enquête sociologique au cœur des problèmes d'une communauté*, Paris, Fayard.
- FALCOZ M., KOEBEL M. (dir.), 2005, *Intégration par le sport : représentations et réalités*, Paris, L'Harmattan.
- FASSIN D., MEMMI D. (dir.), 2004, Le gouvernement de la vie, mode d'emploi, in D. Fassin, D. Memmi (dir.), *Le gouvernement des corps*, Paris, Editions de l'Ehess, 9-33.
- FAUCONNET P., 2013, *L'œuvre pédagogique de Durkheim*, introduction à E. Durkheim, *Education et sociologie*, Paris, Puf, 11-40.
- FAURE S., 2004, Filles et garçons en danse hip-hop. La production institutionnelle de pratiques sexuées, *Sociétés Contemporaines*, n°55, 5-20.
- FAURE S., 2008, Jeunes des quartiers populaires. Eléments d'analyse des dimensions sexuées, corporelles et spatiales de la socialisation, *Journal des anthropologues*, 112-113, 205-222.
- FAURE S., GARCIA M.-C., 2007, Autonomie et responsabilité au cœur de la danse hip-hop, *Sciences humaines*, n°181, 36-39.
- FAURE S., GOSSELIN A.-S., 2008, Apprendre par corps : le concept à l'épreuve de l'enquête empirique. Exemple des jeunes danseurs des favelas, *Regards sociologiques*, n°35, 27-36.
- GASPARINI W., 2008, Genèse politique d'une croyance collective, *Sociétés contemporaines*, n°69, 7-23.
- GASPARINI W., KNOBE S., 2005, Le salut par le sport ? Effets et paradoxes d'une politique locale d'insertion, *Déviance et Société*, vol.29, n°3, 445-461.
- GASPARINI W., VIEILLE-MARCHISET G., 2008, *Le sport dans les quartiers, pratiques sociales et politiques publiques*, Paris, Puf.
- GOFFMAN E., 1987, *Façons de parler*, Paris, Minuit.
- GUERANDEL C., 2008, *Les modes de socialisation des jeunes filles et des jeunes garçons des quartiers populaires urbains dans les structures sportives : le cas d'un quartier toulousain*, Université de Toulouse, Thèse de doctorat en Sciences et techniques des activités physiques et sportives.
- HEINICH N., 1997, *La sociologie de Norbert Elias*, Paris, La découverte.
- JOYCE J., 1992, *Portrait de l'artiste en jeune homme*, Paris, Gallimard.
- LACOUTURE J., 1993, *Voyous et gentlemen, une histoire du rugby*, Paris, Gallimard.

- LAHIRE B., 1998, *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan.
- LAHIRE B., 2002a, *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*, Paris, Armand Colin.
- LAHIRE B., 2002b, Prolonger le travail de Bourdieu : des attitudes à la théorie, *Sciences humaines*, n° spécial, 86-89.
- LAHIRE B., 2008, *La Raison scolaire. Ecole et pratiques d'écriture, entre savoir et pouvoir*, Rennes, Pur.
- LAHIRE B., 2012, *Tableaux de familles. Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires*, Paris, Le Seuil.
- LE CAISNE L., 2000, *Prison. Une ethnologue en centrale*, Paris, Odile Jacob.
- LEPOUTRE D., 1997, *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob.
- MASCLLET O., 2001, Mission impossible. Ethnographie d'un club de jeunes, *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol.136-137, 60-69.
- MAUGER G., 1998, Bandes et valeurs de virilité, *Regards sur l'actualité*, 29-39.
- MENNESSON C., 2007a, *Corps, sports, genre. Processus de socialisation et rapport de domination*, Université de Toulouse, Habilitation à diriger des recherches.
- MENNESSON C., 2007b, Sports « inversés ». Modes de socialisation sexuée des jeunes, in H. Eckert et S. Faure, *Les jeunes et l'agencement des sexes*, Paris, La Dispute, 63-76
- MERTON R. K., READER G. C., KENDALL P. L. (dir.), 1957, *The Student physician. Introductory studies in the sociology of medical education*, Cambridge, Harvard university press.
- MOREUX B., RAZOU R., 2010, *Les mots de Toulouse. Dictionnaire du français toulousain*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail.
- PAUGAM S., 1991, *La disqualification sociale. Essai sur la nouvelle pauvreté*. Paris, PUF.
- PAUGAM S., 2012, Durkheim, sociologue et éducateur, préface à E. Durkheim, *L'éducation morale*, Paris, Puf, 1-24.
- POCIELLO C., 1983, *Le rugby ou la guerre des styles*, Paris, A. M. Métailié.
- POTET F., 2001, Je milite pour la reconnaissance d'un nouveau statut : les clubs citoyens, entretien avec Jamel Sandjak, in J.-C. Basson (dir.), *Sport et ordre public*, Paris, La Documentation française, 103-107.
- PRAIRAT E., 2013, La socialisation scolaire : Elias contradicteur de Foucault, in S. Chevalier, J.-M. Privat (dir.), *Norbert Elias. Vers une science de l'homme*, Paris, Cnrs Editions, 283-295.
- REBONDS, 2013, *Rapport d'activités 2013*, Toulouse.
- REBONDS, 2014, *Rebonds a 10 ans !*, Toulouse.
- ROSANVALLON P., 2014, *Le parlement des invisibles*, Paris, Seuil.
- SAOUTER A., 2000, *Etre rugby. Jeux du masculin et du féminin*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme.
- SAWICKI F., 2012, Pour une sociologie des problématisations politiques de l'école, *Politix*, n°98, 7-33.
- SCHNAPPER D., 2007, *Qu'est-ce que l'intégration ?*, Paris, Gallimard.

- SCHWARTZ O., 1990, *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, Paris, Puf.
- SIRE J., BOUCHE S., DIARRA S., 2010, Rebonds ! Vers l'insertion, *Empan*, n°79, 40-46.
- SIROTA R., 1988, *L'école primaire au quotidien*, Paris, Puf.
- SOLINI L., BASSON J.-C, 2012a, L'expression du surcodage sexué au cours de l'activité musculation en établissement pénitentiaire pour mineurs. *La nouvelle revue de l'adaptation et de la scolarisation*, n°59, 97-106.
- SOLINI L., BASSON J.-C, 2012b, L'hyperactivité forcée : un mode de gestion des mineurs incarcérés, in R. Bodin (dir.), *Les métamorphoses du contrôle social*, Paris, La Dispute, 167-177.
- SOLINI L., BASSON J.-C, 2014, *Intra-muros*. La mise en scène de la vie carcérale en établissement pénitentiaire pour mineurs/*Intra-muros*. Staging Carceral Life in a French Juvenile Correctional Institution, *Champ Pénal/Penal Field*, vol.11 [en ligne].
- SOLINI L., NEYRAND G., BASSON J.-C, 2011, Le surcodage sexué en établissement pénitentiaire pour mineurs. Un socialisation en train de se faire, *Déviance et société*, vol.35, n°2, 195-215.
- THIN D., 1998, *Quartiers populaires. L'école et les familles*, Lyon, Pul.
- VAN ZANTEN, 1990, *L'Ecole et l'espace local. Les enjeux des zones d'éducation prioritaire*, Lyon, Pul.
- VAN ZANTEN, 2001, *L'Ecole de la périphérie. Scolarité et ségrégation en banlieue*, Paris, Puf.
- VIGARELLO G, 2001, *Le corps redressé. Histoire d'un pouvoir pédagogique*, Paris, Armand Colin.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION.....	3
-------------------	---

PREMIERE PARTIE

L'ASSOCIATION SOCIO-SPORTIVE *REBONDS* OU L'ECOLE DU RUGBY DE TOULOUSE

CHAPITRE PREMIER

TERRAIN : QUAND LE RUGBY RETOURNE A L'ECOLE	9
---	---

CHAPITRE II

METHODES : « LA LOGIQUE DE LA CONFIDENCE »	13
1. Récits de vie de rugby ou comment consentir à « l'illusion biographique »	14
2. « Cette sorte d'intrusion toujours un peu arbitraire qui est au principe de l'échange »	17
3. « Porter à l'ordre du public »	18
4. « Transcrire, c'est nécessairement écrire, au sens de ré-écrire »	20

CHAPITRE III

« L'EDUCATION CONSISTE EN UNE SOCIALISATION METHODIQUE DE LA JEUNE GENERATION »	23
1. « Des dispositions sous conditions » : l'articulation des dispositions et des contextes.....	23
2. Une conception durkheimienne de la solidarité	31
3. « Les étonnantes vertus intégratives du jeu de rugby »	38

DEUXIEME PARTIE

RECITS DE VIE DE RUGBY

<i>Portrait sociologique n° 1. Anjem</i>	47
<i>Portrait sociologique n° 2. Corinne Bézy</i>	53
<i>Portrait sociologique n° 3. Dayal</i>	63
<i>Portrait sociologique n° 4. Sanoussi Diarra</i>	69
<i>Portrait sociologique n° 5. Ségolène Labbé</i>	103
<i>Portrait sociologique n° 6. Marine Lavigne</i>	115
<i>Portrait sociologique n° 7. Lévy</i>	129
<i>Portrait sociologique n° 8. Jules Sire</i>	135
<i>Portrait sociologique n° 9. Serge Touraine</i>	151

BIBLIOGRAPHIE	161
---------------------	-----

